

DÉLÉGATION EN PERSE

MÉMOIRES

TOME I

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

PREMIÈRE SÉRIE

FOUILLES A SUSE EN 1897-1898 ET 1898-1899

HPer
F8155m

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

France. DÉLÉGATION EN PERSE

MÉMOIRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M. J. DE MORGAN, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL

TOME I

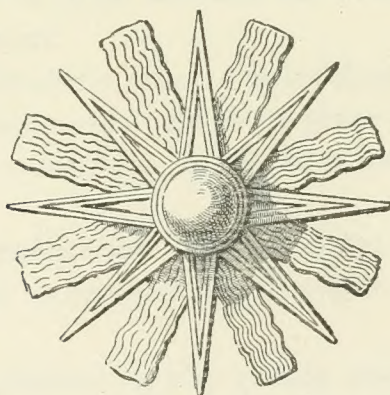
RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

PREMIÈRE SÉRIE

FOUILLES A SUSE EN 1897-1898 ET 1898-1899

PAR

J. DE MORGAN, G. JÉQUIER ET G. LAMPRE



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1900

17447

10.10

AVERTISSEMENT

Le but de la Délégation en Perse du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts est d'étudier à tous les points de vue scientifiques le sol de l'Iran, sa flore, sa faune, ses habitants, son climat et son histoire.

Ce vaste programme ne saurait être rempli qu'en un nombre considérable d'années, par des savants spécialisés dans les branches les plus diverses de la science et soutenus par des ressources considérables.

Chaque année apportera sous les formes les plus diverses, sa contribution à l'œuvre d'ensemble, suivant les connaissances spéciales des personnes attachées à la Délégation; ce sont ces études qui, publiées au fur et à mesure qu'elles seront prêtes, composeront les Mémoires de la Délégation.

Ces Mémoires comprendront les travaux sur place des membres de la Délégation et ceux des savants qui, en Europe, étudieront les collections rapportées de Perse. Ils seront publiés sans ordre spécial autre que leur date; ainsi il arrivera qu'un volume de géologie, par exemple, fasse suite à un travail de linguistique ou qu'un mémoire sur l'entomologie vienne de suite avant un travail sur l'architecture musulmane.

Cependant, afin que les spécialistes soient à même de se procurer un volume sans acquérir toute la série des Mémoires, nous aurons soin de ne placer sous le même titre que des travaux appartenant à la même branche scientifique, de telle sorte que le sous-titre indiquera des matières de même nature.

Cette disposition dans nos publications nous permettra de donner aussitôt que possible au monde savant les résultats de nos recherches: ces Mémoires sont donc un recueil de documents relatifs à la Perse.

Bien que j'accorde personnellement les plus grands soins à nos publications, chaque volume portera seulement le nom de son auteur et celui-ci restera entièrement responsable, au point de vue scientifique, de son travail, le délégué général ne pouvant posséder des connaissances scientifiques assez étendues pour contrôler des Mémoires portant sur des spécialités aussi variées. J'ai choisi le format in-4°, parce que la justification des pages (18 cm. \times 21 cm.), se prête très bien à la reproduction des photographies en planches hors texte, et que ces dimensions permettent de faire entrer un plus grand nombre de dessins et de plans.

Pour les grandes planches, telles que les plans, les cartes, les monuments très importants, les

documents de tous genres qu'il ne serait pas possible de faire entrer dans les volumes in-4° sans les plier, il sera créé, quand la nécessité s'en fera sentir, une série d'atlas in-f°, correspondant aux diverses branches scientifiques traitées dans les Mémoires.

En dehors de ces publications définitives des découvertes, je donnerai, comme je l'ai fait en 1898 et comme j'avais coutume de le faire en Égypte, chaque fois qu'il sera utile de le faire, des notices sommaires, imprimées rapidement, indiquant au public les principaux résultats acquis et faisant prévoir la nature du contenu des volumes mis sous presse ou en préparation.

Chaque volume contiendra, après les tables des matières, la liste analytique des travaux déjà publiés par la Délégation, afin qu'il ne soit pas indispensable de se reporter à un volume spécial de tables pour connaître l'ensemble des travaux et rechercher un Mémoire spécial.

J. DE MORGAN.

PRÉFACE

Lors de mon premier voyage en Perse (1889-1891), M. René de Balloy était ministre de France à Téhéran. Sa longue carrière auprès de S. M. le Chah Nassr-Eddin, son affabilité, son impartialité lui avaient valu l'estime et l'amitié aussi bien des Persans que de la colonie européenne à Téhéran.

Notre représentant, avant de quitter un poste où il avait déjà rendu tant de services, voulut laisser après lui une œuvre digne de la France et digne du souverain dont il avait si bien su conquérir les sympathies, il résolut d'obtenir pour notre pays le droit exclusif de pratiquer des fouilles archéologiques dans toute l'étendue de l'Empire.

Le Roi, prince éclairé, soucieux des annales de son pays, reconnaissant de l'hospitalité généreuse qui, en plusieurs circonstances, lui avait été donnée par la France, était fort disposé à confier à nos savants le soin de retrouver les pages de l'histoire de Perse; mais il craignait des compétitions, et, ne voulant froisser aucun des pays avec lesquels il entretenait d'amicales relations, il attendit le moment favorable.

Enfin le 16 zilkadeh an 1312 (12 mai 1895) le traité fut signé et, peu après, approuvé par les Chambres françaises. Il n'avait pas fallu moins de trois ans pour que M. R. de Balloy pût mener à bonne fin ces délicates négociations. C'est un précieux service qu'il a rendu à la science française; son nom restera attaché à la grande œuvre entreprise par notre pays dans l'Iran.

A peine cette convention venait-elle d'être signée, que M. Bourgeois, ministre de l'Instruction Publique, voulut bien me consulter sur les moyens à employer pour mettre en valeur cette concession dans un pays que j'avais longuement étudié.

M. Xavier Charmes était alors, au Ministère de l'Instruction Publique, directeur du secrétariat et de la comptabilité, c'est de lui que dépendaient les missions scientifiques. Il se donna tout entier à l'organisation de cette importante expédition, ne négligea rien pour la faire réussir, et si M. R. de Balloy avait créé nos travaux en Perse, en obtenant la signature du traité, M. X. Charmes en fut l'organisateur par le soin qu'il prit de faire convenablement doter l'expédition et de la soutenir.

Lorsque je fus consulté par M. Léon Bourgeois, j'étais en Égypte, à la tête du Service des Antiquités, que des circonstances spéciales m'empêchaient de quitter de suite. Ce n'est qu'en 1897

que, renonçant aux travaux dans la vallée du Nil, je fus nommé délégué général du Ministère de l'Instruction Publique en Perse.

Pendant ces événements, une main criminelle mettait fin aux jours de S. M. Nassr-Eddin Chah. La Perse fut menacée de tomber dans le plus grand trouble, mais le Prince Héritier, devenu Roi sous le nom de Mozaffer-Eddin Chah, imposait rapidement son autorité aux provinces, et l'ordre n'ayant pas été rompu d'une manière sensible, l'expédition française pouvait se mettre en route.

J'avais eu l'honneur d'être présenté au nouveau souverain à Tauris en 1890, alors qu'il était Prince Héritier, et le *Vahliat* m'avait en plusieurs circonstances accueilli avec beaucoup de bienveillance. Je m'attendais donc à être reçu à Téhéran par le nouveau Roi aussi bien que je l'eusse été par son père. Je me mis en route au commencement de septembre 1897, accompagné par M. G. Lampre, secrétaire de la Délégation.

Le comte d'Arlot de Saux-Saud était alors Chargé d'affaires de France à Téhéran. Je n'avais pas le plaisir de le connaître, mais, dès mon arrivée, je compris que, fidèle aux traditions de nos représentants à Téhéran, il avait su se faire aimer et apprécier de tous.

Pour être mises à exécution, les clauses du traité de 1895 avaient à être complétées par un firman royal ; M. d'Arlot l'obtint sans difficultés, grâce à ses bonnes relations avec la Cour. Les Persans, connaissant le caractère de notre Chargé d'affaires et sachant que j'agirais toujours envers eux avec une extrême courtoisie, ne soulevèrent aucun obstacle ; la question ne devint officielle qu'à la signature du firman.

Ces pourparlers et les visites que j'avais eu grand plaisir à faire à Téhéran me retinrent jusqu'au commencement de novembre. Le 3 de ce mois, je partis pour Suse, où je n'arrivai que le 16 décembre, le voyage s'étant trouvé retardé par les froids et par la menaçante agitation qui se manifestait chez les nomades des frontières.

Suse est située à quelques heures seulement des limites de la Turquie, aussi le pays se trouvait-il, à ce moment, infesté d'*Oulaxes*, pillards fort dangereux et bien armés qui, pendant tout le premier hiver, nous obligèrent à nous tenir sur une défensive fort gênante pour nos travaux.

La situation demeura très mauvaise jusqu'au jour où, ayant construit une habitation fortifiée, je pus y mettre à l'abri d'un coup de main notre matériel, le produit des fouilles et nos personnes. Une petite garnison persane assure aujourd'hui notre sécurité.

Je n'insisterai pas sur les nombreuses difficultés qui surgirent chaque jour. Le gouverneur d'Arabistan ne semblait pas comprendre son rôle ; il fut destitué par le Roi et remplacé par S. A. Aïn-ed-Dowlet, prince de la famille royale, qui rétablit promptement l'ordre dans le pays.

Deux expéditions européennes avaient autrefois visité Suse, celle de Loftus, qui fut publiée en 1857, et celle bien connue de M. Dieulafoy, mais c'est à peine si le souvenir s'en était conservé dans le pays, en sorte qu'il me fallut dresser les ouvriers indigènes au travail méthodique et à l'usage des wagons, et accoutumer les tribus voisines à nous considérer autrement qu'en ennemis.

Les Arabes de Susiane ne voyaient en nous, à notre arrivée dans l'Arabistan, que des

commerçants européens, après au gain, toujours disposés à prendre beaucoup et à payer peu. Il fallut plusieurs années pour qu'ils comprissent que nous n'étions pas des gens d'argent et que nous faisions passer la justice avant tout autre sentiment.

S. M. Mozaffer-Eddin Chah ne fut pas sans connaître toutes les difficultés que nous rencontrions, et tant que le comte d'Arlot resta Chargé d'affaires à Téhéran, nous reçûmes un appui efficace.

Vers cette époque, M. Xavier Charmes ayant quitté le Ministère de l'Instruction Publique, la direction des Missions scientifiques revint à M. Liard, directeur de l'Enseignement supérieur, homme éminent, dévoué aux intérêts de notre pays, qui prit à cœur la réussite de nos travaux et chercha à nous obtenir des avantages qui n'avaient pu être espérés auparavant.

M. G. Leygues, ministre de l'Instruction Publique, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, profitant du séjour de S. M. Mozaffer-Eddin à Paris, firent en sorte de régler définitivement la situation de la Délégation en Perse, et le Roi, heureux de l'accueil qu'il avait reçu à Paris, écouta de la meilleure grâce les propositions qui lui étaient faites. Le 11 août 1900, un traité définitif fut signé, accordant à la France le monopole exclusif et perpétuel de pratiquer des fouilles dans toute l'étendue de l'Empire et donnant à nos musées la totalité des objets découverts dans les fouilles en Susiane.

Il sera donc désormais possible de procéder aux recherches méthodiquement et avec une grande unité de direction. Cet avantage est immense au point de vue scientifique. Nous le devons à M. Delcassé, à M. G. Leygues et à M. Liard. Le monde savant leur doit une éternelle reconnaissance.

Lors de mon départ pour la Perse en 1897, le Ministère de l'Instruction Publique m'avait laissé toute liberté pour le choix de mes collaborateurs, soin délicat dans lequel il est indispensable de tenir grand compte non seulement des connaissances scientifiques de chacun, mais aussi de ses aptitudes physiques, du caractère et de mille détails qui font qu'un homme est ou n'est pas apte aux expéditions lointaines, dans des pays difficiles.

Il nous était nécessaire non seulement d'être tous archéologues, mais aussi de posséder dans la Délégation une quantité de connaissances différentes, telles que les langues anciennes et vivantes, l'histoire naturelle, etc., etc. Chacun apportant un bagage scientifique spécial, nous pouvions ainsi parvenir à un ensemble très complet.

M. Georges Lampre fut nommé secrétaire de la Délégation. Il avait longtemps habité la Perse, en possédait la langue, en connaissait les usages, entretenait de très bonnes relations avec la plupart des grands personnages persans et se trouvait tout indiqué pour le secrétariat. M. G. Lampre avait collaboré à certains de mes travaux archéologiques en Égypte, entre autres aux fouilles du tombeau royal de Négadah.

La partie administrative étant assurée par moi-même et par le secrétaire de la Délégation, il fallait adjoindre à l'expédition un assyriologue éminent qui aurait la charge de tous les textes découverts au cours des fouilles. Le P. V. Scheil, professeur à l'École des Hautes-Études, dont le nom seul dispense de tout commentaire, voulut bien entrer dans la Délégation.

Puis ce fut mon savant collaborateur d'Égypte, M. G. Jéquier, archéologue et égyptologue distingué, qui nous accorda son concours.

Un architecte, M. E. André, ancien élève de l'École des Beaux-Arts, vint nous rejoindre en 1899.

Il nous fallait encore pour la conduite et la surveillance des ouvriers deux contre-maîtres français, je les pris anciens soldats habitués aux fatigues et aux difficultés. Ce furent MM. J. Chaumet et C. Simonnet, dont les services ont été précieux.

Malheureusement notre expédition fut frappée d'un deuil bien pénible. En accompagnant M. G. Jéquier entre Hamadan et Téhéran, Camille Simonnet mourut le 28 août 1899 de la fièvre pernicieuse. Son souvenir nous restera toujours; son corps repose dans le cimetière européen de Téhéran avec cette simple mention : « La Délégation scientifique française, à un bon et fidèle serviteur. »

Ainsi composée, la Délégation se trouvait à même de faire face à toutes les difficultés et d'aborder tous les genres d'études. Elle a fait aujourd'hui ses preuves, et je suis heureux de pouvoir exprimer en tête de ce premier volume toute ma reconnaissance envers mes collaborateurs. L'unité a été absolue dans les efforts que de superbes résultats sont venus couronner.

Paris, le 23 septembre 1900.

J. DE MORGAN.

INTRODUCTION

PAR

J. DE MORGAN

ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE SUR LA SUSIANE

Avant d'exposer les résultats de nos recherches archéologiques en Susiane, il est nécessaire que nous familiarisions le lecteur avec la Susiane elle-même, en lui fournissant un exposé aussi complet que possible des conditions naturelles que rencontrèrent les habitants de ce pays, depuis l'époque où les annales humaines sont encore du ressort de la géologie, jusqu'aux temps modernes.

Il ne suffit pas, en effet, pour écrire l'histoire d'un pays, de compulser les auteurs de l'antiquité et les textes contemporains des époques dont on parle, il faut aussi pouvoir entrer dans le détail de la vie des peuples, comprendre les influences naturelles inhérentes à la région, car ces influences ont dans la plupart des cas été le mobile des actes privés ou publics.

Bien des auteurs, entre les plus compétents en matière d'histoire ancienne, ont commis dans leurs ouvrages d'étranges méprises, parce qu'ils ne connaissaient pas assez la géographie des contrées où s'étaient passés les événements dont ils avaient à parler. Aussi le premier devoir de celui qui consacre ses efforts aux études sur le terrain est-il, à mon sens, de faire connaître tout d'abord les pays dont il espère retrouver les annales, afin de fournir au monde savant, en même temps que les éléments de l'histoire, le moyen d'interpréter les documents antiques.

La Susiane de l'antiquité, l'Arabistân des Persans modernes, est encore aujourd'hui un pays fort mal connu. Les cartes qui en ont été dressées manquent toutes d'exactitude, et les rares Européens qui se sont aventurés dans cette province, y étant venus dans un but spécial, n'en ont examiné que des points isolés et n'ont pas visité les régions avoisinantes, les montagnes des Bakhtyaris, celles du Louristân et du Poucht-è-Kouh, régions qui, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sont les ancêtres de la steppe susienne.

Les historiens et les géographes de l'antiquité nous ont légué, en même temps que des documents du plus haut prix, une méthode géographique détestable, qui, malheureusement, est encore suivie par la plupart des archéologues et des linguistes, ainsi que dans bien des branches de l'enseignement.

La géographie véritablement scientifique, née depuis vingt ans à peine, celle qui envisage l'étude de la surface du globe comme une section de l'histoire naturelle, celle qui étudie l'anatomie de notre planète, celle-là reste jusqu'à ce jour le domaine presque exclusif des spécialistes

et des géologues; il serait à souhaiter qu'elle fût répandue, car, sans son assistance, les traducteurs des monuments épigraphiques ne peuvent expliquer comme il convient les documents qu'ils ont entre les mains, et les historiens ne sont pas à même de retrouver les causes des événements dont ils parlent.

Quelques essais ont, il est vrai, été tentés sur la géographie de la Susiane et de la Chaldée, pays qui, par leur origine, sont inséparables; mais ces diverses études manquent de bases, elles s'appuient sur des spéculations et non sur des faits, leurs auteurs ne faisant que soupçonner la nature d'un pays que souvent ils n'ont jamais visité, ou que, s'ils l'ont parcouru, ils n'ont vu que superficiellement.

Il serait injuste cependant de condamner les efforts des savants qui jusqu'ici ont tenté de faire revivre l'aspect de l'antique Chaldée. Loftus, Rawlinson, Maspero, etc., ont soit apporté dans la question des faits nouveaux, soit discuté les données fournies par leurs prédécesseurs, en faisant ressortir les points les plus importants. Ces travaux méritent d'être consultés.

Je n'ai pas la prétention, dans une première étude sur l'Élam et la Chaldée, de donner de la géographie physique de ce pays un exposé complet; il faudrait, pour un tel travail, employer plusieurs années. Toutefois, je puis, dès maintenant, en tracer les grandes lignes, me réservant de revenir plus tard sur les détails que mes observations de chaque jour me permettront d'étudier.

Formation du Plateau Iranien

Lors du soulèvement du massif de la Perse, il se forma, comme le fait a généralement lieu, de vastes dépressions sur les bords du plateau relevé. Au nord, ce furent la steppe Turkomane et la mer Caspienne; au sud et au sud-ouest, ce sont le golfe Persique et la Mésopotamie.

Entre les fonds et le plateau, le raccord s'établit par une série de plis parallèles d'une extrême régularité. Ainsi furent formées les montagnes du Kurdistan, du Louristan et des Bakhtyaris, et la chaîne qui, partant de l'extrémité méridionale de l'Arabistan, va se perdre dans le Béloutchistan.

Les eaux se répandirent dans le golfe Persique et la Mésopotamie : la Susiane devint elle-même un golfe de cette mer intérieure.

Les montagnes nouvellement soulevées recevant les pluies et les neiges, le régime hydrologique s'établit rapidement, des lacs de barrages se formèrent entre les divers plis, puis, les eaux rompant leurs digues naturelles, s'élancèrent vers les cavités qui leur étaient offertes, créant ainsi une multitude de ruisseaux, de rivières et de fleuves qui entraînèrent dans leur lit les débris des obstacles qu'ils avaient dû surmonter.

C'est à ce phénomène violent qu'appartiennent les dépôts caillouteux qui bordent en couches épaisses les montagnes de la Susiane : on les rencontre à Qal'a-i-Réza, à Qual'a-i-Kaçem à Diz-foul, à Chouchter, etc., on les retrouve dans le lit même des rivières à leur sortie des montagnes.

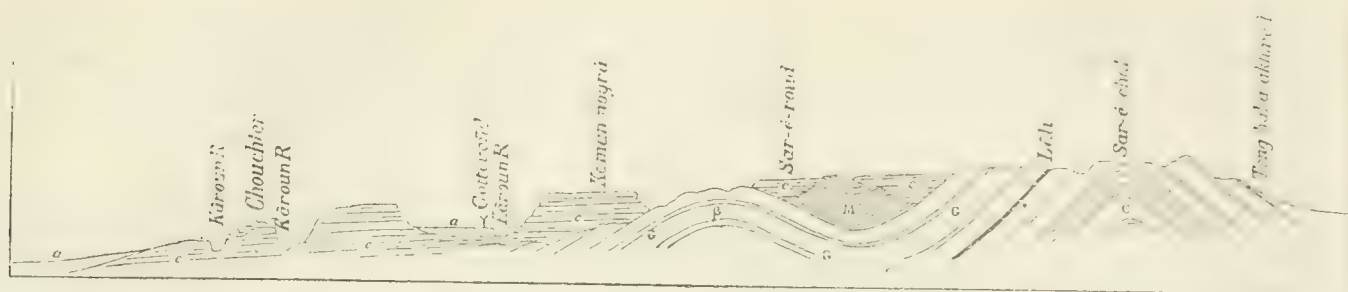


FIG. 1. — COUPE DES PREMIERS PLIS DE MONTAGNE AU-DESSUS DU CHOUCHITER

Le soulèvement du plateau iranien est, géologiquement parlant, de date récente, au Poucht-è-Kouh. Dans le Louristân, au pays des Bakhtyaris, nous voyons les gypses tertiaires faire partie des assises redressées et sur le plateau persan nous rencontrons en maints endroits les couches éocènes. L'établissement de la mer Chaldéenne remonte donc tout au plus à la période miocène, en sorte que cette mer n'avait pas encore eu le temps de le combler quand l'homme apparut sur la terre.

Aucune perturbation volcanique n'est venue depuis cette époque modifier le relief des montagnes voisines de la Chaldée et de la Susiane. Les chaînes qui entourent ces plaines ne portent aucune trace d'éruption. Quant aux volcans du nord de la Perse, le Demavend, le Savalan, le Sahend, l'Ararat et l'Allahgeuz, leur action ne s'est pas fait sentir aussi loin dans le Sud.

Alluvions, Comblement des Dépressions

Quand les phénomènes les plus violents, ceux des arrachements et des dépôts de cailloux, se furent ralentis, quand les cours d'eau eurent creusé leur passage définitif dans les montagnes, les eaux ne transportèrent plus vers la mer que des sédiments fins, sables légers et argiles impalpables. C'est alors que commença le comblement régulier de la dépression chaldéenne, que se formèrent les deltas des rivières, les bancs de boue et ces immenses marais dont il reste encore de nos jours tant d'exemples dans la Basse-Mésopotamie. Les plis de terrain cachés sous les eaux disparurent pour toujours sous les alluvions, et les îles demeurèrent au-dessus de la plaine, formant des collines plus ou moins élevées, telles que celles des environs d'Ahwaz.

La Mésopotamie et la Susiane, se trouvant placées dans les mêmes conditions par rapport aux chaînes bordières du plateau persan, grandirent en même temps, gagnant sur la mer Chaldéenne par les apports de leurs cours d'eau. En Mésopotamie proprement dite, l'Euphrate et le Tigre avaient alors leurs deltas particuliers, de même que leurs affluents d'aujourd'hui, la Diyala, le Zab, etc. En Susiane, la Kerkha, le Baladrout, l'Ab-é-Diz, le Kâroun, étaient, eux aussi, des affluents directs de la mer. Ces fleuves versaient leurs eaux dans une sorte de lac séparé du golfe Persique par un seuil d'ilots, celui d'Ahwaz, qui n'est autre que le prolongement d'un des plis les plus importants du Poucht-è-Kouh.

Plusieurs brèches permettaient à ce lac de communiquer avec la mer, celle d'Ahwaz, par laquelle passent aujourd'hui les eaux réunies du Kâroun et de l'Ab-é-Diz, et celle qui permet à la Kerkha de s'écouler dans les marais pour rejoindre le Tigre et le Chatt-el-Arab.



FIG. 2. — Cours inférieur de la Kerkha et du Kâroun.

A cette époque, les collines que l'on voit de Suse vers le Sud-Ouest, hauteurs séparant aujourd'hui la Turquie de l'Arabistân, formaient alors un vaste promontoire. Cette chaîne s'abaisse vers le milieu de la Susiane pour reparaitre au Sud-Est, non loin de la ville moderne de Beibehân, après avoir laissé des jalons au travers de toute la plaine.

En même temps que les grands cours d'eau, tels que la Kerkha, le Kâroun et l'Ab-é-Diz en Susiane, le Tigre et l'Euphrate en Mésopotamie, travaillaient au comblement du golfe Susien et de la mer Chaldéenne,

les petites rivières apportaient, elles aussi, leur contribution à l'œuvre générale. Les vallées débouchant sur la mer se remplissaient d'alluvions, formant ainsi des plaines de moindre étendue que la Chaldée, mais d'égale fertilité, où plus tard se développèrent des tribus dont les villes sont encore signalées par une série de tells : c'est le cas entre autres de la plaine dite aujourd'hui Dècht-i-Akhbar, située au Nord-Ouest de Suse, entre deux plis du Poucht-è-Kouh.

Progrès des Alluvions

De tous les estuaires par lesquels les grands fleuves du golfe portent leurs eaux à la mer, le delta du Chatt-el-Arab est le mieux situé pour un avancement rapide', il se

1. Lorsque, venant de la haute mer, on s'approche des bouches du Chatt-el-Arab, on perçoit de loin à l'horizon une ligne sombre séparant du ciel les eaux jaunies de la mer. Puis, en se rapprochant, on distingue les bois de dattiers et les immenses étendues de roseaux dont cette côte basse est couverte; çà et là, des bancs de vase luisant au soleil annoncent le voisinage de la terre, sol limoneux et détrempé, dont les pentes douces sont couvertes d'épais fourrés de plantes aquatiques. Les berges du fleuve, souvent coupées de canaux par lesquels, à marée basse, s'écoulent les eaux

trouve en effet placé au fond d'un golfe long et étroit dans lequel ne se font pas sentir ces violents courants marins fréquents dans les grands océans sur les côtes découvertes et qui, entraînant au loin une partie des alluvions fines apportées par les cours d'eau,

des marais, nourrissent de nombreuses troupes de buffles et de bœufs qu'il n'est pas rare de voir traverser le fleuve à la recherche d'herbe plus abondante. Dans les îlots vaseux, les digues naturelles du fleuve, séparant le cours d'eau de ses marais latéraux, présentent seulement trois ou quatre kilomètres de largeur. C'est là que sont construit les villages, simples groupes de huttes en roseaux, que se font les cultures, que s'étend cet épais rideau de dattiers qui limite le paysage. Au delà, à quelques milliers de pas du fleuve, commence le désert, non une solitude de sables comme celles de l'Égypte ou de certaines parties de l'Arabie, mais une plaine immense d'une horizontalité absolue, entrecoupée de marais et d'étangs naturels, domaine des sangliers et des oiseaux d'eau. De Fao à El-Mohammereh, ces rives du fleuve conservent le même aspect; toutefois la hauteur des berges augmente peu à peu et le lit du Chatt-el-Arab se régularise; on ne voit plus ces bancs de boue qui à l'embouchure affleurent légèrement, à la haute mer, et découvrent à la basse marée leur surface jaune et brillante. Le courant du Chatt-el-Arab, au moment où la mer descend, n'est pas moindre de 15 kilomètres à l'heure dans sa partie basse; à la montée de la marée, il est presque nul; le mouvement des eaux emplit et vide les marais et les lagunes, et suivant les saisons, couvre ou laisse à sec des terrains s'étendant à perte de vue. Il en résulte une évaporation considérable et une grande insalubrité dans les parties basses de la Chaldée.

1. Le profil suivant du golfe Persique est fort instructif, au sujet de la marche actuelle des alluvions. Il vient compléter les données fournies par la carte, fig. 3.

SECTION LONGITUDINALE DU GOLFE PERSIQUE DEPUIS L'EMBOUCHURE DU CHATT-EL-ARAB
JUSQU'A L'Océan Indien

	Distance de l'embouchure	Profondeurs	Pentes partielles par kilomètre	Pentes générales par kilomètre
Ras el Bichéh.....	0 km.....	0 ^m 00.....		
Zone des Alluvions	16 "		0,20818	0,20818
	22 "	4 ^m 58.....		0,33888
	27 "	9 ^m 15.....	0,91400	0,59032
	31 "	18 ^m 30.....	2,28750	0,28298
	97 "	27 ^m 45.....	2,13787	0,36534
	103 "	36 ^m 60.....	0,15250	0,028240
	162 "	45 ^m 75.....	0,15508	0,24684
	222 "	54 ^m 80.....	0,15250	0,21732
	277 "	62 ^m 20.....	0,16654	
Golfe Persique.....	333 "	73 ^m 10... fosse.		
	388 "	56 ^m 73		
	444 "	73 ^m 10... fosse.		
	500 "	63 ^m 95		
	555 "	76 ^m 76		
	611 "	87 ^m 84		
	629 "	139 ^m 32		
	648 "	147 ^m 42... fosse.		
	666 "	139 ^m 32		
	685 "	147 ^m 42... fosse.		
Détroit d'Hormuz.....	703 "	142 ^m 56		
	722 "	118 ^m 26... seuil du détroit.		

les transportent dans les grandes profondeurs et retardent d'autant les progrès de deltas¹.

L'embouchure du Pô est celle qui se rapproche le plus de l'estuaire du Chatt-el-Arab, par les conditions privilégiées dans lesquelles elle se trouve, mais le Pô est un fleuve de bien peu d'importance comparé aux cours d'eau de Mésopotamie². Quant à l'Amazone, au Mississipi, au Gange, à l'Indus, etc., leurs deltas sont tous placés dans de telles conditions que leur avancement sur la mer est fort réduit.

L'avancement des deltas est un phénomène dont l'inconstance est remarquable; celui du Pô entre autres, qui nous sert d'exemple, fournit des indications très précieuses à cet égard: du XIII^e au XVII^e siècle, la marche de ses alluvions a été de 25 mètres par an, tandis que dans les

	Distance de l'embouchure	Profondeurs
Océan Indien	740	158 ^m 76
	750	178 ^m 20
	777	324 ^m 00
	851	598 ^m 52
	862	534 ^m 00

Au delà de 277 kilomètres, nous reconnaissons le fond primitif de la mer, à ce fait que les profondeurs ne suivent plus une progression régulière descendante, mais tantôt augmentent, tantôt diminuent, signalant ainsi l'existence de fosses qu'on ne rencontre pas dans les fonds couverts d'alluvions régulières.

Jusqu'à 277 kilomètres, la pente est tournée vers le Sud-Est, sa moyenne générale est de 0^m21732 par kilomètre. Les moyennes partielles accusent un maximum entre 27 et 31 kilomètres de la côte, correspondant à la limite de l'aire sur laquelle se déposent les sables fins, tandis que de 31 kilomètres à 277, la pente moyenne est d'une extrême régularité: c'est sur cette partie du fond que se précipitent dans les eaux salées les boues floconneuses apportées par le fleuve. Le passage des dépôts d'alluvion à ceux de précipitation est marqué par une pente très accentuée de 2^m28750 par kilomètre.

1. La position spéciale qu'occupe, au fond du golfe Persique, l'embouchure du Chatt-el-Arab, empêche le delta de se développer en éventail comme le fait à lieu pour les fleuves se jetant à la mer sur une côte sensiblement rectiligne. La forme du bassin dans lequel se déposent les alluvions ne s'y prête pas. Les courants de l'embouchure continués par ceux dus à la marée, se prolongent en ligne droite entre deux côtes qui leur sont parallèles. Il résulte de cet état de choses des dépôts abondants de boues sur la côte, à droite et à gauche du delta, dans les parties où se sont formés des remous, et l'avancement des alluvions présente dans son ensemble une courbe plutôt concave que convexe vers la mer. Les bras par lesquels le fleuve débouche ont conservé entre eux et vis-à-vis de la direction moyenne des côtes, un parallélisme presque parfait. Le phénomène de diramation ne prendra probablement jamais naissance, car la largeur du golfe Persique reste sensiblement la même depuis l'extrémité septentrionale jusqu'à la hauteur du détroit d'Hormuz, et il n'y a pas de raisons pour que les conditions dans lesquelles le fleuve apporte ses alluvions se modifient.

La longueur totale du golfe Persique entre Fao et le détroit d'Hormuz est d'environ 700 kilomètres; c'est donc (si nous admettons un avancement annuel de 50 mètres) dans 14.000 ans environ que le golfe sera entièrement comblé. Déjà les alluvions du Chatt-el-Arab font sentir leur effet au fond de la mer jusqu'à 277 kilomètres, c'est-à-dire jusqu'au tiers environ de la longueur totale du golfe. Après le comblement, cette plaine, qui ne sera autre que le prolongement de celle de Mésopotamie, sera probablement arrosée par plusieurs bras du fleuve dans sa partie la plus large et se terminera au détroit actuel d'Hormuz par le delta d'un fleuve unique débouchant dans l'océan Indien. Là, les profondeurs énormes qu'on rencontre assurent pour la côte une fixité de très longue durée.

2. Le débit moyen du Tigre à Bagdad, d'après Rennie, est de 4,656^{m³} par seconde, celui de l'Euphrate à Hit, de 2,065. Le débit total du Chatt-el-Arab serait d'environ 8,000^{m³}.

deux derniers siècles l'avancement annuel s'est trouvé de 70 mètres, dans lesquels le XVIII^e siècle compte pour 80 mètres par an.

Ce seul exemple suffit pour montrer combien il est difficile d'évaluer les progrès d'un estuaire pour les époques qui ne nous ont pas laissé d'observations rigoureuses ; il montre à quelles erreurs l'on est entraîné, si, prenant pour bases de calculs le progrès actuel, on cherche à remonter dans l'antiquité, en admettant la persistance de la même loi.

Dans les eaux calmes, telles que sont celles du golfe Persique, à peine troublées à leur surface par les vagues et les marées¹, les boues tenues en suspension par les eaux des fleuves se précipitent à leur entrée dans les eaux salées et se déposent au fond de la mer. La quantité d'alluvions restant sensiblement la même pour chaque année, l'épaisseur qu'elle occupe au fond des mers dépend uniquement de la surface sur laquelle les boues se déposent.

L'avancement est donc en même temps fonction de la quantité des apports, de la surface de dépôt et de la profondeur de la mer.

Ces lois sont rigoureuses pour le delta d'un fleuve unique tel qu'est aujourd'hui le Chatt-el-Arab, mais elles perdent beaucoup de leur valeur lorsque plusieurs cours d'eau se jettent à la mer en des points de la côte très voisins les uns des autres, ce qui était le cas en Mésopotamie, alors que l'Euphrate, le Tigre, la Kerkha et le Kâroun possédaient des embouchures distinctes.

En examinant les cartes marines du golfe Persique, on remarque que près de l'embouchure du Chatt-el-Arab la convexité des courbes est tournée vers le golfe, tandis que, plus au large, cette convexité change de sens : c'est que la partie voisine du delta se comble par des apports mécaniques qui forment un estuaire sous-marin, tandis que dans le golfe, le comblement se fait par la précipitation chimique des matières apportées par les eaux des fleuves, et que le précipité se dépose régulièrement sur le fond de la mer sous forme de limons d'une extrême finesse.

Les bouches, dont plusieurs sont en voie de comblement, sont entourées d'îles vaseuses et de bas-fonds qui s'étendent en longs promontoires dans la mer.

La courbe de cinq brasses suit très nettement les contours du delta émergé, tandis que celle de 10 brasses montre vers l'Ouest une accumulation de vases, causée, soit par les courants et les vents régnants, soit par une surélévation du fond de la mer ; à l'Est, la même courbe montre le remplissage prochain de deux golfes.

La courbe de 15 brasses présente deux appendices vers le Sud-Ouest, les limons se trouvant

1. (Pline, VI, xxxii, 4). « Puis est une ville qui obéit au roi des Characéniens, sur le bord du Pasitigris, nommée Forath, qui est un rendez-vous quand on vient de Pétra. De Forath on remonte par eau à Charax, distance de 12,000 pas avec l'aide de la marée. Quand on vient par eau de chez les Parthes, on trouve le bourg de Térédon au-dessous du confluent de l'Euphrate et du Tigre... Quelques auteurs rapportent qu'en naviguant sur le Tigre on rencontre à un grand intervalle deux villes, Barbatia et Thumata ; nos négociants disent que Thumata est à dix journées de navigation de Petra... qu'Apamée est située là où les lagunes formées par l'Euphrate communiquent avec le Tigre... » — Le Pasitigris dont il est ici question ne peut être que le Chatt-el-Arab, auquel Pline donne à tort le nom du Kâroun.

A Bender-Bouchir, l'amplitude de la marée varie entre 1 m. 80 et 2 m. 40. A l'entrée du Chatt-el-Arab, elle est de 2 m. 40 à 3 mètres ; à Basrah où elle est en retard de six heures sur les bouches du fleuve, elle est de 1 m. 60 à 2. — Elle se fait encore sentir sur le Tigre à 15 kilomètres en amont de Kornah.

rejetés à droite et à gauche de l'embouchure par les courants produits dans la mer par le Chatt-el-Arab. Cette inflexion est encore sensible dans la courbe de 20 brasses, tandis que celle de 25 est quelque peu cintrée en face du delta, et que celle de 30 est à peine influencée par les limons



FIG. 3. — PARTIE SEPTENTRIONALE DU GOLFE PERSIQUE

du fleuve. Les autres courbes du golfe Persique conservent l'aspect général des lignes de ce genre dans le voisinage des côtes dépourvues de cours d'eau.

L'influence des apports du fleuve sur le relief du sol sous-marin se fait sentir jusqu'à 277 kilomètres environ de l'embouchure, sur une surface du golfe d'à peu près 50.000 kilomètres carrés. On peut se faire une idée par ces chiffres de la rapidité avec laquelle s'effectua jadis



FIG. 4. — BASSE-MÉSOPOTAMIE. ÉTAT ACTUEL

le comblement, alors que le golfe se trouvait être plus étroit et moins profond qu'il n'est aujourd'hui.

L'avancement actuel du delta est considérable. H. Rawlinson¹ l'évalue à 53 mètres par an, se basant sur ce que de 1793 à 1833 les progrès auraient été de 3.200 mètres. Ces observations peuvent être prises pour base des calculs pour l'examen du phénomène pendant une durée d'un millier d'années, période dans laquelle les conditions de dépôt ne se modifièrent pas sensiblement.

Le Tigre et l'Euphrate seraient dès lors réunis au Kâroun depuis 1.150 ans environ, car entre le confluent du Chatt-el-Arab et du Kâroun et l'extrême pointe du delta on compte aujourd'hui 60 kilomètres.

L'extrême variabilité des progrès dans les deltas des fleuves que nous connaissons le mieux, tels que le Pô, ne permet pas de conserver comme base des calculs la valeur de 53 mètres pour l'avancement annuel, et au-dessus de l'embouchure du Karoun nous en serions réduits à de pures hypothèses si les auteurs de l'antiquité ne nous fournissaient de nouveaux éléments de calcul.

Documents classiques : Néarque

Plinè, Arrien, Strabon, qui écrivaient au I^{er} siècle de notre ère, nous apprennent qu'à leur époque le Tigre et l'Euphrate n'étaient pas encore réunis; mais ces auteurs n'ayant pas visité le pays et ne fournissant que de vagues indications relativement à leur temps, il est impossible de tenir compte, dans le calcul, des données qu'ils fournissent.

Un seul auteur, Néarque, qui, au IV^e siècle av. J.-C. (325), fut chargé par Alexandre d'étudier ces côtes, est digne d'une foi absolue. Les indications qu'il fournit se vérifient d'une manière complète. Néarque était un marin; c'est dans un but pratique qu'il a relevé les divers points du littoral, et, par suite, nous pouvons accorder confiance à ses dires (Strabon, XV, III, 5). Néarque, qui a rangé toute cette côte de la Suside, la représente comme semée partout de bas-fonds et la termine au cours de l'Euphrate. « Là, dit-il, tout près de l'embouchure, se trouve un gros bourg qui sert d'entrepôt aux marchandises venant d'Arabie, car de l'autre côté de l'embouchure de l'Euphrate et du Pasitigris, c'est la côte de l'Arabie qui fait suite immédiatement. Quant à l'intervalle des deux embouchures, il est tout entier couvert par un lac ou étang dans lequel se déverse le Tigre. En remontant le cours du Pasitigris l'espace de 150 stades [environ 27 kilomètres], on atteint le pont de bateaux qui

1. Cf. Sir H. Rawlinson, *J.R.A.S.*, vol. XXVII, p. 186. — Loftus, *J.R.G.S.*, vol. XXVI, p. 142. — G. Rawlinson, *The five great Monarch.*, t. I, p. 4 sq. — H. Kiepert, *Alle Geogr.*, p. 138, note 2. — Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 173 à 180.

Loftus (*Chaldæa and Susiana*, p. 282) s'exprime ainsi : « Depuis le commencement de notre ère, l'accroissement a atteint l'étonnante proportion d'un mille pour 70 ans, bien supérieure à ce que nous connaissons pour les autres deltas. Cette marche rapide est due à ce que les limons, au lieu d'être entraînés par les courants, comme le fait à lieu dans les océans ouverts, se sont déposés dans le bassin fermé du golfe : rejetés par la marée, ils forment de vastes bancs de boue qu'on rencontre à une distance considérable de l'embouchure du fleuve. »

de la Perse mène à Suse, mais qui débouche encore à 60(0)¹ stades de cette ville » [111 kilomètres]. Néarque ajoute qu'il y a une distance de 2.000 stades environ [370 kilomètres] de l'embouchure du Pasitigris à celle de l'Oroatis ; — qu'en traversant le lac et en remontant jusqu'à l'endroit (de sa rive supérieure) où débouche le Tigre, on a à franchir une distance de 600 stades [111 kilomètres], et que tout à côté de ce débouché du Tigre, il y a un bourg (dit Aginis), dépendant de la Suside et distant de Suse de 500 stades [92 kilomètres] ; — qu'en remontant d'autre part le cours de l'Euphrate depuis son embouchure jusqu'à Babylone, on traverse, sur une étendue de plus de 3000 stades [555 kilomètres], un pays riche et bien cultivé. Au dire d'Onésicrite, maintenant, tous ces fleuves, et l'Euphrate aussi bien que le Tigre, déboucheraient dans le lac, mais l'Euphrate en ressortirait et irait se jeter dans la mer par une embouchure distincte (Trad. A. Tardieu, t. III, p. 282. 1880).

Ce passage, que nous allons examiner en détails, est d'une grande précision, mais il nous oblige à ne plus circonscrire notre étude dans les parages voisins de la mer et à nous occuper aussi de la position géographique de points situés à l'intérieur des terres.

La situation de la ville de Suse est aujourd'hui connue d'une manière rigoureuse² ; il ne subsiste aucun doute à son sujet. Si donc nous prenons Suse comme point de départ des vérifications du texte de Néarque, nous voyons qu'en décrivant de Suse, comme centre, une circonférence de 600 stades de rayon (111 kilomètres), cette courbe vient à couper le cours du Pasitigris ou Kâroun exactement au point où se trouve aujourd'hui Ahwaz. C'est donc là qu'était ce pont de bateaux par lequel la route de Susiane en Perse proprement dite, traversait le fleuve.

Ahwaz³, à cause de ses barrages naturels, est aujourd'hui encore le terminus de la navigation du bas Kâroun, aussi s'explique-t-on fort bien que dans l'antiquité les transports par eau se soient comme de nos jours arrêtés en ce point. Il se trouve en plus sur la route la plus courte entre Suse et Râm Hormouz-Beibehân, route peu suivie aujourd'hui, mais qui relie le plus aisément la Perse proprement dite (Persépolis) à la Susiane.

Une autre route de Suse à Persépolis, celle qui, jusqu'à la hauteur de Bender Bouchir,

1. « Pro ἐξέχοντι legendum ἐξασπίου, ut bene monuit Kramerus. » Müller, *Index var. lect.*, p. 1035, au bas de la col. 1. Cette correction est très judicieuse, car en aucun point le Pasitigris ne coule à 11 k. 100 de Suse.

2. « Suse est à 450,000 pas de Séleucie-Babylonienne, à la même distance d'Ecbatane des Mèdes par le mont Charbanus. Sur le bras septentrional du Tigre est la ville de Babytace, à 135.000 pas de Suse » (Pline, IV, xxxi, 7).

« Suse est à 250,000 pas du golfe Persique ; la flotte d'Alexandre y remonta par le Pasitigris, en passant par un bourg appelé Aphlé et situé sur le lac de Chaldée ; de ce bourg à Suse, il y a une navigation de 65,500 pas » (VI, xxxi, 8).

« Le grand roi (Cyrus) se met en campagne, bien pourvu de vivres et de troupeaux de son pays. Il emporte en outre de l'eau du Choaspes qui coule à Suse » (Hérodote, I, I, 88).

« Et plus loin est la Kissie, où, sur le fleuve qui est le Choaspes, est bâtie la ville de Suse » (Hérodote, I, V, 49).

« On compte 42 parasanges jusqu'au Choaspes, qu'il faut traverser en bac et sur lequel la ville de Suse est bâtie » (Hérodote, I, V, 52).

3. Une ville nouvelle, Nasserî, est en voie de formation sur la rive gauche des rapides en amont (ville arabe) et en aval (ville des commerçants européens), tandis qu'Ahwaz est situé sur la rive droite du fleuve.

SUSIANE ET CHALDEE AU IV^e S^{AV}JC.



FIG. 5. — BASSE-MÉSOPOTAMIE AU IV^e SIÈCLE AV. J.-C.

suit le littoral de la mer, vient aussi s'embrancher sur la voie dont je viens de parler, près d'Ahwaz. Il n'est pas possible de savoir à laquelle de ces deux routes Néarque fait allusion dans son texte cité par Strabon¹.

Le barrage d'Ahwaz est le seul qu'on rencontre entre El Mohammerah et Chouster, sur le Kâroun; il fut donc, dans l'antiquité comme aujourd'hui, le seul arrêt pour la navigation. Or, le pont de bateaux, se trouvant placé au point où cessait la navigation, ne peut avoir été construit qu'à Ahwaz, en amont ou en aval des rapides. C'est là que se trouvait l'*emporium*, c'est de là que partaient les caravanes destinées à l'intérieur.

Les assertions de Strabon, d'après Néarque, se vérifient donc d'une manière rigoureuse en ce qui concerne la position de l'*emporium* et de son pont de bateaux par rapport à Suse; ce point étant acquis, nous pouvons en faire usage pour les vérifications ultérieures.

Strabon affirme, toujours suivant Néarque, que de la mer il suffisait de monter le Pasitigris sur 150 stades, soit 27 kilomètres environ, pour atteindre le pont de bateaux. Cette affirmation porterait au IV^e siècle avant J.-C., l'embouchure du Kâroun au lieu dit actuellement Ameïrè, à 200 kilomètres en ligne droite de El-Mohammerah.

J'ai montré plus haut que l'avancement du delta du Chatt-el-Arab, entre El-Mohammerah et le point où il se trouve actuellement, avait exigé environ 1150 ans. Il s'ensuivrait que, d'après les assertions de Néarque, le delta de Kâroun se serait avancé de Kout-Ameïrè à El-Mohammerah, dans les 1200 ans qui séparent la période d'Alexandre de la formation du sol de El-Mohammerah (vers le VII^e siècle après J.-C.). Il en résulterait un avancement de 166^m67 par an, marche triple environ de celle du Chatt-el-Arab actuel.

Avant cette époque, quatre fleuves importants débouchaient dans l'étroit espace que formait alors le fond du golfe Persique. Ces quatre cours d'eau produisaient dans la mer un système de courants très compliqué, de remous qui probablement étendirent sur le fond de la mer tous les limons descendus des montagnes et causèrent la formation d'îles vaseuses dans les parties situées entre les divers courants. Ce dépôt releva insensiblement le fond, et, lorsque les bancs commencèrent à émerger, ils soudèrent entre elles les îles vaseuses, et la plaine se forma avec une incroyable rapidité. Les grands marais et les lacs dont parle Strabon, ceux que nous voyons encore de nos jours dans la Basse-Chaldée, prouvent jusqu'à l'évidence, que le phénomène de comblement s'opéra sous cette forme².

La soudure des diverses îles entre elles ayant amené la séparation de la mer de vastes lagunes

1. La route qui longe la mer est praticable en toute saison; l'autre ne l'est que pendant l'été.

2. (Arrien, *Expéd.* [trad. Chaussard, 1802, t. II, p. 327], VII, II, § 5). Alexandre étant de retour à Suse, « Éphestion est chargé de conduire la plus grande partie de l'infanterie vers le golfe Persique. La flotte touche aux pays susiens; Alexandre s'y embarque avec les Hypaspistes, l'Agéma et une partie de la cavalerie des Hétaires. Il descend l'Eulée jusqu'à la mer, ayant laissé sur le fleuve les vaisseaux persans ou endommagés pour remonter les plus légers, avec lesquels il cingle en rangeant la côte, vers l'embouchure du Tygre. Le reste de la flotte doit se rendre dans le Tygre par le canal qui le joint à l'Eulée.

» Deux fleuves, l'Euphrate et le Tygre, enferment cette partie de l'Assyrie qui, par cette raison, a reçu le nom de Mésopotamie. Le Tygre, dont le niveau est beaucoup plus bas que celui de l'Euphrate, recueille plusieurs épan-

où les eaux privées de limons restèrent accumulées, leur comblement fut d'autant plus lent que des barrages naturels les tenaient en dehors de l'action alluviale des fleuves¹.

Aujourd'hui que tous ces cours d'eau sont réunis dans le Chatt-el-Arab, la loi s'est simplifiée et rentre dans celle qui régit l'avancement régulier dans les deltas des fleuves uniques.

La grande rapidité avec laquelle se forma la plaine basse de la Susiane entre le IV^e siècle avant notre ère et le VII^e après J.-C. n'a donc rien qui doive nous surprendre, et les documents de Néarque transmis par Strabon sont certainement l'expression de la vérité.

Ces trois points, relatifs à la position de Suse, de l'*emporium* et de l'embouchure du Pasitigris, se trouvant établis, nous en ferons usage pour la vérification des autres données de Strabon.

Néarque compte entre l'embouchure de l'Oroatis et celle du Pasitigris 2.000 stades. Or, si nous traçons entre El-Améiré et l'embouchure du Roud-i-Chahpour une courbe légèrement convexe vers le Nord, telle que devait être autrefois la côte, nous trouvons exactement 370 kilomètres. Mais cette longueur ne peut être d'aucun usage en ce qui concerne la vérification de l'embouchure du Pasitigris, car le Kâroun dirige son cours de telle manière qu'il se trouve sur la majeure partie de son parcours, à 350 kilomètres environ des bouches de l'Oroatis.

chements de ce dernier, et grossi du tribut d'autres fleuves qu'il reçoit, va se décharger dans le golfe Persique. Profond, resserré par la hauteur de ses bords qui ne lui permettent point d'en sortir, enflé par des eaux qu'il ne perd pas, il n'est guéable sur aucun de ses points.

» L'Euphrate, au contraire, plus élevé, inonde les terres à la hauteur desquelles il se trouve; il est partagé naturellement ou artificiellement, en plusieurs ruisseaux; quelques-uns ne sont que des saignées pratiquées par les riverains, à certaines époques de l'année, pour suppléer aux bienfaits de la pluie, rare dans ces contrées. Voilà pourquoi l'Euphrate est moins pur et moins considérable à la fin de son cours.

» Alexandre remonte le Tygre jusqu'à l'endroit où Éphestion, campé sur ses bords, l'attendait avec son armée. Il continue sa navigation vers Opis, fondée sur ses bords ».

1. Lorsqu'une rivière sort de son lit, c'est au moment où les grandes eaux débordent par-dessus les rives du lit mineur que leur vitesse s'amortit le plus brusquement; c'est donc dans le voisinage de ces rives que les matériaux les plus grossiers doivent se déposer. Leur dépôt a lieu en couches inclinées, à cause de la rapidité avec laquelle le courant principal jette sa charge de matériaux au sein de la nappe d'inondation, relativement tranquille. Les sables sont entraînés plus loin, et les limons, que leur consistance floconneuse retient longtemps en suspension, ne se précipitent que quand la nappe d'eau est devenue stagnante, ce qui a toujours lieu à une certaine distance du lit normal (cf. A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, 1893, p. 186). Cette loi, commune à tous les cours d'eau, est celle qui a régi le développement des fleuves de la Mésopotamie. Le Tigre et l'Euphrate, dont les estuaires s'avançaient dans les bas-fonds, ont, lors de leurs hautes eaux, rejeté à droite et à gauche de leur lit les sédiments les moins légers qu'ils roulaient dans leurs eaux. Il en est résulté la formation de deux digues naturelles, inégales de largeur, irrégulières, enserrant le cours des fleuves. Au delà de ces digues sont restés les marais que nous voyons aujourd'hui près de Bassorah et sur beaucoup d'autres points. Les marais ainsi séparés des cours d'eau s'y rattachèrent par une série de canaux plus ou moins larges, plus ou moins réguliers, que creusèrent les eaux lorsque, le niveau des fleuves ayant baissé, elles se trouvèrent situées plus haut que le cours d'eau principal. Quant aux marais eux-mêmes, leur comblement ne se fera que très lentement, car ils ne bénéficient plus aujourd'hui que d'une très faible part des alluvions et des détritiques de la végétation. Le profil de la vallée du Chatt-el-Arab, du Tigre et de l'Euphrate est donc convexe, comme celui des vallées du Nil, du Mississipi et de beaucoup d'autres fleuves. C'est à cette convexité qu'est due la présence des grands marais de la Chaldée.

Je ne signale la vérification de cette donnée de Néarque que pour montrer une fois de plus que les renseignements fournis par le navigateur grec sont dignes de toute confiance.

L'embouchure du Pasitigris et celle du Tigre étaient alors distantes l'une de l'autre, au travers des marais, de 600 stades. Cette assertion se vérifie à 6 kilomètres près et permet de placer l'embouchure du Tigre près du lieu dit aujourd'hui Kasr-Sa'adi.

Aginis était située sur le bord du lac, à 500 stades de Suse (92 kilomètres) et, par suite, à vingt kilomètres environ des bouches du Tigre. Sa position sur une langue de terre qui existe encore aujourd'hui ne peut être déterminée d'une manière précise que par le calcul, les cartes de cette partie de la Mésopotamie ne signalant aucune ruine dans cette plaine marécageuse.

L'embouchure de l'Euphrate était alors à 3,000 stades au moins [555 kilomètres]¹ de Babylone, elle se trouvait donc à dix kilomètres environ en amont de Korna, confluent actuel de l'Euphrate et du Tigre².

Suivant Néarque, les fleuves de Susiane et de Mésopotamie auraient eu, à l'époque d'Alexandre, des embouchures distinctes, tandis qu'Onésicrite affirme que tous ces cours d'eau se trouvaient réunis, avant d'atteindre la mer, dans un grand lac d'où l'Euphrate emportait toutes les eaux.

Onésicrite, qui, lui aussi, fit partie de l'expédition d'Alexandre, mérite qu'on tienne compte de son témoignage. Il est probable que par lac il entend la vaste lagune fermée au Sud-Est par des bancs de boue et des îles vaseuses, où débouchaient alors les fleuves. Le passage suivant de Strabon vient encore renforcer l'opinion d'Onésicrite :

(Strabon, XV, III, 4). « Suse est située dans l'intérieur des terres sur la rive ultérieure du Choaspe, juste à la hauteur du *zeugma*, mais son territoire, autrement dit la Suside, s'avance jusqu'à la mer, occupant là, depuis le point extrême du littoral de la Perse jusqu'aux bouches du Tigre, une étendue de côtes qui peut être évaluée à 3,000 stades [555 kilomètres]. Le Choaspe vient finir en un point de cette même côte son cours commencé sur le territoire des Uxiens et poursuivi à travers toute la Suside.... Suivant Polyclète, le Choaspe, l'Eulæus, voire le Tigre, tombent dans un même lac, puis en ressortent pour aller se jeter séparément à la mer. Polyclète

1. (Strabon, XVI, I, 9). « L'Euphrate et le Tigre peuvent être remontés, l'un jusqu'à la hauteur d'Opis et de la moderne Séleucie (Opis est l'*emporium* ou marché de tout le pays environnant), l'autre jusqu'à Babylone, à plus de 3,000 stades [555 kilomètres] de la mer » (trad. A. Tardieu, 1880, t. III, p. 304).

2. (Pline, *Hist. nat.*, VI, xxxi, trad. Littré, 1848, t. I, p. 260). « Entre Séleucie et Ctésiphon, il (le Tigre) s'épanche dans les lacs de Chaldée, qu'il remplit dans une étendue de 70,000 pas; alors formant un vaste canal, laissant à droite la ville de Charax, il se jette dans le golfe Persique par une embouchure de 10,000 pas. Entre les embouchures du Tigre et de l'Euphrate, toutes deux navigables, l'intervalle fut jadis de 25,000 pas ou, suivant d'autres, de 7,000; mais il y a longtemps que les Orchéniens et les peuples voisins ont barré l'Euphrate pour l'irrigation de leurs champs, et ses eaux n'arrivent à la mer que par le Pasitigris. »

(Pline, VI, xxx, 7). « Néarque et Onésicrite rapportent que le trajet du golfe Persique à Babylone par l'Euphrate est de 412,000 pas; mais les auteurs postérieurs disent que la distance de Séleucie au même golfe est de 440,000 pas; Juba évalue la distance de Babylone à Charax à 175,000 pas. Quelques-uns disent que l'Euphrate continue de couler à plein lit au-dessous de Babylone pendant 87,000 pas avant d'être divisé pour les irrigations. »

ajoute qu'on a dû établir sur les bords de ce lac une sorte d'entrepôt¹ pour les marchandises qui..... sont toutes transportées par terre jusqu'au lac d'où elles n'ont plus que 800 stades [148 kilom.] à franchir pour être rendues à Suse. D'autres prétendent que toutes les rivières de la Suside se réunissent avec le Tigre en un seul courant, juste à la hauteur des canaux intermédiaires dérivés de l'Euphrate dans le Tigre, et que c'est pour cette raison que le cours inférieur du Tigre a reçu le nom de Pasitigris » (Trad. A. Tardieu, 1880, t. III, p. 281).

Le Choaspe ou Kerkha se jetait alors directement à la mer. Son embouchure se trouvait située au point où ce fleuve pénètre aujourd'hui dans le Chatt-el-Djamous. A cette époque, les lagunes s'étendaient jusqu'au pied du Poucht-è-Kouh oriental. Quant à l'entrepôt que signale Polyclète et qui se serait trouvé à 800 stades (148 kilom.) de Suse par terre, sur la côte, je ne pense pas que la distance fournie par l'auteur grec soit exacte; en effet, d'une part, l'embouchure actuelle de la Kerkha, près de Hawizeh, n'est pas à cent kilomètres de Suse, et, d'autre part, le point le plus rapproché du littoral, de ce côté, à cette époque, se trouvait tout au plus à 70 kilomètres de la ville.

Des données fournies par Nêarque, il résulte une sorte de réseau trigonométrique renfermant avec une grande précision les points les plus importants de la côte au IV^e siècle.

En s'appuyant sur ces données certaines, et en s'aidant de l'orographie moderne de la Chaldée et de la Susiane, il est aisé de retracer sur les cartes la côte du golfe Persique à l'époque d'Alexandre, sans craindre de commettre d'importantes erreurs. Les points principaux sont fixés d'une manière précise. Quant à l'archipel d'îles basses fermant le lac dans lequel se jetaient les fleuves, il ne peut être indiqué que d'une manière vague.

Son existence ne fait pas de doute, car, au témoignage d'Onésicrite et de Polyclète, nous voyons s'ajouter celui d'Arrien :

(Arrien, l. VII, c. v, § vi, trad. Chaussard, 1802, t. II, p. 374). « Deux îles sont remarquables à l'embouchure de l'Euphrate; la plus petite en est éloignée de 120 stades [12.200^m]. Au centre, s'élève un temple d'Artémis entouré de bois touffus qui servent de retraite aux habitants, aux cerfs et aux biches consacrées, qui paissent en liberté et qu'on réserve pour les sacrifices..... Il faut un jour et une nuit de navigation pour parvenir de l'embouchure de l'Euphrate à l'autre île. On l'appelle Tylus : elle est considérable, moins boisée, moins aride, elle est plus propre à la culture. »

Je ne m'étendrai pas plus longuement ici sur le littoral du golfe Persique à l'époque d'Alexandre. Ces données très précises sont les plus anciennes dont nous puissions faire usage dans les calculs. Les témoignages antérieurs, bien que présentant un intérêt considérable, ne nous permettent plus que des hypothèses souvent appuyées sur des bases très sérieuses, mais souvent aussi dépourvues de tout caractère précis.

1. « Fortasse intelligenda est Ἀγινίς κόμη illa quam ad Tigris ostia sitam atque D stadia Susis abesse tradidit Nearchus. » Voy. § 5, et Arrian, *Ind.*, c. 42 (Kramer).

Documents assyriens : Expédition de Sennakhérib

Le document le plus important que nous rencontrons, antérieurement aux données fournies par Néarque, est le récit que fait Sennakhérib de la campagne qu'en l'an 696 avant J.-C. il

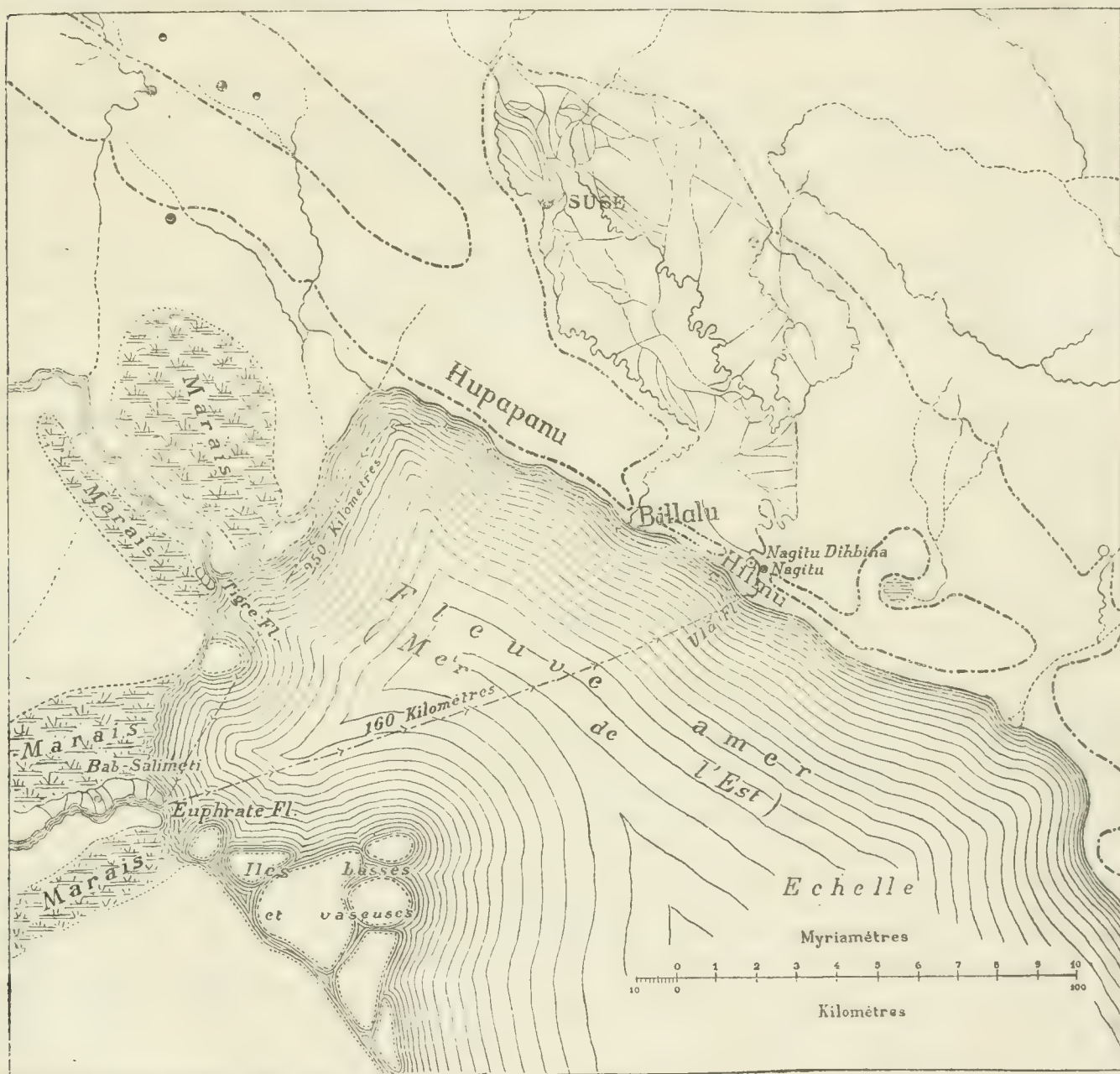


FIG. 6. — EXPÉDITION MARITIME DE SENNAKHÉRIB EN 696 AV. J.-C.

envoya par mer contre l'Élam. Ce document est de 271 ans seulement plus ancien que celui de Néarque ; il s'ensuit que l'aspect des côtes à l'époque de Sennakhérib était à peu de chose près

le même que celui que nous venons d'examiner pour le temps d'Alexandre (325 avant J.-C.). Pendant cet espace de temps, l'embouchure des deux fleuves chaldéens ne s'est certainement pas avancée de plus de 20 kilomètres; quant aux cours d'eau susiens, leur embouchure se trouvait encore en aval des barrages naturels.

Le roi d'Assyrie décrit ainsi la campagne:

(Trad. du P. V. Scheil, d'après le texte publié par G. Smith, Sennachérib, p. 89. *Bull. Inscr.*, n° 4, lines 48 to 106).

« Dans ma sixième campagne, — *Nagiti'* et *Nagiti-Dihbina'*, villes du roi d'Élam, sont situées de l'autre côté du *Fleuve Amer* (golfe Persique). — Les gens de *Bit-Yakin'*, atterrés par l'approche des armes puissantes d'Assur, avaient abandonné leurs habitations, passé le *Fleuve Amer* et y préparaient en paix la guerre (?). Assur me donna confiance et j'ordonnai de marcher contre *Nagiti*.

» J'avais déporté à *Ninire* des *Hétéens*, proie de mes arcs; ils construisirent habilement de grands vaisseaux à la manière de leur pays¹. Je les fis monter par des *Tyriens*, *Sidoniens*, *Grecs*, conquêtes de mes mains: ils descendirent le Tigre là-dessus en naviguant jusqu'à *Upis*

1. NAGITU (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 323), ville sur le rivage du *Nir Marātu* ou du golfe Babylónico-Élamite, assyr. *Na-gi-ti* (Sennakh. Smith, 40, 10). Merodach-baladan, vaincu par Sennachérib dans sa première campagne contre Ki, passe dans cette ville, — *Na-gi-ti* (Sennakh., IV, 25) avec l'adjonction *sa mat Élamdi*, — *Na-gi-i-ti* (Sennakh. Smith, 95, 80; Sennakh. Koyoun., I, 35) avec l'adjonction *sa kabal tândim*, — *Na-gi-a-ti* (Sennakh. Smith, 88, 27). Il faut sans doute voir la même ville dans *Na-gi-tê ra-akhi*, *Nagitu dans le marais* (avec l'adjonction *ša kabal tândim*; Merodach-baladan s'y enfuit). Souvent *Nagitu* est cité en même temps que *Nagitu-Dihbina*.

2. NAGITU-DIHBINA (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 324), ville généralement nommée en même temps que *Nagitu* et ne faisant probablement qu'un avec elle (Sennakh., IV, 27; Sen. Const., 19 sq.; Sen. Smith, 97, 94 sq.; 89, 49; 89, 281).

3. BIT-YAKIN (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 203), lieu d'origine des derniers rois babyloniens du nom de Mérodach-baladan (Khors., 22, 137; Sen., III, 43, 50; IV, 21; IV R., 53, 12 a). D'après tous les textes, Bit-Yakin est la partie la plus méridionale de la Basse-Babylonie et touche à la mer (*agammê u affarati*; Sennakh., III, 59, c'est-à-dire marais et lagunes; cf. Khorsabad, 122. Le roi de Bit-Yakin prend le titre de *ša Tamdim*, c'est-à-dire roi de la mer ou du pays de la mer. — Tiglat-Pil., II, 26. La forteresse appartenant à ce pays qui se trouvait « dans le voisinage de l'Euphrate et de la mer » se nommait *Dur-Yakin* (Khorsabad, 126); elle fut rasée par Sargon II.

4. Une autre inscription (G. Smith, Sennachérib, p. 102, *Memor. Tabl.*, lines 19 to 36) nous apprend que les vaisseaux furent construits à Ninive et à Tulbarsip. Or, cette dernière ville était située sur le haut Euphrate. Une partie de la flotte descendit donc par l'Euphrate, et ce serait pour lui joindre les vaisseaux construits à Ninive que le roi aurait fait suivre à l'escadre de Ninive le Tigre jusqu'à la hauteur d'Opis, puis le canal Arahta, entre ce dernier fleuve et l'Euphrate. Pour la position géographique de Tulbarsip, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 203. Capitale du pays de Bit-Adini qui s'étendait sur les deux rives de l'Euphrate, à peu près entre les deux villes modernes d'Aintab et d'Orfa, cette ville était située sur la rive gauche du fleuve et, d'après toutes les inscriptions, doit être placée là où s'élève aujourd'hui la ville de Biredjik.

5. OPIS. D'après Fr. Delitzsch (*Wo lag das Paradies*, p. 205), cette ville aurait été située au confluent de l'Adhem (φ'αδης) avec le Tigre (*Upi-i*, *Upi-a*, *Upi-ya*, grande ville commerciale à l'époque grecque, Ὀπίς). Le même auteur ajoute que les quelques ruines qui subsistent s'élèvent à peine à quelques pieds au-dessus du sol; la plus grande partie a été enlevée par le Tigre. Je ne partage pas l'opinion de Delitzsch, et je pense qu'Opis était située beaucoup plus au Sud, en aval de Séleucie.

à vau-l'eau... D'*Upis*, je les fis traîner sur des *gamgugi*¹, on les transporta jusque dans le canal *Arahta*² où on les lança, et on traversa les parages de *Bit-Dakkuri*³ de *Chaldée*... Mes armées puissantes et intrépides, mes vaillants gardes du corps et mes braves soldats infatigables, je les y embarquai et y serrai des provisions; du blé et de la paille pour les chevaux j'y emmagasinai. Avec eux, mes soldats descendirent l'*Euphrate* sur les vaisseaux. Moi, je pris le chemin de terre et descendis avec eux vers *Bab-Salimeti*⁴. En levant ma tête du rivage de l'*Euphrate* jusqu'au bord de la mer, chemin de deux *kaspu qaqqaru*⁵.... Dans ce lieu, j'établis mon camp, le tumulte de l'eau en face de (moi); elle pénétrait dans ma tente et l'entourait, en fureur, comme pour me perdre. Sur les grands vaisseaux, cinq jours et cinq nuits, comme dans des cages, tous mes gens étaient accroupis; (enfin) leurs vaisseaux atteignirent l'embouchure du fleuve, là où l'*Euphrate* décharge ses eaux dans la mer puissante. En leur présence, je sacrifiai sur la rive du *Fleuve Amer*, et à *Èa*, roi de l'abîme, je vouai des victimes pures, un vaisseau d'or, un poisson d'or, un anneau d'or que je jetai dans la mer, et je fis partir les vaisseaux pour la conquête de *Nagiti*.

» Sur le rivage de la vaste mer, impropre au séjour et au passage des chevaux et très mauvais pour la marche des hommes, les Chaldéens réfugiés en *Nagiti* et *Nagiti-Dihbina*, *Hilmun*⁶, *Billatu*, *Hupapanu*⁷, virent arriver les vaisseaux de mes guerriers; des archers, chevaux, mulets, forces sans nombre ils amassèrent en foule. En face, sur la rive très commode

1. Probablement des chariots de bois ou des rouleaux.

2. *ARAHTA* (Fr. Delitsch, *Wo lag das Paradies*, p. 75), canal joignant le Tigre à l'Euphrate. Nous savons qu'il était le plus grand de ceux qui arrosaient Babylone et qu'il débouchait sur la rive gauche de l'Euphrate [Sennakhéril (Bavian, 51 sq.) fit renverser dans l'Arahtu les murs et les temples de Babylone]; son ouverture se trouvait près d'Opis.

3. *BIT-DAKKURI* (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 202). Ce district était situé non loin de Babylone et de Borsippa, sa capitale était *Dur-La-tin-na*.

4. *BAB-SALIMETI* (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 228), ville la plus méridionale de toute la Babylonie. C'est dans ces parages que se trouvaient le district de *Guzummanu* (Sennakh. Layard, 63, 64), la ville de *Bi-it-tu-u-tu* (Sennakh., III, 46), dans les marais, et celle de *Sa-akh-ri-ti* (Sennakh. Smith, 41). Quant à la ville de *Sa-ur mar-ra-a-ti* (II R. 53, 35 a), il semble convenir de la placer sur le bras de mer qui sépare la Babylonie de l'Élam.

5. Le *kaspu* et le *kaspu qaqqaru* sont des mesures pour lesquelles nous ne possédons pas encore de données suffisantes permettant d'en établir la valeur d'une manière certaine. MM. J. Oppert et J. Menant (*Docum. Jurid.*, p. 346 sq.) ont étudié cette question. M. J. Oppert assigne au *kaspu* ninivite une longueur de 5,923^m 80 et au *kaspu qaqqar* le double, c'est-à-dire 11,847^m 60, au *kaspu* chaldéen, une longueur de 5,670^m et au *kaspu qaqqar*, 11,340^m, tandis que Lepsius (*Die Babylonisch-Assyrischen Längenmasse nach der Tafel von Senkereh*, Berlin, 1877), n'admettant aucune différence entre les mesures assyriennes et babyloniennes, admet provisoirement 11,340^m pour le *kaspu* et 22,680^m pour le *kaspu qaqqar*.

6. *Khil(i)mu*, assyrien *Hi-li-im-mu* (Khorsabad, 20), *Mât Hi-il-mu* (Sennakh., IV, 27; Sen. Const., 20; Sen. Smith, 89, 29; 97, 95, *Hi-il-mu* (var *mê*) (V R., 4, 116); cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 323. Il ne faut pas confondre *Hilmun* avec *Dilmun* (cf. Fr. Delitzsch, *op. cit.*, p. 229), pays situé au milieu de la mer à 30 *kaspu* de la côte chaldéenne (177,714 mètres, d'après M. J. Oppert), que M. J. Menant (*Babylone et la Chaldée*, 59 sq.) place au nord de Bender Bouchir, tandis que M. J. Oppert y voit l'île actuelle de Bahrein sur la côte opposée.

7. *Hupapanu* (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 323), *Chupapanu*, assyrien *mâ Hupa-pa-nu*, Sennakh., IV, 28; Sennakh. Const., 20; Sennakh., Smith, 89, 30; 97, 96.

de l'*Ulæus*¹, ils se rangèrent en bataille, attaquèrent le flot de mes soldats et firent sonner(?) leurs armes. Mes braves gagnèrent le quai du port; contre eux, du milieu des vaisseaux, ils s'élancèrent comme des sauterelles et les mirent en déroute. (La ville de) *Nagitu*, (la ville de) *Nagitu-Dihbina*, (le pays de) *Ililmu*, (le pays de) *Billatu* et le pays de *Hupapznu*, villes du roi d'*Élam*, ils conquièrent. Les forteresses des gens de *Chaldée*, les dieux de tout *Bit-Yakin* avec les biens des gens d'*Élam*, chars, chevaux, mulets, ânes, ils emportèrent sur leurs vaisseaux qu'ils montèrent et qu'ils menèrent par ce côté-ci jusqu'à *Bab-Salimeti* en ma présence... Les villes, ils les ruinèrent, dévastèrent, brûlèrent. Sur le vaste *Élam* ils répandirent la misère. Du butin de ces pays, je m'attribuai 30,500 arcs, 30,500 boucliers. Le reste du riche butin pris sur l'ennemi, je le laissai prendre comme des moutons à tout le camp, aux préfets et aux habitants de mes grandes villes. »

Je n'ai pas à m'arrêter ici aux préparatifs que fit le roi avant d'entreprendre cette expédition ainsi qu'aux moyens qu'il employa pour faire parvenir sa flotte jusqu'à la mer. Il nous suffit de savoir que *Bab-Salimeti* se trouvait située près de l'embouchure de l'Euphrate, et que c'est de là que les vaisseaux assyriens firent voile vers le rivage élamite.

Si nous admettons qu'entre les années 696 et 325, c'est-à-dire en 371 ans, les progrès annuels de l'embouchure du fleuve aient été de 80 mètres environ, cette bouche se trouvait, en 696 avant J.-C. à 30 kilomètres en amont du point où nous avons vu qu'elle avançait à l'époque où Néarque en reconnut la position.

Bab-Salimeti semble avoir été située sur la rive gauche de l'Euphrate, car, d'une part, le roi ne dit pas avoir traversé le fleuve pour y parvenir, et d'autre part, les vaisseaux, en revenant de l'expédition, suivirent la côte où se trouvait *Sennakhérib* et arrivèrent ainsi en sa présence.

C'est près de l'embouchure de l'Euleus que les Assyriens atteignirent le rivage élamite, mais c'est seulement dans l'embouchure même de cette rivière qu'ils purent atterrir. Or, l'*Ulâ*, nous le savons, n'est autre que le *Kâroun*. La *Kerkha*, par son régime torrentiel, ne permettant aucune navigation, n'a jamais joué un rôle important dans l'histoire de la Susiane.

C'est vers l'embouchure du *Kâroun* à cette époque, c'est-à-dire vers *Ahwaz*, qu'il faut placer les villes de *Nagitu* et de *Nagitu-Dihbina*. Quant aux pays de *Ililmu*, de *Billatu* et de *Hupapanu*, ils se trouvaient forcément entre l'embouchure du *Kâroun* et les marais voisins du delta du Tigre, puisque l'expédition, d'une part, n'a pas dépassé le *Kâroun* vers l'Orient et, d'autre part, est revenue en cabotant le long de la côte.

Dans sa marche, de *Bab-Salimeti* à l'embouchure de l'*Ulâ*, la flotte assyrienne eut à franchir une distance minima de 160 kilomètres, si la route directe n'était pas entravée par quelques-unes de ces nombreuses îles vaseuses qui, de tout temps, ont accompagné le delta des fleuves chaldéens. Dans son cabotage de retour, elle parcourut environ 250 kilomètres.

1. C'est à tort que M. M. Dieulafoy (*Acrop. de Suse*, 1^{er} fascicule, cartes et texte) s'est cru autorisé à voir dans l'*Ulai* (*Ulâ*, *Euleus*) une dérivation aujourd'hui comblée de la *Kerkha* mettant en communication cette rivière avec le *Kâroun*; cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 329.

La distance qui séparait la Susiane de la Basse-Chaldée était alors bien peu de chose, aussi s'explique-t-on aisément pourquoi Sennakhérib, renseigné sur ces parages par les pilotes chaldéens, entreprit cette campagne maritime contre l'Élam. Les préparatifs furent formidables et bien certainement le roi d'Assour, qui, dans sa première et dans sa quatrième campagne, n'avait pu entamer le royaume d'Élam, n'organisa pas une aussi vaste expédition maritime uniquement dans le but de traquer les fugitifs de Bit-Yakin. Ses projets étaient plus vastes, il voulait frapper au cœur même la puissance élamite et, à cette fin, prit la voie maritime qui, depuis la plus haute antiquité, servait de route commerciale entre Suse et les villes du Bas-Euphrate.

Le succès ne couronna pas cette entreprise; les Assyriens purent, il est vrai, razzier quelques districts de la côte, mais devant les difficultés du débarquement et du rembarquement sur ces côtes vaseuses, fort probablement aussi devant l'arrivée d'une armée élamite, ils jugèrent prudent de rentrer en Chaldée satisfaits d'un butin médiocre dont le roi, dans son récit, cherche à enfler l'importance.

On voit par là combien il était aisé de se rendre par mer de Chaldée en Susiane à cette époque, tandis que par terre les voies étaient difficiles et dangereuses; elles supposaient le passage de plusieurs grandes rivières, de marais étendus, et enfin la présence, sur la route, de peuplades qui n'étaient pas toujours favorables au passage des caravanes.

L'on est en droit de se demander pourquoi Sennakhérib, dont la flotte construite à Nivive descendait le Tigre, ne préféra pas continuer sa route par ce fleuve plutôt que de faire passer ses vaisseaux dans l'Euphrate par le canal Arahta et d'aboutir ainsi à un point de la côte beaucoup plus éloigné de la Susiane que n'était l'embouchure du Tigre.

Les raisons qui guidèrent le roi dans le choix de sa route nous apparaissent clairement, car il était nécessaire pour les Assyriens de réunir en un même point les deux escadres, celle construite à Ninive et celle équipée à Tul Barsip, pour donner de l'unité à leur expédition. Celle du Nord ne pouvait rejoindre celle de l'Ouest que sur l'Euphrate à Babylone, à moins qu'elle ne descendit le Tigre jusqu'à son embouchure pour prendre ensuite la mer jusqu'à Bab-Salimeti.

Il est hors de doute qu'avant le moment où l'Euphrate se joignit au Tigre, l'avancement annuel de son delta était de bien moindre importance. Ce fleuve, en effet, dont la pente est très faible et dont le parcours dans la plaine est considérable, roule dans ses eaux une plus faible proportion d'alluvions que le Tigre et le Kâroun¹.

Les sites des villes antiques sont d'ailleurs là pour nous fournir des témoignages certains. Suripak, dont l'origine est fort ancienne, ne se trouve qu'à 30 kilomètres environ de la côte du VII^e siècle avant J.-C. Éridu en est à 70 kilomètres seulement, et il est impossible d'admettre que la fondation de ces villes ne soit pas antérieure au XXX^e siècle avant notre ère. C'est vers le

1. Le développement total du cours du Tigre est d'environ 2,000 kilomètres, celui de l'Euphrate est du double, tandis que le volume des eaux roulées par ces deux fleuves est, pour le Tigre, le double de l'Euphrate; le cours moyen et inférieur de ce dernier fleuve (environ 2,000 kilomètres) traverse des plaines d'alluvions, son courant est plus faible que celui du Tigre, la hauteur de ses eaux est de 5 mètres supérieure à celle des eaux du fleuve ninivite.

quatrième millénium au moins que nous devons reporter l'époque où elles furent le plus florissantes; celle de leur fondation se perd dans la nuit des temps.

Les annales de la Chaldée, comme celles de l'Assyrie, offrent sans cesse des documents relativement à la position de la côte aux diverses époques, à la présence des marais dans la partie basse du pays et au cours des fleuves; malheureusement ces données sont presque toujours très vagues, et nous ne saurions, à l'heure actuelle, en tirer des conclusions positives; il suffit pour le moment d'en signaler l'existence; chacun de ces renseignements mériterait une étude spéciale sur le terrain, et c'est de ces études partielles que sortira un jour le tracé du littoral des diverses époques¹.

Le souvenir des premiers temps de la Chaldée, de la naissance de la plaine sortie des eaux, s'est perpétué pendant toute la durée des empires de la Mésopotamie.

Bérose² nous montre *Oès* ou *Oannès* (*Ēa nunu*) moitié homme, moitié poisson, sorti de la mer de Chaldée, la première année [du monde], précepteur des hommes dans les principes des lettres et des sciences, vivant sur terre de jour et dans l'eau de nuit.

L'un des textes les plus intéressants au sujet de ces légendes est celui qui, gravé sur une tablette au temps d'Assourbanipal, reproduit une légende beaucoup plus ancienne. Mon savant collaborateur le P. V. Scheil, qui l'a découvert et à qui appartient cette tablette, en a récemment donné la traduction³. Ce document a trait au roi fabuleux d'*Éridou*, *Adapa*, l'ΑΔΑΠΑ(ΡΟΣ) de Bérose⁴, il s'exprime ainsi :

Il montait un vaisseau, et chaque jour, de grand matin, il faisait la pêche pour Éridou.

En ce temps-là, Adapa, Mar-Urdug (l'Éridien) installait Ēa sur un traineau à lit, chaque jour franchissait la porte d'Éridou. Sur le quai splendide de KAR-UD-SAR il montait sur sa barque « saḫḫitun ». Le vent poussait et la barque naviguait; toute la nuit il menait sa barque sur la vaste mer.

Il ne peut y avoir aucun doute sur la traduction du mot « mer », le texte disant *tam-ti ra-pa-aš-ti* et non *nā-ru*, comme il l'eût fait, s'il s'était agi de l'Euphrate. Donc à l'époque d'*Adapa* la mer venait baigner les murs d'Éridou.

Ce texte, que nous ne connaissons que par la copie qu'en fit le scribe d'Assourbanipal vers 600 avant J.-C., reproduit un document chaldéen très ancien, et ce document lui-même n'était qu'une rédaction des traditions. On peut admettre, en tenant compte des autres légendes recopiées par ordre du roi assyrien, que le texte chaldéen primitif remonte au quatrième millénium avant notre ère, mais il est impossible de savoir pendant combien de siècles la tradition de ces faits resta orale avant d'être recueillie par les scribes. Quoi qu'il en soit, cette indication est fort précieuse: elle montre que, lors des débuts de la civilisation chaldéenne, la Chaldée se composait

1. Aux environs de Babylone, on rencontre des couches marines remplies de coquilles appartenant à la faune du golfe Persique.

2. Bérose. Eus., *Chron. Arm.*, p. 9. Maï.

3. V. Scheil, O. P. — Une page des sources de Bérose (le roi Adaparos), dans le *Recueil de trav. relat. à la philolog. et à l'archéol. égypt. et assyr.* Vol. XX, 1898.

4. Eus., p. 22, Maï.

d'un simple lambeau de terres basses situé au sud du site de Babylone et presque entouré d'eau et de marais.

Un dépouillement systématique de tous les textes babyloniens que nous possédons et qui ont trait au voisinage de la mer, amènerait bien certainement la connaissance de données chronologiques plus précises, mais ce travail n'a pas encore été fait, et la majeure partie des documents n'a pas encore été publiée.

Il est à remarquer que les ruines chaldéennes sont nombreuses sur le cours de l'Euphrate, tandis que sur le cours inférieur du Tigre, elles font totalement défaut, jusqu'à 250 kilomètres environ du confluent de ce fleuve avec le Chatt-el-Arab. Ce fait est probablement dû à ce qu'à l'époque où se développa la civilisation chaldéenne, les bords du Tigre étaient beaucoup plus marécageux que ceux de l'Euphrate. Les marais voisins du Tigre, qui existent encore aujourd'hui sur ses deux rives, sont des témoins éloquentes de l'état dans lequel se trouvait alors cette partie du pays. Les deltas de la Kerkha et du Tigre étaient alors séparés par une immense étendue d'eau marine ou saumâtre empêchant tout établissement de ce côté.

Toute la civilisation se trouvait concentrée dans le Sud-Ouest de la Chaldée, au Sud de Babylone, au Nord de l'Euphrate; c'est là en effet que nous voyons aujourd'hui les ruines des villes les plus anciennes, telles que *Šuripak*, *Éridu*, *Uru*, *Uruk*, *Sirpurla*, *Mar*, *Nisin*, etc.

En Élam se passa un phénomène analogue à celui dont il vient d'être question pour la Chaldée. La Susiane supérieure, celle qui s'étend au Sud jusqu'à Ahwaz, de bonne heure sortie des eaux, se peupla rapidement, aussi la voyons-nous couverte de ruines, tandis que la plaine située en aval d'Ahwaz n'était encore qu'une nappe d'eau d'où émergeaient çà et là des bancs de boue et des îles vaseuses en formation.

Assourbanipal, dans le récit qu'il nous donne de sa dernière campagne en Élam, cite les noms d'une quarantaine de villes ou bourgades élamites détruites par ses soldats après la prise de Suse. Ces villes se trouvaient dans le voisinage de la capitale, car, d'une part, le roi d'Assur ne semble pas avoir porté ses armes jusqu'à la mer, d'autre part, le golfe Persique s'avancait jusqu'à 100 kilomètres environ de la capitale. Elles étaient donc toutes situées dans les dix mille kilomètres carrés qui constituent la haute Susiane.

Ainsi se formèrent deux plaines distinctes, aujourd'hui encore incomplètement réunies, la Chaldée et la Susiane, séparées, d'un côté, par les dernières chaînes du Poucht-è-Kouh, de l'autre, par des masses d'eau considérables, marais d'eau douce ou bas-fonds marins. Ces deux pays, bien que très voisins, étaient, au début surtout, séparés de telle manière par des barrières naturelles, que les communications entre eux ne se faisaient probablement que par mer. La Susiane subissait forcément à un plus haut degré l'influence venant des pays actuels du Louristân, des Bakhtyaris et du littoral du golfe Persique, que celle des Chaldéens, tandis que la Chaldée avait plus de rapports avec l'Arabie sa voisine qu'avec la plaine élamite. Ces considérations sont d'une grande importance en ce qui concerne les débuts de l'Empire élamite: elles ne

constituent pas, comme de juste, des arguments décisifs, soit en faveur de la Chaldée, soit en faveur de l'Élam, mais peuvent être d'un grand secours dans l'étude de ces questions.

Après avoir exposé sommairement les conditions dans lesquelles le sol de l'Élam est sorti des eaux, il me reste à parler des montagnes qui entourent ce pays, au Nord, à l'Est et à l'Ouest, ainsi que des rivières qui l'arrosent.

MONTAGNES. — La plaine susienne occupe une dépression située dans l'intérieur même de la chaîne iranienne. Elle se compose, comme on l'a vu, de deux parties bien distinctes : l'une, la plus petite, mais aussi la plus ancienne et la plus intéressante au point de vue historique, est comprise entre le Poucht-è-Kouh à l'Ouest, les montagnes Loures au Nord, celles des Bakhtyaris à l'Est et au Sud-Est, et la chaîne de collines d'Ahwaz au Sud ; l'autre s'étend du seuil d'Ahwaz au Nord, à la mer au Midi. Le seuil d'Ahwaz détermine entre les deux parties de la plaine susienne une différence de niveau de cinq mètres environ.

Le Poucht-è-Kouh est une chaîne de plis parallèles et fort élevés qui s'étend comme une véritable muraille entre la Mésopotamie et la haute vallée de la Kerkha. Son sommet principal est dans le Kébir-Kouh (altitude 2.500 mètres environ), pli d'une surprenante régularité que les caravanes les plus légères ont peine à franchir.

Les vallées situées sur le versant du Sud-Ouest de cette montagne sont toutes sous la dépendance de la Chaldée, elles peuvent être envahies sans effort, tandis qu'au Nord-Est du Kébir-Kouh s'ouvre un pays nouveau, affranchi de ses voisins, entouré qu'il est de hauts sommets qui le mettent à l'abri du côté de la Perse comme de celui de la Mésopotamie.

Ce pays est le Louristân actuel, dont les nomades sont encore aujourd'hui presque indépendants de l'autorité royale.

Les montagnes Loures, prises à partir du Kébir-Kouh, reproduisent en plus grand la physionomie du Poucht-è-Kouh, ce sont des plis parallèles augmentant de hauteur à mesure qu'on approche du plateau persan et laissant entre eux des vallées plus ou moins larges, d'une grande fertilité, mais d'un accès difficile.

Les plus hauts sommets de la crête principale ont parfois plus de 5,000 mètres de hauteur. Les cols, dont les plus bas dépassent 2,800 mètres d'altitude, sont fermés par les neiges pendant toute la durée de l'hiver.

La chaîne iranienne est, dans le pays des Bakhtyaris, plus abrupte encore que dans le Louristân ; le pli principal, celui du Zerd-è-Kouh atteint fréquemment 5,000 mètres de hauteur, altitude à laquelle un grand nombre de plis secondaires parviennent presque ; les vallées sont généralement étroites et très encaissées, impropres à la culture, aussi la partie montagneuse des Bakhtyaris est-elle d'une grande pauvreté, et les montagnards sont-ils plus sauvages encore que les Lours.

Quelques vallées seulement offrent les ressources naturelles suffisantes pour le développement d'une population restreinte ; je citerai celles de Chirin-bar et de Bazouft, sur la rive droite du Kâroun, et de Mâl-Émir, sur la rive gauche ; ces points sont habités de nos jours, ils le furent dès les temps les plus reculés.

La Susiane est ainsi limitée vers l'Ouest, le Nord et l'Est par des régions montagneuses d'un accès très difficile; elle était séparée de la Chaldée par la mer et les marais de l'embouchure du Tigre, et se trouvait presque isolée du reste du monde. C'est grâce à cette position privilégiée, grâce à la fertilité de ses plaines, grâce aux eaux abondantes qui la sillonnent en tous sens, qu'elle dut son grand développement, dès la plus haute antiquité.

RIVIÈRES.— L'eau abonde en Arabistân, de grandes rivières descendant des montagnes dont je viens de parler s'écoulent à la mer par la Susiane; ce sont : la Kerkha, le Belad-Roud, l'Ab-è-Diz et le Kârcun.

La Kerkha prend, sous le nom de Gamas-âb, sa source dans le plateau persan près de Nêhâvend ; dès sa naissance, elle est déjà une grosse rivière.

Arrêté par la chaîne montagneuse d'où il est sorti¹, le Gamas-âb dirige son cours vers le Nord-Ouest jusqu'à Bisoutoun et recueille sur son parcours toutes les eaux du Kurdistan méridional.

C'est à peu de distance de Bisoutoun que, franchissant par d'inabordables défilés les montagnes les plus élevées du Louristân², il s'écoule sous le nom de Seïn Merrè, normalement aux plis du soulèvement. Son cours n'est plus alors qu'une succession de rapides, et les gorges profondes³ qu'il a taillées dans les assises redressées peuvent à peine être visitées, tant elles sont d'un accès difficile.

Dans sa course, le Seïn Merrè vient se heurter au Kébir Kouh⁴, que, ne pouvant le traverser, il contourne en suivant sur une longueur de 150 kilomètres environ la dépression située entre cette montagne et les premiers plis du Louristân.

Dans cette vallée, le Seïn Merrè rencontra encore bien des obstacles qu'il coupa, formant des défilés profonds entourés de falaises d'une hauteur prodigieuse⁵.

Enfin, sous le nom de Kerkha, ce cours d'eau se précipite dans la plaine susienne où il conserve environ jusqu'à la hauteur de Suse un cours torrentiel ; plus bas, ses eaux se calment quelque peu avant de se perdre dans les marais de Hawizéh.

Le cours de la Kerkha n'est fixé que depuis bien peu de temps, si toutefois il l'est d'une manière définitive. Cette rivière coulait autrefois au pied même de la citadelle de Suse, aujourd'hui, elle s'en trouve éloignée de deux kilomètres environ vers l'Ouest, et ses eaux, en transportant leur lit, enlevèrent toutes les ruines qui jadis couvraient cette partie de la plaine.

On voit encore sur la rive droite de la Kerkha, en face de Suse, un grand nombre de monticules, restes de l'ancienne cité : ses berges fournissent des coupes d'où émergent les murailles.

1. Kouh Gherrou et Kouh Tchêhêl Nabâlighan.

2. Défilés de Gherrâban entre Kouh Séfid et Kouh Galla.

3. La principale est Teñg-é-Tîr, le défilé de la flèche, entre les districts de Zardalal et de Houleilan.

4. A Chirvan.

5. Teñg-é-Lil-é-Baia, Teñg-é-Bagh-o-Bahar, Poul-é-Teñg, etc...

A quelle époque se produisit cette modification dans le régime des eaux de la Kerkha ? Les ruines, qui sont les meilleurs témoins de ce phénomène, nous en fournissent approximativement la date.

Entre les tells actuels de Suse et la rive occidentale de la Kerkha, on rencontre fréquemment des ruines, murs de briques cuites (de petites dimensions) maçonnées au plâtre et appartenant à l'époque comprise entre la conquête macédonienne et l'invasion arabe.

Les coupures que fait le Chaour (ruisseau de Suse) dans les limons en montrent aussi très fréquemment, il est donc certain qu'un grand nombre de ruines de basse époque ont été, soit ensevelies sous les limons de la Kerkha, soit arrachées du sol par son courant.

Le déclin de Suse, peut-être même son abandon complet en tant que centre politique, est affirmé par les constructions que Sapor I^{er} fit exécuter à Chouster, par les travaux des Sassanides à Diz-foul, et aussi par la création que firent les mêmes souverains d'une ville nouvelle, Gundèv-Châpûr², et d'un camp retranché à Eivân-i-Kerkha, près de Suse, sur la rive droite de la Kerkha.

Le camp d'Eivân-i-Kerkha fut bâti près de la rivière, alors qu'elle avait déserté en partie le site de Suse³, et que les habitants de l'antique cité ne disposaient plus pour boire que des eaux fiévreuses du Chaour. C'est donc vers les premiers siècles de notre ère, avant la conquête arabe, qu'il convient de ranger ce changement de lit de la Kerkha.

Plus bas, auprès de la ville de Hawizéh, que la Kerkha traversait jadis⁴, la rivière modifia également son cours d'une manière importante pour aller porter ses eaux dans le Chatt-el-Djamous. L'époque de ce changement de lit ne nous est pas connue, elle est comme de juste posté-

1. Sapor I^{er} régna de 240 à 271 après J.-C.

2. En arabe Dschundai-Sâbur, en syriaque Bêth Lâpât; cette ville était située entre l'Ab-é-Diz et le Kâroun; elle servit de résidence royale.

3. Sapor II (309 à 380), à la suite d'une révolte de Suse, prit et rasa la ville. La ruine fut si complète, que par ordre du roi le sol en fut foulé par les éléphants. Il fonda ensuite sur l'emplacement de l'antique cité une nouvelle ville, Nischâpûr (Nêw Châpûr, qui jusqu'à la fin du moyen âge joua un rôle administratif et commercial important.

4. A leur sortie de la Susiane supérieure, à la hauteur du seuil d'Ahwaz, le Kâroun et la Kerkha débouchent dans la plaine basse en deux points distants seulement de 35 kilomètres. On comprend aisément que les deux deltas durent s'influencer l'un l'autre. Le Kâroun charriant dans son lit une proportion de galets, de sables et de limons, beaucoup plus importante que la Kerkha, son delta avança très rapidement, et malgré sa tendance marquée à rejoindre le Kâroun, la Kerkha en fut empêchée par la masse des dépôts accumulés devant elle. Après Ameiré, le Kâroun coule au Nord-Est et se rapproche de l'ancien lit de la Kerkha pour n'en être plus qu'à 8 kilomètres, mais une digue naturelle se forma rapidement entre les deux fleuves et chacun d'eux continua de couler isolément.

La même influence des alluvions du Kâroun sur le delta de la Kerkha se continua et obligea cette dernière rivière à se rejeter vers le Nord-Est pour aller rejoindre les marais du Tigre.

Le niveau moyen du Kâroun en aval du seuil d'Ahwaz est quelque peu plus élevé que celui de la Kerkha à Kout-Nahr-Hachim, et cette différence eut aussi une grande influence sur la direction que prirent les deux fleuves.

Quant au changement de lit de la Kerkha, il n'est pas dû aux mêmes causes. Il fut probablement la suite d'une crue spécialement violente de la rivière, les eaux ayant couvert toute la plaine s'écoulèrent aux marais par la voie la plus courte et creusèrent un nouveau chenal qui remplaça l'ancien plus long. Il n'y a pas lieu d'attribuer ces modifications à un abaissement du sol, aucun phénomène de ce genre n'ayant laissé de traces dans la Chaldée et la Susiane.

rieure au temps d'Alexandre le Grand, puisque à cette époque cette portion du pays n'était pas encore formée.

Chaque année, au moment où les neiges fondent dans les montagnes du Kurdistan et du Louristân et dans le plateau persan, les eaux de la Kerkha augmentent d'une manière importante, sans toutefois établir un régime de crues régulières, comme cela a lieu pour le Nil, pour le Gange et pour maints autres cours d'eau. Quelquefois, mais très rarement, lorsque de grandes pluies correspondent avec la fonte des neiges, il survient de véritables inondations : les vieillards arabes conservent encore le souvenir d'un cataclysme de ce genre survenu dans leur jeunesse. Les eaux grossies de toutes les rivières de Susiane se répandirent dans la plaine, mettant en communication l'Ab-é-Diz et la Kerkha, des tribus entières furent noyées, tout le bétail de cette partie de l'Arabistân disparut en une nuit.

L'Ab-é-Diz est une rivière plus importante que la Kerkha par le volume d'eau qu'elle roule dans son lit. Elle se compose dans la montagne de deux branches qui se réunissent à 50 kilomètres environ en amont de Diz-foul : l'une de ces branches prend sa source près de Bouroudjird, à 6 ou 7 kilomètres des sources de la Kerkha ; elle reçoit les eaux de Silakhôr et pénètre dans les montagnes. L'autre branche tient lieu de frontière entre les Bakhtyaris et les Lours.

Le cours de ces deux rivières au travers de la chaîne est si tourmenté, si rempli de rapides, de cascades, de défilés infranchissables, même pour des piétons, qu'il est impossible de le suivre¹.

A Diz-foul, le courant de l'Ab-é-Diz est encore très rapide, il charrie des troncs d'arbres arrachés aux montagnes et de gros galets. Après un parcours très sinueux, l'Ab-é-Diz se joint au Kâroun à Kout-é-Bendé-Kir².

Le Bélâd-Roud, qui coule entre l'Ab-é-Diz et la Kerkha, vient des montagnes du Louristân, ses eaux sont rapides et inconstantes : parfois, d'un simple ruisseau qu'il est, le Bélâd-Roud devient une large rivière et se répand dans la plaine.

Le Kâroun, bien que se jetant depuis peu dans le Chatt-el-Arab, est, par ses proportions, un véritable fleuve ; il reçoit l'Ab-é-Diz et le Belâd-Roud dans la plaine, et une foule de rivières dans la montagne. Sa source est au Zerd-é-Kouh dans le haut pays bakhtyari, son régime est jusqu'à Chouster le même que celui de l'Ab-é-Diz jusqu'à Diz-foul, il coupe tous les plis des montagnes et son cours ne saurait être suivi tant les abords en sont difficiles³.

C'est à partir de Kout-é-Bendé-Kir, alors que le Kâroun a reçu ses affluents, qu'il devient un cours d'eau important ; il est navigable jusqu'à Chouster, mais les forts bateaux ne peuvent remonter que jusqu'à Ahwaz ; là, le seuil de rochers dont j'ai parlé plus haut forme des rapides qui barrent la navigation.

1. En 1891. J'ai tenté sans succès de descendre de Bahrein (près de Bouroudjird) en suivant la vallée de la branche septentrionale de l'Ab-é-Diz. Quant à la branche méridionale que j'ai vue près de Kalian Kouh, elle traverse un pays plus difficile encore.

2. En juin-juillet 1898, la Délégation a remonté le cours du Kâroun, jusqu'à 150 kilomètres environ de Chouster. Les sentiers sont praticables seulement pour les troupeaux et les bêtes de somme très légèrement chargées, les montagnes sont extrêmement abruptes.

Le Kâroun, suivant la loi générale des cours d'eau, présente chaque année une succession régulière de baisse et de hausse dans le débit de ses eaux. C'est en octobre qu'a lieu le minimum. En novembre et décembre, les eaux montent pour atteindre un premier maximum; en janvier et février, par suite des pluies abondantes qui tombent dans la plaine et sur les derniers contreforts de la chaîne, le niveau atteint 3^m50 à 4 mètres au-dessus du minimum d'octobre, puis jusqu'au mois de mars, il se tient entre 2 et 3 mètres, oscillant suivant que les pluies sont fréquentes ou non. En mars, époque où se font sentir les résultats de la fonte des neiges, le maximum de toute l'année atteint 5^m70 à 6 mètres, puis d'avril en octobre, la décroissance a lieu progressivement.

C'est en mars que les eaux sont le plus chargées de matières en suspension, bien que dès les premières pluies de novembre elles soient troubles. Pendant les mois d'été, juin à octobre, la quantité de boues qu'elles transportent est relativement insignifiante.

A leur sortie de la montagne, les rivières de Susiane ont creusé dans leur propre cône de galets un chenal profond, et leurs berges atteignent parfois 10 ou 15 mètres de hauteur. Plus loin, dans la plaine, elles sont encore encaissées de telle sorte que les crues habituelles ne les font pas sortir de leur lit. Ce ne sont que les afflux d'eau exceptionnels qui peuvent causer des inondations.

Il résulte de ce régime des eaux qu'il n'existe pas en Susiane d'irrigations naturelles, et que la richesse du sol dépend uniquement des canaux. On s'explique aisément comment il se fait que l'Arabistân soit aujourd'hui pauvre et désolé, alors que dans l'antiquité il était d'une richesse incomparable. L'insouciance et l'imprévoyance du régime que lui imposent ses habitants en sont la seule cause.

CLIMAT. — Le climat actuel de la Susiane est le même que celui dont elle jouissait dans l'antiquité, aucune transformation n'est survenue depuis cette époque dans le relief général du pays et dans celui des montagnes voisines, aucun déboisement important n'a eu lieu; la seule différence qui puisse exister est l'éloignement plus considérable dans lequel se trouve aujourd'hui la Haute-Susiane de la mer et des marécages littoraux. Ce changement a pu diminuer quelque peu l'état hygrométrique de l'atmosphère dans la région de Suse et de Diz-foul, mais cette diminution possible n'affecte bien certainement pas la fertilité du pays.

En été, lors de la saison sèche, de mai à la fin d'octobre, souffle fréquemment le vent du Sud-Ouest, ce vent brûlant dont les Chaldéens de l'antiquité avaient fait un hideux démon. Son intensité est très médiocre, mais il apporte un air chaud et sec qui en a bientôt fait de toute la verdure du pays. Le thermomètre marque alors parfois jusqu'à 60° centigrades, et j'ai moi-même en septembre 1891 constaté 57°5 à l'ombre, au sommet du Tell de Suse¹.

1. (Strabon, XV, III, 10, trad. A. Tardieu, t. III, p. 286. — 1880): « En préférant Babylone à Suse pour en faire sa capitale, Alexandre avait eu égard assurément aux dimensions incomparablement plus grandes de son enceinte et aux autres avantages de sa position. Mais il avait dû considérer que la Suside, toute riche et toute fertile qu'elle est, a un climat de feu, et que la chaleur y est intolérable dans la partie précisément où est Suse. C'est ce que dit [Polyclète]. Il ajoute même qu'à midi quand le soleil est le plus ardent, lézards et serpents n'ont pas le temps de franchir les rues et

Ce vent régulier est souvent troublé, principalement en mai et juin, par de violentes bourrasques qui, semblables au khamsin de l'Égypte, couvrent le pays d'un nuage de poussière : cet air, ayant déposé toute son humidité dans les déserts situés au sud-ouest de l'Euphrate, est particulièrement brûlant; les herbes et les chardons desséchés se brisent, et entraînés par la tourmente, sillonnent l'espace, les dattiers se courbent et souvent se rompent, les oiseaux s'enfuient dans les montagnes et les autres animaux de la plaine se cachent dans la terre. Cette saison est extrêmement pénible pour les indigènes eux-mêmes, presque tout travail est alors suspendu dans les champs, et les récoltes qui viennent d'être faites en avril et mai permettent seules de faire vivre le bétail¹.

A cette époque, les eaux des rivières, devenues basses, sont fiévreuses, chargées de sels qui se déposent en nappes blanches sur les bancs de sable. Quelques cours d'eau seulement, tels que l'Ab-è-Diz et le Bélad-Roud, ainsi que les puits, fournissent des eaux potables.

La mauvaise qualité des eaux de l'Arabistân pendant la saison sèche vient de ce que les rivières qui l'arrosent traversent toutes avant que d'y parvenir une large bande de gypse, de marnes et d'argiles saturés de sels. Ces sels sont du chlorure de sodium, des chlorures d'alumine, de chaux et de magnésie, et des sulfates des mêmes bases.

Depuis le point où la Kerkha atteint la base du Kébir-Kouh jusqu'à sa sortie des montagnes, cette rivière coule presque toujours au milieu de couches salines.

Le Kâroun traverse également les mêmes couches tertiaires sur une grande étendue, et l'on voit sur ses bords, à cent kilomètres environ de Chouster de véritables mines de sel dont les sources laissent sur le flanc des montagnes de longues traînées blanches. Cette rivière ne doit qu'à son débit considérable la petite qualité de sel que renferment ses eaux.

Le Bélad-Roud et l'Ab-è-Diz traversant normalement aux plis les couches tertiaires ne séjournent pas dans les régions salines; leurs eaux, quoique légèrement salées en été, sont les moins mauvaises du pays.

La bande de gypses et d'argiles salées dont je viens de parler appartient aux niveaux supérieurs des terrains tertiaires; son relèvement court, comme toutes les montagnes du pays, du Nord-Ouest au Sud-Est. Elle s'étend de Kerkouk à Eivan-è-Kerkha sans discontinuer, plonge

meurent grillés à moitié chemin. Or, nulle part en Perse, il n'arrive rien de pareil, bien que la situation du pays soit sensiblement plus méridionale. Aristobule dit encore que des baignoires d'eau froide exposées là au soleil s'échauffent instantanément; que l'orge dans les sillons frétille au soleil comme les pois dans la poêle; que pour protéger les maisons contre l'excès de la chaleur, on en recouvre les toits de deux coudées de terre; que le poids de cette terre oblige à faire toutes les maisons étroites et longues, bien qu'on dispose rarement de poutres très longues; mais qu'il faut absolument avoir de l'espace dans les maisons, sans quoi on y étoufferait immanquablement. » Ces exagérations montrent quelle était l'opinion des Grecs sur le climat de Suse au IV^e siècle avant J.-C. et prouvent que depuis 2,300 ans il ne s'est guère modifié.

1. J'avais espéré pouvoir continuer à Suse les fouilles pendant l'été, et en 1898, la Délégation est restée en Susiane jusqu'au 18 juin. Mais à partir du mois de mai la chaleur devint telle que les chantiers furent désertés. Le thermomètre indiquait dans des couloirs aérés et toujours à l'ombre 45° centigrades. Au dehors, toujours à l'ombre, la température était voisine de 60°.

sous les alluvions de la Susiane¹ pour se relever à Ram-Hormuz et se perdre sur la côte du golfe Persique.

Une autre bande parallèle à la précédente, rejetée au Nord par la brisure du Kébir-Kouh, occupe toute la vallée du Sein-Merrè, forme les derniers contreforts des montagnes du Louristân et des Baktyaris et vient se joindre à la première, également près de Ram-Hormuz. On peut donc dire que le fond et les bords de l'ancien golfe susien sont formés de gypses et de couches salines.

Dans un pays mal arrosé, une semblable composition du sous-sol et des collines entourant la plaine eût voué le pays à la stérilité la plus absolue, mais l'abondance des eaux est telle en Susiane que le sel est emporté à la mer².

Vers le mois de novembre, les chaleurs commencent à se calmer, et déjà souffle de temps à autre le vent du Nord-Est, celui qui, passant sur les sommets neigeux des montagnes loures et bakhtyaris, jette dans l'Arabistân des bouffées d'air frais, précurseur de la saison froide. Ce vent souffle par intervalles d'abord, puis s'établit d'une façon régulière pendant la nuit.

C'est généralement du 1^{er} au 15 novembre que commencent les pluies; elles sont amenées par des coups de vent du Sud-Est et du Sud. Dès qu'elles commencent, les froids arrivent, les montagnes se couvrent de neige³ et le vent du Sud-Ouest lui-même est rafraîchi.

En janvier et février, de violents orages se déchainent sur l'Arabistân; les nuages viennent du sud-est de l'océan Indien, ils sont poussés par des coups de vent d'une violence extrême, plus forts même que ceux qui en été arrivent du Sud-Ouest. Le pays est alors absolument détrempé, de nombreuses maisons s'écroulent à Diz-foul et à Chouster, et les routes deviennent impraticables. C'est à cette époque que, par suite de l'évaporation des eaux qui couvrent le sol, le thermomètre fournit ses indications minima. On voit presque chaque hiver pendant la nuit quatre à cinq degrés de froid et la boue se congèle à la surface⁴.

Ces gelées sont insuffisantes pour arrêter la végétation, de sorte que dès les premiers jours de janvier la plaine devient verdoyante.

À la fin de février commence le printemps, la chaleur augmente graduellement, et grâce à l'humidité du sol, la végétation se développe avec une rapidité et une intensité surprenantes. la prairie se couvre de fleurs en même temps que les chardons et les herbes s'élèvent parfois jusqu'à un mètre et demi de hauteur.

En mars, les blés ont atteint tout leur développement, c'est vers la fin d'avril que se fait la récolte. Puis le vent tourne vers le Sud et le Sud-Ouest, la sécheresse revient et avec elle les grandes chaleurs de l'été.

1. A 4 kilomètres au Nord de Suse on voit un pointement des gypses.

2. Ces couches tertiaires ne sont pas seulement remarquables par le plâtre et les sels qu'elles renferment, elles contiennent aussi et en grande quantité une substance du plus haut prix, le pétrole, dont on exploita dans l'antiquité les sources à Kerkouk, à Zohâb et à Ram-Hormuz.

3. Il est rare que, sur les montagnes qui entourent la Susiane, la neige persiste à moins de 500 mètres au-dessus du niveau de la plaine.

4. Il est très rare qu'il tombe de la neige à Suse; la grêle y est plus fréquente; il en est abondamment tombé au commencement de février 1899.

Dès le mois de novembre, les oiseaux réapparaissent en Susiane, mais ce n'est qu'après les premières pluies que reviennent les espèces aquatiques. Les sirènes sont les derniers oiseaux qui au début des chaleurs restent dans l'Arabistân. A la fin de mai, elles prennent leur vol pour gagner les montagnes voisines.

FLORE. — La flore de la Susiane est très pauvre en grandes espèces; on y rencontre, sur les rives des fleuves, des bois de saules et de tamaris et des acacias de diverses espèces; la plaine est très riche en graminées, l'orge et le froment y croissent à l'état naturel, des joncs et de grands roseaux vivent dans les marais.

Assourbanipal, dans ses récits sur l'Élam, parle de bois sacrés dont ses soldats admirèrent la fraîcheur et les sombres retraites, et qu'ils livrèrent aux flammes. Rien aujourd'hui dans le pays ne peut donner idée de ce qu'étaient ces forêts, et la flore indigène n'en fournirait plus les éléments. Je suis plutôt porté à croire que ces bois sacrés étaient des forêts artificielles plantées et arrosées avec soin, et entretenues dans un sentiment religieux.

Les arbres cultivés de nos jours en Arabistân sont l'oranger et le citronnier, essences d'importation récente, le dattier qui croît beaucoup mieux sur les bords du Chatt-el-Arab qu'en Susiane proprement dite, le grenadier et quelques autres arbres fruitiers apportés du plateau iranien.

Les cultures portent plus spécialement sur les céréales et le sorgho. Le blé et l'orge sont semés en octobre et novembre, les pluies de l'hiver les arrosent, et vers la fin d'avril la récolte est terminée. Le sorgho passe en terre toute la saison sèche, on lui donne de l'eau jusqu'au mois d'octobre; en novembre, il est récolté.

Les autres cultures, telles que le ricin, l'indigo, les lentilles, les haricots, etc., sont de seconde importance et n'occupent qu'une très faible partie de la population.

FAUNE. — La faune de l'Arabistân est moins nombreuse aujourd'hui que jadis, cependant elle compte encore un grand nombre d'espèces. Elle tient de l'Asie Méridionale et de l'Europe sous bien des rapports et renferme aussi des espèces africaines.

Jadis les plaines chaldéo-élamites nourrissaient l'éléphant, le lion à crinière noire, probablement aussi l'hippopotame et le rhinocéros, l'onagre, l'âne sauvage, le bœuf sauvage, l'autruche. Mais ces animaux de grande taille ont été peu à peu détruits, et il ne reste plus aujourd'hui de cette liste que le lion, devenu très rare, qu'on a peine à trouver dans les terres basses couvertes d'acacias et de roseaux.

Par contre, l'ours, la panthère, le sanglier, le loup, le chat sauvage, le lynx, le chacal, plusieurs espèces de chiens sauvages, le renard et le porc-épic vivent encore en grand nombre dans les broussailles qui bordent les rivières et les marais.

Les oiseaux sont beaucoup plus nombreux que les quadrupèdes. Parmi ceux qui ne quittent pas le pays, je citerai le francolin, l'aigle, le faucon, le vautour, le corbeau, le martin-pêcheur, le moineau et un grand nombre de mésanges, de bergeronnettes et de petites espèces.

Les oiseaux voyageurs ne viennent en Susiane que pendant les mois d'hiver; ce sont : le pélican, la cigogne, le héron, la grue, le cormoran, la mouette, plusieurs espèces de canards,

l'oie sauvage, l'outarde, la sarcelle, la bécasse et la bécassine, la caille, la grive, le merle, le pigeon, la tourterelle et mille échassiers aux brillantes couleurs dont les bords des rivières sont couverts pendant la saison froide.

Les cours d'eau sont tous très poissonneux, mais les habitants qui jadis se nourrissaient presque uniquement de poisson, pêchent fort peu aujourd'hui.

Parmi les plus grandes espèces on doit signaler des silures, des barbeaux, des carpes qui parfois atteignent un poids de cent kilogrammes, des grondins analogues à ceux du Nil. Les espèces marines remontent les fleuves jusqu'à une grande hauteur, c'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir des requins à Chouster et des murènes sur le bas Kâroun.

POPULATION. — Les habitants de l'Arabistân sont, comme l'indique le nom même de cette province, en grande majorité des Sémites. Les tribus arabes occupent la plaine, tandis que les Iraniens se trouvent concentrés dans les villes et au pied des montagnes. Jadis le fonds de la population était, semble-t-il, composé de Négritos, mais cette race s'est fondue avec les Sémites, et il n'est pas rare de rencontrer des Arabes portant encore des traces évidentes de métissage.

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur la géographie physique de la Susiane, chaque question de détail est encore à traiter scientifiquement et exigera des études spéciales; mais l'ensemble des faits que nous possédons dès aujourd'hui est suffisant pour faire bien comprendre à celui qui ne peut visiter le pays, quelle en est la nature.

MATIÈRES MINÉRALES EMPLOYÉES A SUSE DANS L'ANTIQUITÉ

L'étude des matières dont faisaient usage les peuples de l'antiquité pour leurs besoins journaliers présente un très haut intérêt, non pas que nous espérons découvrir un jour une substance qui nous soit inconnue, mais parce que ces matières n'étaient pas toutes indigènes du pays dont nous étudions les usages d'antan, que beaucoup d'entre elles étaient apportées de l'étranger, souvent même de fort loin, et que leur présence à une époque déterminée entraîne comme conséquence des relations entre le pays étudié et d'autres régions, l'ouverture de voies commerciales ou militaires, des échanges de connaissances, de pensées, capables d'une grande influence sur l'un des deux peuples.

La guerre était à coup sûr un moyen puissant de pénétration d'un peuple par un autre, mais cette cause d'expansion d'une civilisation n'est rien en comparaison des relations commerciales qui, lentement et de proche en proche, ont permis aux civilisations les plus anciennes du monde de rayonner sur toute la terre.

Les relations commerciales ne nous ont pas laissé, comme les campagnes militaires, de longues inscriptions: nous ne possédons que de rares citations au sujet de la provenance de certaines matières, mais si les textes font défaut, du moins sommes-nous très riches en documents d'une autre nature fournis par les matières elles-mêmes.

En Chaldée, l'humidité du sol a détruit tout ce qui n'était pas substance minérale, et c'est à la géologie et à la minéralogie seule que nous pouvons nous adresser pour interpréter les documents que l'antiquité nous a transmis. En Égypte, au contraire, les sources sont plus nombreuses, le sol privilégié des pharaons conserve jusqu'aux fleurs les plus fragiles. Mais, malgré leur pauvreté relative, les données que fournissent l'Élam et la Chaldée sont trop importantes pour qu'il n'y ait pas lieu d'en faire une étude spéciale.

Lorsqu'une matière minérale porte des sculptures ou des textes, il est aisé de connaître l'époque à laquelle elle fut en usage; mais quand on la rencontre simplement à l'état de fragments informes, il est plus difficile, souvent même impossible, de se prononcer.

Quelquefois l'échantillon se rencontre dans un milieu dont l'âge est connu, et alors on peut affirmer en toute sécurité que cette époque est la limite inférieure de son antiquité; mais plus souvent encore cet éclat se trouve à la surface du sol ou à peu de profondeur, il a été remanié avec les terres qui l'accompagnent: alors il n'est plus permis de faire des suppositions au sujet de l'époque qui l'a vu venir dans le pays.

Ce dernier cas est le plus fréquent à Suse, comme dans toutes les autres ruines; aussi ne tenterai-je pas une classification chronologique des matières, je me contenterai de les énumérer et de les décrire, en donnant tout ce que nous connaissons, pouvant servir à fixer leur époque et leur pays d'origine.

Je diviserai le sujet en adoptant une classification des matières, basée sur leur composition chimique, en commençant par les substances éruptives pour finir par les métaux qui sont une transformation artificielle des matières premières que fournit la nature.

Roches éruptives

1° Dans la haute antiquité, c'est en Égypte qu'on rencontre les plus beaux exemples de l'emploi des roches éruptives : les obélisques de Karnak et de Louxor, les statues colossales des Ramessides sont sculptés dans le granite; la diorite a fourni la matière d'une quantité innombrable de stèles et de sculptures, le porphyre fut surtout employé à l'époque alexandrine. La cornaline, le jaspe, l'agate, la turquoise, le lapis, l'améthyste et jusqu'à l'obsidienne entrèrent dans la composition des bijoux et des objets précieux.

Mais l'Égypte avait ses carrières de Syène, ses mines de la chaîne Arabique et de celle du Sinaï, les Égyptiens dès l'origine s'étaient accoutumés à façonner les matières les plus dures, que la nature leur prodiguait, que le Nil leur apportait sans effort.

La Chaldée et l'Élam, au contraire, étaient absolument dépourvus de roches dures, le peu qu'ils en possédèrent venait de fort loin; leur travail présentait pour les Chaldéo-Élamites des difficultés inaccoutumées. Aussi ne devons-nous pas être surpris de ne trouver dans les ruines de la Chaldée que relativement peu de monuments faits de roches éruptives.

DIORITE ET DOLÉRITE. — Les deux roches cristallines les plus remarquables qu'on rencontre dans les ruines chaldéennes et susiennes sont la *diorite* et la *dolérite*.

La diorite, on le sait, est une association granitoïde de plagioclase avec la hornblende ou la biotite. Son aspect vert foncé, dû à la biotite et au feldspath fréquemment altéré, lui a fait donner, par les Allemands, la dénomination vague de *Grünstein* ou pierre verte, également employée pour les dolérites et les diabases.

La dolérite, qui ressemble beaucoup à la diorite, est constituée par un mélange granitoïde ou ophitique d'angite et de plagioclase.

Dans la nature, les diorites forment des amas considérables à la manière des granites; dans les massifs cristallins et dans les terrains de transition on les voit parfois, mais très rarement, traverser les couches nummulitiques.

La dolérite, au contraire, est une roche dite jeune, elle accompagne les basaltes dont elle peut être considérée comme le type granitoïde.

Ces deux roches, d'origine éruptive, se rencontrent toujours dans le voisinage des massifs

de formation ignée, les premières non loin des granites et dans les terrains anciens, et les secondes au milieu des formations volcaniques tertiaires ou d'époque postérieure.

Bien que la constitution géologique de l'Asie-Antérieure soit mal connue, nous en possédons les grandes lignes avec assez de précision pour pouvoir discerner les pays aptes à renfermer des diorites ou des dolérites de ceux qui n'en peuvent contenir.

Les massifs granitiques sont tous situés loin de la Chaldée, au Nord comme à l'Est et au Sud-Ouest.

L'Elvend près de Hamadan est un pic granitique; il appartient à une longue bande de roches éruptives qui s'étend parallèlement à la chaîne bordière de l'Iran, intérieurement au plateau, et passe par Moukri, par Hamadan, par l'Est de Bouroudjird et par le Nord d'Ispahan et se perd avant d'arriver à Chiraz. Dans son voisinage, il peut être rencontré des diorites, mais les difficultés pour l'apporter jusqu'en Chaldée sont insurmontables. Nous ne pouvons donc accepter cette bande de terrains azoïques comme lieu d'origine des grünslein de Tello et de Suse.

Un autre massif granitique se rencontre dans les montagnes situées entre Alexandrette et Trébizonde, vers Birédjik, et les chaînes voisines sont composées de terrains de transition. Le transport des blocs pouvait aisément se faire par l'Euphrate, qui, on le sait, est navigable jusqu'en amont de Birédjik.

Les gisements de dolérite sont plus nombreux dans l'Asie-Antérieure que ceux de diorite. Cette roche, je l'ai dit, fait partie des formations éruptives d'époque tertiaire et quaternaire. Or, le massif du Petit-Caucase et celui de l'Arménie sont de cet âge. Lors de sa venue, il s'est trouvé resserré entre trois groupes volcaniques plus anciens, celui du Grand-Caucase au Nord, celui de Trébizonde-Alexandrette à l'Ouest et celui de la Perse occidentale à l'Est.

Ainsi entourés de trois côtés, les phénomènes volcaniques tertiaires et quaternaires se sont développés vers le Sud, leurs épanchements descendent jusque dans le Sindjar et le Nord de la Mésopotamie, pays de structure essentiellement sédimentaire.

C'est ainsi que deux éruptions d'importance secondaire, par rapport à celle de l'Arménie, se sont produites dans la région comprise aujourd'hui entre le Tigre et l'Euphrate. La limite méridionale extrême de leurs effets est le 35° degré de latitude boréale.

L'un de ces lambeaux, prenant naissance au nord, au contact des terrains de transition, vers Diarbekir et Kharpout, s'avance jusqu'au confluent du Khabour et de l'Euphrate, l'autre, plus restreint, occupe la partie du Sindjar située à l'Est de Mossoul.

Ces formations renferment en masses immenses les dolérites, les trachytes et les basaltes, c'est-à-dire des roches que nous trouvons en abondance dans les ruines susiennes et chaldéennes; elles sont, au point de vue géographique, les plus rapprochées de la Babylonie, et de grands fleuves comme l'Euphrate et le Tigre s'offrent pour les y transporter.

Nous ne connaissons malheureusement pas la constitution géologique de la péninsule Arabique; ce que nous en voyons sur la côte, entre l'embouchure du Chatt-el-Arab et Mascate, est analogue à ce qui se rencontre sur le versant de la chaîne bordière de l'Iran. Ce sont des couches sédimentaires appartenant pour la plus grande partie aux terrains secondaires.

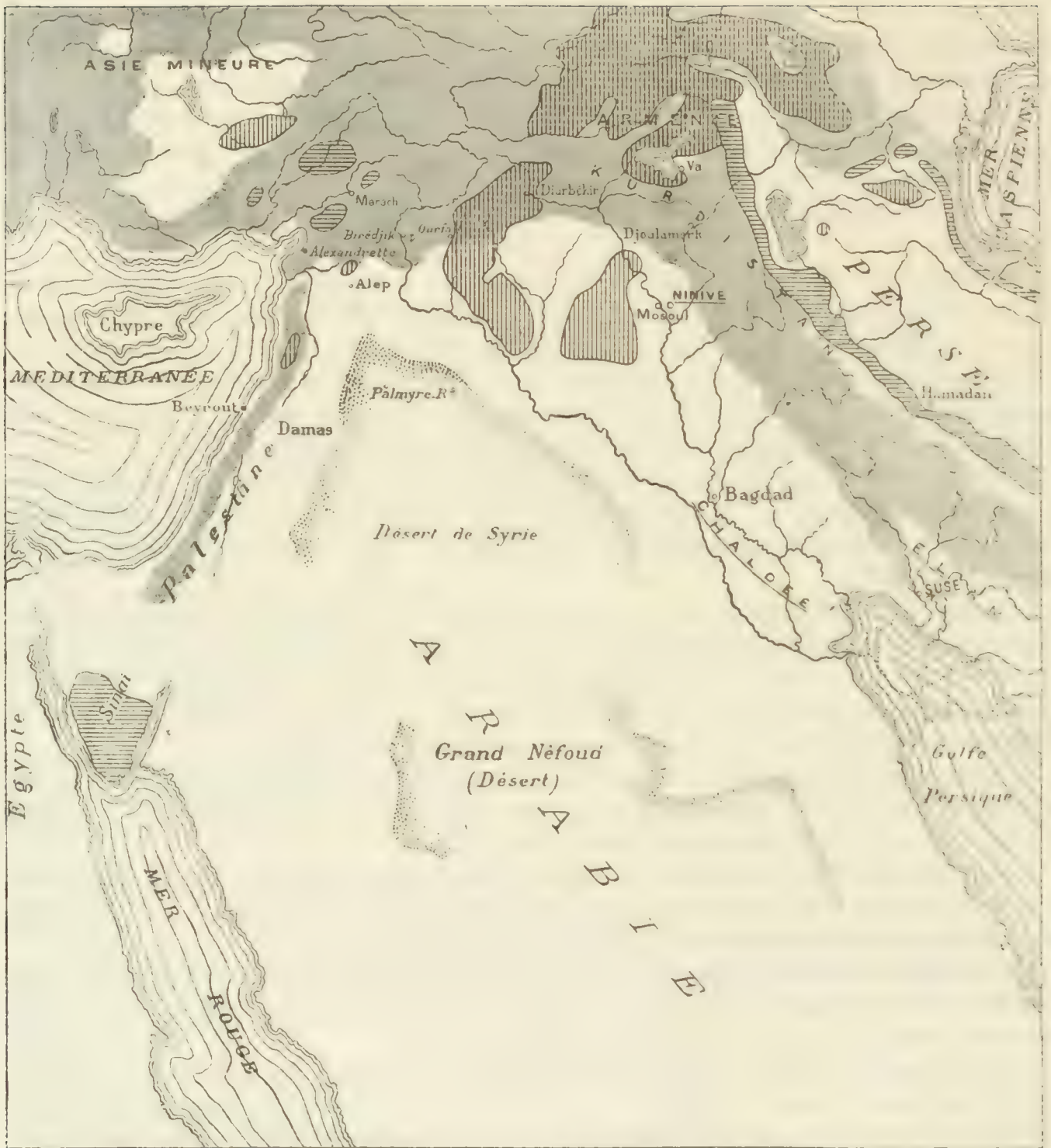


FIG. 7. — DISTRIBUTION DES ROCHES ÉRUPTIVES ET DES FORÊTS DANS L'ASIE-ANTÉRIEURE

Plus loin, vers Aden, les roches éruptives se montrent de nouveau, leur pointement se rattache au massif abyssin.

Du côté de la mer, la Chaldée se trouvait donc par le littoral arabe très éloignée des gisements naturels de la diorite, de la dolérite et des basaltes.

Quelques auteurs ont pensé que les roches trouvées à Tello avaient été apportées du Sinaï, et, s'appuyant sur les textes que nous possédons, ont admis l'existence des relations commerciales très étendues par terre ou par mer entre les Chaldéens et les Égyptiens.

Il n'est pas nécessaire d'aller chercher si loin le lieu de l'origine des matières employées en Chaldée, puisque les fleuves de Babylonie les voient en masses énormes sur les bords de leur cours.

Soit par mer, soit par voie de terre, le Sinaï est très distant de la Chaldée, les communications sont encore de nos jours extrêmement difficiles.

La route maritime oblige à caboter sur toutes les côtes d'Arabie, littoral hérissé de difficultés, au point qu'il est bien rare aujourd'hui qu'un voilier s'aventure sans être remorqué entre Suez et Aden. Cette voie longue et dangereuse ne pouvait donc pas être suivie dans l'antiquité d'une façon courante.

La route de terre est moins favorable encore que celle de mer, elle traverse de vastes déserts où les véhicules nécessaires pour le transport de masses lourdes n'eussent pu circuler.

Sans aller jusqu'au Sinaï pour retrouver le lieu d'origine des matériaux chaldéens, nous trouvons à vingt ou vingt-cinq jours par mer, à 10 jours aujourd'hui, les côtes de l'Hindoustan, pays où abondent les formations granitiques et basaltiques, les filons et les amas de diorite, de diabase et de dolérite.

Le « Survey » géologique des Indes nous montre combien ces roches sont abondantes dans le milieu de la Péninsule. J'ai vu moi-même, en 1883, de vastes carrières de ces matières dans le Nizâm, dans le royaume d'Hayderâbâd et dans bien d'autres lieux. Le sanctuaire du temple de Hazar-Rama-Tchendra dans les ruines de Vidjayanagar est, si mes souvenirs ne me trompent pas, entièrement construit en diorite semblable à celle qui nous intéresse; tous les temples du Centre des Indes renferment des statues sculptées dans ces « grünstein » si fréquents en Égypte, si abondants au Sinaï et dont est composée la majeure partie du massif arménien et de ses dépendances.

La géologie nous met donc en présence de trois sources seulement pour les diorites et les dolérites de Tello : 1° le massif arménien et ses ramifications méridionales, 2° l'Hindoustan, 3° la mer Rouge, c'est-à-dire la partie de l'Arabie voisine d'Aden, les côtes d'Éthiopie et la péninsule Sinaïtique; c'est aux inscriptions que nous devons nous adresser pour choisir entre ces trois régions, en tenant compte toutefois des conditions naturelles des transports.

Avant d'analyser les textes et de chercher à les interpréter au point de vue des roches cristallines, il est essentiel de parler de l'origine des bois, qui, apportés en Chaldée en même temps que les pierres, jouaient un très grand rôle dans le commerce extérieur des Chaldéens, par suite du déboisement complet de la Mésopotamie, depuis Birédjik et Mossoul au Nord, jusqu'au golfe Persique au Sud.

Les essences qui parvenaient en Chaldée ne nous sont pas connues d'une manière précise, aussi devons-nous suppléer à ce manque d'informations en donnant à cette étude un caractère absolument général.

Les régions boisées ou susceptibles de l'avoir été, dans l'Asie-Antérieure, sont : le Liban, les montagnes de l'Arménie jusqu'aux environs du 33° degré de latitude boréale¹, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur de Marach, Diarbekir et Djoulamark, la chaîne bordière de l'Iran depuis Ourmiah et Van jusqu'aux environs de Bender Bouchir, en y comprenant le Poucht-è-Kouh.

L'Arabie, surtout dans sa partie voisine de la Chaldée, les côtes orientales de la mer Rouge et le Sinaï ont toujours été des pays nus et déboisés.

Les montagnes arméniennes et kurdes renferment de véritables forêts composées d'essences très utiles, telles que le chêne, le platane, l'érable et le thuya, ce conifère n'existant toutefois que dans les chaînes du Nord, au delà de Van. Le cèdre croissait en abondance dans le Liban. Quant à l'ébène, son origine serait plus incertaine, si nous étions sûrs que c'est bien de l'ébène que parle Goudéa, car, alors que les forêts de l'Inde en fournissent quelques sortes en grande abondance, l'Arabie et l'Éthiopie en donnent également, d'espèces différentes, il est vrai, mais de même nature par leur dureté et leur couleur. Les Égyptiens tiraient l'ébène de Nubie et du haut cours du Nil.

L'Élam était beaucoup plus favorisé que la Chaldée au point de vue des bois; les rives de ses fleuves étaient et sont encore couvertes de saules, de tamaris et d'acacias; ses montagnes, celles des Bakhtyaris et du Poucht-è-kouh sont encore aujourd'hui fort ombragées, en sorte que, par rapport à la Babylonie, il joua certainement un rôle important comme source des bois de construction.

Dans les textes, les bois sont fréquemment confondus avec les roches, lorsqu'il est question des importations en Chaldée, en sorte que dans une étude de ce genre il n'est pas possible de séparer ces deux matières, les renseignements fournis au sujet de l'une aidant à la compréhension de ceux donnés au sujet de l'autre.

Les deux seuls monuments de grunstein qui, jusqu'ici, aient été rencontrés dans les ruines de Suse, sont l'obélisque de Manichtisou et le caillou de Hamourabi. Ces deux monuments sont étrangers à l'Élam par la matière dont ils sont faits, comme par la langue des textes qu'ils portent. Ils ont été bien certainement apportés de Chaldée, tout comme la stèle de Naramsin qui fut enlevée de Sippara. C'est donc par rapport à la Chaldée seulement que nous avons à considérer les documents, dans la recherche du lieu d'origine de la diorite et de la dolérite, et dans l'étude des voies de transport.

Les textes les plus anciens et en même temps les plus précis, relativement à la provenance des diorites et des dolérites, sont ceux fournis par Goudéa lui-même.

1². « Le pays de *Mîgan*, le pays de *Melouhha*, le pays de *Goubi* et le pays de *Nitouk*³, qui

1. Aujourd'hui ces montagnes sont déboisées.

2. E. de Sarzec, *Découv. en Chaldée*, p. xii.

3. Dilmoun dans le golfe Persique.

possèdent toute espèce d'arbres, des vaisseaux (chargés¹) d'arbres de toutes sortes, dans *Sirpoulaki*, ont envoyé; des montagnes du pays de *Māgan*, une pierre rare² il a fait venir; pour sa statue, il l'a fait tailler³» (Goudēa, D. col. VIII, 7 à 17, trad. A. Amiaud).

II³. « De *Shamanoum*⁴, des montagnes de *Menoua*, de *Sousalla*⁵, dans les montagnes de *Martou*⁶, des pierres *nagal*⁶ il a fait venir; en tables⁷, il les a fait tailler; le saint des saints⁸ du temple *E-ninnoû* il en a fait faire. De *Tidanoum*⁹, dans les montagnes de *Martou*, des pierres *Sirgal habbia* il a fait apporter; en forme d'*ourpadda*¹⁰, il les a fait tailler pour [recevoir] les barres¹¹ des portes, dans le temple il les a disposées. Au pays de *Kāgal-ādda-ki*¹², dans les montagnes de *Kimash*¹³, il a fait extraire du cuivre; pour l'arme¹⁴(?) à laquelle on n'échappe pas, il l'a employé. Du pays de *Meloukha*, des arbres (*kala*)¹⁵, il a fait venir. De *Kizanim* (?) il a fait venir pour faire l'arme¹⁶, il l'a employé. De la poudre d'or, des montagnes de *Hahoum*, il a fait venir; pour la fabrication de l'arme¹⁷ il l'a utilisée. De la poudre d'or, des montagnes de *Melouhha*, il a fait venir; à faire l'*Ē-Martou* il l'a employée. Du *lid-ri* (?) il a fait venir du pays de *Goubin*; le pays des arbres *halou-kou*¹⁸, des *halou-kou* il a fait venir, à faire des piliers (?) il les a employés. Du pays de *Madga*, dans les montagnes du fleuve *Gouroudda*¹⁹, de l'asphalte (?) il a fait venir; la terrasse du temple *E-ninnoû* il a fait faire. Des *imhaoum*(?) il a fait venir. Des montagnes de *Barsip*, des pierres *naloua*, dans de grandes barques il a fait amener; la base du temple *E-ninnou* il en a fait entourer (?). Par les armes, la ville d'*Anshan* du pays d'*Élam* il a vaincue; ses dépouilles, au dieu *Nin-ghirsou*, dans le temple *E-ninnoû*, il a consacrées. *Goudēa*, patési de *Sirpoulaki*, après que le temple *En-innoû* au dieu *Nin-ghirsou* il a eu construit, a bâti un édifice: un temple hypostyle(?)... il a écrit son nom, il a fait des inscriptions dédicatoires(?) Les ordres de la bouche du dieu *Nin-ghirsou*, il a fidèlement exécutés. Des montagnes du pays de *Māgan*, une pierre dure²⁰

1. Pourvus de.
2. Ou *chou* peut être pris pour le nom propre de la dolérite.
3. E. de Sârzec, *Découv. en Chaldée*, p. x.
4. Du pays de Sousalla.
5. De l'Occident.
6. Destinés à la taille.
7. En dalles.
8. La plate-forme.
9. De l'Ouest.
10. Monstres, animaux fantastiques (??).
11. Douteux.
12. Nom connu d'une ville élamite.
13. Nom de forme élamite.
14. Casse-tête.
15. *Ouchou*, même nom que pour la pierre (*dolérite*).
16. La masse formée de trois têtes.
17. De la masse à trois têtes.
18. *Haloub*.
19. On doit lire *Galourouda*.
20. *Ouchou*.

il a fait venir; pour sa statue, il l'a fait tailler » (Goudèa, B. Col. IV, 3 à 77, et col. VII, 5 à 13, trad. A. Amiaud).

III'. « Dans l'*Amanoum*¹, la montagne des Cèdres, [des madriers] de cèdres [dont la longueur] était de 70 empan, [des madriers] de cèdres, dont [la longueur était] de 50 empan, [des madriers] de buis² (!) dont la longueur était de 25 empan, il a fait couper; de cette montagne, il les a fait apporter » (Goudèa, B. Col. V, 28 à 36, trad. A. Amiaud).

IV'. « Près de la ville d'*Ourou*, dans les montagnes d'*Ibla*, des madriers d'arbres *zabanoum*, de grands arbres *sha-khou*³, des arbres *toulouboum*⁴, des arbres *gin*⁵ il a fait couper » (Goudèa, B. Col. V, 53 à 58, trad. A. Amiaud).

La seule partie qui nous intéresse dans ces textes est celle relative au pays de Mâgan, lieu d'origine de la pierre *ouchou*, que nous savons être de la dolérite, mais la présence des autres localités dans les listes fournit de précieux renseignements, dont il est nécessaire de tenir grand compte.

Les traductions de M. A. Amiaud, dont le sens est parfaitement exact, ont cependant à être corrigées aujourd'hui sur quelques points, au sujet de termes dont la valeur précise n'a été déterminée que depuis peu. Le P. V. Scheil qui, en vue de mon travail, a examiné ces textes de très près, m'a indiqué quelques corrections d'une grande utilité, donnant plus de valeur aux assertions de Goudèa.

Ainsi nous savons aujourd'hui (inscr. II) que les pierres *Sirgal-habbia*, que M. A. Amiaud fait venir « de *Tidanoum*, dans les montagnes de *Martou* », provenaient simplement « de l'Ouest, dans les montagnes de l'Occident », que les pierres *na-gal* (II) étaient des blocs destinés à la taille, etc.

Nous observons, tout d'abord, que les textes (III) établissent d'une manière rigoureuse

1. E. de Sarzec, *Découv. en Chaldée*, p. ix.

2. Le Liban.

3. Le buis ne pouvait être le bois que Goudèa désigne sous le nom de *gu-ku*, car, d'une part, cette essence n'offre jamais des madriers de « 25 empan de longueur », et, d'autre part, elle n'existe pas à l'état indigène dans les montagnes de l'Amanus et dans les pays voisins. A. Amiaud avait déjà prévu cette impossibilité, car il écrit « Buis (!) ». Il faut donc chercher ailleurs que dans le buis l'identification du bois *gu-ku* des Chaldéens, *urharinu* des Assyriens, et les analogies qui existent entre ces mots et *Achkaran*. — Les pays où vit le buis sont nettement circonscrits, ce sont : le littoral méridional de la mer Caspienne Mazandérân, Ghilân, Talyche, Lenkorân, la Mingrélie, l'Afkhazie, le Lazistan, la côte méridionale de la mer Noire, les Balkans, le nord de l'Italie. — Les plus grosses billes atteignent parfois, mais très rarement, 0 m. 40 de diamètre, les plus longues ne dépassent jamais 2 m. 50. — Si les Chaldéens et les Assyriens ont connu le buis, ils ne l'ont obtenu que par le commerce de pays dont ils ne connaissaient qu'à peine l'existence. Le buis leur est arrivé sous forme de billes très courtes, de taille à être chargées sur des bêtes de somme, et s'ils en possédaient, ils le considéraient certainement comme une matière précieuse, à l'égal de l'ivoire. Le *gu-ku* est, semble-t-il, une essence syrienne ou arabe, que nous ne pouvons pas encore identifier.

4. E. de Sarzec, *op. cit.*, p. x.

5. Des cèdres.

6. Qui sont.

7. De la montagne.

l'existence d'une voie commerciale très fréquentée, entre les montagnes de l'Amanus, seul pays producteur du cèdre¹, et la Basse-Chaldée.

Cette voie pouvait être, soit une route au travers du désert, sur la rive droite de l'Euphrate, soit le fleuve lui-même.

Par terre, d'une part, les caravanes ne pouvaient, sans danger de famine, s'éloigner du cours d'eau. D'autre part, les transports présentaient des difficultés considérables².

La grande longueur des pièces de cèdre apportées par ordre de Goudèa (70 à 50 empan), nous oblige à exclure l'hypothèse de la voie de terre pour un long parcours, supposition que les autres considérations nous portaient à rejeter déjà.

L'Euphrate est aisément navigable jusqu'en amont de Birédjik, et il n'était même pas nécessaire de remonter le fleuve aussi haut pour organiser des convois destinés à descendre au fil de l'eau. C'est, en effet, à la hauteur d'Alep que la route est la plus courte, entre l'Amanus et l'Euphrate; elle est de 200 kilomètres environ. Sur cette distance, les bois de grandes dimensions devaient être portés à dos d'hommes ou trainés par des animaux jusqu'au lieu d'embarquement.

De nos jours encore, sur l'Euphrate comme sur le Tigre, fleuves dont le courant ne peut être remonté que par des bateaux à vapeur, les indigènes construisent sur le haut cours de grands radeaux de bois en grume soutenus par des outres, y chargent les marchandises et descendent au fil de l'eau. Au point d'arrivée, après avoir déchargé les marchandises, ils vendent le bois des radeaux, dégonflent les outres et repartent en caravane dans leur pays, en suivant les bords du fleuve. Ce procédé, qui, nous le savons par les bas-reliefs assyriens, était en usage courant dès les premiers temps de Ninive, était certainement employé déjà sur l'Euphrate, à l'époque des Patésis de Sirpourla.

Le fait étant acquis, que la navigation sur l'Euphrate, d'Alep ou de Birédjik jusqu'en Basse-Chaldée, était largement ouverte à l'époque qui nous intéresse, nous avons à examiner quelle est la nature des matériaux que rencontraient les Chaldéens dans leur trajet sur les rives du fleuve et de ceux qui pouvaient être aisément amenés par les rivières secondaires ou par voie de terre jusqu'au point extrême de la navigation.

Lorsqu'on part de Tello et qu'on remonte l'Euphrate sur la rive droite (arabique), on ne rencontre jusqu'à la hauteur d'Alep que des plaines d'alluvions quaternaires et récentes et quelques affleurements de terrains crétacés.

Les mêmes formations se trouvent sur la rive gauche du fleuve (mésopotamienne), entre la Basse-Chaldée et le confluent du Khabour avec l'Euphrate. Ces couches ne sont pas aptes à fournir de bons matériaux; en tout cas, elles ne renferment pas trace de roches cristallines.

Au delà du Khabour, dans la boucle de l'Euphrate, est le massif volcanique dont j'ai parlé

1. Il ne semble pas qu'il puisse y avoir d'erreur dans la traduction du mot *erina* = cèdre.

2. Par terre, le chemin le plus court au travers du désert de Syrie, entre le Liban et Tello, est d'environ 1.200 kilomètres, sans ravitaillement pour les caravanes.

plus haut. Là se trouvent en abondance les grünssteins, les dolérites, les diorites, etc., les basaltes, les trachytes et la foule des roches appartenant aux mêmes formations éruptives.

Plus haut, à l'ouest de Birédjik, au nord du golfe d'Alexandrette, dans le Taurus, sortent des pointements granitiques avec tout leur cortège de roches filoniennes, parmi lesquelles la diorite proprement dite. Leur distance à l'Euphrate n'est pas de 100 kilomètres. Ces roches pouvaient, par conséquent, être aisément transportées jusqu'à la grande voie de navigation, et de là gagner la Chaldée.

C'est en amont de Birédjik que commencent les vallées boisées, avant-coureurs des épaisses forêts qui couvraient jadis, plus encore que de nos jours, le Taurus méridional.

Ces bois descendaient aisément des montagnes et approvisionnaient le Moyen-Euphrate. De là, il était facile pour les Chaldéens de les faire descendre jusqu'en Mésopotamie.

Comme on le voit, la région comprise entre le confluent du Khabour et de l'Euphrate, et la ville moderne de Birédjik répond parfaitement aux exigences des textes relatifs au pays de *Māgan*; elle contient les matériaux employés à Tello, la pierre *ouchou*, des bois d'essences diverses qui croissaient dans ses vallées et sur ses montagnes ou étaient apportés du Taurus, et se trouve sur l'Euphrate, grande voie de navigation reliant l'Amanus à la Chaldée.

Sennakhérib cite¹ en même temps que le cèdre (*erinou*) et le cyprès (*shourmenou*), le bois dit de *Māgan*. Ces trois essences provenaient donc de pays voisins et arrivaient à Ninive par les mêmes voies de transport.

Assurbanipal² marchant contre l'Égypte dans sa première campagne contre Taharka, traverse d'abord, en partant de Ninive, les pays de *Māgan* et de *Melouhha*. Or, nous le savons par une foule de textes comme par l'examen de la nature du pays, les armées assyriennes, en quittant Ninive, entraient dans la plaine du Sindjar, traversaient le Khabour et l'Euphrate et marchaient vers Kadêch. C'est donc sur cette route seulement, à l'ouest de Mossoul, qu'il faut chercher le district appelé autrefois *Māgan*.

Les pierres *sirgal habbia* (II), qui n'avaient rien de bien précieux, puisque Goudéa en fit des monstres (des colosses), destinés à l'ornement du temple, venaient des montagnes de l'Occident. Elles étaient forcément pesantes et ne pouvaient être apportées que par voie d'eau. Nous ne pouvons préciser exactement leur lieu d'origine, mais nous sommes à même d'affirmer qu'elles arrivaient en Basse-Chaldée par l'Euphrate, chemin le plus fréquenté et le seul capable de fournir de gros matériaux.

Le texte de Goudéa indique comme provenance de la pierre *naloua* la ville de *Barsip*; dans ce passage, il ne parle pas de *Māgan*. Peut-être devons-nous voir, avec quelques assyriologues, les ruines de *Barsip* dans le site même de Birédjik, au nord du pays de *Māgan*.

Nous ne connaissons pas encore quelles sont les matières minérales auxquelles correspondent

1. Sennach. Koyoundj. IV, 37.

2. Grand texte, I, 52. — G. Smith. Assurbanipal (p. 48), prend Makan pour Mazur (l'Égypte), et Miluhha pour Kush, et traduit (a-na Ma-gan va Mi-luh-ha, « à Māgan et Meluhha » au lieu de « par Māgan et Meluhha ».

les noms chaldéens de *naloua* ou de *sirgal habbia*. La seconde de ces substances était à coup sûr plus précieuse et plus fine que la première ; l'une servait à la décoration, tandis que l'autre était employée en dalles pour les fondations ou les dallages. *Naloua* (*na-lou-a*) ne semble pas être un terme spécifique et indiquerait plutôt des pierres « préparées » pour la taille, c'est-à-dire dégrossies, comme tous les blocs dont les sculpteurs ont fait usage de tout temps. *Sirgal* était une pierre brillante, dont la nature reste encore douteuse. Sa qualité de « pierre de grande lumière » semble prouver que cette matière était plutôt employée pour les constructions apparentes que pour les fondations cachées.

En raison de ce que je viens de dire, j'estime que le pays de *Māgan*¹ doit être placé vers le confluent du Khabour et de l'Euphrate, peut-être sur les deux rives du fleuve. La limite septentrionale n'atteignait pas Birédjik, sans quoi Goudéa eût dit « Barsip au pays de Māgan ». Quant à la frontière méridionale, il n'est pas possible de la définir. *Māgan* s'étendait peut-être fort loin dans le désert de Syrie.

Le pays de *Melouhha* est plus difficile à placer sur la carte. Nous savons que les communications entre ce district et la Chaldée se faisaient par eau, que *Melouhha* se trouvait situé entre *Māgan* et l'Égypte, qu'il était limitrophe de *Māgan*, qu'il fournissait de la poudre d'or, toute espèce d'arbres et le bois *ouchou*.

En employant ce même nom *ouchou* pour la pierre dont les statues de Goudéa sont faites, le grüenstein, et pour le bois de *Melouhha*, les Chaldéens exprimaient bien certainement l'idée d'une analogie de couleur ou de dureté entre les deux matières ; or, nous ne connaissons pas, je crois, dans les forêts du Taurus, de l'Arménie et du Kurdistan, de bois dur et noir permettant cette comparaison. Quant à l'identification du bois *ouchou* avec l'ébène, elle est loin d'être certaine.

MELOUHHA², frontière de *Māgan*, touchait à l'Euphrate vers le Nord, seule voie de navigation du pays. Il s'étendait probablement sur les districts qui plus tard reçurent sous les Sargonides des noms spéciaux, la Palestine, le Haurân, Moab, etc.

Melouhha doit être pris comme un nom d'ensemble de pays tout comme *Nahiri*, *Élam* ; car Assourbanipal en quittant Ninive pour se rendre en Égypte ne cite que deux régions sur sa route, *Māgan* et *Melouhha*.

Melouhha, considéré comme une dénomination générale, satisfait pleinement aux exigences des textes. Je dirai même plus, il est le seul pays de l'Asie-Antérieure répondant aux conditions requises ; il renferme des essences d'arbres variées, des bois durs et noirs (ébène d'Arabie), il contient des matériaux de construction remarquables par leur qualité et facilement transpor-

1. De divers textes il résulte qu'on construisait des bateaux à Māgan, que dans ce pays il y avait des roseaux, des sangliers et des bois fameux.

2. Sargon (Fastes, 103) dit : « Il s'enfuit aux confins de l'Égypte qui est aux environs de Melouhha. » Sennakhérib (Prisme II, 74, 81) : « les rois d'Égypte mobilisèrent les chevaux de Melouhha. » Cf. Assourbanipal (grand texte, I, 52 ; III, 103), Tiglath-Palasar (Layard, 19, n^{os} 1 et 5). Cf. Fr. Delitzsch (*Wo lag das Paradies*, Mēluha, B, 102, 105 f. 130 ; L. 56-60, 129 ff., 137-140, 308-310).

tables, et est borné au nord par l'Euphrate. Quant à la poudre d'or qu'il fournissait à Goudêa, nous ne possédons aucun renseignement à ce sujet. Mais la présence de l'or dans les alluvions de cette partie de l'Asie est chose fort acceptable¹.

Les Chaldéens de *Sirpourla* tiraient du cuivre de la ville de *Kāgal-Adda-ki*, dans les montagnes de *Kimach*. La ville nous est connue par les textes nouvellement découverts à Suse, comme faisant partie de l'Élam; quant aux montagnes, elles portent un nom franchement élamite.

Je ne connais pas de mines de cuivre dans les environs de l'Arabistān; mais je n'ai exploré ces montagnes que d'une manière trop incomplète pour qu'il me soit possible d'affirmer qu'il n'en existe pas. Les gisements cuprifères sont, on le sait, de petite étendue, et souvent, lorsqu'ils ont cessé d'être exploités depuis longtemps, leurs affleurements se cachent sous la terre et les éboulis.

Les autres localités citées dans les inscriptions du patési de *Sirpourla* comme lieu de provenance des matériaux qu'il faisait entrer dans ses constructions ne présentent pas d'intérêt pour l'étude des origines de la diorite et de la dolérite, aussi ne m'y arrêterai-je pas.

Après avoir établi la position géographique de *Māgan* et de *Melouhha*, en s'appuyant sur les textes et sur la nature de la région, il est nécessaire d'examiner les divers pays qui, au point de vue géologique et botanique, offrent les mêmes ressources, et de montrer qu'ils ne peuvent avoir été le lieu d'origine des « *grünstein* » de Tello.

Les montagnes d'Arménie et du Kurdistan septentrional renferment également la dolérite², des basaltes et des arbres d'essences nombreuses, elles sont pourvues d'une excellente voie de navigation, le Tigre. Mais d'une part, ces pays ne sont pas situés sur la route entre Ninive et l'Égypte, et d'autre part, les habitants étaient hostiles aux Chaldéens, comme le prouvent les expéditions militaires de Naramsin dans le nord de l'Assyrie, et les transports jusqu'au Tigre eussent été presque impossibles.

Le Sinaï a été pris par quelques auteurs pour les pays de *Māgan* et de *Melouhha*, et j'ai moi-même reproduit cette assertion, alors que je n'étais pas à même d'en contrôler l'inexactitude.

Le Sinaï, que j'ai visité, ne présente pas les conditions requises par les textes: il est et il a toujours été dépourvu de végétation, il s'est trouvé des les premières dynasties égyptiennes sous la domination des Pharaons, entouré qu'il était de tribus nomades pillardes, et par suite ne devait entretenir que bien peu de relations avec la Chaldée.

Les voies pour arriver de Tello au Sinaï sont de deux sortes: la route de terre longue de 1.500 kilomètres au moins, traverse des déserts immenses où il serait impossible de faire passer

1. M. G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. I (carte: le monde oriental au 3^e millen. avant J.-C.), place Melouhha et Māgan sur la côte d'Arabie, en face de l'île de Bahrein, que M. J. Oppert croit pouvoir identifier avec le pays de Dilmoun. Ces trois identifications ne reposent sur aucune base sérieuse.

2. J'ai dit autrefois que la diorite dont est faite la stèle de Kêl-ê-Chin près d'Ouchnouv n'existe pas à l'état nature, dans les montagnes voisines de ce monument.

des masses lourdes comme sont les statues de Tello et l'obélisque de Manichtisou; la voie maritime, qui, seule, satisfait les données des inscriptions, était impraticable. L'hypothèse du Sinaï doit donc être rejetée.

Je ne parlerai que pour mémoire des gisements de grüstein de l'Hindoustán et de l'Arabie-Méridionale, je devais les citer afin de donner une étude complète, mais ils doivent être exclus de la sphère d'influence des Chaldéens au quatrième millénium avant notre ère. Ces pays d'ailleurs ne se trouvent pas sur la route qui de Ninive mène en Égypte, et rien ne prouve qu'ils aient été connus des Chaldéens.

PORPHYRE. — On rencontre dans le tell de Suse plusieurs variétés de porphyre; elles sont rouges, brunes ou vertes. Cette matière n'a jamais été employée en grandes masses, elle ne se présente que sous forme de fragments de vases. Nous ne possédons aucune donnée sur son lieu d'origine.

BASALTE. — Cette roche se présente assez fréquemment dans les ruines de Suse; elle n'était employée que pour la fabrication d'ustensiles grossiers, tels que des mortiers, des écuelles, des plateaux ou des trépieds.

Sa provenance est incertaine, elle existe dans le massif volcanique de l'Arménie, dans le nord de la Perse, en Palestine, dans le sud de l'Arabie, et parvenait en Élam par le commerce.

TRACHYTE. — Le trachyte accompagne dans la nature les basaltes et la dolérite, il existe dans les mêmes gisements naturels que ces deux roches. A Suse, il était employé pour les mêmes usages que le basalte.

OBSIDIENNE. — Le verre de volcan se trouve à Suse en assez grande abondance, en morceaux irréguliers de la grosseur d'une noix et sous forme d'éclats et de petites lames: il était employé dès les temps les plus anciens, car on le rencontre aussi bien dans les couches supérieures du tell que dans les plus profondes.

L'obsidienne est une matière volcanique abondante dans les montagnes de l'Arménie. J'en connais des coulées épaisses sur les flancs de l'Alagöz, volcan éteint du Petit-Caucase. Quant aux gisements qui, dit-on, existent dans les pays d'Erzeroum et de Van, je ne les connais pas par moi-même.

L'obsidienne du Petit-Caucase et celle du tell de Suse présentent de grandes analogies; elles sont toutes deux de structure fluidale et se composent de lits alternants gris et noirs plus ou moins transparents. Quelques fragments sont complètement opaques, tandis que d'autres possèdent la transparence du verre. Ce verre de volcan n'est jamais verdâtre comme celui qu'on rencontre dans l'Amérique-Centrale, il n'est pas non plus terreux comme celui de l'île de Crète. Je n'ai pas encore rencontré dans les éclats trouvés jusqu'à ce jour à Suse d'inclusions brunes ou rouges comme celles qui sont si fréquentes dans les obsidiennes de l'Alagöz.

Ce n'est pas seulement à Suse qu'on trouve des éclats d'obsidienne, j'en ai rencontré

également dans les stations préhistoriques du Poucht-è-Kouh et au pied des tells antiques du pays des Bakhtyaris. Son usage était donc fort répandu dans la Chaldée et dans l'Élam.

Je ne puis affirmer que l'obsidienne de Suse vienne de l'Arménie, car les gisements ne sont pas les seuls de l'Asie-Antérieure : il en est d'autres en Arabie, et c'est probablement de là que le roi du tombeau de Négada et les souverains de la XII^e dynastie tirèrent la matière première des vases que nous avons retrouvés.

Roches sédimentaires

MARBRES. — Il ne semble pas que le marbre blanc eût été connu dans les temps élamites, car nous n'avons jusqu'ici rencontré dans le tell qu'un seul échantillon de cette matière ; il appartient à une jambe de statue de style grec et ressemble à tel point au marbre de Paros qu'on est tenté de croire que cette statue fut faite en Grèce et apportée à Suse lors des guerres des rois achéménides en Occident. Le marbre blanc existe cependant en grande abondance dans les montagnes du Kurdistan. J'en ai vu des bancs épais près de Serdècht, j'en ai rencontré également dans les montagnes du Louristân et des Bakhtyaris.

Le marbre rose est représenté à Suse par un grossier cylindre poli ne portant ni représentations, ni textes, et par suite dont l'âge ne peut être précisé. Ce marbre cristallin est grenu, et malgré cela se prête à un poli très fin, il est d'un beau rose clair. Je ne puis rien dire de son lieu d'origine.

CALCAIRE. — Les calcaires sont très abondants et très variés à Suse, ils existent en couches très épaisses dans les montagnes du Poucht-è-Kouh et du Louristân, ainsi qu'à l'état de galets roulés dans les cours d'eau qui descendent de ces massifs. Ils sont gris, bruns ou jaunes, plus ou moins durs, plus ou moins chargés d'éléments siliceux : quelques-uns sont glauconieux ou renferment des grains de limonite. D'autres, plus fins et très argileux, sont imprégnés de bitume.

Les calcaires bitumineux affleurent en bancs épais dans les montagnes du Pouch-è-Kouh, ils appartiennent aux terrains crétacés inférieurs et sont les représentants du cénomanien et du gault de l'Europe.

Le grand pli du Kébir-Kouh montre ces assises comme étant les plus anciennes des affleurements. Elles sont coupées de ravins profonds encombrés de blocs énormes dans lesquels les ingénieurs de l'antiquité n'avaient que l'embarras du choix.

Les transports étaient faciles, car, par la Kerkha et les canaux, les matériaux pouvaient être amenés jusqu'à Suse. La Kerkha est, il est vrai, d'une navigation périlleuse, à cause de son courant violent, mais elle entraînait bien certainement pour une part dans la voie par laquelle s'effectuaient les transports.

Les calcaires les plus employés à Suse, tant par les anciens rois que par les Achéménides, sont des roches bitumineuses, à cassure sombre, qui deviennent gris clair lorsqu'ils ont subi

l'effet des intempéries. Ces matériaux sont d'assez mauvaise qualité, ils se fendent en plaques parallèlement aux stratifications de la pierre, n'admettent qu'un poli inférieur et sont fragiles. Cependant c'est de ce calcaire que les architectes perses firent la majeure partie de l'ornementation des palais achéménides, les colonnes et les chapiteaux de l'Apadana; les moulures et les frises, dont on rencontre partout des débris dans les tells de Suse, sont tous faits de cette roche.

Bon nombre de Koudourrous qu'on trouve à Suse sont faits de calcaire bitumineux; mais cette roche diffère de celle des colonnes de l'Apadana, elle est plus noire, plus dure, moins fissile et semble appartenir à d'autres formations géologiques plus anciennes que les couches crétacées du Kébir-Kouh.

Cette constatation est spécialement intéressante, car elle vient à l'appui des renseignements fournis par l'épigraphie. Les Koudourrous appartiennent tous à la dynastie cosséenne de Babylone et parlent de champs et de terrains qui sont situés en Chaldée. Dans les inscriptions, il n'est jamais question de localités voisines de Suse, en sorte que nous sommes amenés à penser que ces documents juridiques sont étrangers à l'Élam et ont été apportés à Suse après quelque campagne des rois susiens.

L'argument négatif que je tire de la nature de ces roches ne saurait être d'une bien grande valeur; car, d'une part, nous ne connaissons que très sommairement la géologie du Poucht-è-Kouh et, d'autre part, cette matière a peut-être été apportée en Élam avant d'être mise sous la forme qu'elle présente aujourd'hui. L'hypothèse par laquelle les Koudourrous seraient d'origine étrangère ne peut donc être donnée que sous toutes réserves. L'on est aussi en droit de supposer que les rois cosséens avaient fait de Suse l'une de leurs capitales, et que c'est à ce titre qu'ils la rendaient dépositaire d'une partie de leurs archives, mais cette seconde hypothèse, qui rencontre beaucoup de probabilité, n'a pas à être discutée ici, elle m'entraînerait hors de mon sujet.

GRÈS. — Les grès sont assez abondants à Suse dans les ruines élamites; on n'en rencontre pas à l'époque achéménide. Ce sont en général des roches jaunes, brunes ou verdâtres, d'un grain moyen, n'admettant pas le poli, poreuses et souvent friables. Les Élamites en ont fait usage pour leurs bas-reliefs et leurs statues.

Les grès sont très abondants dans les montagnes qui entourent la Susiane, ils se montrent en couches très épaisses dans les terrains tertiaires et crétacés supérieurs.

Je ne parlerai que pour mémoire du grès jaune clair dont est faite la stèle de Naram-sin. Ce monument étant étranger à la Susiane, il sera traité de la matière qui le compose en même temps que j'en donnerai la description artistique.

SCHISTE. — Ces roches sont extrêmement rares dans les ruines de Suse, à peine en rencontre-t-on quelques fragments. Ce sont des débris de vases et de petits morceaux dont l'usage reste inconnu. Ces schistes sont variés de composition. Certains sont fortement micacés, d'autres se rapprochent beaucoup du stéatoschiste.

Les environs immédiats de la Susiane ne renferment pas de schistes. Les affleurements les plus rapprochés de ces roches sont ceux qu'on rencontre dans le voisinage d'Öchtörân-Kouh et de Kaliân-Kouh, dans le grand pli montagneux qui termine du côté du plateau persan la chaîne loure. Plus loin, dans les plateaux, les schistes sont abondants, on rencontre entre autres gisements les affleurements de puissantes couches d'ardoises bleues entre Sultanâbâd et Bouroudjird.

Roches concrétionnées et filoniennes

CALCAIRE FIBREUX aussi nommé *albâtre oriental* ou *marbre onyx*. — Cette matière est très commune à Suse. On la trouve aussi bien dans les assises inférieures appartenant aux époques les plus anciennes que dans les ruines achéménides (Cf. fragment de vase au nom de Xerxès).

A Suse, l'albâtre se présente sous de nombreux aspects, il est opaque ou translucide, veiné ou compact, clair ou foncé; il passe du blanc laiteux au jaune, au brun et au vert.

Quelques fragments montrent que cette matière était employée pour la sculpture des bas-reliefs et des statues de grandes dimensions: une statuette porte le nom du patési Karibcha-NINNI-ERIN, l'un des plus anciens rois de Suse; deux cornes colossales sont datées de Choutour-Nakhounti, fils de Khoubanimmena; enfin une dalle carrée et de nombreux débris de revêtement confirment le dire d'Assourbanipal et prouvent que le calcaire fibreux joua un grand rôle dans l'architecture susienne.

L'albâtre fut très employé par les constructeurs assyriens: tous les bas-reliefs qui ornaient les palais de Koyoundjik et de Khorsâbâd en sont faits, et cette belle matière porte encore dans le pays de Ninive le nom de marbre de Mossoul. En Égypte, elle fut employée dès les débuts de l'Ancien-Empire; les tombes des premiers rois, à Négadah et à Abydos, renfermaient une foule de vases d'albâtre, et au temple du Sphinx l'on voit encore des cubes énormes assemblés avec le granit. Le calcaire fibreux est donc l'une des matières minérales les plus anciennement connues tant en Mésopotamie que dans la vallée du Nil.

Le lieu d'origine des albâtres de Suse n'est pas déterminable, car ce minéral se rencontre en grande abondance dans tous les pays composés de roches calcaires; il forme le remplissage de toutes les cavités anciennes et par suite existe à l'état de masses parfois d'un volume considérable. Quelques gisements, comme ceux de Tell el-Amarna en Égypte, sont immenses et permettent de tailler des blocs de plusieurs mètres de côté.

On voit fréquemment sur les monuments d'albâtre de Suse des traces de mortaises destinées à recevoir des goujons d'assemblage. Il résulterait de ce fait que les blocs qui arrivaient bruts à Suse étaient de petites dimensions, soit que le transport en eût été difficile, soit que les amas fussent de dimensions restreintes.

Toutes les montagnes voisines de la Susiane renferment de l'albâtre; c'est là que les Élamites allaient bien certainement chercher cette matière, mais les carrières ne nous sont pas connues.

MARBRE VERT, dit en Perse *marbred'Ourmiah*. — Je désigne sous ce nom une roche calcaire verdâtre composée de parties plus ou moins foncées, plus ou moins translucides, résultant d'un dépôt des eaux thermales, et très abondant dans les environs de la ville d'Ourmiah en Azerbeïdjan. Je n'ai jamais rencontré en Perse de roche de ce genre dans une autre localité. Cependant rien ne s'oppose à ce qu'on en rencontre dans le Sud tout comme dans le Nord du pays. Au Poucht-é-Kouh entre autres, les sources thermales ne sont pas rares, et il se peut que dans leur voisinage il existe des roches de même nature.

Les fouilles de Suse n'ont donné jusqu'ici que peu d'échantillons de ce marbre vert, c'est un bloc de dallage poli sur l'une de ses faces, et des fragments de petits plateaux carrés.

BRÈCHE JAUNE. — Un fragment de vase seulement montre que cette matière était employée par les Élamites ou les Perses de l'époque achéménide. Cette roche est d'un beau jaune recoupé de veines plus sombres; sa provenance m'est inconnue.

CRISTAL DE ROCHE. — Le quartz hyalin se trouve communément sur le plateau persan aux environs des massifs granitiques, tels que l'Elvend près de Hamadan et Kôroud près de Kachan. On en rencontre à Suse quelques fragments sous forme de débris de vases.

L'usage de tailler le cristal de roche est extrêmement ancien, nous le rencontrons en Égypte dès les premières dynasties; à Suse, il semble remonter aux âges les plus reculés.

JASPE, SILEX, CORNALINE, AGATE. — Ces matières sont fréquentes dans les couches profondes du tell de Suse. Elles apparaissent d'abord sous forme de nucléi, de lances et d'éclats; plus tard, elles furent transformées en perles, en cylindres-cachets et en amulettes. On les rencontre aussi en rognons non dégrossis.

Les galets des cours d'eau susiens sont de véritables mines de ces substances, qui, détachées des sédiments où elles se sont formées en rognons, ont été entraînées vers la plaine par le courant; la plupart des nucléi portent encore une partie de la surface naturelle permettant d'apprécier leur origine.

LAPIS-LAZULI. — Ce beau minéral n'est pas rare à Suse, on en rencontre fréquemment des morceaux ne portant pas de trace de travail; il semblerait que le stoc d'un lapidaire eût été répandu sur le tell. La lazulite, on le sait, était employée en Chaldée pour la fabrication des cylindres-cachets et des perles; on la considérait comme une matière très précieuse.

Je ne connais pas de gisements de lapis-lazuli dans les montagnes voisines de la Susiane, il faut remonter jusqu'au plateau persan pour en rencontrer. Il existait autrefois des mines de cette matière aux environs de Kachan et dans le massif montagneux situé entre Yezd et Ispahan. D'ailleurs, le lieu d'origine de la lazulite importe peu, car cette matière étant très précieuse et se présentant toujours en petits fragments, son transport était très facile.

RUINES DE SUSE

Les monticules qui s'élèvent aujourd'hui sur le site de l'antique capitale de l'Élam et de l'Empire achéménide couvrent une surface très considérable sur les deux rives de la Kerkha. Jadis, lorsque cette rivière coulait au pied du tell dit de la Citadelle, l'espace compris de nos jours entre la rivière Chaour et la Kerkha était entièrement couvert de ruines. Cette partie de la ville, emportée par les eaux, a complètement disparu.

Je diviserai les ruines de Suse en quatre quartiers principaux, correspondant aux masses les plus importantes des tells :

1° Le tell, dit de la Citadelle, parce que peut-être sous les Achéménides il était couronné d'ouvrages militaires;

2° La Ville Royale, où se trouvaient les palais des successeurs de Darius et leurs annexes;

3° La ville proprement dite, celle qui renfermait les maisons des artisans et de la population commerçante;

4° Le quartier de la rive droite du fleuve, également occupé jadis par le peuple. Cette partie de la ville s'étendait autrefois dans toute la plaine basse, aujourd'hui comprise entre le Chaour et la Kerkha.

En dehors de ces quatre quartiers, il y a lieu de signaler les ruines isolées qui s'étendent dans la campagne, sur tout le pourtour de la ville, jusqu'à trois kilomètres environ du tell de la Citadelle.

Les deux premiers quartiers de la ville, c'est-à-dire la Ville Royale et la Citadelle, ont été relevés avec grand soin par M. Babin, attaché à la Mission Dieulafoy, et le plan qui en est donné dans « l'Acropole de Suse » est au-dessus de toute critique.

Le tell de la Citadelle, bien qu'étant en surface le plus petit de ceux de Suse, est, par sa hauteur, le plus important de beaucoup. Il mesure 150 mètres dans sa plus grande longueur, et 250 mètres dans sa largeur maxima. Il se compose de deux parties : l'une, la plus grande, elliptique, longue de 300 mètres et large de 250 mètres; le grand axe de cette ellipse est exactement dirigé du Nord au Sud. L'autre, triangulaire, est beaucoup plus petite, elle s'avance en appendice au Nord-Est de la partie principale.

La hauteur maxima de ce tell est de 38 mètres au-dessus de la plaine, sa hauteur minima au centre est de 3,4 mètres. Les points les plus élevés sont situés au Nord et au Sud.

Vue à une certaine distance, cette masse de terre est fort imposante, elle domine toute la plaine susienne, et les tells les plus élevés des autres parties de la ville n'atteignent pas aux deux tiers de sa hauteur.

Le tell de la Citadelle se termine sur tout son pourtour en pentes très raides, parfois même ses flancs s'élèvent verticalement. Quelques ravins causés par les eaux pluviales viennent rompre çà et là la monotonie des talus.

J'ai donné des noms à tous ces ravins aujourd'hui disparus dans les déblais de mes travaux, afin d'en pouvoir parler d'une manière plus précise; les indigènes ne leur donnaient pas d'appellations spéciales.

Lorsqu'en septembre 1891 et en décembre 1897 j'examinai les pentes du tell, je rencontrai bon nombre de fragments qui me guidèrent ensuite dans mes recherches et m'aiderent beaucoup dans le choix des points que je devais attaquer tout d'abord.

À la pointe des Puisatiers, à l'est du ravin du Porc-Épic, et de l'autre côté de ce ravin, jusqu'à celui du Prince, je trouvais en très grand nombre des silex taillés, nucléi et éclats, des fragments de vases en terre fine ou grossière, ornés de peintures, des statuettes en terre cuite et des morceaux de broyeurs pour le grain. Ces indices prouvaient que cette partie du tell renferme des vestiges de l'antiquité la plus reculée.

Plus loin, en remontant vers le Nord-Ouest et le Nord, les débris de ce genre étaient moins abondants. Il en était de même jusqu'au ravin des Voleurs, sur les talus orientaux, mais à la pointe du Qal'a les fragments de vases peints devenaient plus abondants.

Au ravin des Lentilles, j'avais rencontré un fragment de calcaire portant les traces d'une inscription achéménide et quelques morceaux de briques d'un caractère spécial, couverts sur l'une des faces de textes élamites.

Au ravin de Dakhein et au chemin des Mulets, on voyait dans les pentes des restes de murailles écroulées, faites de très grandes briques, parmi lesquelles j'ai trouvé en 1891 un débris émaillé portant quelques caractères cunéiformes. Cette brique, nous le savons aujourd'hui, appartient au roi élamite Choutrouk-Nakhounta.

Dans le ravin des Voleurs, l'on voit encore maintenant les restes d'un dallage cimenté au plâtre, appartenant à l'époque gréco-perse, et quelques traces d'épaisses murailles en briques crues. Ces murs étaient également visibles à la pointe des Puisatiers et au ravin du Prince.

Le plateau qui couronne le tell n'était pas horizontal, il se relevait au sud et au nord et formait au milieu, dans la partie la plus large de l'ellipse, une cuvette où, les jours de pluie, les eaux s'accumulaient.

Quelques tranchées avaient été ouvertes sur le sommet du tell, leur profondeur n'atteignit jamais plus de 3^m50 ou de 4 mètres. Ces travaux ont été faits par Loftus en 1850 et par M. M. Dieulafoy. En 1897, on discernait encore fort bien quelle était la part de chacune de ces deux expéditions.

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont obligé, en 1898, à construire mon habitation sur la partie septentrionale du tell. J'ai choisi cette position d'abord pour des raisons

de force majeure sur lesquelles je n'insisterai pas ici, ensuite parce que je laissais ainsi libre pour les travaux la partie la plus importante du monticule, celle où devaient se trouver les ruines des monuments les plus considérables.

De l'examen superficiel du tell de la Citadelle, il résultait donc, dès 1891, que cette partie de



FIG. 8.

la ville avait été habitée depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque gréco-perse, sans qu'il semble y avoir eu de lacune dans la série chronologique.

Le tell de la Ville Royale est séparé de celui de la Citadelle par une large dépression à laquelle les indigènes donnent le nom de Bazar, et M. M. Dieulafoy celui de Place d'Armes. Il s'étend du sud-est au nord-est de l'Acropole, sur une longueur de 1,500 mètres environ, et se compose de deux parties bien distinctes : l'Apadâna au nord-est, formé d'un carré de

350 mètres de côté et un trapèze à l'est et au sud-est, occupant un espace compris entre deux bases de 1,100 mètres et de 700 mètres, sur une profondeur de 450 mètres.

La Ville Royale, non compris la Place d'Armes, occupe donc une superficie de 50 hectares environ. Ses contours, bien qu'échancrés par de nombreux ravins, présentent dans leur ensemble une forme géométrique parfaitement définie, répondant au tracé d'une enceinte de murailles dont on rencontre les vestiges dans chaque ravin.

A la pointe méridionale se trouve une partie plus élevée que le reste des ruines, à laquelle M. M. Dieulafoy donne le nom de Donjon. Entre l'Apadâna et le trapèze qui lui fait suite, est une dépression qui montre que le palais proprement dit et la salle du trône étaient nettement séparés du reste des édifices officiels.

Il semble que la Citadelle fut autrefois complètement indépendante de la ville royale, car les constructions qui eussent joint ces deux parties n'ont laissé aucune trace, et la Place d'Armes se prolonge au nord et au sud en deux vallons, dont le fond est à peu de chose près situé à la même altitude que la place elle-même.

Lorsque, partant de la pointe méridionale de la Citadelle, de celle des Puisatiers, on suit en marchant au Sud-Est les contours du tell, on rencontre des restes abondants de l'enceinte en briques crues, des fragments de sculptures en calcaire gris et des morceaux de briques émaillées d'époque achéménide. Vers la surface affleurent dans les ravins des restes de dallages et de constructions d'époque gréco-perse. A la base, surtout près du Donjon, nous voyons apparaître les silex taillés, les fragments de poterie peinte et les statuettes archaïques.

Cette partie de la ville royale fut donc, comme la Citadelle, un site habité de tout temps.

En suivant la grande base du trapèze, on trouve toujours les traces de la muraille d'enceinte dont les restes, bien que très épais, sont généralement fort confus. Quelques sépultures de basse époque ont été coupées par l'éboulement des terres sous l'action des eaux pluviales.

Les ruines de la salle du trône sont les seules apparentes dans la Ville Royale; en 1891, on voyait encore dans les tranchées de la mission Dieulafoy les bases des colonnes et les fragments de fûts gisant à terre; sur les contours du tell apparaissent partout les affleurements du vaste radier de galets qui servit de base aux constructions.

Déjà au milieu du siècle, Loftus avait vu sur le sol la majeure partie de ces ruines, puisqu'il put en dresser un plan très complet.

A peu de distance de l'Apadâna se trouvait un mur d'enceinte dont le tracé est encore signalé par une suite de monticules.

L'examen de la surface du tell royal ne fournit que fort peu d'indications. On rencontre çà et là des débris de l'époque achéménide et de celle de la domination gréco-parthe.

Le quartier oriental de la ville des commerçants s'étendait au nord, à l'est et au sud-est de la ville royale et s'en trouvait séparé par un large fossé ou un espace vide de constructions qui a laissé sur tout le pourtour des tells royaux une importante dépression.

Ce quartier civil occupait, si nous en jugeons d'après l'étendue des ruines, une superficie de 150 à 200 hectares; les monticules s'avancent au sud jusqu'aux marais qui bordent la ville royale.

En 1891 et 1897, j'ai parcouru avec grand soin cette partie des ruines; on n'y trouve à la surface que des vestiges de l'époque gréco-parthe et sassanide: ce sont des briques, des fragments de poterie et des figurines de terre cuite dont l'âge est indiscutable. Les constructions plus anciennes, s'il en reste des traces, sont partout recouvertes de décombres relativement récents.

Les restes du quartier de la ville qui s'étendait autrefois sur la rive droite de la Kerkha se voient du tell de Suse; malheureusement jusqu'ici il ne m'a pas été possible de les visiter.

La Kerkha roule de ce côté des eaux profondes et rapides, ses bords sont inaccessibles par suite des vases et des marais qui les entourent, et, raison majeure, cette partie des ruines est habitée par des tribus Beni-Lams et par des pillards de frontière extrêmement dangereux. La visite des marais de la Kerkha à deux kilomètres de Suse ne peut être faite aujourd'hui que par une troupe bien armée, et lorsque j'y suis allé, jeme suis trouvé en face d'une bande nombreuse qui gardait l'autre côté du fleuve.

Quoi qu'il en soit, d'après ce qu'on peut découvrir du haut du tell de la Citadelle et d'après ce que m'ont dit les indigènes, j'estime à 2,000 hectares environ la surface encore aujourd'hui couverte par les ruines.

La plaine qui sépare la Kerkha du Chaour est large d'environ 3,000 mètres. Il semble que dans cette partie il existait autrefois un quartier occupant une superficie d'environ 8 à 9,000 hectares, ce qui porterait à 12 ou 15,000 hectares la superficie totale occupée à diverses époques par la capitale de l'Élam.

Cette surface énorme n'est cependant que peu de chose en comparaison de celles comprises dans l'enceinte de Babylone¹ et dans celle de Ninive².

En dehors des quartiers qui semblent avoir été habités par une population très dense, on rencontre tout autour des ruines de Suse des mamelons isolés, tels que celui du Tépé Soleiman, celui où M. M. Dieulafoy a retrouvé les ruines de l'Ayadana, etc., indiquant que la banlieue de la ville renfermait un grand nombre de villages ou de constructions isolées.

On ne voit plus aujourd'hui de traces d'une grande muraille d'enceinte comparable à celles de Babylone; il est probable que dès l'époque élamite la partie habitée de cette plaine fut entourée de fortifications, mais que les traces de ces murs disparurent, soit lors des grands travaux que les Achéménides entreprirent à Suse, soit lorsque, après la conquête macédonienne, Suse ayant cessé d'être une ville royale, ses habitants envahirent de leurs constructions privées toutes les parties de la cité jadis réservées aux palais et aux bâtiments officiels.

1. D'après G. Smith (*Assyrian discoveries*, pp. 55, 56), la seule enceinte dont la trace puisse être suivie sur le terrain donnerait huit mille anglais (env. 13 kilom.) au pourtour de la ville. Diodore (II, VIII, 4 et 5) attribue 60 stades (11,309 mètres) de périmètre à la cité royale. — Herodote (I, 178) assigne à l'enceinte extérieure un pourtour de 180 stades (54,800 mètres); la superficie de Babylone aurait alors été d'environ 70,000 hectares.

2. Suivant Ctésias, Ninive avait la forme d'un quadrilatère, dont les grands côtés mesuraient 150 stades (27 kilomètres) et les petits 90 stades (16 kilomètres). La superficie totale de la ville était donc de 43,000 hectares environ.

TRAVAUX DE L'HIVER

1897-1898

PAR

J. DE MORGAN, G. LAMPRE, G. JÉQUIER

RECHERCHES DANS LE TELL DE LA VILLE ROYALE

PAR J. DE MORGAN

(TRANCHÉES N° 1 ET N° 2)

Pendant mon séjour à Dizfoul (du 6 au 16 décembre 1897), lorsque je venais de Téhéran, je m'étais préoccupé du recrutement des ouvriers et j'avais arrêté cent hommes, pensant que les fouilles étant ainsi commencées, j'obtiendrais rapidement le concours des tribus loures et arabes cantonnées dans les environs de Suse, tandis que si je cherchais à débiter par des ouvriers nomades, je m'exposerais à de grandes difficultés. Je fis donc un contrat avec un maître ouvrier pour cent Dizfoulis, lui remis une certaine somme en avance, arrêtai le prix de la journée, prix qui n'a jamais varié depuis, et déclarai que chaque jour je réglerais tous mes chantiers. Cet usage que j'ai toujours conservé depuis ne m'a donné que des satisfactions.

Le 16 décembre, vers dix heures du matin, je quittai Dizfoul, et à trois heures de l'après-midi je plantais mes tentes au même endroit du tell où en 1891 j'avais posé mon camp. J'avais avec moi, en outre de mes domestiques, un puisatier que j'avais amené de Bouroudjird à mes gages, afin de pouvoir commencer le plus tôt possible mes travaux souterrains.

Je m'étais réservé cinq jours pour visiter de nouveau le tell que je n'avais pas vu depuis six ans, de sorte que le 21 décembre mes cent Dizfoulis arrivèrent et que le 22 je les mis au travail.

Bien que je n'eusse pas encore reçu d'Europe mon matériel, je considérais comme indispensable de commencer mes travaux le plus rapidement possible, afin d'organiser les équipes d'ouvriers, de les former aux travaux méthodiques et d'attirer dans mes tranchées les nomades des environs. Toutefois, je cherchai à retarder le plus possible l'attaque du tell de la Citadelle, que je considérais comme le point le plus important des ruines, afin de ne pas encombrer les abords des tranchées par des déblais qui eussent ensuite entravé la marche des travaux.

TRANCHÉE N° 1

Ouverte le 22 décembre 1897, provisoirement abandonnée le 25 janvier 1898, cette tranchée, longue de 194 mètres, est large de 4 mètres et profonde en moyenne de 5 (cube

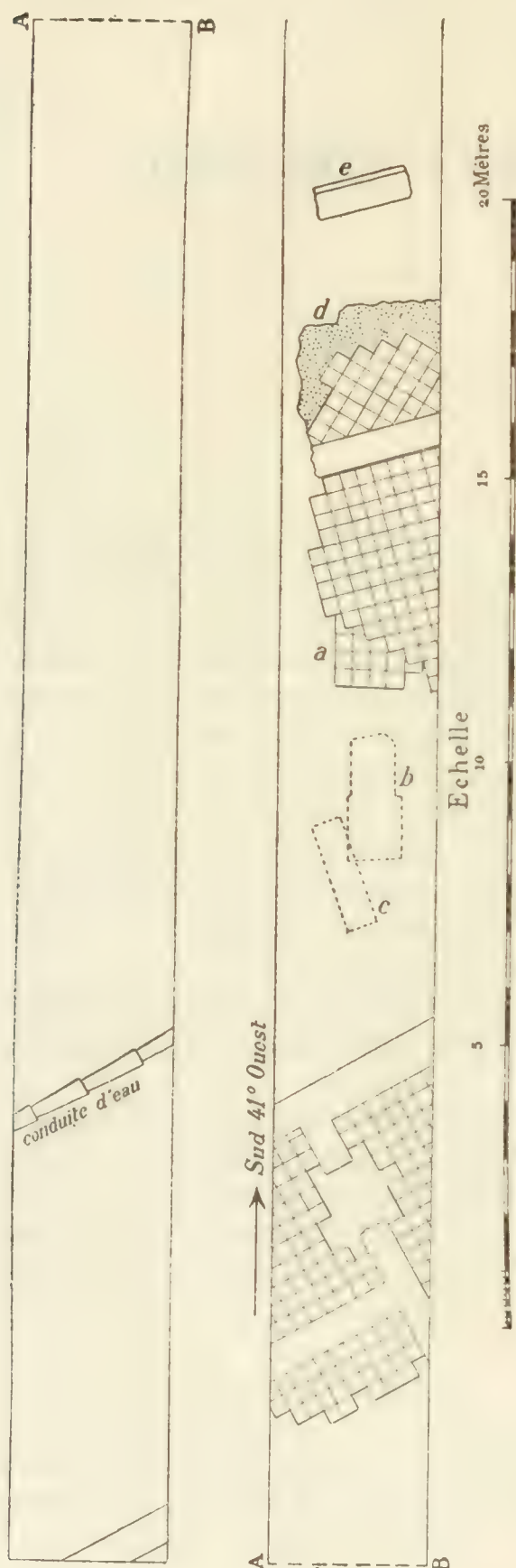


FIG. 9 — PLAN DE LA TRANCHEE N° 1 À 1^m00 DE PROFONDEUR

a Dallage à 0^m70; les autres dallages sont à 0^m70. — *b, c* Murailles en briques cuites, les fondations descendent jusqu'à 1^m80. — *d* Sol en plâtre à 0^m5. — *e* Muraille extérieure de la maison, fondations à 1^m10.

3,880 mètres). Elle était destinée à l'exploration de la partie méridionale du tell dit de la Ville Royale. Elle suit à 30 mètres environ le bord des hauteurs et, partant de l'ouest, marche vers l'est, suivant une courbe nécessitée par la configuration du sol.

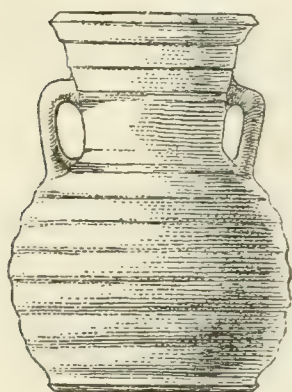
J'ai ouvert ce travail en cet endroit parce que: 1° j'avais rencontré dans les ravins et sur le sol bon nombre de fragments de briques émaillées d'époque achéménide et de moulures en calcaire gris; 2° parce qu'on voit sur les pentes les affleurements d'un vaste radier de galets analogue à celui sur lequel reposaient autrefois les constructions de l'Apadâna; 3° parce que, plus que partout ailleurs sur le tell de la Ville Royale on rencontrait des traces de maçonnerie; 4° parce que cette partie du tell était restée encore vierge de tous travaux d'exploration.

N'ayant pas encore reçu mon matériel de transport, j'ai dû rejeter les déblais à droite et à gauche de la tranchée. Ces conditions sont très fâcheuses pour la reprise des travaux dans l'avenir, mais je ne pouvais les éviter.

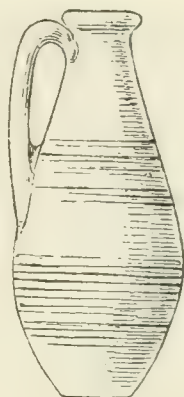
A moins d'un mètre de profondeur, j'ai rencontré sur la majeure partie de la surface ouverte (776 m. carrés) les arasements et les fondations de constructions de basse époque (séleucide, parthe ou sassanide). Les murailles étaient faites de petites briques carrées, plates, mesurant 0^m20 à 0^m25 de côté sur 0^m04 à 0^m05 d'épaisseur; ces matériaux étaient liés entre eux par du plâtre.

Les maisons de basse époque étaient divisées en petites chambres de 4 à 5 mètres de largeur; leur dallage, soigneusement fait, se composait de briques semblables à celles des murailles, reposant sur un sol de plâtre.

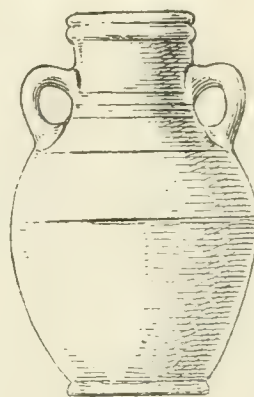
Ces habitations étaient accompagnées de conduites, destinées à recevoir les eaux pluviales tombant sur les terrasses, et à les réunir dans



Terre jaune, émail bleu clair
(0^m75)



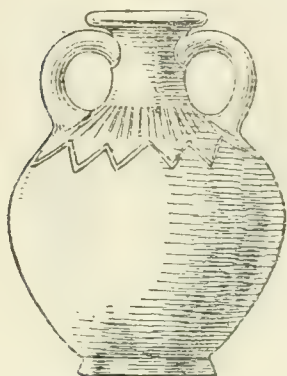
Terre jaune, émail vert sombre
(0^m70)



Terre grisâtre, émail blanc
(0^m75)



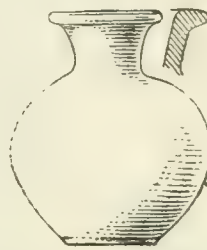
Terre jaune, émail bleu turquoise
(0^m75)



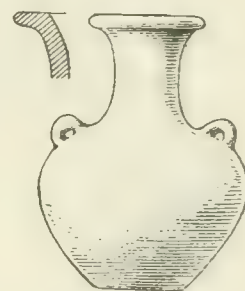
Terre jaune, émail vert
(0^m80)



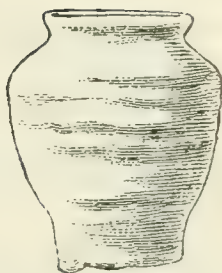
Terre rouge, émail bleu turquoise
(0^m75)



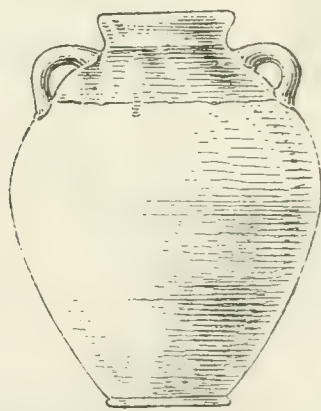
Terre blanche, émail blanc
(0^m80)



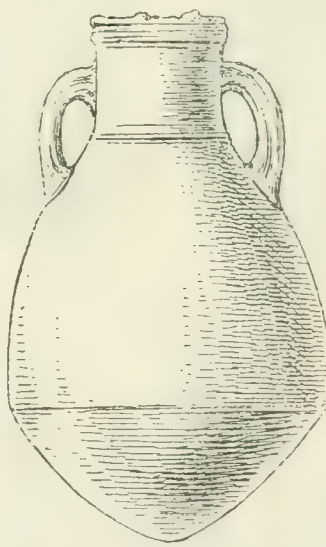
Terre blanche, émail vert clair
(0^m90)



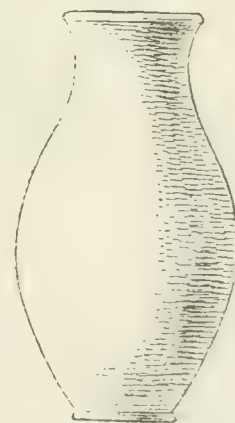
Terre jaune, émail vert émeraude
(0^m90)



Terre jaune, l'intérieur et le haut
sont émaillés en bleu clair
(0^m70)



Terre jaune, émail bleu turquoise
(0^m80)



Terre jaune, émail bleu turquoise
(0^m80)

FIG. 10 A 21. — VASES EN TERRE ÉMAILLÉE
(Les chiffres entre parenthèses indiquent la profondeur à laquelle ils ont été trouvés)

des citernes ou dans des réservoirs semblables aux bassins qui, de nos jours, ornent la plupart des habitations persanes; ces conduites sont faites de longs tuyaux de terre cuite, placés à même la terre ou les maçonneries, et fixés les uns dans les autres par du plâtre.

Ces constructions, de date relativement récente, sont accompagnées de fragments de vases émaillés, parfois ornés de couronnes de feuillage ou de dessins grossiers dus à l'influence grecque. J'ai également rencontré à ce niveau de nombreux morceaux de vases de verre et quelques médailles de bronze des souverains arsacides.

Les vases en terre émaillée (fig. 10-21), affectent les formes les plus diverses, l'émail est blanc, bleu clair ou foncé, ou noir. La forme la plus caractéristique (fig. 22-26) est celle de la gourde plate, garnie de deux anses et d'un col étroit, et ornée de cercles concentriques.

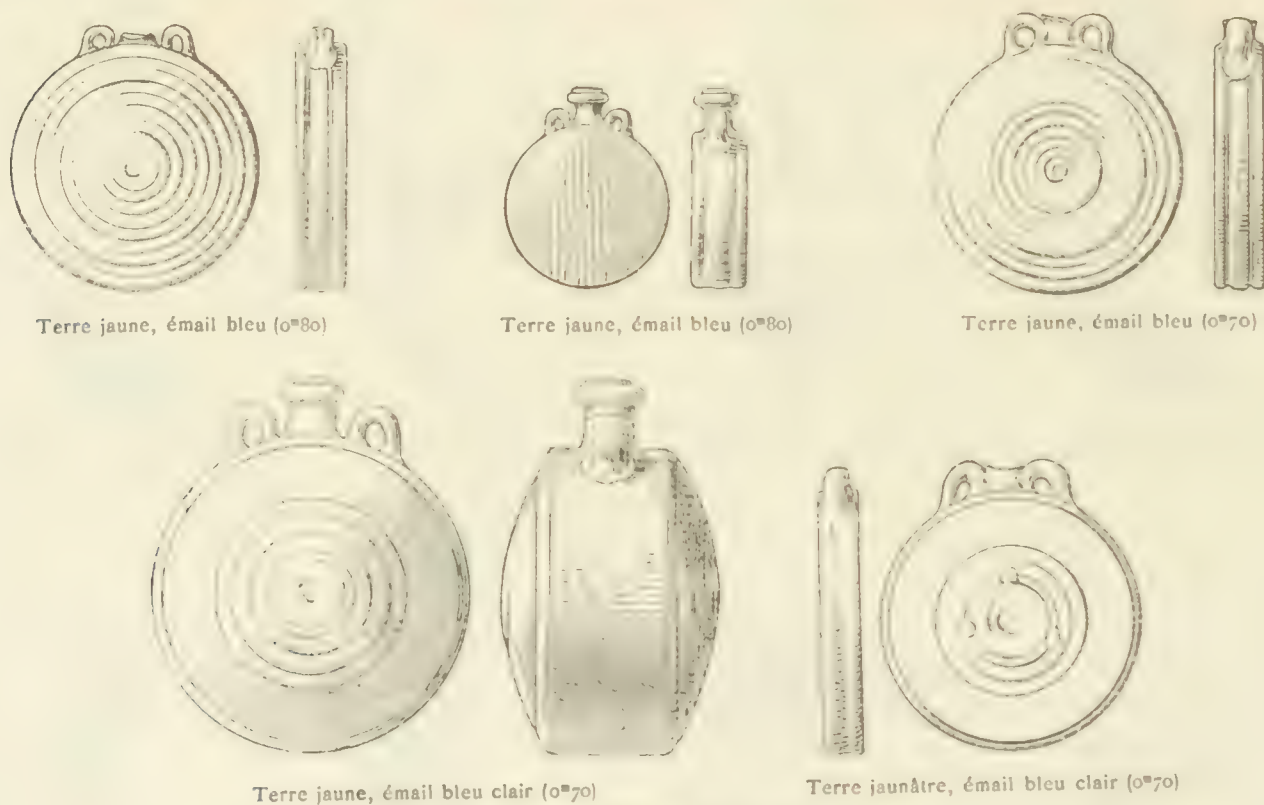


FIG. 22 A 26. — GOURDES EN TERRE ÉMAILLÉE
(1/6 grandeur naturelle)

Les lampes de terre (fig. 27-33) sont grossièrement faites et ne présentent aucune des formes auxquelles l'antiquité classique nous a accoutumés.

La céramique commune ne présente aucune particularité dans ses formes : on y rencontre quelques profils plus anciens et beaucoup encore en usage dans la poterie moderne en Perse (fig. 34-45).

Je signalerai encore parmi les objets rencontrés à ce niveau dans la tranchée n° 1, un support de vase (fig. 46), un clou de terre cuite (fig. 47), un fragment de pied de meuble en terre émaillée

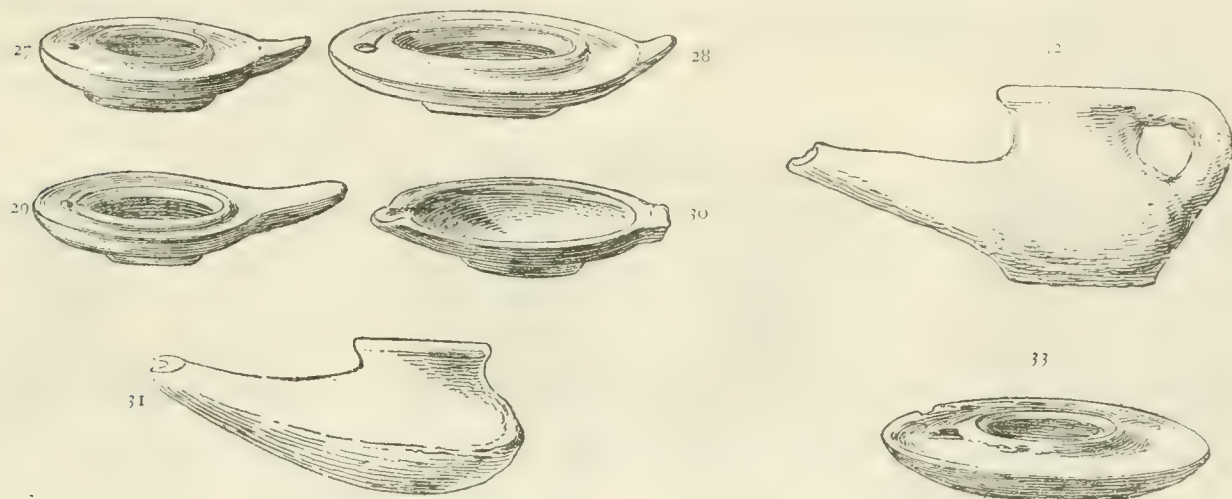


FIG. 27 A 33. — LAMPES DE TERRE CUITE
(2 3 et 1/2 grandeur naturelle)

27. Terre jaune (0^m70). — 28. Terre jaune (0^m75). — 29. Terre jaune (0^m75). — 30. Terre jaune, émail bleu (0^m75).
— 31. Terre brune (0^m70). — 32. Terre brune (0^m70). — 33. Terre jaune, émail bleu turquoise (0^m80)

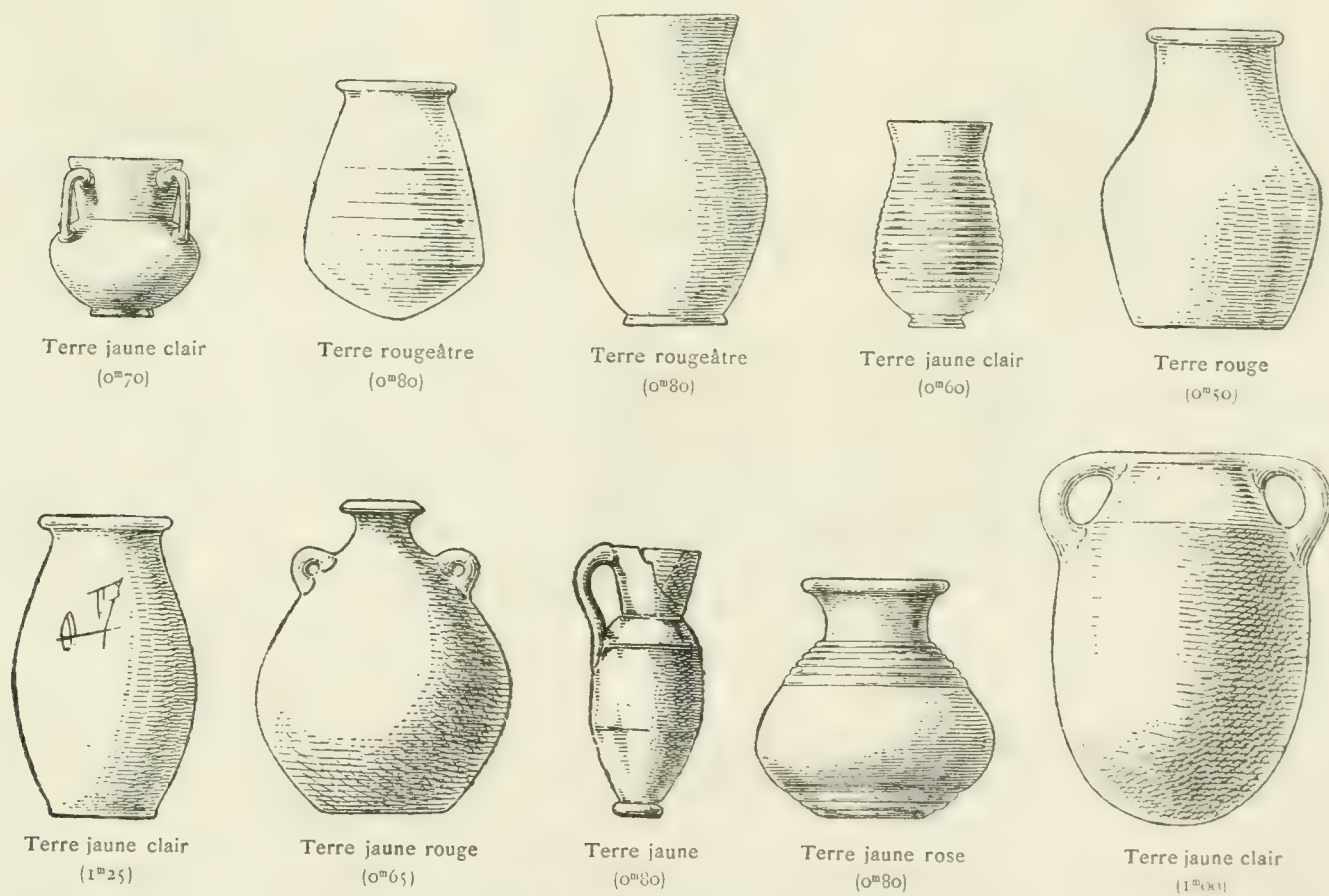


FIG. 34 A 43. — VASES EN TERRE GROSSIÈRE

(fig. 49), des débris d'un grand cratère en terre cuite orné de dessins grecs (fig. 50), et enfin un vase de pierre dure trouvé dans les décombres remaniés et que je crois pouvoir attribuer à l'époque élamite.

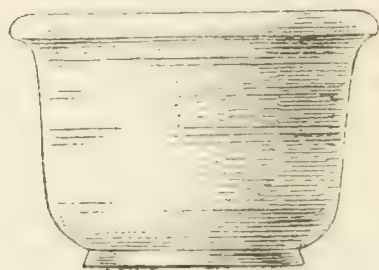


FIG. 44. — TERRE JAUNE
(1°25)

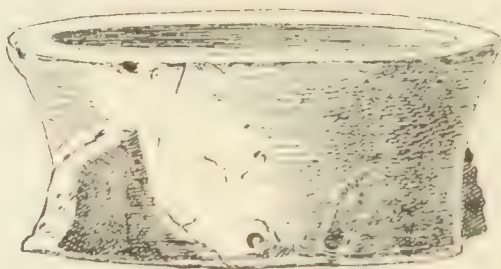


FIG. 45. — TERRE JAUNE
(0°00)

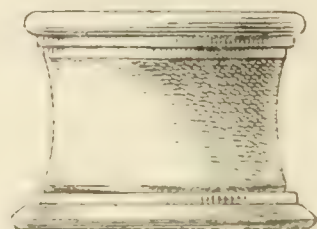


FIG. 46. — SUPPORT DE VASE
terre jaune (0°80)



FIG. 47. — CLOU D'ARGILE JAUNATRE
(surface)



FIG. 48. — FIOLE DE VERRE
(0°55)



FIG. 49. — FRAGMENT DE PIED DE MEUBLE
en terre émaillée blanche (surface)

Ce vase (fig. 51) est cylindrique, orné sur les côtés et sur le fond des stries régulières laissées par le ciseau du sculpteur. Il fut brisé dans l'antiquité et rattaché à l'aide de fils de fer dont l'oxyde se voit encore très clairement.

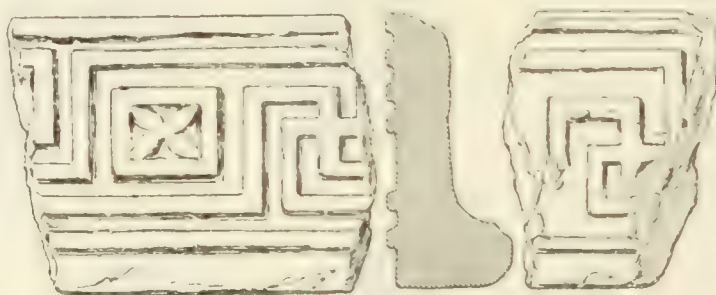


FIG. 50. — TERRE ROUGE GROSSIÈRE (1/2 grandeur naturelle)
(0°00)

Au-dessous des constructions de basse époque se trouvait une couche de débris de tous genres mesurant environ 2 mètres à 2^m50 d'épaisseur. Dans les décombres, j'ai rencontré bon nombre de morceaux de briques émaillées ayant autrefois fait partie de motifs de décoration de l'époque achéménide, une énorme quantité de tessons de vases émaillés, des fragments de métaux (fer et bronze) très oxydés, des os, des cendres et des briques présentant un tout autre aspect que celles

des constructions de basse époque. Il est évident que les Perses des temps postérieurs à la conquête grecque nivelèrent le sol avant d'y bâtir, et c'est sur le produit de ce nivellement que reposent les fondations de basse époque.

A deux mètres environ au-dessous des plus basses fondations gréco-perses, j'ai commencé à rencontrer de grosses murailles en briques crues, composées des matériaux qu'on rencontre si fréquemment dans les tells de Suse et qui datent des souverains achéménides. Ces briques sont carrées, elles mesurent en moyenne 0^m38 de côté et présentent une épaisseur de 0^m09 environ. Elles se composent d'une argile fine, jaune (limon de la plaine susienne), triturée avec de la paille hachée. Cette composition des matériaux de construction est encore celle usitée dans toute la Perse et en Arabistân.

L'épaisseur des murailles est variable; les murs extérieurs de la construction présentent 3^m80, c'est-à-dire dix briques de largeur. Celle des murs intérieurs n'est que de 1^m40 environ, c'est-à-dire de trois briques et demie. Extérieurement et intérieurement, ces murs sont revêtus d'un enduit composé d'argile et de paille hachée que les Persans de nos jours désignent sous le nom de *kâh-guêl* et que nous appelons *pisé*.

En suivant ces murailles dans la profondeur, j'ai rencontré les fondations situées à environ 5 mètres au-dessous de la surface du sol. Elles se composent de terre battue, mélangée de fragments de briques cuites et de cailloux. Ces fondations reposent directement sur un sol formé de débris plus anciens. Je n'ai pas constaté, dans cette tranchée, la présence d'un radier de galets analogue à celui sur lequel s'élevait l'Apadâna d'Artaxerxès Mnémon; celui dont on voit les traces dans les ravins ne s'étend pas jusqu'à la tranchée n° 1.

Au milieu de ces ruines dont l'âge n'est pas discutable, par suite de leur identité absolue avec les constructions dûment reconnues comme achéménides, j'ai rencontré dans les décombres un grand nombre de fragments de poterie et de briques émaillées, et des débris de calcaire gris semblable à celui qui fut employé par Darius I^{er} et par Artaxerxès Mnémon pour l'embellissement de leur palais de Suse.

Ces ruines étaient percées d'un grand nombre de puits funéraires appartenant à l'époque gréco-parthe et descendant en général jusqu'à 8 ou 10 mètres de profondeur.

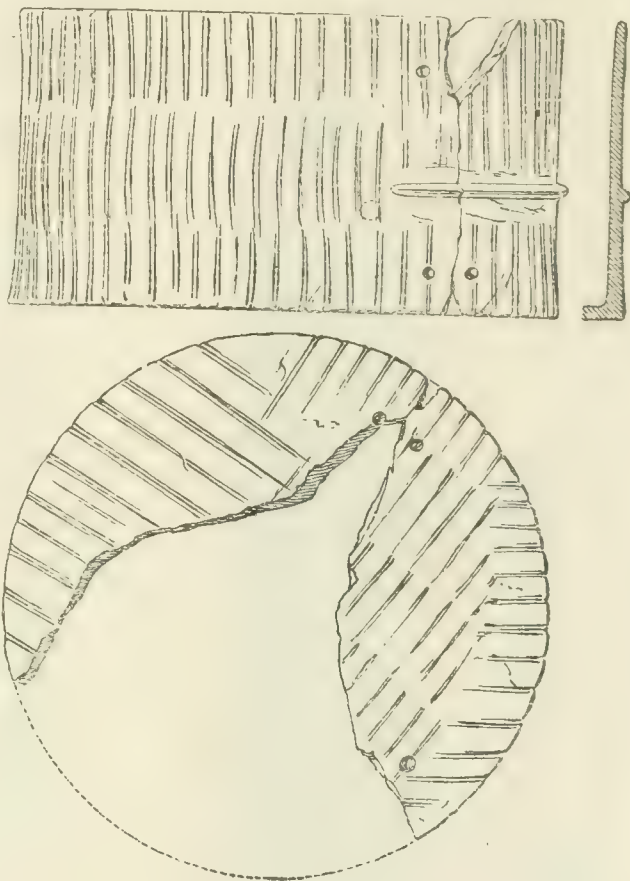


FIG. 51. — VASE DE PIERRE DURE
(0^m30)

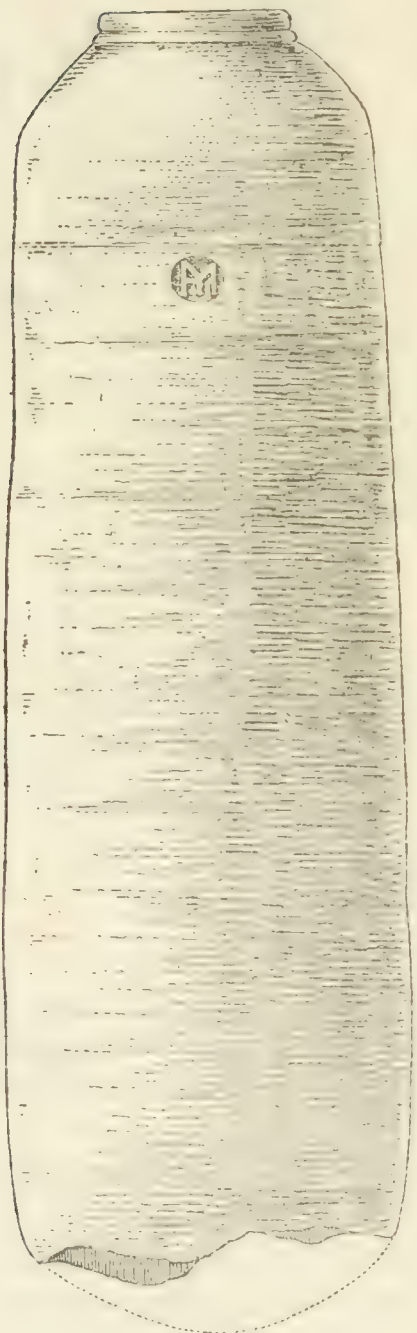


FIG. 52
Amphore en terre jaune clair. Basse époque.
Donjon. Ravin des Amphores
(1/8 grandeur naturelle)

FIG. 53
Estampille du vase

Ces puits, dont la section varie entre 0^m80 et 1 mètre de diamètre, sont circulaires; ils ont été creusés dans les décombres et se terminent au fond par une chambre latérale ou un élargissement en forme de bouteille. C'est là que se trouve l'urne funéraire, accompagnée d'un grand nombre de vases de diverses grandeurs, tous faits de terre grossière; quelques-uns portent le sceau du potier qui les a tournés.

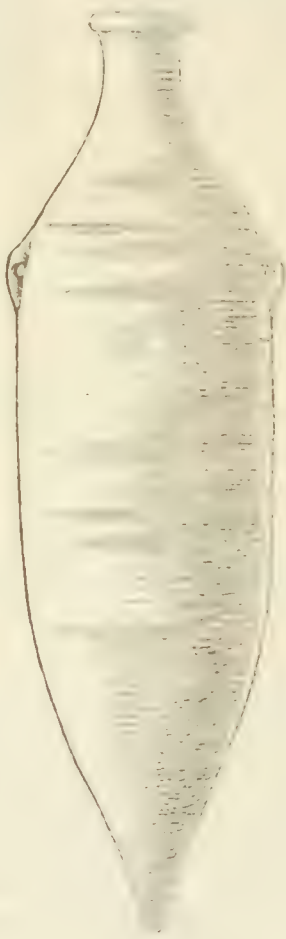


FIG. 54

Terre rougeâtre. Basse époque. Donjon.
Ravin des Amphores
(1/8 grandeur naturelle)

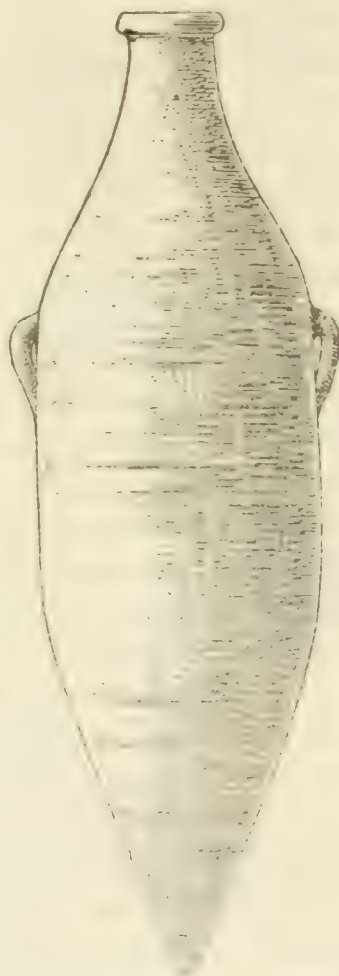


FIG. 55

Amphore en terre jaune. Basse époque.
Ravin des Amphores. Donjon
(1/8 grandeur naturelle)

L'orifice des puits est généralement garni et recouvert de briques; parfois aussi il est simplement fait de terre battue.

Cette nécropole gréco-parthe s'étend sur toute la partie centrale et méridionale du tell dit de la Ville Royale; son explo-

ration méthodique fournirait bien certainement des documents intéressants sur cette époque où Suse délaissée approchait de sa disparition complète.

En faisant opérer des sondages dans les ravins voisins de la tranchée n° 1, j'ai rencontré sur le bord même du tell bon nombre de sépultures gréco-parthes. Le ravin des Amphores entre autres, en a fourni une assez grande quantité (fig. 54 et 55).

Le 25 janvier 1898, j'ai provisoirement cessé les travaux de cette tranchée, me réservant de les reprendre dans la suite, lorsque j'aurais disponible le matériel nécessaire pour enlever les déblais et les porter au loin. Il y aura lieu d'abord de suivre les murailles déjà découvertes, puis de les enlever, afin d'atteindre les niveaux inférieurs qui bien certainement sont élamites, car ils présentent une épaisseur de 20 à 25 mètres et sont uniquement composés de débris antérieurs à l'époque achéménide.

Les fragments de statuettes archaïques et de vases peints qu'on trouve sur les flancs

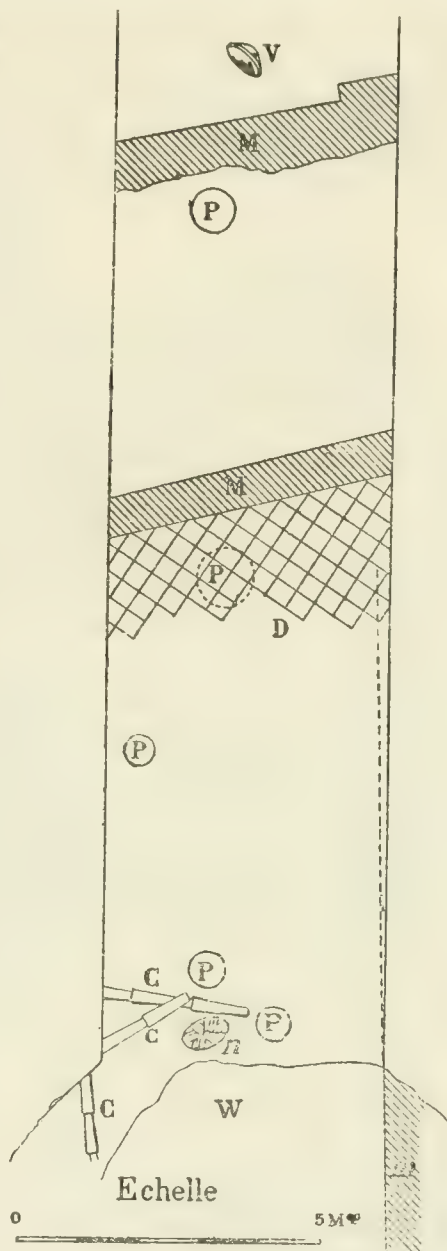


FIG. 56. — TRANCHÉE N° 2

PROFONDEUR 1^m20

W. Tranchée Dieulafoy. — m. Muraille achéménide en briques crues. — M. Murailles de basse époque en briques cuites. — V. Vase émaillé. — P. Puits funéraires d'époque gréco-parthe. — D. Dallage en briques cuites. — C. Conduites d'eau de basse époque. — n. Meule de moulin.

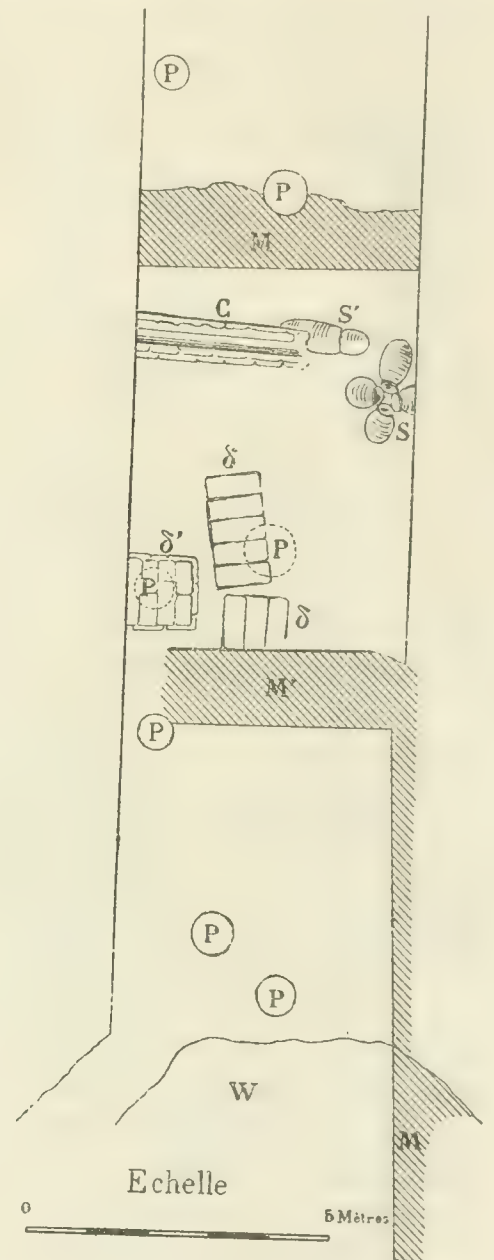


FIG. 57. — TRANCHÉE N° 2

PROFONDEUR 5^m20

M. Murailles achéménides en briques sèches. — M'. Profondeur 5^m80. — W. Tranchée Dieulafoy. — P. Puits funéraires gréco-parthes. — S. Sépulture de basse époque. — S'. Sépulture d'enfant (Basse époque). — δ. Dallages recouvrant des sépultures (Basse époque). — δ'. Dallage recouvrant un puits funéraire (gréco-parthe). — C. Conduite d'eau en briques et plâtre (Basse époque).

du tell sont une preuve certaine que cette partie des ruines renferme des vestiges très anciens.

L'acropole ou tell dit de la Citadelle était alors réservé aux temples. Les résultats des fouilles en font foi. Quant aux maisons des habitants, elles se trouvaient voisines de l'acropole, et tout porte à croire que leurs ruines forment la base du tell dont j'ai commencé l'attaque par la tranchée n° 1.

TRANCHÉE N° 2

Ouverte le 28 décembre 1897, au centre même du tell de la ville royale, cette tranchée avait pour but de reconnaître la nature des couches et la profondeur des divers niveaux dans cette partie des ruines. Ce sondage, car cette tranchée n'est autre qu'un vaste sondage, présente 30 mètres de longueur, 4^m60 de largeur et 11 mètres de profondeur (1.518 mètres cubes).

Jusqu'à 1^m50 de profondeur je n'ai rencontré que des murs, des dallages, des conduites d'eau, des éboulis et des décombres de l'époque gréco-perse, sans qu'il fût possible de déterminer, d'une façon précise, si ces ruines sont séleucides, parthes ou sassanides. La présence de quelques monnaies des derniers souverains arsacides montre que ces lieux furent encore habités au début de notre ère, vers la fin du II^e siècle.

Des poteries grossières et émaillées, des fragments de frises en terre cuite représentant des ornements grecs, des vases de verre brisés, deux meules de moulin et quelques fragments remaniés d'époques antérieures sont tout ce que renfermaient les niveaux les moins profonds.

Les ruines achéménides ne commenceront qu'à cinq mètres et demi de profondeur : ce sont des murailles en briques crues des dimensions ordinaires dans ces sortes de constructions, reposant sur des fondations en terre battue ; quelques fragments de briques émaillées se trouvaient çà et là dans les décombres.

J'ai rencontré dans cette tranchée neuf puits funéraires et quelques sépultures de basse époque. Les puits, semblables à ceux découverts dans la tranchée n° 1, étaient parfois maçonnés avec soin et recouverts de grandes briques dont quelques-unes atteignaient 0^m70 de longueur.

Les sépultures, plus simples, se composaient d'un amas de vases de grande taille ; l'un d'eux renfermait le squelette accompagné de quelques perles de verre et de cornaline, et de petites jattes de terre. La plupart de ces vases étaient, à l'intérieur, enduits de bitume.

Cet usage de rendre imperméables les vases poreux à l'aide d'une couche mince de bitume est commune à la Susiane et à la Mésopotamie : on en rencontre à chaque instant des traces sur le tell de Suse, où tous les niveaux renferment des fragments de vases de ce genre¹.

1. Les montagnes du Louristân qui, au Nord et à l'Est, limitent la Susiane et la séparent de l'Irân, renferment le bitume en grande abondance. J'ai parlé précédemment des calcaires bitumineux du Kébir-Kouh ; l'importance des matières carburées, dans ces roches, est telle que je ne doute pas qu'on rencontre un jour des gisements importants de bitume dans ces régions. Plus loin, vers l'Est, dans le Louristân, sur la branche septentrionale de l'Ab-è-Diz, j'ai reconnu en 1891, au lieu dit Top-è-Khazâb, la présence de sources de bitume qui, suintant au travers de calcaires poreux, vient se déposer en amas épais au fond de la rivière. Ce gisement de bitume n'est certainement pas le seul du pays, et bien certainement, dans l'antiquité, les Élamites tiraient de beaucoup d'autres points de leurs montagnes le bitume qui leur était nécessaire.

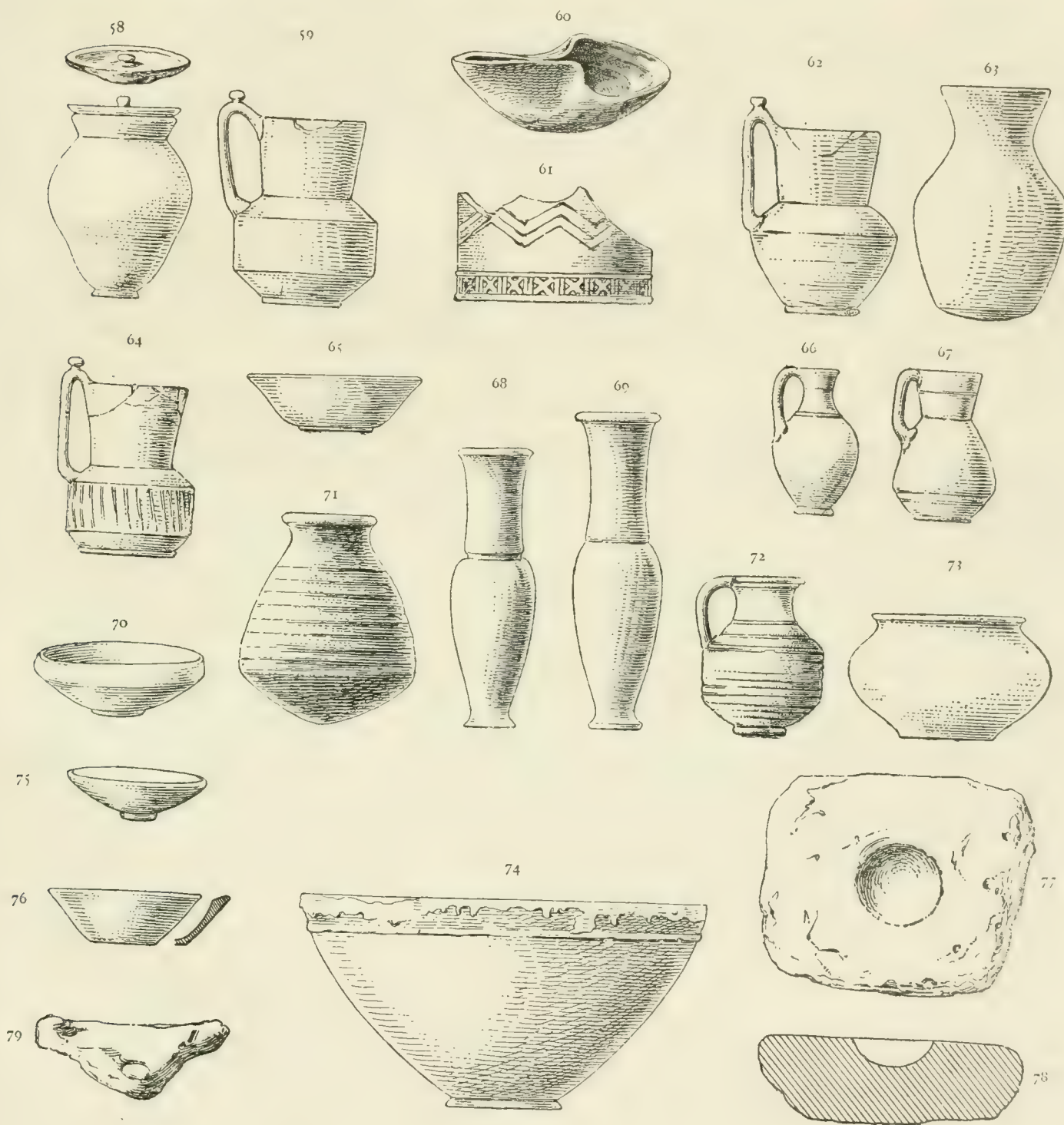


FIG. 58 A 79

58. Terre jaune (1^{re}20). — 59. Terre jaune clair. — 60. Lampe de terre émaillée en bleu (1^{re}20). — 61. Fragment de vase en terre jaune émaillée en bleu clair (2^{me}20). — 62. Terre jaune clair. — 63. Terre rouge (0^{me}75). — 64. Terre jaune clair. — 65. Terre rouge (3^{me}40). — 66. Terre jaune. — 67. Terre rouge. — 68. Terre jaune (2^{me}50). — 69. Terre jaune (2^{me}00). — 70. Terre jaune (4^{me}70). — 71. Terre jaune émaillée en bleu (2^{me}70). — 72. Terre jaune. — 73. Terre jaune clair (2^{me}30). — 74. Terre jaune émaillée en bleu clair (2^{me}70). — 75. Terre rouge (3^{me}50). — 76. Terre rouge (3^{me}40). — 77 et 78. Gond de porte en calcaire blanc. — 79. Trépied en terre jaune.

J'ai cessé les travaux à la tranchée n° 2 le 21 janvier 1898, après être parvenu à une profondeur de 11 mètres, sans avoir dépassé le niveau achéménide. C'est cette grande profondeur qui m'a engagé à renoncer aux fouilles sur ce point, dont l'exploration ne saurait être faite que par une large ouverture du terrain et avec un matériel suffisant pour porter au loin les déblais. Ce site ne présente pas, d'ailleurs, un intérêt suffisant pour justifier l'exécution immédiate de travaux de cette importance.

Les tranchées n° 1 et n° 2 montrent que dans la ville royale plus que partout ailleurs les travaux des Achéménides furent considérables. En réunissant les résultats des fouilles de M. M. Diculafoy et ceux des miennes dans cette partie du tell, on voit que la couche des décombres achéménides présente une très grande épaisseur que jusqu'ici aucune fouille n'est parvenue à traverser entièrement.

Cette épaisseur est fort variable, suivant les points que l'on considère; elle semble être moindre vers le Donjon et au Sud-Ouest que vers le milieu de la ville royale. Quoi qu'il en soit, nous ne connaissons encore les niveaux inférieurs que par leurs affleurements sur les pentes du tell.

TRAVAUX DE L'APADÂNA

PAR G. JÉQUIER

(TRANCHÉES N^{os} 4, 5, 6, 9, 10, 11, 12)

Un petit vallon à pentes très douces, qui de la Place d'Armes monte vers l'Est pour rejoindre les ravins abrupts découpant les flancs du tell, sépare en deux parties bien distinctes les ruines de la ville royale achéménide. Celle du Nord-Ouest, prise dans son ensemble, a l'aspect d'un grand quadrilatère, nettement délimité par des pentes assez raides sur trois de ses côtés, au sud, à l'ouest et au nord. Au centre, un grand plateau domine la Place d'Armes et se termine par la salle du trône d'Artaxerxès Mnémon, étroitement enserrée elle-même sur les trois autres côtés par un vallon, dépression en forme de croissant qui se relève ensuite pour former la crête du tell.

L'Apadâna est le seul grand monument perse de Suse dont il reste encore des traces à fleur de sol : des fûts de colonnes et des fragments de chapiteaux sont épars sur le terrain ; plusieurs bases apparaissaient encore à la surface, d'autres ont été mises à jour par M. Dieulafoy¹, qui, de même que Loftus² au milieu du siècle, en a relevé un plan très complet. Malgré ces importants travaux, l'aspect du terrain et l'état actuel des ruines soulèvent quelques difficultés qu'il était nécessaire d'étudier à fond, et de chercher à élucider par de nouveaux travaux. Je veux parler de l'existence des grands murs qui auraient divisé et fermé le monument³, de la présence d'une petite salle annexe du côté nord⁴, et de la décoration de l'édifice au moyen de briques émaillées⁵.

1. M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 323 sq.

2. Loftus, *Chaldaea and Susiana*, p. 364-375.

3. Contrairement à celle de M. Dieulafoy, la reconstitution de MM. Perrot et Chipiez (*Histoire de l'Art*, V, p. 474-477) fait absolument abstraction de ces murs.

4. L'existence de cette salle de douze colonnes n'a jamais été contestée jusqu'ici ; cependant l'aspect du terrain, dont la pente commence justement à cet endroit, paraissait indiquer qu'il ne pouvait y avoir de construction monumentale au delà de la grande salle, du côté nord.

5. Les superbes panneaux représentant des lions et des archers, qui sont actuellement au Musée du Louvre, ont été retrouvés par M. Dieulafoy dans des tranchées pratiquées à une soixantaine de mètres au moins des colonnes extrêmes de l'Apadâna, et de ce fait même, ne semblent pas avoir fait partie de la décoration de la salle du trône (cf. M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 424).

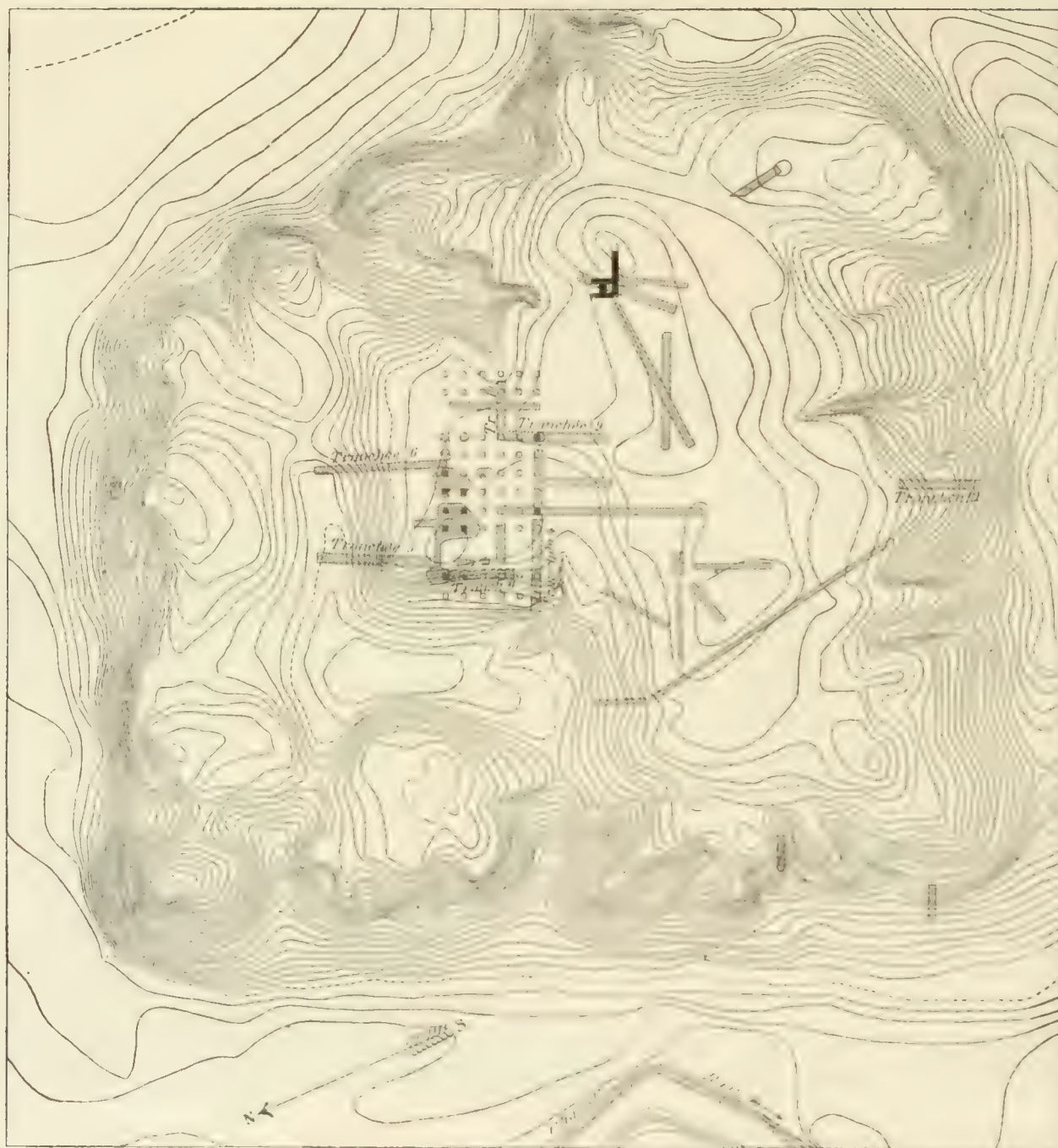







FIG. 80. — CARTE DU TELL DE L'APADANA
D'après les relevés de M. Babin. (M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse.*)

-  Tranchées exécutées en 1898.
-  Travaux antérieurs.
-  Bases de colonnes apparentes avant les travaux de la Délégation.
-  Emplacement des colonnes de l'Apadana.
-  Constructions antiques (murailles).

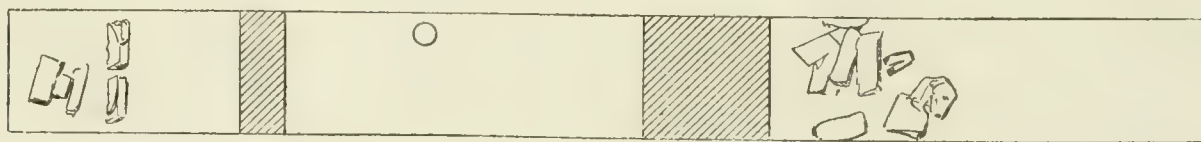
D'un autre côté, nous savons par les inscriptions d'Artaxerxès Mnémon que le monument élevé par lui en remplaçait un autre, construit par Darius et détruit par un incendie sous le règne d'Artaxerxès I^{er}. Il était donc intéressant de chercher à retrouver des traces de ce premier édifice. De même aussi, de nombreux matériaux élamites ayant été retrouvés à quelque distance de là, auprès de la frise des Archers², il était fort possible de retrouver, au-dessous des fondations de l'Apadâna, des traces de grands monuments de cette époque.

Désireux d'approfondir ces différents points, M. de Morgan m'a chargé de la direction des travaux dans cette partie du tell; j'ai donc fait exécuter un certain nombre de tranchées sur le terrain de l'Apadâna et dans ses abords; je les reprendrai ici une à une, remettant à la fin du chapitre l'étude des conclusions imposées par les résultats des travaux.

TRANCHÉE n° 4

Ouverte le 23 janvier 1898 et terminée le 16 février, cette tranchée a 40 mètres de long sur 4 de large et environ 3 mètres à 3^m50 de profondeur moyenne (cube 560 mètres cubes);

Plan de la Tranchée 4.



Coupe de la Tranchée 4.

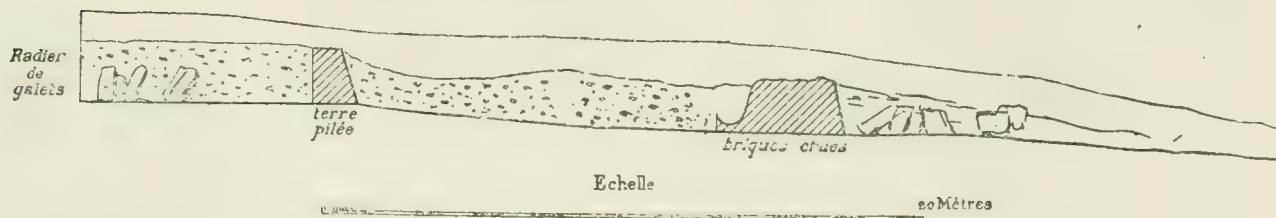


FIG. 81

elle est creusée sur l'alignement de la dernière rangée Sud des colonnes de la grande salle, à partir de l'avant-dernière base, qui se trouve encore en place; elle se dirige de là vers l'ouest et devait ainsi passer sur l'emplacement d'une des colonnes de la grande salle et des deux dernières de la salle adjacente ouest.

1. Inscriptions des bases de colonnes de l'Apadâna de Suse (v. Weissbach, *Die Achämeniden Inschriften zweiter Art*, p. 85; Oppert, *le Peuple et la Langue des Mèdes*, p. 230).

2. M. Dieulafoy, *l'Acropole de Suse*, p. 430. — J'ai remarqué dans la maçonnerie des murs, qui sont encore en place dans cet endroit, de nombreuses briques cuites qui datent incontestablement de l'époque élamite et ont été réemployées par les Achéménides.

Il ne reste pas trace de ces colonnes; on ne voit rien non plus qui puisse faire supposer l'existence d'un mur. Le radier de galets¹ qui recouvrait tout le quartier de l'Apadâna apparaît à 1 mètre de profondeur environ, sous la terre végétale; n'ayant pu, faute de matériel roulant, descendre très profondément dans cette tranchée-ci ainsi que dans les suivantes, je ne puis évaluer l'épaisseur de ce lit de gravier.

Deux murs de soutènement (fig. 81) viennent recouper le radier et, partant du même niveau que lui, descendent aussi à une profondeur impossible à évaluer pour le moment. Le premier de ces murs, le moins considérable, à la limite de la grande salle, est en terre pilée; le second, plus large, au bord de la salle adjacente, est construit en briques crues. Au delà de ce dernier, le radier se perd insensiblement.

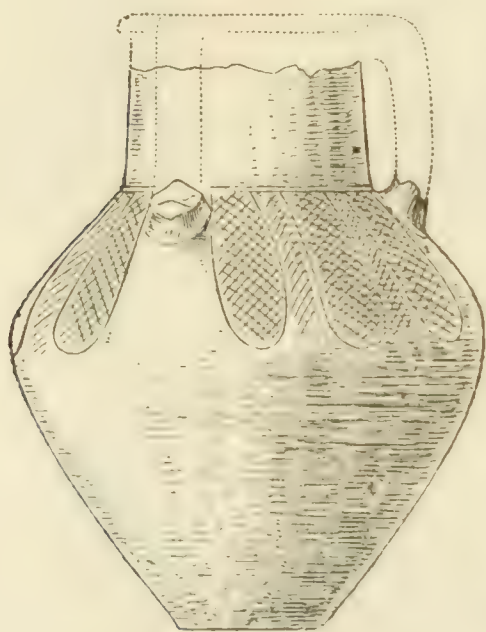


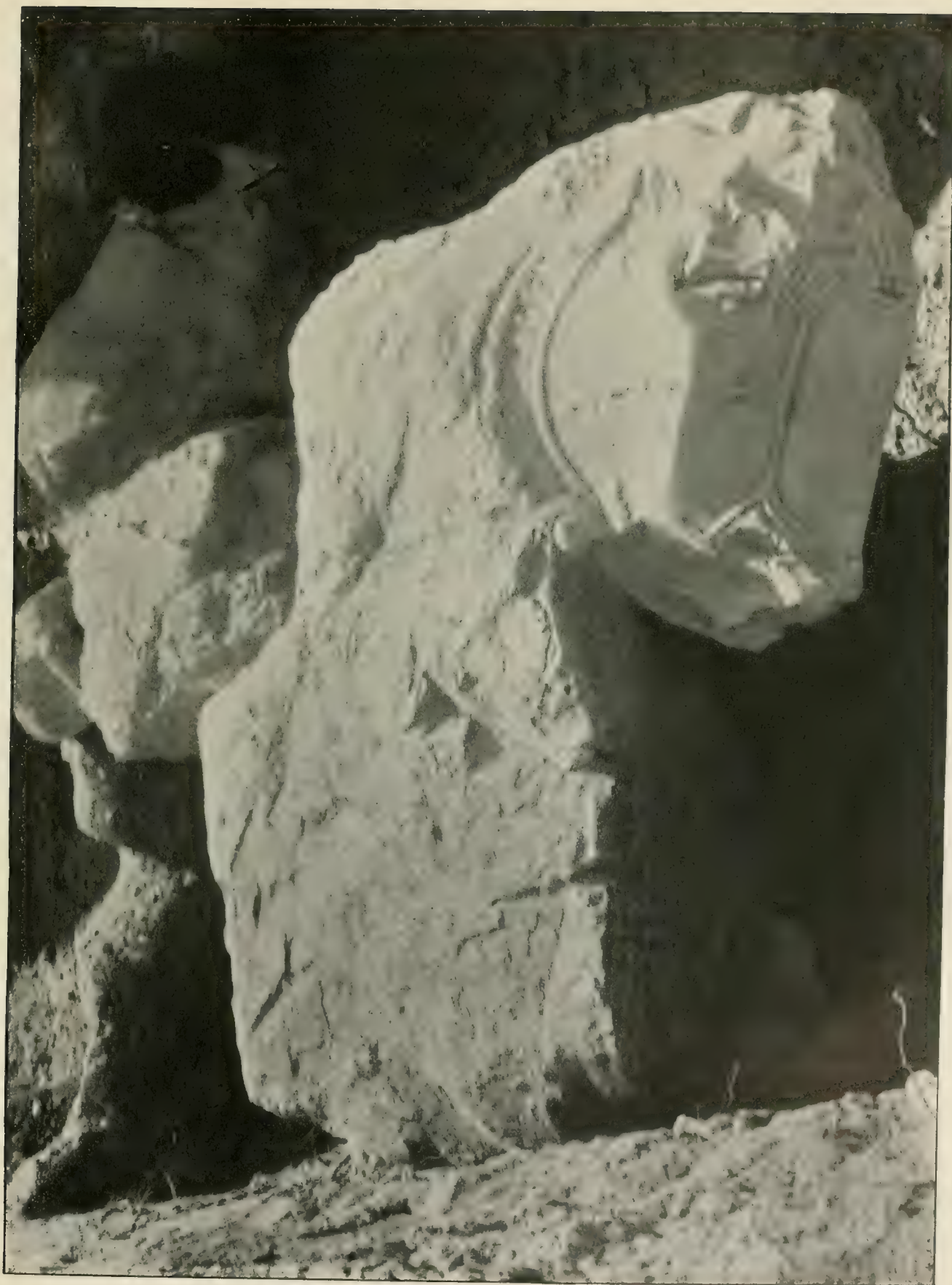
FIG. 82. — VASE EN TERRE JAUNE
1/8 grandeur naturelle

A l'amorce de la tranchée, enfouis au milieu du radier de galets, se trouvaient des fragments de pierre de grandes dimensions, dans lesquels on pouvait encore reconnaître le soubassement d'une colonne à base ronde. Il faut y voir sans doute des vestiges de l'Apadâna de Darius, détruit et nivelé par son descendant. En effet, la colonne du monument d'Artaxerxès qui se trouvait à cet endroit-là devait être, comme les autres, à base carrée. Du reste, le fait que les graviers recouvrent complètement ces fragments vient encore confirmer cette hypothèse.

Plus loin, vers l'autre extrémité de la tranchée, se trouvent de nombreux fragments d'une colonne, dont le plus intéressant, de grandes dimensions et en partie intact, nous donne la moitié d'un de ces grands chapiteaux à têtes de taureaux qui caractérisent les monuments perses. Ce chapiteau provenait sans doute d'une des deux dernières colonnes de la petite salle.

L'époque gréco-persé n'a guère laissé de traces dans cette partie du tell. Il faut signaler cependant la présence d'un puits funéraire sans importance, au tiers de la tranchée, et quelque rares fragments de poterie grossière, dont un vase à peu près complet (fig. 82).

1. Les galets qui composent ce radier proviennent tous du lit de la Kerkha; on y trouve la série des roches dont j'ai reconnu la présence dans les chaînes lours. Lorsqu'en 1891 j'ai relevé le cours du Gamas-âb, du Sein-Mèrré et de la Kerkha, trois tronçons consécutifs du même cours d'eau. La présence d'une masse aussi considérable de galets dans le tell de Suse est une preuve de plus en faveur des changements de position du lit du fleuve. Le sous-sol de la plaine du Chaour est, il est vrai, composé de galets; mais, si les Achéménides eussent extrait les graviers de ces lits, il resterait non loin de l'Apadâna des cavités indiquant la place des anciennes carrières. Il n'en est pas ainsi; nous sommes donc en droit de penser que c'est dans le lit de la Kerkha elle-même, alors très rapproché du tell, que les matériaux furent pris. — (J. M.)



PL. I.

FRAGMENTS D'UN CHAPITEAU ACHÉMÉNIDE
(Apadâna. — Tranchée n° 4)

TRANCHÉE N° 5

Cette tranchée a été ouverte le 23 janvier 1898 et terminée le 16 février; elle a 35 mètres de long sur 4 mètres de large et 3^m50 de profondeur moyenne (cube 490 mètres). Partant de l'angle nord-ouest de la grande salle, à la hauteur du mur présumé, elle se dirige vers le nord, en suivant la pente de la colline, de manière à reconnaître les abords du monument et l'étendue de la terrasse sur laquelle il était construit.

Le radier, découvert d'abord à peu de profondeur (1 mètre environ), se continue parfaitement horizontalement sur une longueur de 8 mètres, sans présenter la moindre trace de mur ou de colonnes (v. le plan fig. 83). Arrivé à cet endroit, il s'arrête brusquement, butant contre un mur en terre pilée, puis reprend au pied de cette muraille, à deux mètres plus bas, forme une seconde

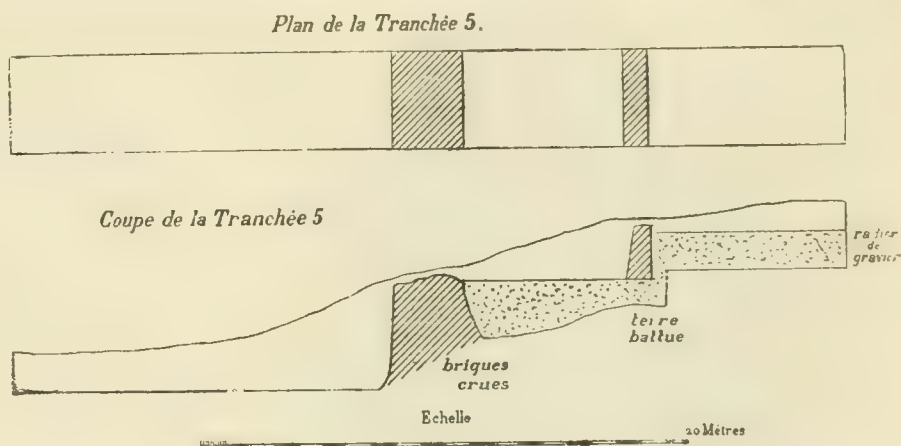


FIG. 83. — PLAN ET COUPE DE LA TRANCHÉE N° 5

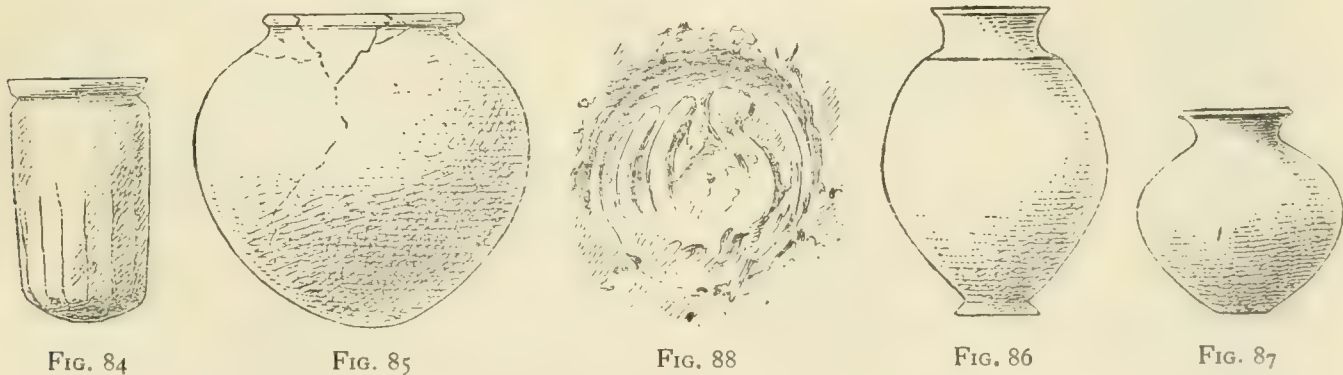


Fig. 84. Vase en terre jaune clair. — Fig. 85. Vase en terre grossière rouge. — Fig. 86 et 87. Vases en terre jaune très clair. — Fig. 88. Estampille sassanide.

terrasse horizontale, large de 6^m65, et s'appuie contre un large mur de briques crues. Au delà, on ne rencontre plus que de la terre végétale.

La coupe de cette tranchée, qui se détache sur le terrain de la manière la plus nette, ne

permet aucune hésitation sur l'existence de cette terrasse inférieure. Le mur qui la domine est recouvert de ce côté d'une épaisse couche de plâtre, parfaitement uni, tandis que celui du bas est nu. Les quelques rares fragments de briques émaillées, trouvés au-dessous de ce dernier mur sont trop insignifiants pour permettre de supposer qu'il était revêtu d'un parement de ce genre.

Quelques vases (fig. 84 à 87) et fragments de poterie sont les seuls vestiges de la période gréco-perse qui aient été trouvés dans la tranchée n° 5. Un de ces morceaux porte une estampille (fig. 88) qui doit appartenir à l'époque sassanide.

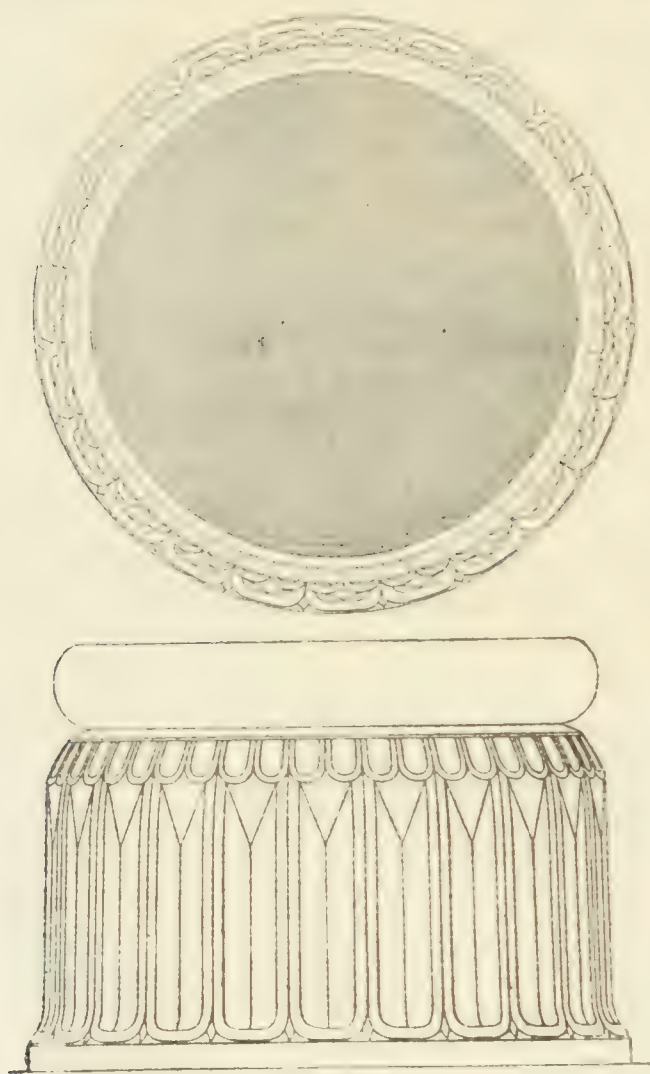


FIG. 89. — BASE DE COLONNE ACHÉMÉNIDE
(1/30 grandeur naturelle)

forme est de la même grandeur, à peu de chose près, que celle des salles extérieures de l'Apadâna, mais elle en diffère absolument par le galbe et les dimensions des détails. L'ornementation est beaucoup plus simple que celle des bases de colonnes d'Artaxerxès II, qui sont

TRANCHÉE N° 6

Tracée dans les mêmes buts et dans la même direction que la précédente, cette tranchée part de l'autre extrémité de la grande salle, au bout de la dernière travée nord. Elle a été ouverte le 23 janvier 1898 et terminée le 28 février. Sa longueur est de 50 mètres, sur une largeur de 4 mètres et une profondeur moyenne de 4 mètres (cube, 800 mètres).

Ici, comme c'était à supposer, nous avons exactement les mêmes dispositions que dans la tranchée 5 : l'absence de traces d'un mur supérieur et de colonnes, du côté de l'amorce, puis les deux étages en terrasse du radier de galets, appuyés chacun sur leurs murs de soutènement. Malheureusement la coupe est beaucoup moins nette, et il n'est pas possible d'en relever exactement les dimensions, car il paraît y avoir eu dans cette région une poussée et un tassement considérables.

Un peu plus loin que le dernier mur de soutènement, à une dizaine de mètres environ, j'ai trouvé, profondément enfouis dans la terre, de nombreux fragments d'une colonne cannelée, et tout à côté, sa base, brisée en deux, mais facile à reconstituer (fig. 89). Cette base campani-

décorées, dans le haut de la campanule, de fleurs de lotus, de disques et de palmettes, tandis qu'un simple rang d'oves se trouve sur celle-ci.

Le style de cette base paraît devoir la reporter à l'époque des premiers Achéménides, et quoiqu'elle ne porte pas d'inscription, je suis très porté à croire qu'elle faisait partie de l'Apadâna de Darius. Ces fragments de grande taille auraient été, lors de la reconstruction du monument, jetés de côté dans un trou, au pied de la terrasse. C'est, me semble-t-il, l'hypothèse la plus plausible.

Fort peu de petit objets ont été trouvés dans cette tranchée : une dizaine de petits fragments de briques émaillées achéménides, et quelques vases grossiers de basse époque (fig. 90 et 91).



FIG. 90



FIG. 91

VASES EN TERRE JAUNE

TRANCHÉE N° 9

Les travaux de cette tranchée ont été commencés le 17 février 1898 et terminés le 18 mars, sur une longueur de 48 mètres, avec 4^m30 de largeur, et 4 mètres en moyenne de profondeur (824 mètres cubes). Elle se dirige au nord, en suivant la rangée extérieure est des colonnes de

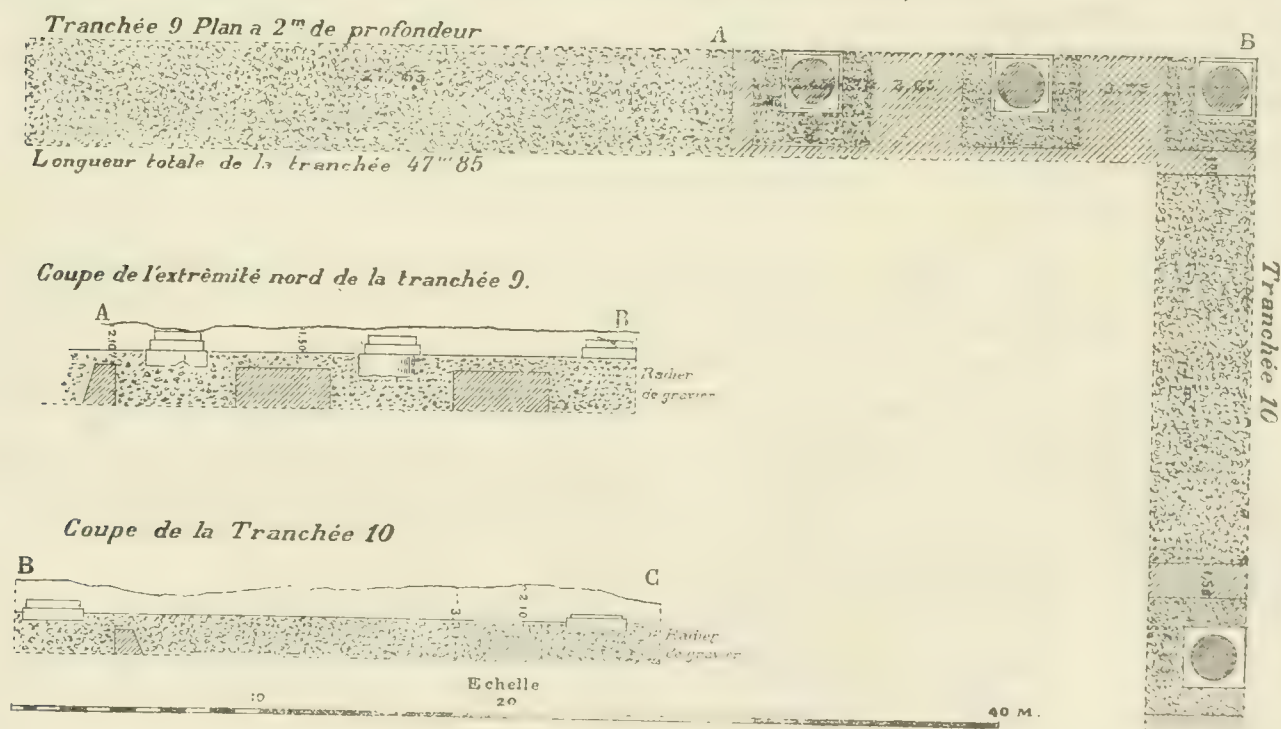


FIG. 92. — PLAN ET COUPE DES TRANCHÉES N°S 9 ET 10

la grande salle, dont la base extrême était déjà visible avant les fouilles, et se prolonge au sud, dans le même alignement (cf. le plan, fig. 92).

Dès les premiers coups de pioche apparurent deux bases de colonnes suivant celle qui était déjà apparente. Celle-ci repose sur de grosses pierres mal équarries, encastrées dans le lit de graviers, tandis que la suivante est supportée par un tambour de colonne plus ancien, à peine dégrossi, et que la troisième est simplement posée sur le radier de galets.

A 0^m80 environ au-dessous de la surface, parfaitement plane, du radier, apparaissent au-dessous des entrecolonnements, dans les deux sens, d'énormes murs en briques crues, larges de 3^m75, qui se recoupent à angle droit. L'intervalle laissé entre ces murs forme donc de grands trous carrés qui sont comblés avec des galets pour pouvoir servir de support aux colonnes. Un mur beaucoup plus petit (1 mètre de large au sommet), avec un fruit très accentué du côté extérieur, règne tout autour de la grande salle.

Le gravier est universellement connu comme étant incompressible : c'est certainement la meilleure base qu'on puisse donner à un grand édifice, aussi est-on surpris de trouver ici, au milieu d'un radier d'une si grande épaisseur, un système de fondations aussi compliqué. Il faut cependant croire, sans nul doute, que l'architecte perse craignait un tassement par suite du poids considérable de colonnes et imagina par surcroît de précaution cette sorte de damier ou de gril gigantesque, qui, s'il n'était pas absolument nécessaire, n'en concourait pas moins à la solidité de l'édifice.

Toute la partie sud de la tranchée s'étend au delà du petit mur de soutènement dont j'ai parlé tout à l'heure et qui borde la grande salle de l'Apadâna. Sur toute cette étendue, il n'y a pas trace de constructions achéménides ; le radier de galets se continue, parfaitement horizontal et uniforme, sans aucun mur de soutènement.

TRANCHÉE N° 10

Ouverte le 6 mars 1898 et terminée le 25 mars, cette tranchée a 25 mètres de long sur 4 mètres de large et 3 mètres de profondeur (cube, 26,1 mètres). Partant de la troisième colonne, à l'extrémité nord de la tranchée n° 9, elle fait un angle droit avec celle-ci et se dirige vers l'est pour retrouver les colonnes correspondantes de la petite salle (cf. le plan, fig. 92).



FIG. 93

VASE EN TERRE ROSE
À ÉMAIL BLEU

La première base de colonne a effectivement été retrouvée encore en place, mais au delà se trouve un petit ravin creusé par les pluies, dans lequel vient déboucher la tranchée.

Le radier de galets se continue, parfaitement horizontal, entre les deux salles, mais je n'ai pu découvrir au-dessus la moindre trace d'un mur les séparant. Le système des fondations est le même que celui de la tranchée précédente, c'est-à-dire un petit mur de briques le long de la grande salle, un autre semblable le long de la petite, et absolument rien d'autre que des

galets entre les deux. C'est du reste exactement ce qui avait été retrouvé dans la tranchée n° 4. A côté de la base de colonne de la petite salle, on voit encore l'amorce du gros mur de soutènement qui devait la séparer de la suivante, mur qui a été pour la plus grande partie emporté dans le ravin.

De même que la tranchée n° 9, celle-ci a donné fort peu d'objets ou de fragments de basse époque; il n'y a guère à citer qu'un petit vase émaillé (fig. 93).

TRANCHÉE N° 11

J'ai ouvert les travaux dans cette tranchée le 11 mars 1898 et les ai cessés le 25, sur une longueur de 30 mètres, avec une largeur de 3^m50 et une profondeur moyenne de 2^m50 (cube, 250 mètres). Cette fouille a été pratiquée sur l'alignement de la première rangée de colonnes de la petite salle ouest (cf. le plan, fig. 94).

Du côté nord, la première base était visible; les deux suivantes se trouvaient presque à fleur de sol. Quant à la quatrième, elle a complètement disparu, mais de nombreux fragments de colonne occupaient l'emplacement où elle se trouvait jadis.

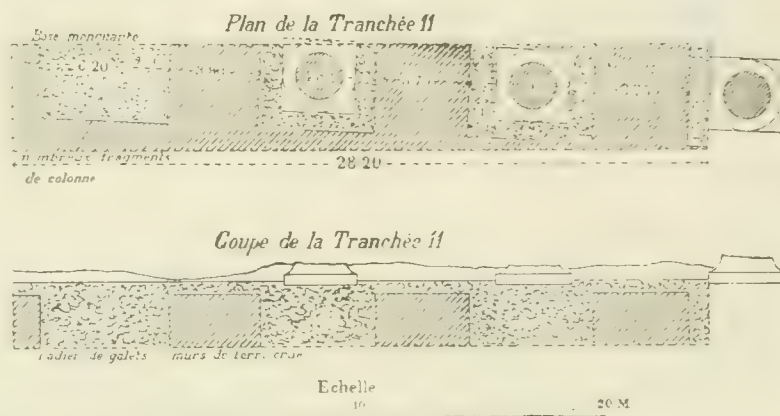


FIG. 94. — PLAN ET COUPE DE LA TRANCHÉE 11

De même que dans la grande salle, nous retrouvons ici le grand radier de galets, sur lequel reposent les bases de colonnes, sans aucune autre fondation, et au-dessous de la surface, les mêmes gros murs de briques crues se recoupant. Les dimensions sont exactement les mêmes, à cette petite différence près que les murs de soutènement sont un peu plus élevés et arrivent ici plus près de la surface du lit de graviers.

TRANCHÉE N° 12

Le plateau de l'Apadâna forme une terrasse qui s'étend assez loin du côté sud et se termine à deux cents mètres environ du monument par des pentes raides qui descendent vers la Place d'Armes. L'aspect du terrain pouvait faire supposer qu'il devait exister en cet endroit un grand mur, peut-être un escalier monumental, semblable à celui de Persépolis¹. Dans le cas où cette supposition se serait trouvée justifiée, on aurait dû retrouver dans cet endroit, sinon de grands bas-reliefs, du moins des traces d'une décoration polychrome.

En vue de reconnaître ce point du tell, j'y ai fait faire du 18 mars au 12 avril 1898, un

1. M. Dieulafoy place en cet endroit, dans sa reconstitution de la ville royale de Suse, un grand escalier à double rampe.

grand sondage, dans l'axe de l'Apadâna, sur la pente du coteau. Cette tranchée a 30 mètres de long, 4 mètres de large, et descend en gradins, avec une profondeur moyenne de 4^m50 (540 mètres cubes).

Ici aucune de mes suppositions n'a été confirmée: je n'ai rencontré que de la terre végétale, dans laquelle se trouvaient à peine çà et là quelques fragments insignifiants de briques émaillées.

RÉSUMÉ DES CONCLUSIONS

En parlant de chaque tranchée, et spécialement à propos de celle qui porte le n° 9, j'ai indiqué le système des fondations employé par les architectes de l'Apadâna, qui est en somme le document le plus intéressant livré par ces fouilles; je n'ai donc plus à y revenir ici. Par contre, il

me reste à énumérer les conclusions auxquelles je suis parvenu au sujet des différents points dont j'ai parlé en commençant, et en vue desquels ces travaux ont été exécutés.

La supposition de M. Dieulafoy, fort plausible au point de vue architectural, qui consiste à séparer les salles de l'édifice d'Artaxerxès par de grands murs, n'a pu être confirmée. Les nombreuses coupes que m'ont données les tranchées n'indiquent en aucun point des traces de ce mur. De plus, le système des fondations paraît indiquer que chacune des salles formait par elle-même un tout et n'était pas reliée aux autres. Je n'ai trouvé non plus nulle part un dallage dont les interruptions pourraient montrer la place du mur: sur le radier de galets, dont la surface est parfaitement bien conservée, on ne trouve absolument que de la terre.

Les tranchées n°s 5 et 6 n'ont rien donné qui puisse faire croire à l'existence d'une petite salle du côté nord. Bien plus, la disposition du terrain en terrasses dans cette partie du tell me permet de croire tout le contraire: en effet, la terrasse supérieure, qui est au niveau du sol de la grande salle, est trop étroite en ce point, de trois ou quatre mètres au moins, pour avoir

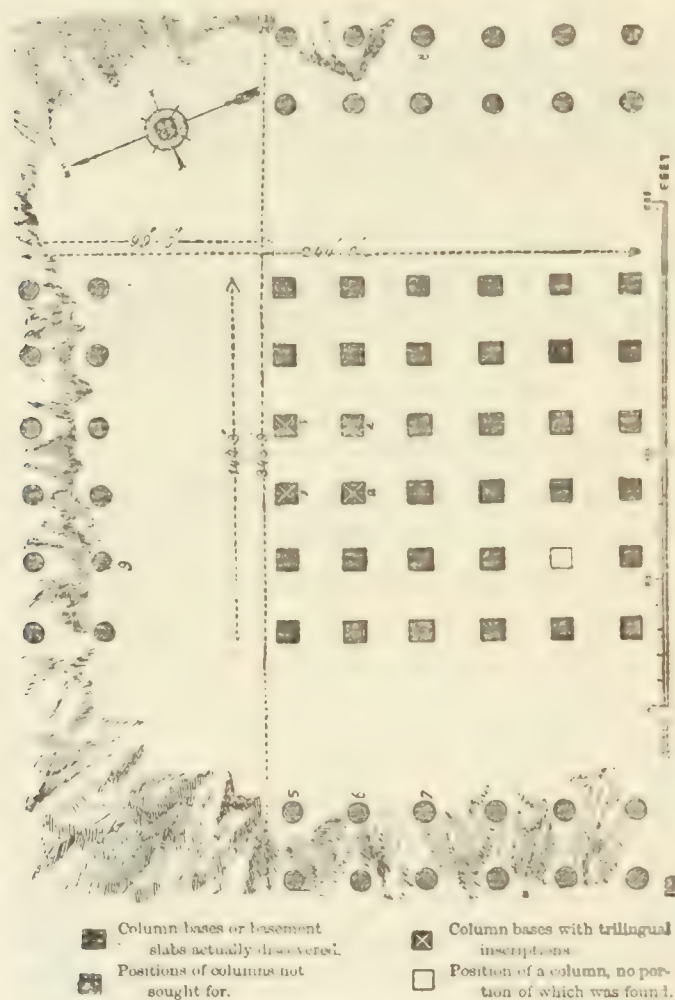


FIG. 95. — PLAN DE L'APADÂNA D'APRÈS LOFTUS

pu supporter un double rang de colonnes, et la rangée extérieure aurait dû tomber en dehors du mur séparant les deux terrasses, ce qui n'est pas admissible.

Les travaux que Loftus¹ avait entrepris sur le site de l'Apadâna lui avaient permis d'en relever un plan très intéressant que je reproduis ici (fig. 95). Il n'a, de même que moi, pas retrouvé de traces de murs séparant les salles, et quant aux quatre colonnes vues par lui du côté nord, qui lui ont fait supposer la présence d'une salle semblable à celles de l'est et de l'ouest, il ne donne malheureusement aucun détail; ces bases ne sont plus visibles maintenant, mais d'après ses relevés et la structure du terrain, je serais porté à croire qu'il y avait en cet endroit un simple rang de colonnes bordant la terrasse.

Pour ce qui est de la décoration de l'Apadâna en briques émaillées, nous savons que les panneaux des archers et des lions ont été retrouvés assez loin du monument. Ils faisaient sans doute partie d'un autre édifice, car on ne retrouve sur le terrain même de la salle du trône d'Artaxerxès aucune trace de briques en relief semblables. De même que sur tous les points du tell, où on trouve quelques rares fragments de briques portant des ornements

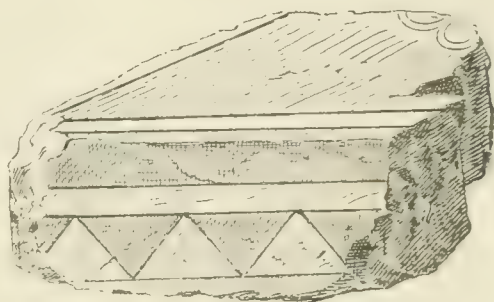


FIG. 96. — BRIQUE ÉMAILÉE ACHÉMÉNIDE
(APADÂNA)

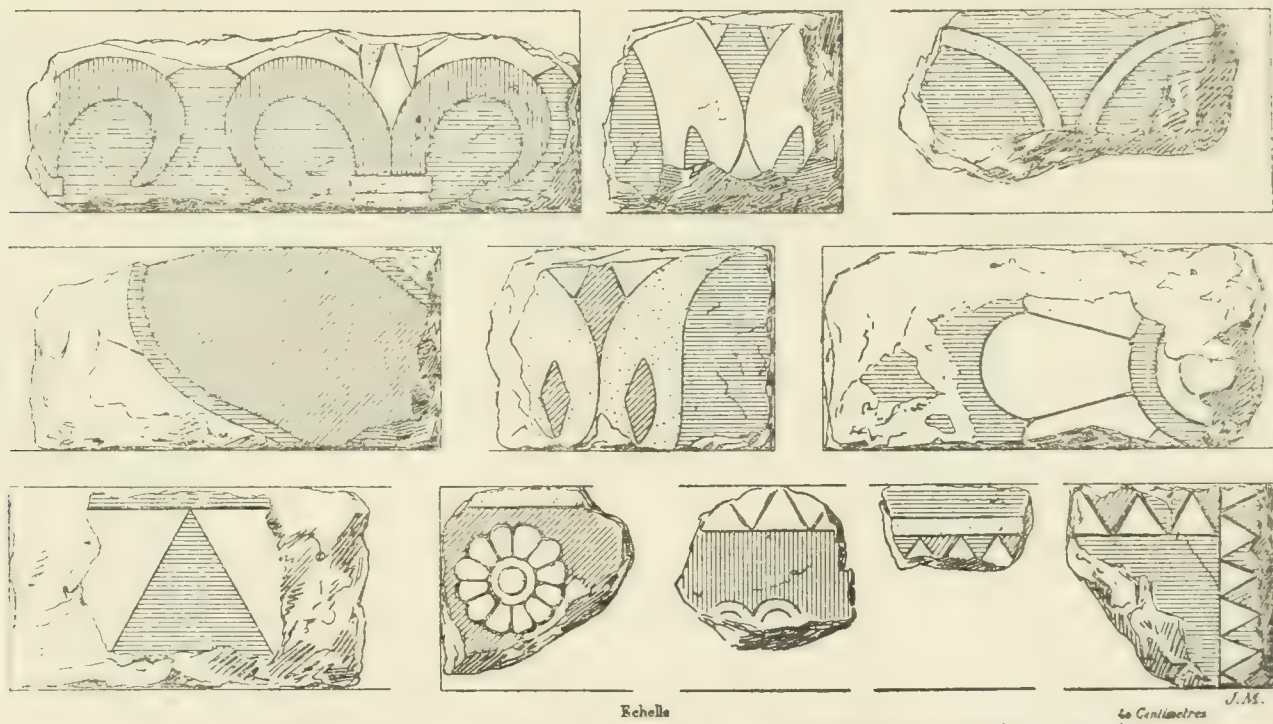


FIG. 97 A 107. — FRAGMENTS DE BRIQUES ÉMAILÉES PROVENANT DES TELLS DE SUSE

géométriques, mais en bien trop petite quantité pour permettre de supposer en cet endroit la présence d'une grande décoration monumentale. Les figures 96 à 107 montrent les mieux

1. *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana*, p. 364-380.

conservés de ces fragments qui sont toujours des mêmes types et proviennent de toutes les parties du tell autant que de l'Apadâna même.

Le premier soin des architectes d'Artaxerxès a été de préparer au monument qu'ils voulaient construire une base considérable, et d'enlever avec grand soin toutes les ruines qui pouvaient se trouver en cet endroit, pour y substituer leur radier de galets. C'est à ce fait que nous devons de ne plus guère retrouver de traces de l'édifice de Darius. J'ai cependant cité quelques fragments, enterrés profondément dans le lit de gravier ou rejetés en dehors, que je crois pouvoir attribuer à ce premier monument, entre autres la base de colonne de la tranchée n° 6. Ces débris sont du reste trop peu importants pour y insister ici.

Quant aux matériaux élamites, il n'en a pas été retrouvé la moindre trace dans les fouilles exécutées sur le terrain même de l'Apadâna. Un seul fragment de brique portant une inscription de Choutrouk Nakhounta provient de la tranchée n° 12, donc tout à fait en dehors du monument.



FIG. 108. — PESON EN CALCAIRE
(tell de l'Apadâna)

TRAVAUX AU TELL DE LA CITADELLE

TRAVAUX SOUTERRAINS

PAR J. DE MORGAN

Devant une masse aussi considérable qu'est le tell de la Citadelle de Suse, l'amoncellement de débris le plus élevé qui, avec Birs-Nimroud, existe en Chaldée, un grand nombre de problèmes se posaient, quant au procédé de fouilles à employer, et la solution de ces questions dépendait uniquement du niveau auquel se trouvent les couches renfermant les monuments les plus intéressants.

L'inspection des flancs du tell m'avait appris que les assises inférieures sont composées de restes préhistoriques, vases peints et silex taillés, celle de la surface m'apprenait que les couches supérieures comprenaient des décombres d'époques arabe, sassanide, gréco-parthe et perse achéménide. Il restait à connaître l'épaisseur de ces débris que je qualifierai de récents et à savoir à quelle profondeur commençaient les constructions élamites.

Le ravin des Lentilles et la tranchée ouverte par Loftus me fournirent, il est vrai, quelques indications à ce sujet. Dans les déblais de Loftus, j'ai rencontré une quinzaine de fragments de briques portant des textes élamites, mais rien ne prouvait que ces briques n'eussent pas été remaniées. Toutefois, j'étais ainsi amené à penser que le ravin des Lentilles n'était pas éloigné de monuments très anciens.

Quant à la profondeur à laquelle il était nécessaire de descendre pour atteindre le niveau de ces monuments, et à celle qui marque la transition entre les restes préhistoriques et historiques, je ne pouvais m'en faire idée que d'une manière trop vague pour baser sur mon opinion le système de fouilles que je devais adopter.

Ces considérations, je les connaissais dès 1891, aussi en venant de Téhéran, en octobre-novembre 1897, avais-je pris la précaution d'emmener avec moi un chef puisatier, dans le but d'opérer des travaux souterrains, soit horizontaux, soit verticaux, suivant les besoins, afin d'obtenir des coupes très nettes que les flancs du tell ne pouvaient m'offrir avec précision.

Une seconde inspection détaillée que je fis du terrain, dès mon arrivée à Suse, m'engagea à choisir comme point d'attaque l'extrémité méridionale du tell de la Citadelle et à procéder par galeries de mines s'avancant toutes vers le centre du monticule et régulièrement espacées en hauteur.

Je devais obtenir ainsi, en projetant toutes mes galeries sur un même plan, une coupe du

tell, reconnaître les divers niveaux et voir si, contrairement à toute probabilité, il existait au centre de la colline un premier monticule naturel, enveloppé depuis par les débris. La constitution géologique de la plaine ne donnait que fort peu de probabilité à cette hypothèse, cependant rien ne s'opposait à ce qu'antérieurement à la construction de Suse il existât en ce lieu un pointement rocheux analogue à ceux des environs d'Ahwaz.

Le tell présentant à sa pointe méridionale une hauteur de 34 mètres, j'y ouvris cinq galeries. L'exploration complète en réclamant sept, je commençai par le milieu de la pente, réservant pour plus tard, s'il était nécessaire, de creuser les deux galeries extrêmes.

Voici le tableau donnant la position relative de ces divers travaux, leur longueur et les époques auxquelles les galeries ont été commencées et abandonnées.

La section est la même pour toutes les galeries, elle est de 0^m80 de largeur sur 1^m90 de hauteur.

		ALTITUDE AU-DESSUS DE LA PLAINE	HAUTEUR AU-DESSOUS DU SOMMET DU TELL	LONGUEUR	DATES	
					OUVERTURE	FIN
1	Galerie A	—	—	—	—	—
2	» B	10 ^m 93	24 ^m 90	45 ^m 00	18 décem. 1897	20 févr. 1898
3	» C	14 ^m 30	20 ^m 70	38 ^m 90	9 janv. 1898	1 mars 1898
4	» D	18 ^m 20	16 ^m 80	55 ^m 00	23 décem. 1897	2 mars 1898
5	» E	21 ^m 00	12 ^m 95	40 ^m 00	12 janv. 1898	1 mars 1898
6	» F	25 ^m 07	8 ^m 90	45 ^m 00	13 janv. 1898	1 mars 1898
7	» G	—	—	—	—	—

La longueur totale des travaux en galeries s'élève donc à 253^m90.

Le volume enlevé est de 340 mètres cubes.

Les régions explorées sont donc :

Gal. B de la cote 10,93 à la cote 12,83

» C	»	14,30	»	16,20
» D	»	18,20	»	20,10
» E	»	21,00	»	22,90
» F	»	25,07	»	26,97

et les régions inexplorées :

0,00 à la cote 10,93, sol de la galerie B

12,83	»	14,30	»	C
16,20	»	18,20	»	D
20,10	»	21,00	»	E
22,90	»	25,07	»	F
26,97	»	33,97,	cote du sommet du tell.	

La partie verticale explorée est donc de 9^m50, par bandes réparties régulièrement sur la portion médiane d'une hauteur de 33^m97.

Les deux régions inexplorées, à la base (10^m93), et au sommet (7 mètres), correspondent l'une aux restes préhistoriques, l'autre aux constructions d'une antiquité moyenne qu'il m'était possible d'explorer par des tranchées de surface. Cette zone a d'ailleurs été examinée à l'aide d'un puits creusé au point le plus élevé du tell jusqu'à 9^m50 de profondeur, et à la pointe septentrionale du tell par quatre autres puits descendant jusqu'à 12 mètres.

Je ne me faisais d'avance aucune illusion sur les résultats que devaient me donner les travaux souterrains; je savais que par suite de l'exiguïté du cube de terre que je pouvais enlever ainsi, je ne devais m'attendre à recueillir que des indications sur la nature des diverses couches du tell, et que si le hasard voulait que je rencontrasse un grand monument, je serais obligé de procéder par tranchées à ciel ouvert si je voulais en faire une étude sérieuse.

Quoi qu'il en soit, ces travaux me furent d'une très grande utilité, comme on s'en rendra compte par l'exposé suivant des résultats de chacune des galeries.

GALERIE B. — Dès l'ouverture de ce travail, j'ai rencontré une terre argileuse jaune, très fine, compacte et dure sous l'outil, contenant en assez grande quantité des fragments de vases couverts de peinture, de rares silex taillés et quelques galets.

La poterie de ce niveau est toujours très fine. J'en donnerai plus loin une description détaillée.

GALERIE C. — On rencontre encore à ce niveau la même terre argileuse jaune, mais souvent elle est mélangée de lits irréguliers et d'amas de cendre et de charbon.

La céramique change de nature, elle renferme encore, il est vrai, des poteries fines, mais en petite quantité, et les vases de terre grossière, avec ou sans ornements, prédominent dans les déblais.

Les silex taillés sont plus nombreux que dans les assises inférieures; ce sont des éclats,



FIG. 109
Broyeur en grès rouge (Galerie B)



FIG. 110
Cylindre en terre cuite (Galerie B)

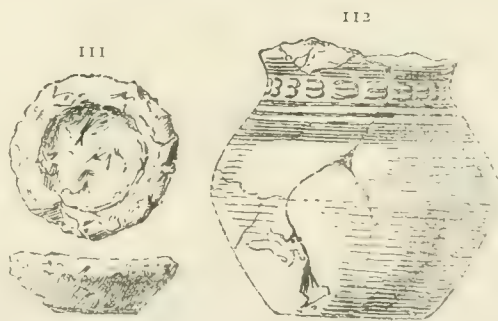


FIG. 111-112
111. Vase ébauché en calcaire noirâtre (Galerie C).
— 112. Vase en terre rouge peinte en jaune et décorée en brun (Galerie C)



FIG. 113
Broyeur en grès jaune (Galerie C)

quelques rares nucléi, et parmi ces objets, des éléments de faucilles en silex semblables à ceux qu'on trouve dans les stations préhistoriques de l'Égypte.

GALERIE D. — Ce travail a été creusé en entier dans une épaisse couche composée de cendres, de charbon, de très nombreux tessons de vases, de silex taillés et d'ossements plus ou moins calcinés. Ces débris ne se trouvaient pas répartis d'une façon régulière, ils existaient à l'état d'amas, sans ordre et sans position digne d'être notée.

Les vases sont très grossiers; à peine rencontre-t-on parfois quelques fragments portant des

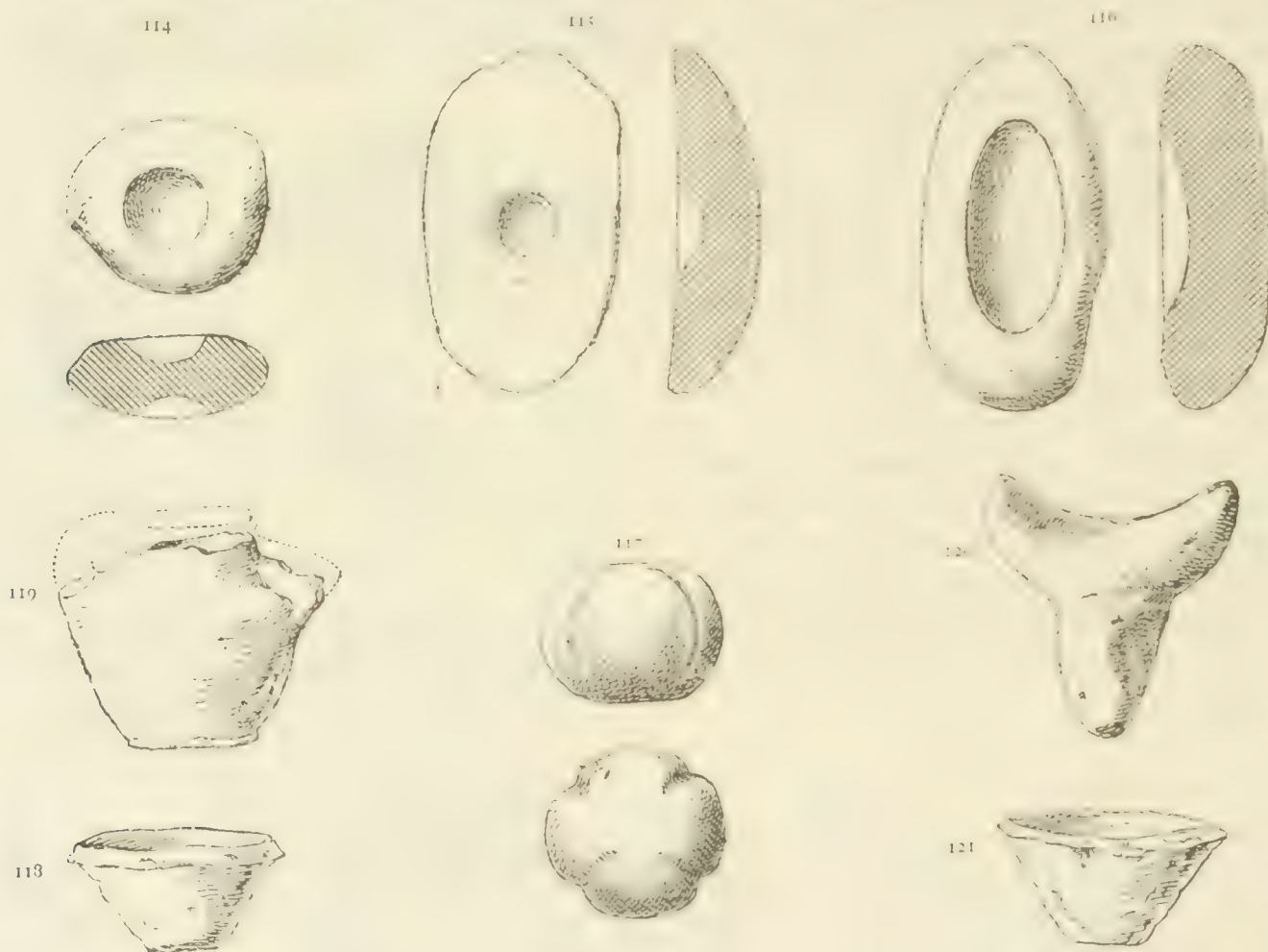


FIG. 114 A 121

114. Masse ébauchée en calcaire blanc. Gal. D. — 115. Mortier? en grès. Gal. D. — 116. Mortier en grès jaune. Gal. D. — 119. Terre rougeâtre, à la main. Gal. D. — 118. Terre jaunâtre, à la main. Gal. D. — 117. Peson en calcaire blanc. Gal. D. ép. indét. — 120. Amulette de terre jaune. Gal. D. — 121. Terre jaunâtre, à la main. Gal. D.

peintures rudimentaires; beaucoup sont simplement façonnés à la main sans le secours du tour; d'autres sont tournés et grossièrement ornés d'une ou de plusieurs lignes ondulées, tracées à l'aide d'un roseau pointu.

Le niveau de la galerie D est, par excellence, celui des nucléi et des pierres taillées: éclats

de silex et nucléi s'y rencontrent en amas considérables et par milliers ; il semblerait que les ouvriers soient venus dans cette partie du tell jeter les débris de leurs ateliers. Parmi tous ces éclats je n'en ai rencontré aucun, sauf quelques éléments de faucilles, qui eussent été retouchés.

Je dois signaler également, comme provenant de ces couches, quelques masses d'armes formées d'un galet circulaire et plat, percé en son milieu.

Des mouvements considérables de terre ayant été opérés dans le tell de Suse, tant à l'époque élamite qu'à celle des Achéménides, on rencontre fréquemment, à tous les niveaux, des silex taillés et des fragments de vases peints, mais les gisements naturels de ces objets semblent être concentrés dans les couches inférieures du tell, et plus spécialement entre 15 et 20 mètres au-dessus de la plaine.

GALERIE E. — A ce niveau (21 mètres), s'opère un nouveau changement ; avec les masses d'armes en pierre, les éclats de silex, les nucléi, les vases grossiers, on trouve quelques fragments de briques cuites ; le sol est formé de débris de tous genres, tessons de vases, cendres et morceaux de charbon, os brisés ou calcinés, enfin tout ce qui constitue les issues des villes pendant la période historique.



FIG. 122

Cône d'argile rouge percé de trous (Galerie E).



FIG. 123

Calcaire bitumineux noir (Galerie E)

GALERIE F. — C'est surtout dans ce niveau que les changements sont les plus frappants : nous nous trouvons alors en présence des débris d'une civilisation très avancée, en possession des métaux et des principales lois de la construction.

Dès l'ouverture, j'ai rencontré des décombres de monuments écroulés, mélangés de cendres, de charbon, de fragments de vases, tous en terre grossière jamais vernissée. A 42 mètres de l'ouverture, se trouvait une muraille bâtie en briques du type de celles qui portent des textes élamites, mais ne fournissant elles-mêmes aucune inscription. Plus loin, à 45 mètres, était un puits large de 0^m70 environ et garni de gros tuyaux de terre régulièrement percés ; les divers tubes sont scellés entre eux au plâtre.

Ce puits semble être de basse époque, si j'en juge par ceux du même genre que nous rencontrons fréquemment dans les tranchées à ciel ouvert : il avait été creusé pour l'écoulement des eaux ménagères.

J'étais décidé à ouvrir une galerie G, à 5 mètres environ au-dessous du sommet du tell, quand les travaux de la tranchée n° 7 dont il sera parlé plus loin atteignirent les niveaux supérieurs des monuments élamites, à 4^m50 de profondeur moyenne. Cette galerie devenait dès lors inutile.

Les travaux souterrains nous permettent d'établir une coupe très complète de cette portion du tell, et de l'inspection des pentes dans les autres parties nous pouvons conclure à l'homogénéité des diverses parties du monticule.

A la base, jusqu'à environ 16^m20 de hauteur au-dessus de la plaine, le tell renferme quelques silex taillés et un assez grand nombre de fragments de poteries fines ornées de peintures soignées. Ces couches, que je désigne parfois sous le nom de *préhistoriques*, remontent à l'antiquité la plus

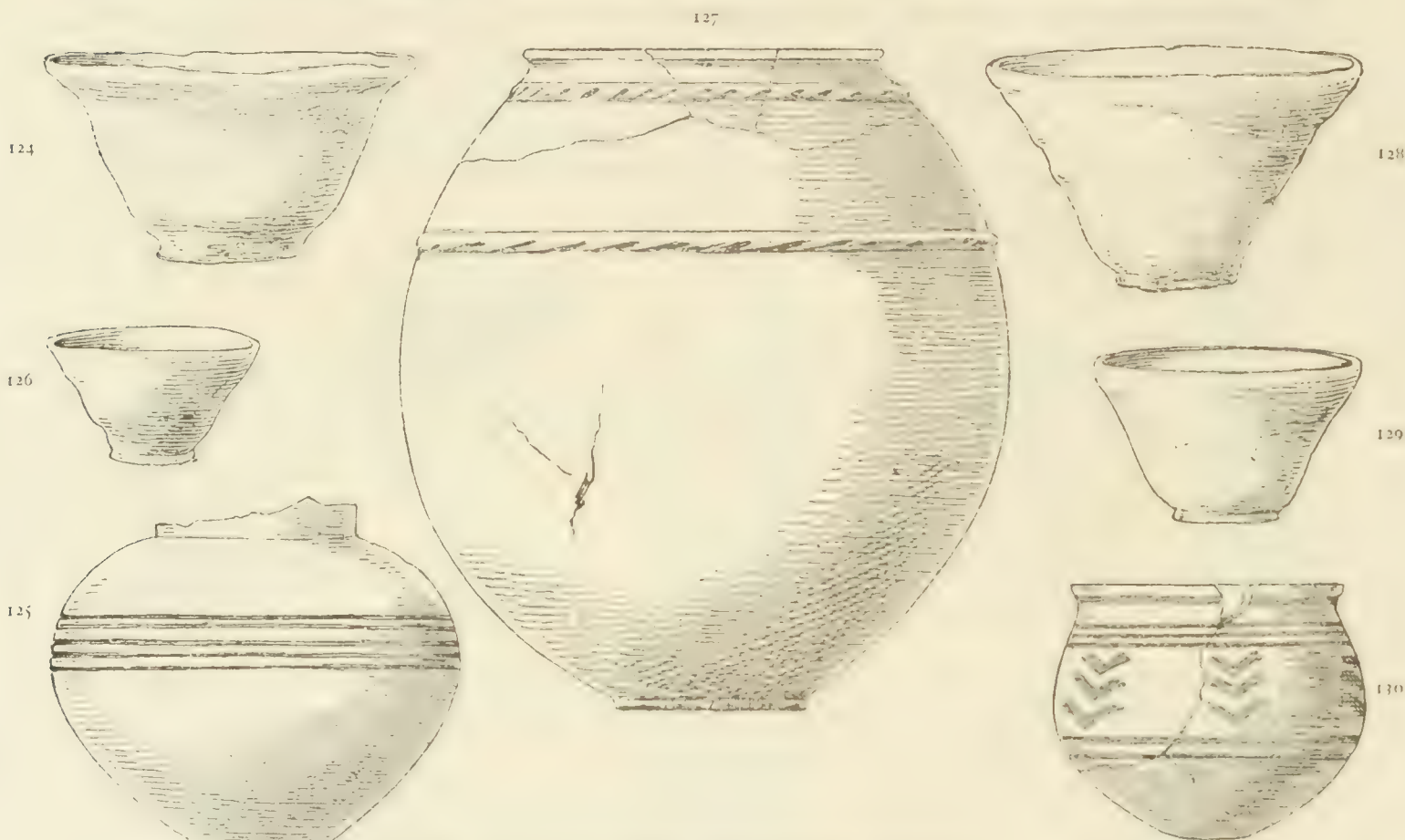


FIG. 124 A 130. — VASES TROUVÉS DANS LA GALERIE F

124. Terre rouge jaune. Gal. F. — 125. Terre rouge jaune. Gal. F. — 126. Terre jaune avec peintures brunes. Gal. F à 43^m80 de l'ouverture (Époque indéterminée). — 127. Terre jaune. Section elliptique. Ouverture D = 29, d = 25. Époque élamite. Gal. F à 43^m80 de l'entrée. — 128. Terre rouge jaune. Gal. F. — 129. Terre rouge jaune. Gal. F. — 130. Terre rouge, peinture noire. Époque indéterminée. Gal. F, 43^m86 de l'entrée.

reculée ; toutefois, les restes qu'on y rencontre montrent que déjà les habitants du site de Suse jouissaient d'un état de civilisation très avancé. Nous ne pouvons encore dire s'ils possédaient déjà l'usage des métaux.

De 18^m20 à 20^m10, nous nous trouvons en face d'une civilisation qui semble avoir été beaucoup moins avancée que la précédente. Les vases sont grossiers, et leurs peintures montrent une décadence marquée dans les arts. Il semblerait qu'un peuple nouveau fût venu à Suse arrêter les progrès et effacer la civilisation primitive. Les silex taillés, surtout les nucléi sont extrêmement abondants.

Il n'est pas possible de dire si ces nucléi furent taillés par des peuples ne connaissant pas les métaux, ou si, comme le fait eut lieu dans bien des pays, ils ne résultent pas uniquement d'an-

ciens usages conservés dans les cérémonies religieuses. Par eux-mêmes ils ne nous apprennent absolument rien.

La troisième zone, qui s'étend depuis la cote 21 mètres jusqu'au sommet du tell, renferme certainement des restes historiques. Son épaisseur est de 12^m97, et nous savons qu'environ 4^m50 au-dessous de la surface sont occupés par les décombres des époques arabe, sassanide, parthe, séleucide et achéménide, correspondant à vingt-cinq siècles environ. L'épaisseur des restes élamites est donc de 8 à 9 mètres, c'est là que s'entassent les décombres des temples que les rois de l'Élam et que les patésis des temps plus anciens édifièrent aux dieux susiens, c'est là que gisent encore les débris de leurs statues et de leurs stèles. Les fouilles nous ont déjà révélé la partie supérieure de cette couche épaisse, mais les lits inférieurs réservent encore bien des surprises, car d'après quelques indices certains, nous sommes en droit de penser que Suse vit les premiers efforts de l'écriture cunéiforme, qu'elle connut les hiéroglyphes d'où découle ce système.

Nous ne pouvons être certains que, sur certains points, les restes historiques ne descendent pas au-dessous de la cote 21 mètres. Des galeries de dimensions aussi réduites ne peuvent nous apporter aucune preuve négative, mais ces travaux nous ont permis de dessiner à grands traits l'histoire du tell de Suse et de connaître la nature des couches que nous rencontrerons dans les tranchées à ciel ouvert.

TRAVAUX EN TRANCHÉES

PAR J. DE MORGAN

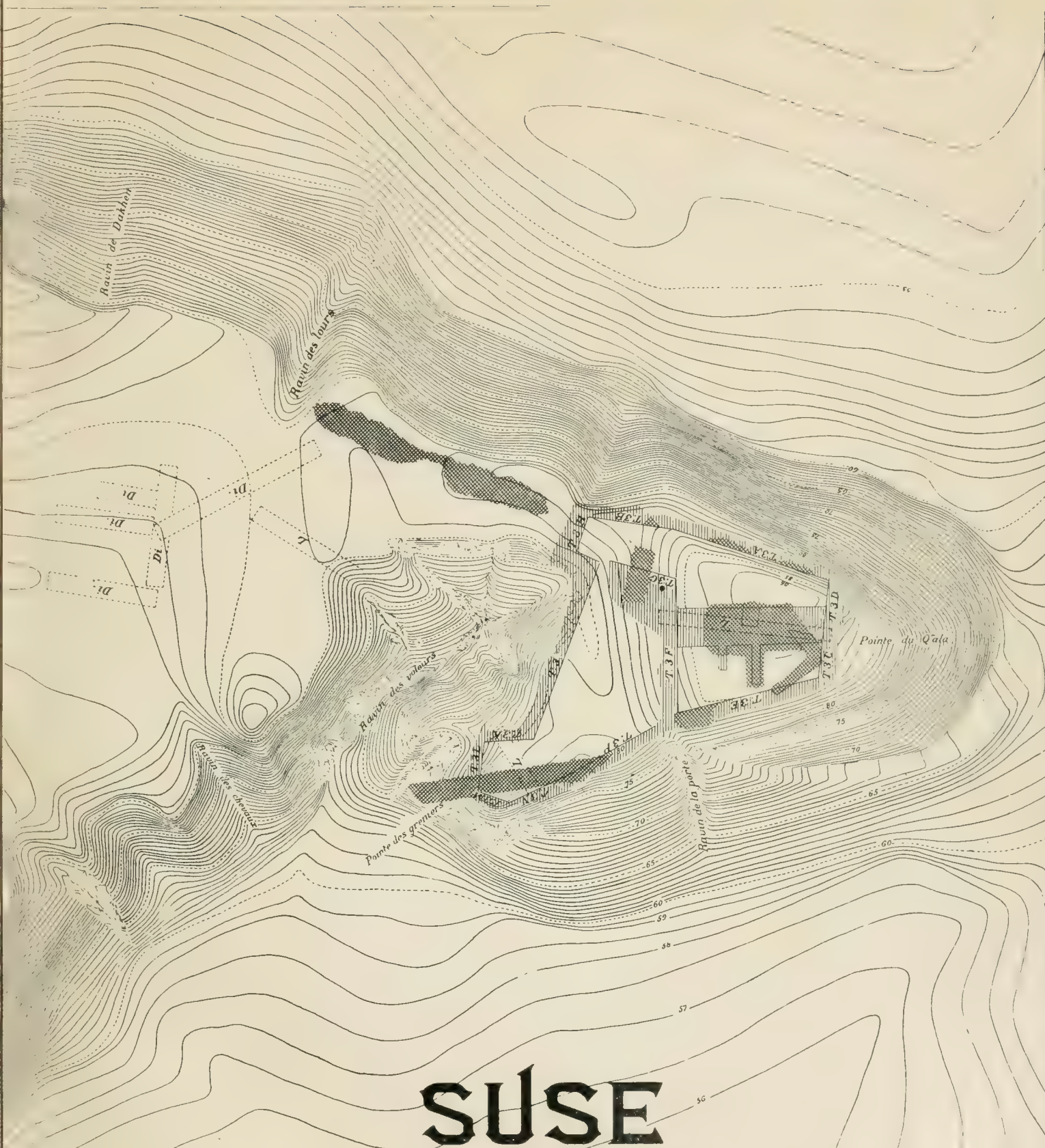
Avant de parler des grandes tranchées exécutées sur le tell de la Citadelle, en vue de son exploitation méthodique (tranchées 7 et 7 a), je décrirai les travaux secondaires, ceux exécutés dans un but moins général, tels que la recherche du contour des murs d'enceinte achéménides et les fouilles nécessitées par les fondations du château.

TRANCHÉE N° 8

Les tranchées n°s 7 et 7 a, près de leur amorce, vers l'Ouest, avaient coupé le mur d'enceinte de la citadelle achéménide, sans qu'il fût possible de déterminer d'une manière rigoureusement exacte la forme et la direction de cette muraille, bien que les moindres indications aient été notées. Ce manque de précision se comprend aisément, si l'on considère que les deux chantiers n°s 7 et 7 a n'ont ensemble que 10 mètres de largeur et qu'à l'extérieur la muraille a perdu sa paroi, tandis qu'à l'intérieur elle ne subsiste qu'en quelques points, le reste étant écroulé. La difficulté d'un relevé exact était encore accrue par ce fait que les éboulis des briques crues du mur pouvaient également être pris pour le mur lui-même, les matériaux non cuits faisant aujourd'hui corps avec les débris qui les entourent. Lorsqu'on ne dispose pas d'une grande longueur pour l'examen d'un mur de briques crues enterré, l'on est forcé de s'en rapporter à la trace souvent indécise laissée par les joints des briques et par la couleur de l'argile, quelque peu diversement colorée, qui tient lieu de mortier. C'est en faisant un très grand nombre d'observations de détail, en prenant une multitude de cotes, qu'on parvient à retrouver la face du mur. Ce genre de relevés ne présentant pas les sécurités nécessaires, j'ai ouvert la tranchée n° 8, afin de suivre la face interne des murailles, travail fait dans un but spécial, qui, malgré bien des tâtonnements, m'a permis de porter sur mes plans, avec une indiscutable exactitude, les murailles de défense d'un quart environ du périmètre de la citadelle.

A l'extérieur, sur les pentes de la colline, j'ai opéré un assez grand nombre de sondages, et j'ai examiné les ravins avec le plus grand soin. Jamais je n'ai rencontré la face externe des murailles, jamais non plus je n'ai encore trouvé la preuve absolue que le mur fût autrefois garni de tours. Je dois ajouter aussi que jusqu'ici, je n'ai pas reconnu l'existence d'une double ou d'une triple enceinte, pas plus que celle d'une chemise de gravier. La régularité et la rapidité des pentes du tell ne permettaient d'ailleurs pas *a priori* de supposer l'existence d'autres lignes de circonvallation.





SUSE

TELL DE LA CITADELLE

0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

- | | | | |
|---|-------------------------------|---|---|
| W | Tranchées du Général Williams | | Tranchées de la Délégation du Ministère de l'Instruction Publique |
| L | " de Loftus. | | Mur d'enceinte en briques crues |
| D1 | " de la Mission Dieulafoy. | | |

J de Morgan

Les tranchées n° 7 et 7 α qui, partant du bord du tell, s'avancent jusqu'en son milieu sur une largeur de 10 mètres et une profondeur d'environ 5 mètres, n'ont rencontré, en fait de ruines achéménides, qu'une muraille simple, épaisse d'au moins 6 à 8 mètres, bordant la crête de la colline. Plus loin, vers l'intérieur, il n'existe pas la moindre trace d'une seconde enceinte, pas plus, d'ailleurs, que de rue, de plate-forme ou de fossé intérieur. Des constructions aussi importantes, si elles avaient existé, n'eussent pas disparu au point de ne laisser aucune trace, alors que le mur d'enceinte est presque partout parfaitement conservé sur une hauteur de 2 à 3 mètres. On trouverait, en coupant transversalement le tell et, par suite, les lignes de défense, des amas considérables de briques crues et de terre jaune d'un aspect spécial, très facilement reconnaissable pour quiconque a étudié les ruines de Suse. Or, rien de tout cela n'existe; force est donc d'admettre que l'enceinte de la Citadelle, sous les Achéménides, se composait d'une simple muraille, très épaisse, couronnant la crête de la colline.

La tranchée n° 8, ouverte le 9 février 1898, présente une longueur de 220 mètres sur une largeur moyenne de 1^m50 et une profondeur variant de 1^m50 à 3^m50 (cube, environ 600 mètres). Commencée vers le milieu du tell, sur la crête voisine du versant oriental, elle s'est avancée jusqu'à l'amorce de la tranchée n° 7, en suivant servilement la paroi interne de la muraille d'enceinte. Sur quelques points cette paroi était écroulée; des coupes transversales ont été nécessaires pour la retrouver et même pour s'assurer de la présence du mur; sur d'autres, dans les ravins, les briques crues avaient été enlevées par les pluies. C'est ainsi que le plan montre, près de la pointe méridionale du tell, une brèche large de 10 mètres environ. Malgré ces petites solutions de continuité dans la courbe intérieure, cette ligne se poursuit d'une manière très régulière et épouse la forme non géométrique de la crête du tell. Quant à la paroi externe, elle fait défaut partout.

L'épaisseur de cette muraille ne peut, comme de juste, être retrouvée: le maximum relevé jusqu'à ce jour est de 12^m50 près de la pointe méridionale du tell; sur d'autres points, j'ai trouvé 11 mètres, 8 mètres, 5 mètres, et même 1 mètre.

Le lit inférieur de briques, celui qui pose directement sur les fondations en terre battue, est ordinairement situé à la cote 31 mètres au-dessus de la plaine du Chaour (cote + 11.00 de M. M. Dieulafoy). Son niveau n'est pas absolument constant, toutefois on peut considérer que le pied des murs dominait la plaine de 30 mètres. En ce qui concerne la hauteur de ces fortifications, leur couronnement, la largeur des terrasses, celle du parapet, la nature des créneaux, l'existence ou la non-existence des mâchicoulis, nous ne possédons absolument aucune donnée.

La tranchée n° 8, interrompue le 8 avril, sera continuée dès l'ouverture de la prochaine saison de fouilles. Il est, en effet, très important de connaître dans son entier le tracé des défenses de la citadelle achéménide, et en attendant jusqu'au déblayement total du premier niveau anzanite du tell, on risquerait de manquer de précision dans le relevé des murailles achéménides.

En faisant ce travail, j'ai rencontré, près de la pointe méridionale du tell, des murailles en briques crues et des dallages appartenant à l'époque anzanite, comme le prouvent les briques inscrites qu'on trouva dans les décombres. Ces constructions ont été coupées sous les Achémé-

nides, lorsqu'on creusa le pourtour du tell pour asseoir les fondations du mur d'enceinte de la Citadelle.

Plus loin, entre la pointe du tell et l'amorce de la tranchée n° 7 *a*, j'ai trouvé d'autres murailles en briques crues, dont l'âge ne saurait encore être déterminé, car en même temps que je rencontrais des briques anzanites inscrites et des fragments de pierre de même époque portant des textes, je trouvais une base de colonne en calcaire gris portant en trois langues le nom de « Xerxès roi ».

Cette base de colonne appartient bien certainement à des édifices qui s'élevaient dans l'enceinte de la Citadelle; son diamètre suppose des colonnes de peu de hauteur et, par suite, des constructions médiocrement élevées, n'ayant rien de comparable à celles de l'Apadâna.

L'existence, sous les Achéménides, de bâtiments dans la Citadelle, n'a, rien qui doive surprendre, car ce fort avait sa garnison, et en même temps il servait peut-être aussi de trésor

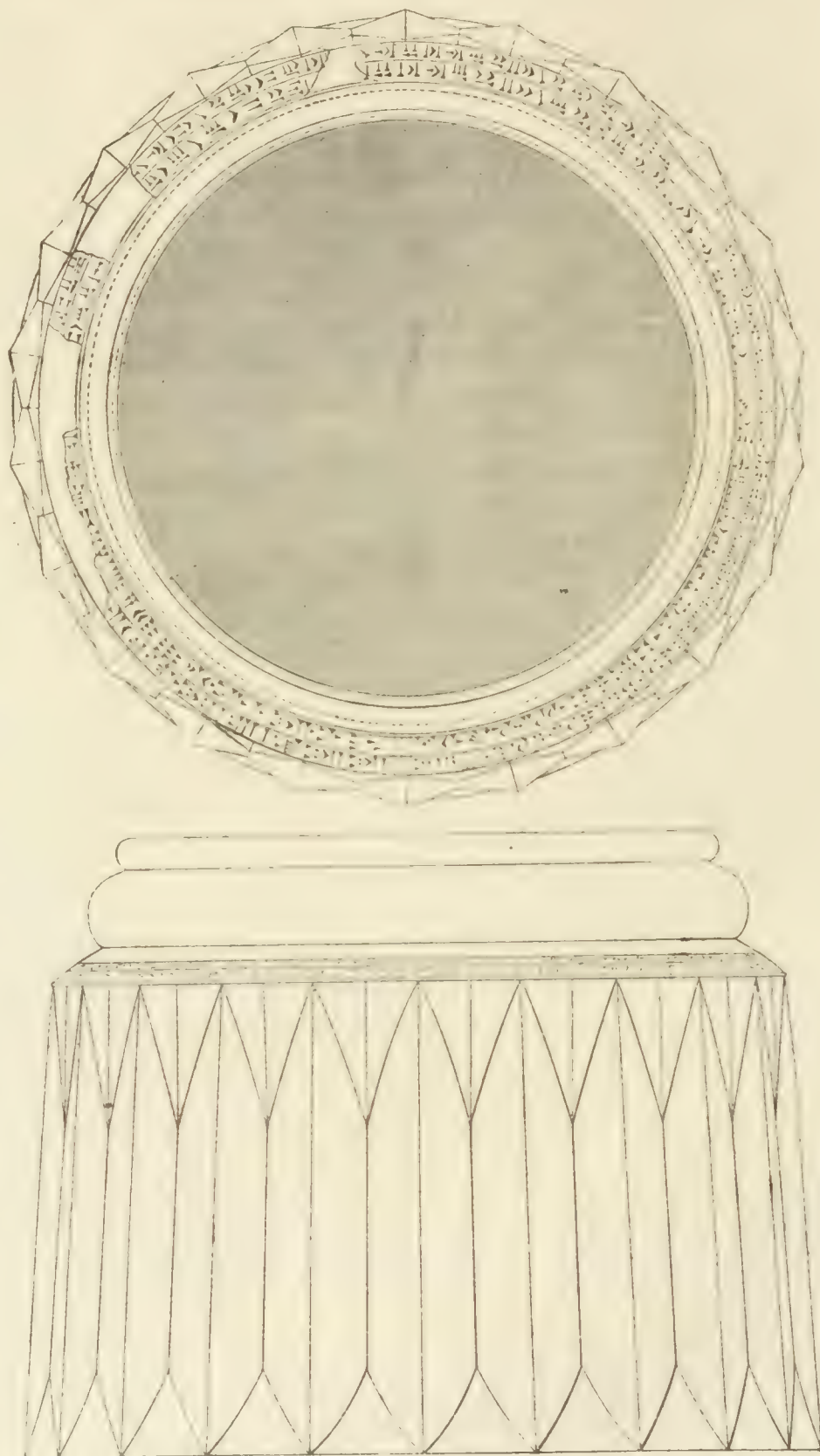


FIG. 131

Base de colonne au nom de Xerxès I. — Diamètre à la base 0^m51.

aux rois de Perse. En s'emparant de Suse, Alexandre y trouva neuf mille talents d'or; il est possible que ces richesses aient été entassées dans des magasins s'élevant sur la Citadelle, mais il est plus probable que, suivant la coutume orientale, le trésor se trouvait dans des pièces du palais, non loin de l'Apadâna. Quoi qu'il en soit, la présence d'une importante garnison et de ses officiers dans la Citadelle suffit pour expliquer la découverte de la base de colonne dont je viens de parler.



FIG. 132

Terre jaune vernissée en noir

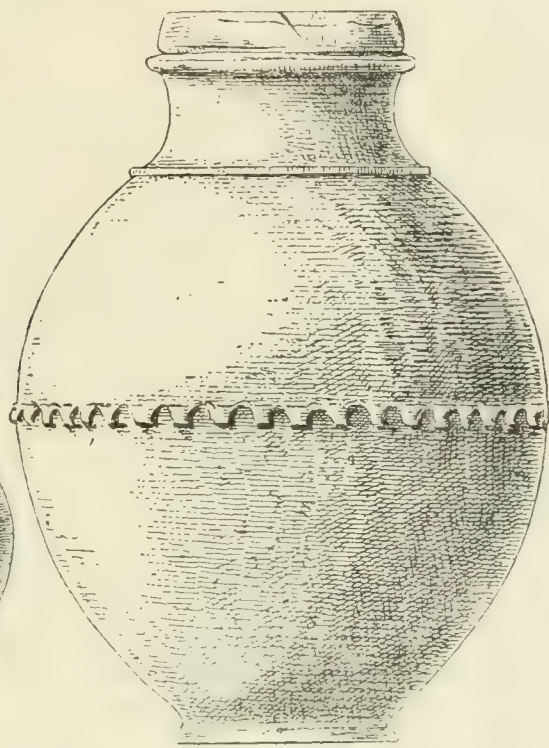


FIG. 133

Terre jaunâtre

Vases trouvés dans la tranchée n° 8.

(1/8 grandeur naturelle)

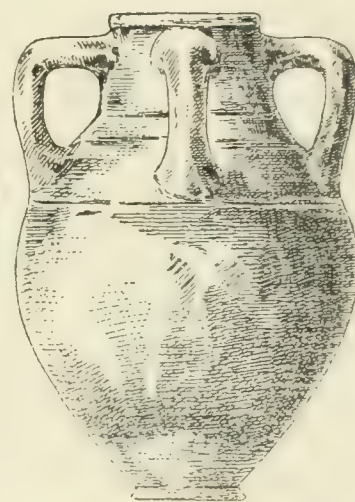


FIG. 134

Terre jaune émaillée en bleu turquoise

Vers l'amorce de la tranchée n° 7, le mur achéménide se trouvait, en plusieurs points, coupé pour donner place à des constructions gréco-perses sans grand intérêt. Ce fait prouve qu'après la conquête macédonienne les murailles achéménides tombèrent en ruines, ou même que Suse tout entière fut démantelée. On construisit alors des maisons particulières sur toute l'étendue de la « Ville Royale », sur les ruines des palais et jusque sur les restes des fortifications. Après Alexandre, la grande Suse ruinée, déchue de son rang de capitale, s'apprêtait déjà à disparaître. et si, pendant quelques siècles encore, elle vécut en déclinant, son existence n'est due qu'à la persistance de son importance commerciale. Les palais incendiés, les murailles écroulées, les rois et leur cour disparus n'empêchèrent pas les habitants de la région de venir encore à Suse pour y vendre et y échanger leurs produits. Le souvenir de ce déclin s'est perpétué dans le pays; les nomades donnent encore aujourd'hui le nom de *bazar* (marché) à ce qui fut la Place d'Armes sous les Achéménides. La Kerkha, en changeant la direction de son cours, les canaux de dériva-

tion, en se comblant, achevèrent la ruine de cette cité qui, pendant plus de trois mille ans, avait été l'une des plus importantes de l'Asie.

TRANCHÉE N° 3

Pour des raisons sur lesquelles il n'est pas utile que je m'étende ici, j'ai dû choisir comme emplacement de la maison destinée à abriter la Délégation et son matériel, un terrain très élevé, dominant tous les alentours, et malgré mes répugnances, je me suis trouvé dans l'obligation de renoncer à mon plan primitif de construire en dehors des terrains antiques, près de la rivière Chaour. J'ai choisi la pointe septentrionale du tell de la Citadelle, et je désigne sous le nom de tranchée n° 3 les terrassements qui ont précédé les constructions.

Ces terrassements, je les ai fait faire aussi considérables que possible, afin d'examiner un terrain qui, désormais, devra être retranché des parties du tell où se feront les recherches.

Bien que la superficie sacrifiée soit peu de chose en comparaison de l'immense étendue des terrains antiques à explorer, c'est à contre-cœur que je me suis décidé à ce choix dicté par des raisons majeures.

Les tranchées n° 3, ouvertes le 3 janvier 1898, présentent un développement total de 335 mètres; leur largeur est en général de 2 mètres et leur profondeur moyenne de 2^m20 (cube, 1.474 mètres). Elles font le tour de la butte et la recoupent en son milieu. A la surface, j'ai trouvé des débris d'époque arabe: fragments de vases portant des caractères koufis, des fleurs et des ornements, des débris d'ancienne faïence persane ornée de dessins bleus sur fond blanc.

Au-dessous de cette première couche, qui semble résulter non pas d'un village, mais bien de campements, j'ai rencontré les restes de constructions gréco-perses sans importance, petites murailles, dallages, conduites d'eau, puits garnis de gros tuyaux en terre cuite percés de trous et analogues aux tuyaux de drainage. Ces restes étaient accompagnés de fragments de briques émaillées et de débris de sculptures de l'époque achéménide.

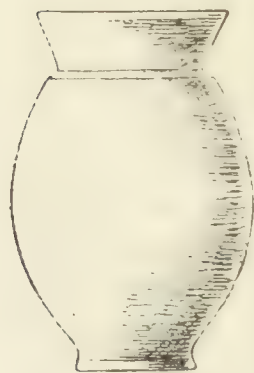


FIG. 135

Terre verdâtre
Tranchée n° 3 H



FIG. 136

Terre rouge
Tranchée n° 3 H

Au-dessous de ce niveau était un épais radier composé de briques crues mesurant 0^m38 de côté et 0^m09 d'épaisseur. Par places, seize lits de briques se succédaient au-dessus d'une plate-forme de terre pilée et battue. Malheureusement les parois externes de ce massif avaient partout été dégradées par les pluies et, comme c'est le cas général à Suse pour les restes des fortifications achéménides en terre crue, les bords du massif avaient épousé partout la courbure naturelle du tell. Il ne m'est donc pas possible de dire si ce radier supportait une construction ronde ou carrée. Il se relie à l'ensemble des défenses de la Citadelle dont les murailles viennent buter contre lui.

Cette couche renfermait un grand nombre de fragments de poterie vernissée ou de terre

grossière, quelques débris de moulures et de sculptures en calcaire bitumineux gris, quelques briques ornées et émaillées, parmi lesquelles une brique couverte d'un magnifique émail bleu représentant l'épaule d'un personnage. Cette brique faisait partie d'une décoration très importante, si j'en juge par la taille du sujet traité. Comme elle n'a pas été trouvée en place, je ne sais encore si je dois l'attribuer à la période achéménide ou à celle des rois d'Élam; dans tous les cas, elle dénote un genre d'ornementation tout nouveau et qui certainement était d'un grand effet.

Les tranchées n° 3 ont également fourni un assez grand nombre de fragments de vases d'albâtre, matière qui était connue dès la plus haute antiquité et dont les Perses ont fait grand emploi. Ces vases semblent tous appartenir aux temps achéménides; l'un d'eux a pu être reconstitué en majeure partie (fig. 136); un autre, malheureusement très brisé, porte une inscription trilingue au nom de Xerxès. Ce texte est, à ma connaissance, le premier de ce roi qui ait été rencontré dans les ruines de Suse, la base de colonne de la tranchée n° 8 n'ayant été découverte que plus tard.

Au-dessous du radier achéménide et de son support en terre pilée, se trouve une sorte de conglomérat composé de briques entières ou brisées, mélangées à des fragments de vases. Cette assise est remarquable par l'absence complète de poterie émaillée telle que nous la voyons apparaître dans les couches supérieures.

Les briques dont il est ici question sont en terre brune, mélangée de paille, généralement plus foncée dans l'intérieur qu'à la surface. Elles varient de dimensions, entre $28,5 \times 28,0 \times 4,2$ et $38,0 \times 38,0 \times 6,6$. Ces matériaux appartiennent à la période élamite, les textes qu'ils portent, modelés au stylet, en sont la preuve. Ces inscriptions sont aux noms de Choutrouk-Nakhunta, Koudour-Nakhounta, Chilkhak, et d'autres souverains encore inconnus. Leur étude fera l'objet d'un travail spécial de la part du P. V. Scheil.

Puisque, pour la première fois, je viens à parler des briques portant des textes, il est utile que je donne ici quelques détails auxquels il y aura lieu de se reporter lorsqu'il sera question des monuments élamites découverts au cours de cette campagne de fouilles, les documents que nous possédons ne permettant pas encore de traiter dans un chapitre spécial de la construction chez les Élamites.

Les inscriptions découvertes jusqu'à ce jour dans le tell de Suse sont de trois natures différentes :

1° Inscriptions estampillées sur le plat et occupant un carré au milieu de la brique

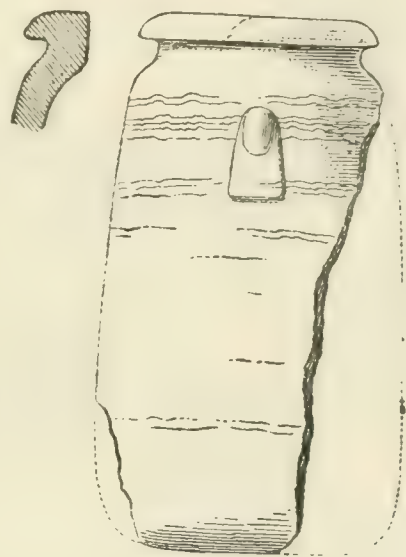


FIG. 137
Albâtre
Tranchée n° 3 H

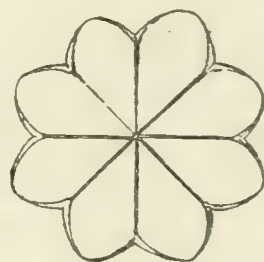


FIG. 138
Terre cuite jaune
Tranchée n° 3 Mag.

(fig. 139, G). Ces textes étaient destinés à être noyés dans la maçonnerie et à n'être vus qu'après la démolition du monument. Une semblable manière de conserver le nom royal à la postérité est très commune en Chaldée, mais semble fort rare à Suse, car, dans toute la campagne de fouilles, je n'en ai rencontré qu'un seul texte estampillé au nom de Chilkhak.

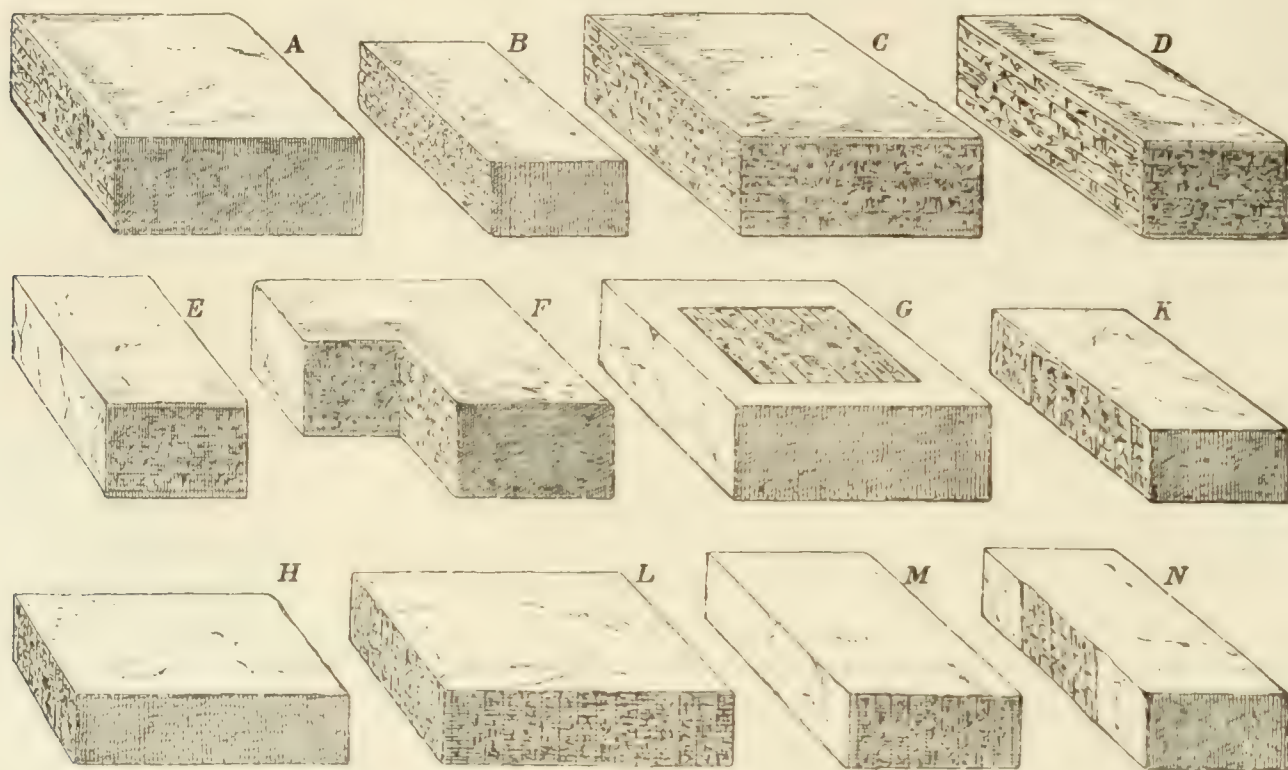


FIG. 139. — MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION D'ÉPOQUE ÉLAMITE PORTANT DES INSCRIPTIONS

2° Inscriptions tracées parallèlement aux arêtes horizontales de la brique. On trouve ainsi les demi-briques, les quarts de brique, les trois quarts de brique avec angle rentrant et les briques entières (fig. 139, A, B, C, D, E, F); le texte se présente sur l'une quelconque des tranches et souvent sur deux tranches consécutives; ces briques appartiennent toutes aux rois susiens.

3° Inscriptions tracées en colonnes, perpendiculairement aux arêtes horizontales de la brique (fig. 139, H, K, L, M, N). Mêmes observations que pour les précédentes. Ces matériaux sont les plus anciens que nous ayons rencontrés jusqu'à ce jour.

Les textes des deux derniers types étaient destinés à être placés à l'extérieur des murs, soit au dehors du monument, soit, plus probablement, à l'intérieur des chambres, des couloirs et des portes. Ils pouvaient être lus de tout le monde. Chaque brique porte son texte complet et, par suite, ne fait pas partie d'un récit plus long; les lignes du texte se continuent sur les deux tranches consécutives.

Je n'ai malheureusement encore pas rencontré de ces briques en place dans les murailles, mais je suis porté à croire que les textes occupaient dans les palais anzanites de longues bandes

qui régnaient sur les murs, traversant les salles et franchissant les portes, car elles occupent non seulement une et parfois deux tranches consécutives, mais aussi les deux faces des angles rentrants, dans les trois quarts de brique.

Il est à remarquer qu'un seul de tous ces textes est estampillé, comme le fait se présente en Mésopotamie. Tous les autres sont *tracés au stylet*; quelques-uns sont fort soignés, d'autres, au contraire, très cursifs. Cette constatation explique la présence de nombreuses variantes dans les textes semblables d'un même souverain.

En dehors des briques en terre brune ayant servi dans les constructions élamites, la tranchée n° 3 a fourni quelques spécimens de briques émaillées fort curieuses, dont l'usage ne m'est pas encore connu. Ces briques, dont la composition est identique à celle des matériaux émaillés achéménides, sont faites de grès pilé et aggloméré. Leur forme est très variée : certaines sont carrées et plates; d'autres sont presque cubiques, d'autres enfin sont très irrégulières et semblent avoir fait partie de bas-reliefs dont les personnages étaient recouverts d'écriture. Dans tous les cas, les textes occupent presque toutes les faces, de telle sorte qu'on est en droit de se demander sur quelle face ces matériaux posaient sur la maçonnerie, et s'ils n'étaient pas noyés dans l'intérieur des murs en qualité de briques de fondation.

J'ai dû renoncer à cette dernière supposition, car, dans ce cas, toutes les faces eussent porté des textes, ce qui n'est jamais le cas. Je suis plutôt porté à croire que ces matériaux faisaient partie de meubles ou de petits monuments ornant l'intérieur des temples ou des palais. La suite des travaux nous renseignera probablement sur ce fait.

Quant à l'émail, il est grossier, très épais, mal coloré en bleu clair, et souvent il efface par sa présence les signes que la brique porte gravés en creux. Dans certains cas même, ces textes, avant d'être nettoyés, sont absolument illisibles, grâce au vernis qui les recouvre. Les textes que portent ces monuments sont tous au nom de rois élamites.

Dans la tranchée n° 3, au-dessous du niveau de briques en désordre dont il vient d'être question, j'ai rencontré le niveau supérieur anzanite. Il présentait un grand intérêt, et c'est à l'aide de ces renseignements que j'ai pu le retrouver et le suivre dans les tranchées n°s 13 et 14.

TRANCHÉE N° 13

L'extrémité méridionale de la tranchée n° 3 (G et H) m'avait fait atteindre, au niveau supérieur anzanite, les restes d'une vaste construction que l'étendue de la tranchée n° 3 ne me permettait pas d'étudier, aussi ai-je ouvert, le 24 mars 1898, la tranchée n° 13, en coupant ce flanc du coteau jusqu'au niveau des dallages élamites. Une partie des déblais fut jetée à la pelle sur les pentes du tell, le reste fut transporté par des wagonnets jusqu'à la maison où cette terre fut employée à la construction et aux remblais.

La tranchée n° 13 présente une longueur de 70 mètres, sur une largeur de 10 mètres en moyenne et une profondeur de 3 mètres environ (cube, 2.100 mètres). Le manque d'ouvriers, dès l'arrivée des grandes chaleurs, m'a empêché de terminer le déblayement du monument, bien que

presque tous les terrassements soient effectués. Aussi n'ai-je pu relever les plans qu'en partie ; la prochaine saison de fouilles me permettra d'achever ce travail et de le prolonger vers le sud (cf. fouilles de 1898-1899).

Au niveau supérieur, j'ai rencontré, comme dans les tranchées n° 3, des restes de constructions gréco-perses sans importance, des sépultures de la même époque et une quantité de frag-

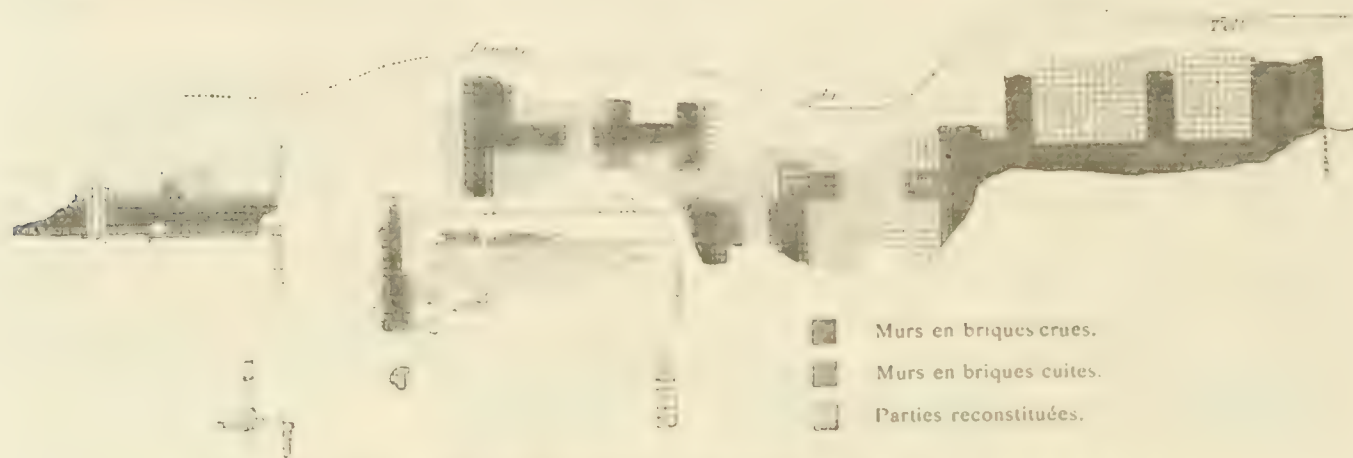


FIG. 139 bis. — PLAN D'UNE CONSTRUCTION ELAMITE. — TRANCHÉES N° 3 G ET 13

ments de céramique sans intérêt. Ces débris recouvraient les ruines du mur achéménide de fortification de la Citadelle, muraille de briques crues, semblable à celles suivies par la tranchée n° 8, et comme elles, n'ayant conservé que la paroi intérieure. Cette masse, épaisse de plus de sept mètres, est, à la partie supérieure, composée d'une douzaine de lits de briques crues : ses fondations sont formées d'un massif en terre pilée. La face interne était couverte d'un enduit d'argile.

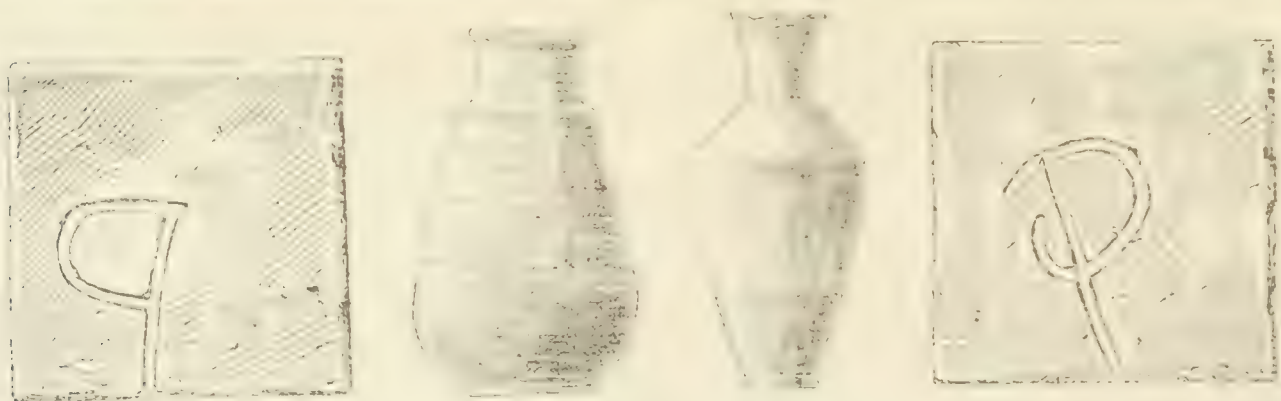


FIG. 140-143. — TRANCHÉE N° 13. — MATÉRIAUX ET VASES PROVENANT DES SÉPULTURES DE BASSE ÉPOQUE
(1/8 grandeur naturelle).

Au-dessous des fondations achéménides, j'ai retrouvé, comme à la tranchée n° 3, un lit de décombres provenant des édifices anzanites, puis des débris de tout genre, et enfin les murs et les dallages des constructions susiennes.

Les murs, qui sur leurs bords reposent sur un dallage, sont, à leur base, garnis de briques cuites, le massif étant composé de briques crues présentant les mêmes dimensions que les matériaux plus durables. Les faces de ces murailles sont garnies d'enduits de plâtre ou d'argile suivant les différentes salles.

Les dallages sont faits des mêmes briques cuites que les murailles ; ils reposent généralement

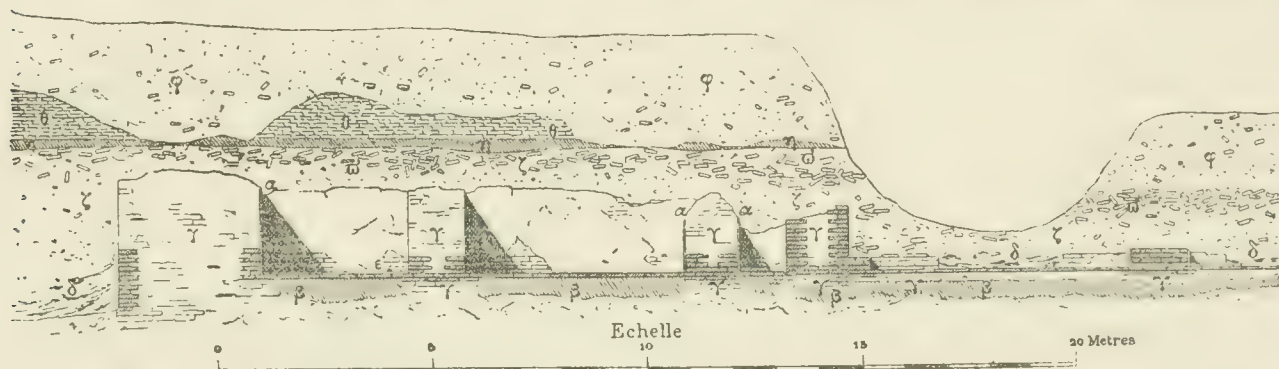


FIG. 144. — COUPE LONGITUDINALE DE LA TRANCÉE 3 G'

Époque élamite. — α . Crépi en plâtre. — β . Terre battue. — γ . Briques de terre crue. — δ . Cendres et charbons (débris d'incendie). — ϵ . Tablette avec caractères cunéiformes. — ζ . Éboulis et décombres. — Époque achéménide. — η . Terre battue. — π . Briques élamites remaniées. — ϕ . Décombres de basse époque. — θ . Briques crues.

sur un massif de terre battue recouvert de plâtre ou de bitume. Les dalles voisines des murs étant engagées sous la muraille, se sont enfoncées dans le sol de 4 à 5 centimètres, par suite de la pression exercée par le poids de l'édifice¹, de telle sorte qu'alors même que les murs feraient défaut, il serait aisé, en tenant uniquement compte du dallage, de tracer sur les plans la forme exacte des diverses salles. Quelques murailles existaient encore sur une hauteur de plus de deux mètres, d'autres n'étaient indiquées que par un seul lit de briques, mais presque partout les dallages étaient demeurés complets, de telle sorte que j'ai pu relever avec une exactitude absolue la partie des édifices déjà déblayée.

Contrairement à l'usage répandu dans la Chaldée antique, les murailles extérieures de cet édifice sont droites, dépourvues de contreforts ; leur fruit n'atteint pas $1/20$; elles sont très épaisses (3^m30) et assuraient aux constructions une stabilité parfaite.

Le bitume n'est pas employé dans le corps des murailles, il semble n'avoir servi qu'aux fondations et aux dallages ; par contre, le plâtre est d'un emploi plus général. Quant à la hauteur des salles et à la manière dont elles étaient couvertes (plafond ou voûte), je ne saurais me prononcer, bien qu'à la quantité de charbon et de cendres que j'ai rencontrée dans les diverses salles, je sois porté à croire que le bois, peut-être alors plus commun qu'aujourd'hui dans ces régions, joua un grand rôle dans la couverture anzanite.

A l'intérieur des salles, j'ai rencontré des amas considérables de cendres et de charbons, des débris calcinés des enduits provenant des parties supérieures du monument, quelques rares frag-

1. Il se peut aussi que les dalles qui bordent les salles aient été inclinées intentionnellement lors de la construction.

ments de vases en terre grossière, des ossements calcinés d'hommes et d'animaux, une tablette couverte de textes cunéiformes contemporaine de la II^e dynastie d'Ourou, des briques cuites portant les noms de quelques patésis ou préfets de Suse antérieurs au III^e millénium avant notre ère, et quelques morceaux informes de bronze.

Cet état des lieux prouve que la Suse anzanite fut incendiée ; nous le savions déjà par les récits que nous a transmis Assourbanipal. Aussi la description fournie par les textes assyriens donne-t-elle l'explication la plus satisfaisante des constatations que je viens d'énumérer :

« Pendant un mois et un jour, dit le roi d'Assour, j'ai balayé le pays d'Élam dans toute son étendue. De la voix des hommes, du passage des bœufs et des moutons, du son de joyeuse musique je privai ses campagnes (?). J'ai laissé venir les animaux sauvages, les serpents, les bêtes du désert et les gazelles. » La ruine fut complète, nous en retrouvons les traces à chaque coup de pioche dans les tranchées 3, 7, 7a, 8, 13 et 14.

Le monument des tranchées 3 (G et H), 13 et 14 était très étendu, il occupait sur le tell une longueur d'environ 70 mètres. Quant à sa largeur, elle ne pourra malheureusement jamais être constatée ; car vers le nord-est, les ruines ont été enlevées par les eaux de pluie qui formèrent un ravin profond coupant toutes les constructions, même le mur d'enceinte achéménide. Cet édifice se composait d'un grand nombre de petites salles ; sa construction est beaucoup moins soignée que celle du monument des tranchées 7 et 7a. Mais aussi, d'après les briques inscrites qu'on y rencontre, je pense qu'il est plus ancien.

De même qu'à l'époque achéménide, la ville royale était séparée du reste de la cité, de même sous les rois anzanites, le palais et peut-être aussi les temples étaient groupés en un seul site, et c'est ce lieu qui, par suite de la grande élévation qu'il avait atteinte, fut choisi plus tard par les Perses comme citadelle. Partout où mes travaux de 1897-1898 sont parvenus à la profondeur nécessaire, j'ai rencontré d'importantes ruines anzanites, et les points examinés sont fort distants les uns des autres. J'en conclus que le tell tout entier était autrefois couvert de constructions royales, civiles ou religieuses, plus ou moins anciennes, plus ou moins bien bâties suivant leur âge ou le bon plaisir des rois, mais presque contigües les unes aux autres, et occupant, à coup sûr, la totalité de la surface de cette butte, devenue plus tard si précieuse au point de vue de la défense.

Vers l'Apadâna d'Artaxerxès Mnémon, et aux environs de la pointe dite « le Donjon », se trouvaient aussi des monuments anzanites ; les briques inscrites qu'on rencontre sur ces deux points ne laissent subsister aucun doute à cet égard. Mais ces édifices étaient extérieurs par rapport au centre royal ; les résultats des fouilles, comme la topographie des lieux, permettent, dès aujourd'hui, d'être renseigné à cet égard.

Les rois d'Anzan étaient grands bâtisseurs : les textes déjà traduits que nous possédons d'eux le prouvent ; ils tenaient grand compte des constructions, et dès qu'elles menaçaient ruine, les démolissaient pour rebâtir les édifices sur un nouveau plan. Ceci nous explique pourquoi, dans les ruines que nous découvrons, nous rencontrons beaucoup de matériaux employés à nouveau et ayant appartenu à des édifices plus anciens.

Nous saurons un jour l'âge des palais et des temples, nous aurons l'histoire de ceux qui les ont précédés sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui leurs ruines. Mais les vestiges des diverses constructions se trouvant superposés, il est impossible d'atteindre un niveau inférieur sans avoir enlevé jusqu'aux moindres traces des ruines du niveau supérieur. Aussi ai-je pris soin de noter de la façon la plus méticuleuse tous les indices appartenant au niveau que nous étudions aujourd'hui; plus tard, lorsque le tell sera examiné en entier, les plans des édifices des diverses époques se recouvriront, chevaucheront les uns sur les autres. Ce plan fournira l'histoire architecturale de la ville de Suse; il sera d'une grande valeur pour l'histoire générale de l'Anzan.

La tranchée 13 a été terminée le 10 mai.

TRANCHÉE N° 14

Cette tranchée ouverte le 27 mars 1898 et continuée pendant toute la saison de fouilles pour les besoins de la construction de la maison, prolonge au sud la tranchée 3 (H); elle suit le grand ravin qui coupe en deux parties inégales le tell de la Citadelle et rencontre la suite de l'édifice dont les tranchées 3 (G, H) et 13 m'ont permis de reconnaître la nature. Ce travail est loin d'être achevé; c'est à peine s'il a, sur quelques rares points, atteint les dallages anzanites. J'estime à 1.000 mètres cubes le volume de terres enlevées dans ce chantier.

Les tranchées 13 et 14 seront continuées dès le début de la saison 1898-1899; elles seront amenées au niveau des dallages anzanites, puis prolongées vers le sud; car, bien que le monument semble se terminer à 70 mètres environ de l'amorce septentrionale de ces chantiers, il est probable que les édifices se succèdent vers le sud, ne laissant entre eux que des rues ou des passages étroits.

Il est à remarquer qu'en dehors du mur d'enceinte achéménide dont j'ai signalé la présence dans la tranchée n° 13, il n'existe aucune autre construction de la même époque dans les tranchées n°s 13 et 14. Il n'y avait donc pas là, à l'époque perse, de construction importante, en dehors de celle qui nous est indiquée par le grand radier de briques crues de la pointe septentrionale du tell. Il n'y avait pas non plus plusieurs enceintes, le mur de défense était unique; sa hauteur et la position de sa base au sommet de talus très inclinés, justifient d'ailleurs pleinement cette disposition.

TRANCHÉES N^{OS} 7 ET 7_a

PAR G. LAMPRE

La détermination du point d'attaque d'une tranchée est particulièrement difficile à Suse. De tant de civilisations superposées, depuis l'âge de la pierre jusqu'à l'époque arabe, il ne subsiste aucune trace apparente. Sauf au site de l'Apadâna où les ruines achéménides émergent à la surface du sol, rien, dans cette vaste étendue de tells, ne révèle à l'œil de l'observateur l'emplacement précis d'un monument. De hautes collines artificielles, couvertes d'une végétation drue pendant la saison d'hiver, puis rousses et poudreuses sous les herbes desséchées aussitôt que mai ramène les chaleurs, voilà tout ce qui reste de l'antique *Shoushoun*¹ d'où le roi touranien² Koudour-Nakhounta s'élançait, 2.300 ans avant l'ère chrétienne, pour soumettre à sa domination les contrées des Accadiens et des Summériens, assujétir Babylone et porter la force de ses armes jusqu'aux confins de la Syrie, conquêtes maintenues plus tard, sinon agrandies, par un de ses successeurs, Koudour-Lagamar, contemporain d'Abraham. Les siècles accumulés ont complété l'œuvre dévastatrice des conquérants, achevé les ravages d'Assourbanipal, nivelé les ruines laissées par Alexandre. Temples, palais, citadelle, places et jardins, cité royale, ville des artisans, faubourgs, tout a disparu dans l'écroulement des âges et sous le travail de la nature. Suse est aujourd'hui un terrain de pacage pour les troupeaux des nomades, et c'est à peine si le sabot des juments arabes heurte çà et là, à fleur de terre, un tesson de poterie ou un fragment de brique, seuls débris apparents des temps écoulés.

De telles conditions sont peu favorables aux recherches archéologiques. D'une part, aucun indice qui puisse désigner les zones à déblayer de préférence ; d'autre part, impossibilité d'appliquer au terrain de Suse le système de sondages méthodiques qui a si complètement réussi en Égypte de 1892 à 1897.

Ici, tant d'occupations diverses ont bouleversé, remanié et mêlé les assises du sol qu'on ne saurait attendre aucun renseignement sérieux du travail des sondeurs. C'est donc par l'étude de la surface même, de sa configuration, de ses reliefs et de ses dépressions, qu'il faut se guider pour

1. « La ville de Suse se nomme dans les monuments *Shoushoun*, le pays *Shoushounqa*. » — J. Oppert, *Inscriptions en langue susienne*. Mémoires du Congrès international des Orientalistes, p. 183.

2. « Les types de ces races si variées se distinguent, de la manière la plus caractérisée, dans les figures de pri-
» sonniers susiens que nous offrent les tableaux de guerre sculptés sur les murailles des palais de l'Assyrie. Mais,
» depuis les temps les plus reculés, c'est à l'élément touranien de la population qu'appartenait la suprématie politique ;
» c'est lui qui avait imposé sa langue aux autres, du moins dans l'usage officiel et comme idiome commun. » —
Lenormant, *Les premières Civilisations*, t. I, p. 109.

deviner où gisent les monuments et déterminer en conséquence le tracé des tranchées. On conçoit également qu'en présence de tant d'éléments d'inconnu les fouilles doivent être ouvertes en sections larges, longues et profondes pour explorer, d'un seul coup, une aire plus étendue du sous-sol et augmenter, par suite, les chances de succès des investigations.

C'est d'après ces principes que fut choisi l'emplacement et que furent conduits les travaux des tranchées 7 et 7 α qui font l'objet de la présente étude.

Ces fouilles sont situées dans la partie occidentale du tell de « la Citadelle ». Par sa position et par les monuments qui ont été mis à jour, le tell de la Citadelle qui domine l'ensemble des collines artificielles de Suse, paraît justifier sa dénomination. Le terrain exploré par les deux tranchées 7 et 7 α présentait un relief fortement accusé, dont les points culminants occupaient les bords du tell, et qui s'abaissait en pente douce vers le centre où il se terminait en une sorte de cuvette.

Cette configuration correspondait assez bien au plan d'une série de constructions s'appuyant sur un mur d'enceinte et aboutissant à une place centrale. En outre, sur les escarpements du tell avaient été recueillis quelques fragments de briques portant des caractères cunéiformes. Après un examen attentif du terrain et se basant sur ces indices, M. de Morgan décida l'ouverture d'une tranchée sur ce point et me fit l'honneur de m'en confier la direction. Les prévisions qui avaient inspiré le choix de cet emplacement furent pleinement justifiées par les découvertes.

La tranchée n° 7 fut piquetée sur une largeur de 5 mètres et une longueur de 90 mètres. Elle partait du bord occidental du tell et se dirigeait vers le centre. Le 29 janvier 1898, soixante ouvriers commencèrent l'attaque. Les premières terres étaient composées d'un humus noir, produit par la décomposition des végétaux. Jusqu'à cinquante centimètres de profondeur, cette

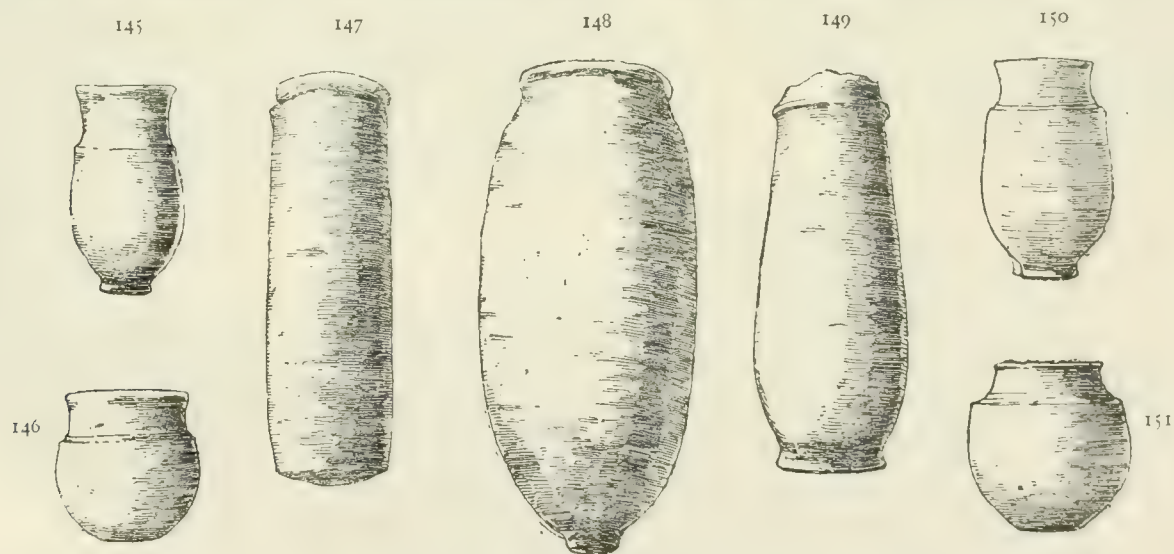


FIG. 145 A 151. — VASES DE BASSE ÉPOQUE (?) (1/9 grandeur naturelle)

couche ne renfermait que peu d'objets, casseaux de céramique émaillée, fragments de bracelets en verre de couleur, caractérisant bien nettement la période arabe. Par contre, l'humus abondait en

spécimens précieux pour l'histoire naturelle, principalement du genre arachnoïde, scorpions, phalanges et quelques ophidiens fort rares que les Arabes nomment *nadouz*¹. Ce niveau dépassé, le sol se présentait sous l'aspect d'une couche jaunâtre formée par la poussière des massifs de terre battue et des briques cuites ou crues effritées par le temps. Les débris antiques commencèrent à paraître. Ce furent d'abord des éclats de colonnes cannelées, en grès bitumineux, provenant des édifices contemporains de l'Apadana. Puis le déblayement mit à jour à l'amorce de la tranchée, c'est-à-dire sur le bord du tell, des portions du mur d'enceinte assez maltraitées par les siècles. Ce rempart était construit en briques crues de grandes dimensions ($0,20 \times 0,32 \times 0,46$), soigneusement contrejointées. Il fut impossible d'établir l'épaisseur exacte de la muraille, les assises de briques crues variant de trois à onze rangées, suivant que la destruction était plus ou moins complète.

A partir d'un mètre de profondeur, la fouille rencontra quantité de briques de faible volume, presque plates, mal cuites et faites d'une argile jaune clair. En même temps apparaissaient les débris de verrerie blanche ou verdâtre. Ces matériaux remontent à la période grecque qui se rapproche le plus de l'ère sassanide. Déjà l'occupation de Suse devait sembler peu importante, à en juger par la facture négligée des matériaux et par l'absence de toute construction durable. Les vestiges de cette époque paraissent, en effet, provenir d'habitations temporaires.

Huit jours après l'ouverture de la fouille, le 5 février 1898, une voie Decauville fut posée et dix wagonnets d'un cubage de 300 litres chaque furent mis au service de la tranchée 7. Pour éviter les haltes si encombrantes sur les terrains inexplorés, le déversement des déblais fut organisé sur les pentes du tell de manière à s'épandre dans la plaine. Le déblayement put, ainsi, être poussé d'une façon active.

Plusieurs sépultures, vraisemblablement d'époque grecque, furent trouvées à deux mètres de profondeur. Elles se composaient de deux grandes jarres cylindriques, côtelées perpendiculairement à l'axe, bitumées à l'intérieur, engagées l'une dans l'autre par le col, et renfermant des squelettes d'enfants. Aucune disposition régulière dans l'enfouissement de ces jarres couplées. Les unes formant sépulture isolée, reposaient horizontalement sur le sol; les autres, réunies en groupes, étaient simplement enfoncées dans la terre. Toutes étaient calées par de fortes briques de fabrication ancienne. L'une de ces sépultures renfermait des perlettes de collier en pâte émaillée.

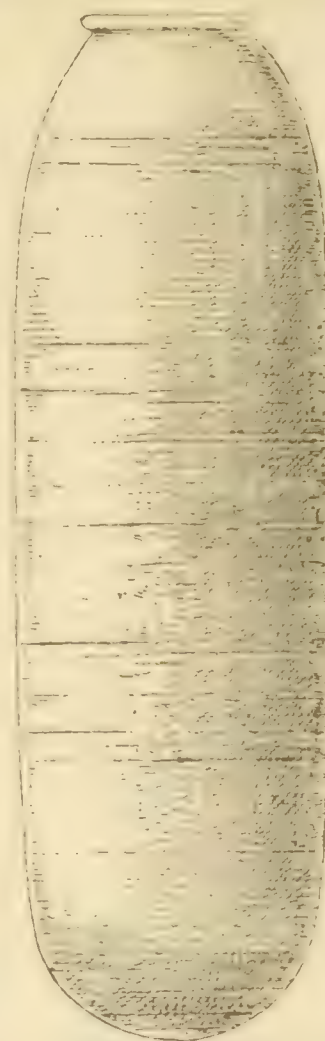
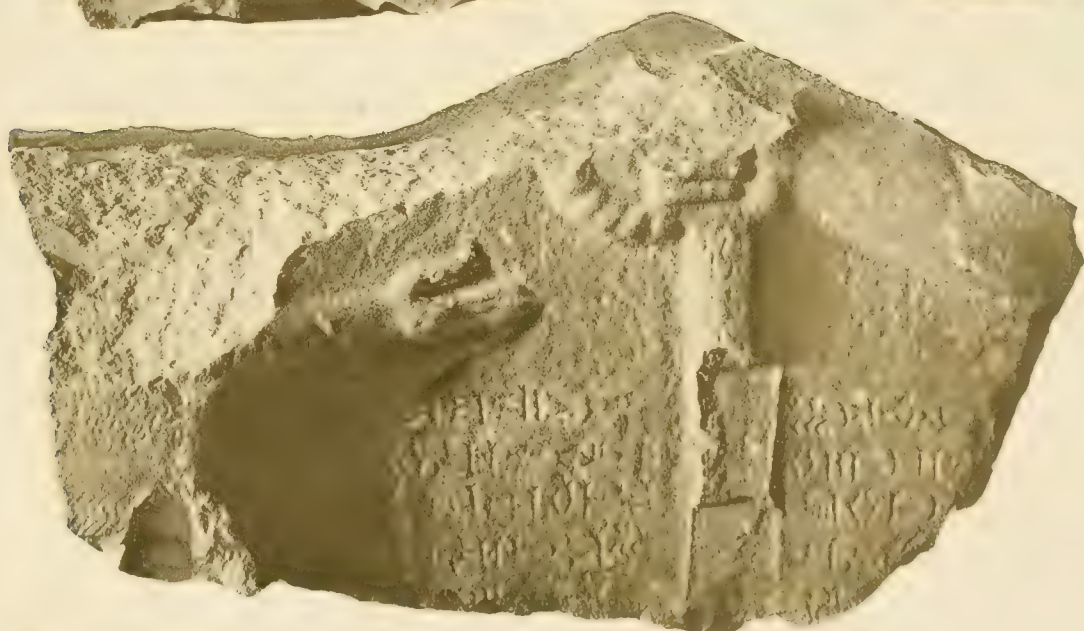


FIG. 152.

Vase funéraire de basse époque.
(1/6 grandeur naturelle).

1. Les travaux de la délégation scientifique française, qui se rattachent à l'histoire naturelle, feront l'objet d'une publication spéciale.



Quelques fragments de briques à caractères cunéiformes avaient été découverts entre un mètre et deux mètres de profondeur. Mais c'est surtout à partir du niveau de 2^m50 que les trouvailles de briques inscrites commencèrent à être nombreuses. L'abondance des tessons de poterie, quelques petits vases entiers, des lampes d'argile et de terre émaillée, annonçaient en cet endroit une zone habitée.

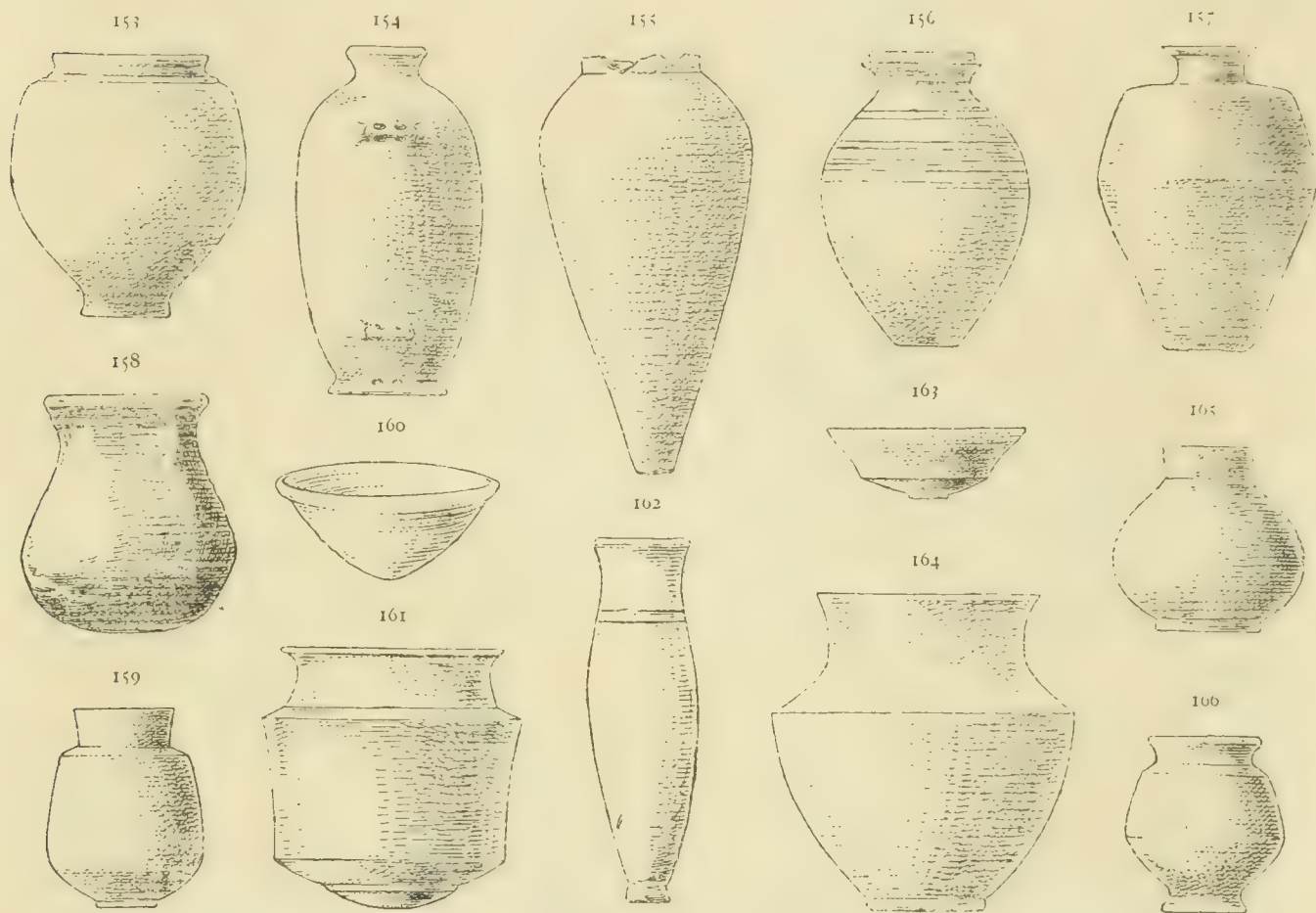


FIG. 153 à 166. — VASES DIVERS PROVENANT DES TRANCHÉES N° 7 et 7 a (1/5 grandeur naturelle)
(Basse époque ?)

Effectivement, des restes de constructions ne tardèrent pas à sortir du sol: murs éboulés, dallages rompus et effondrés, ruines trop disséminées pour permettre la reconstitution d'un plan d'ensemble, mais qui, cependant, fournissaient des indications utiles à noter.

Quelques jours auparavant, à deux mètres de profondeur, était découverte une portion de dallage bien conservé, composé de trois assises de grandes briques cimentées au plâtre; une conduite d'eau constituée par de longs et minces tuyaux d'argile, emboutés les uns dans les autres, appartenait à cette construction que l'on peut attribuer à la période grecque.

Les ruines maintenant découvertes à un niveau inférieur, entre 2^m50 et 3^m50 se présentaient sous un tout autre aspect. Le radier sur lequel reposaient les dallages était fait d'une argile

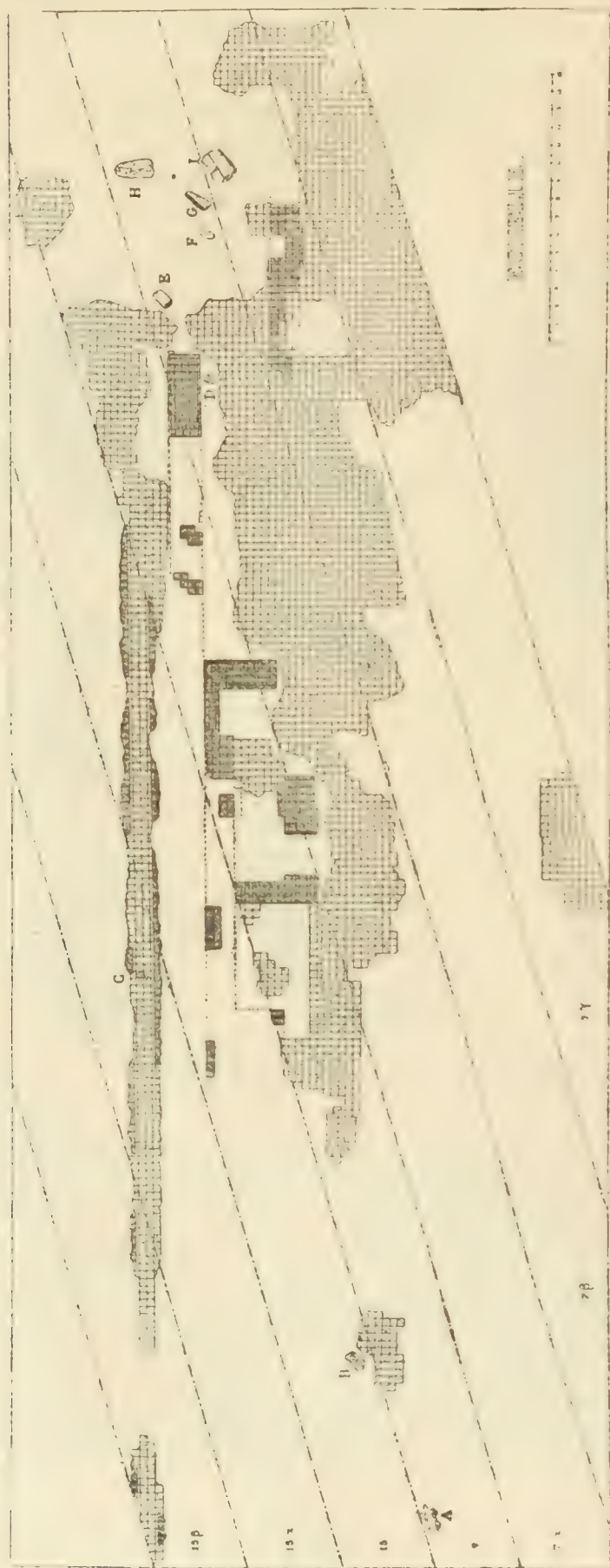
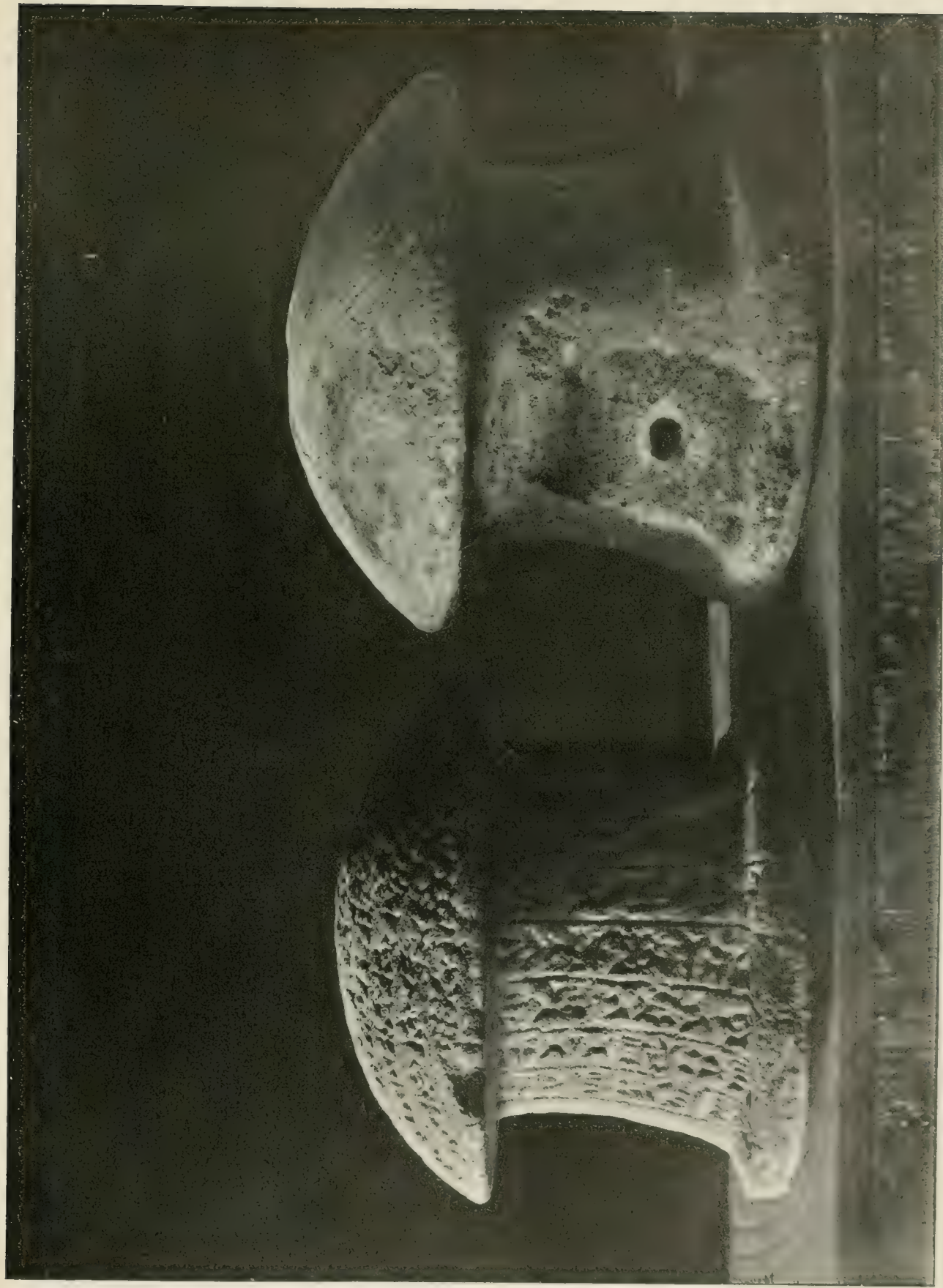


FIG. 167. — Plan des constructions élamites découvertes dans les tranchées de la citadelle pendant les deux saisons de fouilles.

- A. Table de bronze.
 B. Bas-relief de bronze.
 C. Koudourou n° III.
 D. Koudourou n° II.
 E. Cylindre de Hammurabi.
 F. Koudourou n° IV.
 G. Obélisque de Manichtsou.
 H. Stèle de Naramsin.
 I. Bloc de pierre.

fortement tassée; une couche de sable fin de rivière recouvrait cet épais lit de terre pour assurer la parfaite horizontalité du dallage. Les briques de ce dernier, comme les briques des restants de murs, étaient jointes, non plus au plâtre, mais au ciment. On se trouvait donc en présence d'un mode nouveau de constructions caractéristique d'une autre époque, et dès lors, au fur et à mesure que la fouille gagnait en profondeur, ce dispositif ne devait plus varier. Les matériaux étaient homogènes, grandes briques soigneusement cuites; les murs reposaient sans fondations sur les dallages, édification vicieuse qui a eu pour résultats le fléchissement, la dislocation et enfin l'effondrement du carrelage des cours intérieures et des salles d'habitation.

Les ruines qui subsistent sont trop ravagées et trop dispersées pour qu'elles puissent donner un plan quelconque, et ce n'est que plus bas, entre quatre et cinq mètres de profondeur que l'on rencontre des portions de constructions assez considérables pour se prêter à un levé (voir le plan n° 167). En même temps la nature des débris se modifie: les fragments de poterie sont d'une pâte plus fine, parfois ornés de motifs géométriques peints en rouge, en brun ou en



Pl. IV.

POMMEAUX (?) EN GRÈS ÉMAILLÉ
(Époque élamite)

noir; les briques à caractères cunéiformes foisonnent, beaucoup sont entières et inscrites sur deux faces. Mais ce qui est particulier à ce niveau, c'est qu'on y rencontre pour la première fois en grande abondance des briques de grès émaillé, très différentes des matériaux du même genre qui nous sont connus à la période achéménide. Plus petites comme dimensions que les briques d'argile, elles sont constituées par un conglomérat de grès fin, d'un blanc brillant, dont le mode de cohérence n'a pas encore été reconnu. L'émail qui les recouvre sur une ou plusieurs faces est épais, de couleur bien uniforme, le plus généralement bleu foncé, vert, ou blanc. Les peuples qui ont réussi à produire de tels matériaux étaient passés maîtres dans l'art de l'émailleur. Leur habileté ne se limitait pas aux fonds unis; ils savaient aussi fort bien marier l'harmonie des tons dans des carreaux de grès à dentelures bleues, blanches et jaunes, formant bordures, ou dans des damiers à rectangles verts, jaunes, noirs et blancs du plus heureux effet.

Ce grès qu'ils s'entendaient si bien à agglomérer et à émailler, ils ne l'employaient pas seulement comme motif d'ornementation, en briques et en carreaux, ils le modelaient aussi et l'appliquaient à la statuaire, comme le prouvent plusieurs pièces fort curieuses donnant des portions de bras, de jambes et de vêtements. Ils s'en servaient également pour la confection de briques inscrites dont les caractères cunéiformes, profondément entaillés, étaient remplis d'une pâte verte ou bleue. Enfin ils en tiraient encore un singulier ornement, sorte de pommeau, dont les dimensions sont fort variables et qui, d'après la disposition des trous de fixation, pouvait ou bien être employé comme pendentif, ou bien terminer la tête de mâts ou l'extrémité de meubles. Beaucoup de ces pommeaux portent gravé un texte cunéiforme recouvert d'émail (Pl. IV).

Nous rechercherons plus loin à quelle époque il convient vraisemblablement d'attribuer ces matériaux et ces constructions.

Ouverte le 29 janvier 1898, la tranchée 7 avait donné, à la date du 10 mars, de tels résultats, et mis à découvert une étendue de dallages si considérable, qu'il fut décidé d'augmenter l'aire d'exploration en doublant la fouille au moyen d'une nouvelle tranchée, cotée 7 α , juxtaposée parallèlement à l'ouest de la tranchée 7 et mesurant comme celle-ci 90 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur et 5 mètres de profondeur.

Les travaux de cette fouille commencèrent le 10 mars, déblayant la surface du sol, tandis que, dans la tranchée 7, les ouvriers travaillaient en profondeur pour atteindre le niveau de cinq mètres. Un premier résultat important fut obtenu par ce procédé. En dehors des dallages, à 85 mètres des bords du tell et à 4^m.40 de profondeur, la pioche

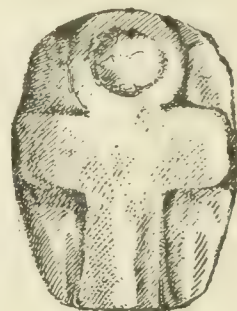


FIG. 168

Croix ansée
relief en terre cuite
(2/3 grand. nat.).

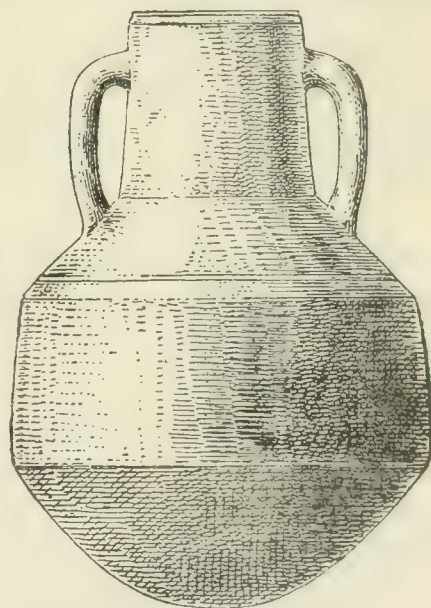


FIG. 169

Vase en terre jaune fine, Basse époque.
(1/6 grand. nat.).

des fouilleurs mit à découvert un monument en bronze massif d'une facture remarquable, mais malheureusement fort mutilé. Il se compose d'une plate-forme rectangulaire encadrée par deux grands serpents, et supportée par cinq figures humaines, deux de chaque côté, une à l'avant. L'arrière de la plate-forme se termine par une amorce, également en bronze, destinée, selon toute probabilité, à être engagée dans une maçonnerie. Les têtes et les membres inférieurs des personnages ainsi que les têtes des serpents ont été brisés; le métal porte en plusieurs places la marque des coups de masse assénés pour détacher les parties saillantes. Le modelé des figures humaines est irréprochable; les bras sont ramenés sur la poitrine et les mains enserraient autrefois un objet aujourd'hui brisé.

Aucune inscription n'était gravée sur ce bronze; il a donc été impossible de déterminer si cette plate-forme servait d'autel, de table d'offrandes ou de support de statue. Elle est de grandes dimensions (1^m60 de longueur, sur 0^m70 de largeur et 0^m30 d'épaisseur moyenne). Lors de la découverte, elle était culbutée sur le sol, loin de toute construction, ce qui laisse supposer, lors du sac de Suse par les troupes d'Assurbanipal, un trainage que son poids et son volume durent arrêter et qui se termina par l'abatage et l'enlèvement des parties plus facilement transportables.

La tranchée 7 α nouvellement ouverte ne tarda pas non plus à fournir de belles trouvailles¹. Ce fut, tout d'abord, le 1^{er} avril, un obélisque en diorite, presque intact, à l'exception du pyramidion qui est brisé. Ce monument est daté du roi Manishtou-Irba. Il mesure 1^m40 de hauteur sur 0^m60 et 0^m50 aux plus grandes et aux plus petites faces, qui sont couvertes d'un texte cunéiforme archaïque composé de 75 lignes horizontales divisées en plus de 1.500 petites colonnes. Le présent chapitre ne comporte pas un examen détaillé de cette précieuse trouvaille qui est étudiée plus loin, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue épigraphique. Cet obélisque a été découvert à 2^m10 de profondeur et à 10 mètres des bords du tell, c'est-à-dire à proximité du mur d'enceinte et parmi les ruines des constructions. Il était fiché dans le sol, la pointe en bas, comme s'il avait été précipité de son emplacement primitif.

Quelques jours plus tard, le 6 avril, la tranchée 7 α donnait, presque au bord du tell et à 3 mètres de profondeur, une grande stèle en grès dur, rougi et éclaté en divers endroits par le feu, la *stèle de Naramsin*, dont la description complète est fournie dans la partie archéologique de M. de Morgan, tandis que l'inscription est étudiée dans l'interprétation des textes du R. P. V. Scheil. Ce magnifique morceau de sculpture, qui constitue un monument à la fois artistique et historique du plus haut intérêt, a pour dimensions 2 mètres de hauteur sur 1^m05 dans sa plus grande largeur. Il a été découvert la face sculptée gisant sur le sol et semble, par sa position, avoir été arraché de sa base (dont il manque une forte portion) pour être précipité en bas du tell.

Le 9 avril, la tranchée 7 α livrait un *koudourrou* en calcaire blanc jaune mesurant 0^m57 de hauteur sur 0^m32 de largeur. Il fut trouvé à 3 mètres de profondeur et à 12 mètres des bords

1. Pour la description détaillée et la reproduction des monuments découverts dans les tranchées n° 7 et 7 α , consulter plus loin la partie consacrée aux objets d'art trouvés à Suse.

du tell. Ce petit monument est malheureusement fort détérioré dans la partie où était gravé le texte. La dureté de la roche a tenté les conquérants qui ont utilisé la surface plane pour polir et aiguïser des armes ou des outils, d'où disparition presque complète de l'inscription cunéiforme.

Le 12 avril, autre *koudourrou* en calcaire noir mesurant 0^m50 de hauteur sur 0^m20 de largeur. Cette pièce est absolument intacte comme texte et comme sculpture. Elle a été mise à jour à 4^m50 de profondeur et à 38 mètres des bords du tell.

Nous nous sommes bornés à relater succinctement les trouvailles les plus importantes faites dans les tranchées 7 et 7 *a* pendant une campagne de fouilles qui a duré en tout trois mois (29 janvier-27 avril 1898). Le nombre des inscriptions cunéiformes, sur briques ordinaires ou sur briques émaillées, a dépassé le chiffre de 800. Quant aux objets de moindre importance, statuettes en terre cuite (figurant pour la plupart la déesse Istar), poteries de toutes formes et de toutes dimensions, massues de pierre et pointes de silex, flèches et instruments de bronze, motifs de décoration en briques émaillées, fragments de vases en roches de diverses natures, débris de bas-reliefs, etc., etc., la nomenclature en serait trop longue. L'intérêt particulier qu'ils offrent provient de l'emplacement et de la profondeur à laquelle ils ont été découverts, car ils peuvent, lorsqu'ils sont régulièrement distribués dans une couche, la spécifier et la dater aussi nettement que les fossiles précisent l'âge des strates dans une coupe géologique.

Tel n'est malheureusement pas le cas absolu. A partir de la surface jusqu'à 3 mètres de profondeur, tous les objets qui pourraient fournir des indices sont mêlés et confondus dans un désordre inexprimable.

Les silex des périodes préhistoriques, ramenés des zones inférieures du tell, se rencontrent aux niveaux supérieurs pêle-mêle avec les briques cunéiformes, les briques émaillées susiennes, les calcaires bitumineux de l'époque achéménide, les tessons de poterie grecque, les flèches de bronze, les fragments de bas-reliefs élamites et les *oudjas* en pâte émaillée rapportés d'Égypte.

En dépit de cette confusion, les fouilles des tranchées 7 et 7 *a* permettent cependant d'assigner d'ores et déjà des étages presque distincts aux diverses civilisations qui se sont superposées à Suse. Jusqu'à un mètre de profondeur,



FIG. 170

Arcs en bronze (2/15 grandeur naturelle).

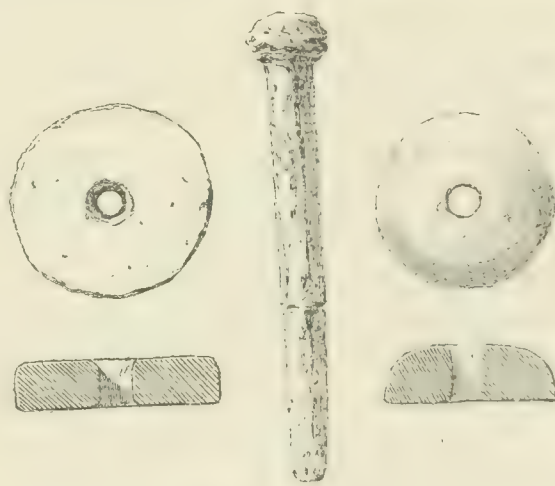


FIG. 171 A 173

Clos en bronze et fusaïoles en terre cuite (2/3 grand. nat.).

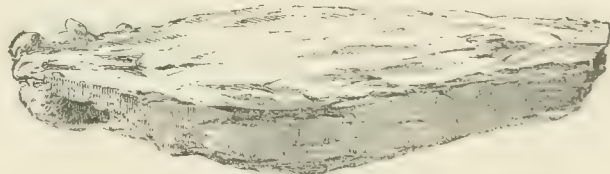


FIG. 174

Saumon de fer (1/4 grand. nat.).

la première assise appartient, sans contestation possible, à l'occupation arabe. Quant à la domination sassanide, elle n'a laissé pour ainsi dire aucune trace dans cette partie de la capitale des anciens rois d'Élam.

A partir d'un mètre de profondeur, la conquête grecque marque son long séjour par une couche épaisse qui descend en certains points jusqu'au niveau de 4 mètres. On ne peut dire toutefois que cette couche soit homogène. A côté des constructions que les Grecs d'Alexandre et des Séleucides ont édifiées avec les matériaux empruntés aux ruines de l'Apadâna et aux édifices



FIG. 175

Cylindre en émail bleu.
Développement (Grand nat.).

susiens, on voit parfois émerger des restes de substructions qui sont manifestement d'époque beaucoup plus ancienne. La différence est bien tranchée entre ces deux genres de vestiges. Les maçonneries grecques sont constituées des matériaux les plus disparates, petites briques de fabrication nouvelle, jaunes et mal cuites, grandes briques antiques, briques cunéiformes cimentées dans les massifs sans tenir aucun compte de l'inscription qui est tournée vers l'intérieur, vers l'extérieur, en haut, en bas, au hasard de la main-d'œuvre, éclats de colonnes cannelées du

genre de celles de l'Apadâna, fragments de bas-reliefs et de *koudourrous* employés comme éléments de consolidation. Au contraire, les portions de dallages et les rares vestiges des murs susiens sont formés de matériaux uniformes, belles briques cuites avec soin, jointes au ciment d'argile, tandis que les Grecs employaient indifféremment des mortiers d'argile, de plâtre et même de bitume, ce dernier, d'ailleurs, très rarement.

On rencontre donc cette anomalie de ruines susiennes émergeant à côté de ruines d'époque grecque. Une double explication peut s'appliquer à ce fait : premièrement l'occupation et l'habitation grecques n'ont pas fait partout table rase ; deuxièmement, la conformation même du tell de « la Citadelle » veut que les édifices susiens aient été étagés les uns sur les autres et se trouvent, par conséquent, situés à des niveaux fort différents¹.

Il est donc assez difficile, d'après les résultats obtenus à ce jour, d'assigner à la période grecque une couche et une épaisseur bien déterminées. On peut, toutefois, admettre, d'une manière générale, qu'elle correspond à peu près aux niveaux compris entre un et quatre mètres de profondeur, tout en tenant compte des irrégularités du sol tel qu'il se présentait au moment de la victoire d'Alexandre.

Deux faits viennent à l'appui de cette manière de voir.

Un *koudourrou* est trouvé à quatre mètres de profondeur : la face qui porte le texte cunéiforme est usée par les instruments ou les armes qu'elle a servi à polir ou à aiguiser. Ce mépris d'une inscription qu'ils étaient incapables de déchiffrer est bien le fait de ces mêmes conquérants grecs qui employaient les briques cunéiformes comme matériaux courants pour l'édification de leurs bâtisses.

1. Cette disposition des édifices susiens a été admise par MM. Oppert et Maspero.

« La forteresse et le palais s'étagaient sur les pentes d'un monticule qui dominait au loin la plaine : à ses pieds et dans la direction de l'Orient, s'étendait la ville, construite de briques séchées au soleil. — J. Oppert, *Inscriptions en langue susienne*, p. 347. » — Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 159.

Par contre, la table de bronze est découverte au niveau de 4^m40, à proximité des dallages les plus étendus. Voici un emplacement qui n'a pas été touché par les constructeurs grecs. Car, s'ils avaient mis un jour une telle masse de métal, ils n'auraient pas manqué, avec le temps et les moyens dont ils disposaient, de tirer parti d'une pareille aubaine.

Ces deux observations tendent à démontrer que les vestiges de la période grecque descendent jusqu'à la profondeur de quatre mètres et ne la dépassent pas, tout au moins dans la zone explorée par les fouilles des tranchées 7 et 7 α.

Un autre indice vient encore confirmer cette manière de voir : c'est l'abondance des statuettes en terre cuite que l'on découvre au-dessous du niveau de quatre mètres et dont on ne rencontre pas de spécimens dans les étages supérieurs. Quelques-unes de ces figurines portent, à vrai dire, l'empreinte de la facture grecque, bien que représentant des personnages empruntés à la mythologie susienne. On peut aisément concevoir qu'elles soient descendues, par pénétration due à des remaniements, dans les couches inférieures, et il est permis de les considérer comme un exemple, assez fréquent, de l'intrusion des divinités du peuple vaincu dans le panthéon des vainqueurs. Ce ne sont, d'ailleurs, que des exceptions; la presque totalité des statuettes découvertes dans cette couche appartient bien réellement à l'art susien, et au théogonisme élamite. Leur présence, à ce niveau, indique le passage à une civilisation qui précéda l'arrivée des Grecs.

Dans l'ordre normal devraient se rencontrer ici les vestiges de la période achéménide. Pour finir de suite avec cette question, nous dirons que les fouilles des tranchées 7 et 7 α n'en ont révélé aucune trace. Les successeurs de Cyrus semblent donc, dans leurs grands travaux, avoir négligé le tell de la Citadelle, tout au moins dans cette partie qui n'a peut-être été utilisée par eux que pour la formation d'un camp retranché. Il en résulte que, dans la coupe des tranchées 7 et 7 α, la civilisation élamite succède immédiatement à l'occupation grecque.

Cette couche correspond à l'ère de transition qui dura plus d'un siècle, depuis la conquête d'Assurbanipal jusqu'à l'avènement des Achéménides. Après avoir détruit de fond en comble les temples, les palais, les tombeaux des rois d'Élam¹, l'Assyrien confia l'administration de Suse à un gouverneur babylonien. Si le serviteur d'Assour rasa les monuments qui pouvaient rappeler la gloire de l'ennemi séculaire, il épargna la cité des artisans et fit grâce au commun du peuple, puisqu'une partie de la population continua de résider à Suse. Elle y végéta sous le joug pesant d'Assurbanipal et de ses successeurs jusqu'aux temps où Darius, Artaxerxès I^{er} et Artaxerxès II rendirent à la ville sa prospérité, à ce point qu'Alexandre parachevant la ruine, emporta de Suse un butin de 50.000 talents d'argent, suivant l'évaluation d'Arrien².

On doit s'attendre à ce que la couche qui marque la durée de la domination assyrienne soit assez pauvre, en raison de la déchéance susienne durant cette période. Par contre, si loin qu'ait été poussée la rage d'anéantissement déployée par Assurbanipal, bien des reliques de l'antique

1. Inscription du prisme à dix faces de Kouyoundjik. — Rawlinson : *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. V.

2. Arrien, III, 16.

splendeur élamite ont échappé à la destruction totale. Les découvertes des tranchées 7 et 7 a en font foi. Lorsque les fouilles atteindront le niveau qu'occupaient jadis les édifices religieux et les constructions royales jetés bas par le conquérant assyrien, il est à présumer qu'elles mettront à jour des débris d'une valeur inestimable pour la reconstitution de l'histoire et de la civilisation élamites.

Les résultats déjà obtenus par les travaux conduits aux tranchées 7 et 7 a justifient l'espoir que les campagnes qui vont suivre acquerront à nos musées une ample récolte de documents précieux.

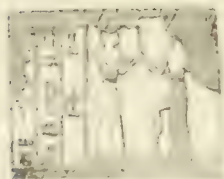


FIG. 176
Cylindre en bémite
Développement
(Grandeur naturelle).

TRAVAUX DE L'HIVER

1898-1899

PAR

G. JÉQUIER

TRAVAUX DE L'HIVER 1898-1899

PAR G. JÉQUIER

Les recherches faites pendant la saison précédente sur différents points des ruines de Suse n'avaient donné de résultats vraiment importants que sur le tell de la Citadelle. C'est donc sur ce point que nous avons concentré tous nos efforts pendant l'hiver 1898 à 1899, dans le but d'étendre les fouilles antérieures tant en surface qu'en profondeur. Avec une moyenne d'environ cinq cents ouvriers par jour, et grâce à l'augmentation du matériel roulant, porté à cinquante wagonnets, les travaux ont pu être menés d'une façon absolument régulière et méthodique sur plusieurs tranchées à la fois.

Les fouilles, commencées le 25 novembre 1898, ont été poursuivies sans interruption jusqu'au 26 avril 1899. Je reprendrai successivement en détail l'étude des trois niveaux qui ont été atteints, après en avoir indiqué l'ensemble.

Les travaux du premier niveau, descendant à cinq mètres de profondeur, un peu au-dessous des dallages mis à jour dans la saison précédente, ont été faits dans le but d'élargir les tranchées 7 et 7 *a* vers l'est et vers l'ouest par des tranchées parallèles, de les prolonger au nord de façon à percer le tell de part en part, et enfin d'explorer tout le tour du tumulus, en y pratiquant une large plate-forme, nécessaire pour le déversement des terres. Ces travaux ont été de beaucoup les plus considérables de la saison.

Le deuxième niveau, qui descend de cinq mètres plus bas, ne s'étend que sur la partie centrale des tranchées du sud. Quant au troisième étage, qui n'a pu être mené très avant, la saison étant déjà trop avancée, ce n'est qu'un grand sondage descendant à trois mètres au-dessous du niveau général du tell avant les fouilles.

PREMIER NIVEAU

TRANCHÉES N^{os} 7 β ET 7 γ

Ces deux tranchées, parallèles à celles de la saison précédente, élargissent la fouille vers l'ouest de dix mètres ; elles ont 90 mètres de longueur et 4^m50 de profondeur moyenne (4,050 mètres cubes).

Le monument dont les dallages et les murs avaient été découverts dans les tranchées 7 et 7 α se continue dans celles-ci (cf. fig. 167, page 104) ; de même qu'à côté, il est construit en matériaux plus anciens provenant de plusieurs monuments, ainsi que le montrent les inscriptions d'un bon nombre de briques. Les plus nombreuses proviennent de plusieurs temples construits par le roi *Oun-dach-Gal* à différentes divinités, d'autres sont de *Choutrouk Nakhounta*

et de ses fils, et quelques-unes portent les noms de patésis de Suse beaucoup plus anciens. Ce grand édifice, qui repose sur deux ou trois lits de briques crues, est très probablement de l'époque des derniers rois élamites.

A 50 centimètres environ au-dessus de ces constructions, on trouve vers l'amorce de la tranchée un dallage de briques cuites de même taille que les

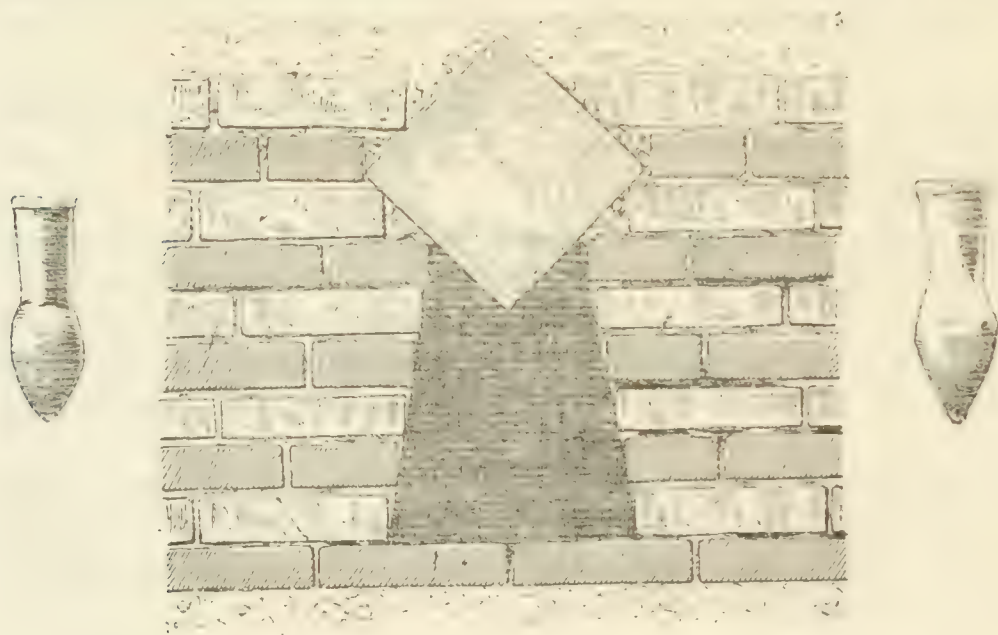


FIG. 177. — COUPE D'UN TOMBEAU ÉLAMITE (1/15 grandeur naturelle)
ET VASES TROUVÉS DANS CE TOMBEAU 2/15 grandeur naturelle)

autres, mais de très mauvaise qualité et sans aucune inscription.

Plus bas, entre 4^m50 et 5^m50 de profondeur, toujours vers le bord du tell, était un gros massif de maçonnerie, fort bien construit en briques appareillées avec du bitume et du plâtre. Cette construction contenait trois tombeaux du type des tombeaux chaldéens les plus anciens, mais avec

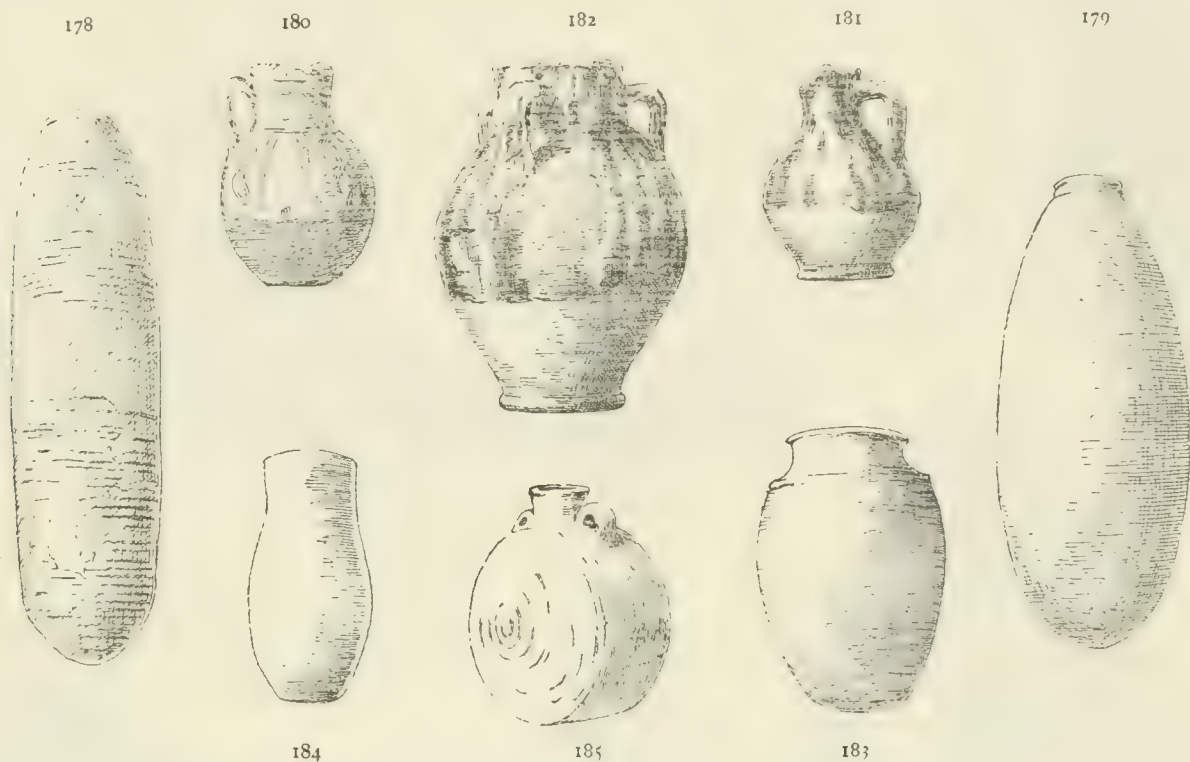


FIG. 178 A 185. — VASES DIVERS PROVENANT DES COUCHES SUPÉRIEURES

178 } Terre jaune (1/12 grand. nat.).
 179 }
 180 Terre jaune gravée à la pointe (1/9 grand. nat.).
 181 Terre grossière, émail vert (1/2 grand. nat.).

182 Terre émaillée verte (1/6 grand. nat.).
 183 Terre rougeâtre (1/9 grand. nat.).
 184 Terre jaune (1/9 grand. nat.).
 185 Terre émaillée blanche (1/9 grand. nat.).

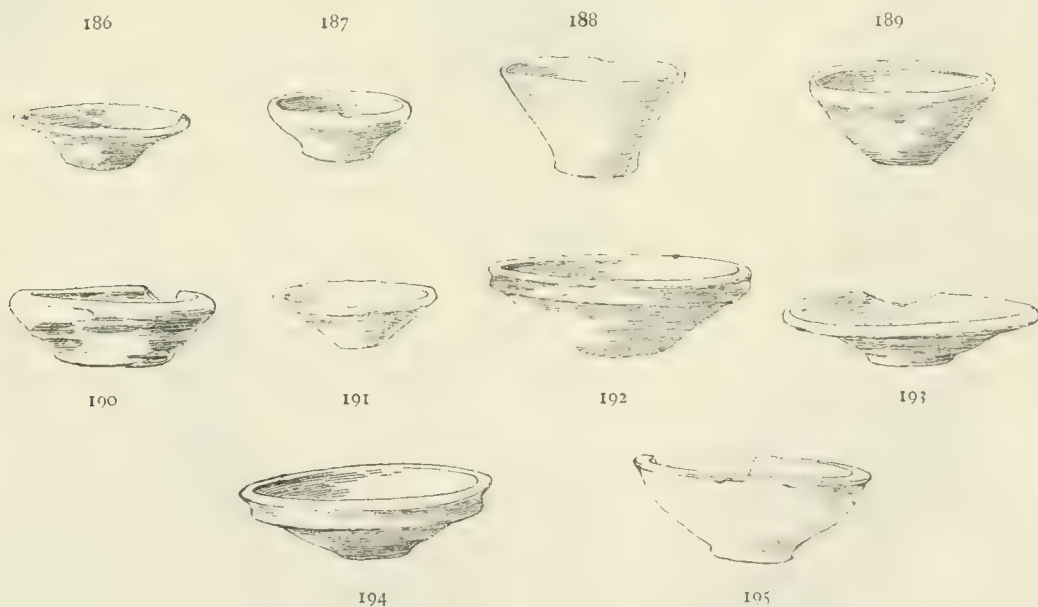


FIG. 186 A 195. — ÉCUELLES EN TERRE GROSSIÈRE (BASSE ÉPOQUE?)
 (1/5 grandeur naturelle)

des particularités intéressantes. Les briques s'étagent en encorbellement, et ce petit caveau, de la longueur d'un homme, va en se rétrécissant vers le sommet; le dernier rang de briques laissant encore une petite ouverture, cette fente a été bouchée par un rang de briques posées de champ sur la pointe et soutenues par le massif de maçonnerie (fig. 177). Le mort était couché sur un lit de bitume, et le reste de la tombe était rempli de terre, de fragments de briques, de vases et de jattes en terre grossière et d'ossements d'animaux; j'ai même trouvé dans l'un de ces tombeaux deux pommeaux en grès émaillé, au nom de *Chilhak*. Il ne restait des os que quelques menus fragments.

Il reste bien encore quelques vestiges de constructions de basse époque, mais en trop mauvais état pour qu'il ait été possible de les relever.

Quant à la nature du terrain dans les couches supérieures, il n'y a pas lieu d'y revenir ici, car nous retrouvons exactement la même chose que dans les tranchées 7 et 7 a. Ce sont toujours les mêmes débris de poterie grossière, de faïence arabe ou persane mêlés à des morceaux de briques cuites, et épars au milieu de la terre végétale, puis des lits de galets et des sépultures de basse époque, dans de grands vases allongés.

Il n'est pas possible de classer exactement les nombreux vases et fragments de poterie qui se trouvent, ici aussi bien qu'ailleurs, au-dessus du niveau des dalles élamites. Ils sont parfois d'une forme assez élégante, mais d'une pâte grossière et d'une exécution souvent rudimentaire (voy. fig. 178 à 195). Quelques-uns peuvent peut-être remonter à l'époque achéménide, mais la plus grande partie sont certainement du temps des Parthes et des Sassanides. J'ai trouvé en effet dans un de ces vases, du type le plus répandu, une quarantaine de petits bronzes du roi parthe *Kamnaskirès*.

Dans cette région-ci du tell, nous avons trouvé plusieurs fragments de céramique grecque, fragments de peu d'importance en eux-mêmes, mais fort intéressants au point de vue de l'extension de la colonisation et du commerce grecs dans ces régions reculées, sous Alexandre et les Séleucides. Ce sont en général



FIG. 196
Antéfixe en terre cuite
(1/2 grandeur naturelle)

des vases à figures ou ornements rouges sur fond noir, d'un très bon travail, mais la pièce la plus importante est une figurine représentant un cheval, dont nous n'avons malheureusement que deux morceaux: une partie de la croupe et une des jambes de devant, reposant sur un petit



D. c. c. f. r. s. h. a. p.

FRAGMENTS DE CÉRAMIQUE GRECQUE

socle qui devait avoir une trentaine de centimètres de longueur. Ce cheval, peint en noir sur fond blanc, est d'une exécution remarquable et peut aller de pair avec les meilleurs morceaux de céramique grecque. Entre les jambes du cheval était peinte toute une scène avec des personnages de la plus grande finesse, dont il ne nous reste qu'une figure, celle d'un homme agenouillé, dans un costume à manches, plus oriental que grec (pl. V).

Il faut encore citer pour cette époque une très jolie antéfixe en terre cuite, d'un style grec très pur (fig. 196).

La période achéménide est peu représentée sur le tell de la Citadelle. Dans ces tranchées-ci, comme ailleurs, nous ne trouvons que des fragments de sculptures ornementales, rosaces de chapiteaux, en général, et de petits morceaux de briques émaillées.

Les documents les plus nombreux appartiennent à l'époque élamite. A côté des fragments de briques portant des textes avec les noms des rois *Oun-dach-Gal*, *Choutrouk-Nakhounta*, *Koutir-Nakhounta*, *Chilhak* et *Khalloudouch*, nous en trouvons d'autres, du temps des patésis. C'est du commencement de cette période de l'histoire de l'Élam que datent deux cônes de fondation portant des inscriptions très archaïques, voués par le patési *Karibcha-Ri-Erin* (fig. 197 et 198). Quelques fragments de stèles portant des textes religieux, gravés en très petits caractères sur des plaques d'albâtre ou de pierre dure, datent de l'époque où les rois d'Élam luttaient contre les Assyriens.

Parmi les petits objets, il faut citer d'abord des statuettes en terre-cuite¹, de nombreuses fusaïoles, de formes et de matières très diverses (fig. 199 à 208), des oudjas égyptiens de l'époque saïte, qui sont sans doute arrivés à Suse au temps où les rois perses² étaient les maîtres de l'Égypte (fig. 209 à 212).

Les petits objets de bronze sont assez nombreux, poignards (fig. 213, 214), pointes de flèches (fig. 215), aiguilles, clous (fig. 219, 220), armatures et autres morceaux plus difficiles à identifier (fig. 222 à 225). C'est des mêmes tranchées que proviennent aussi deux autres frag-

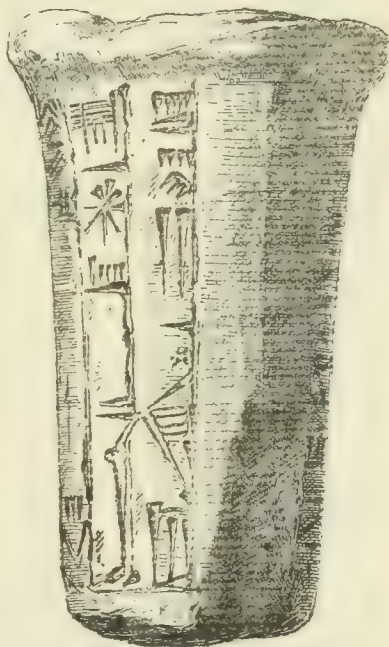


FIG. 197
Cône en terre cuite
(2/3 grandeur naturelle)

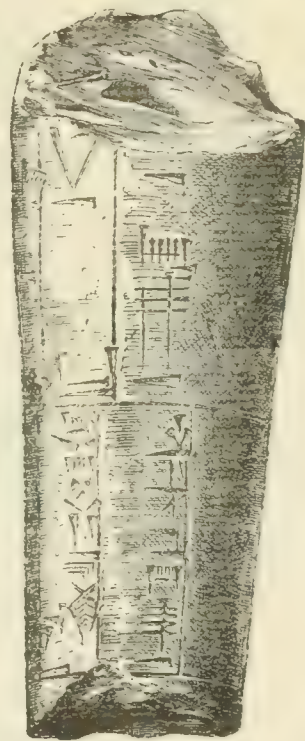


FIG. 198
Cône en terre cuite.
(2/3 grand. nat.)

1. J'aurai à revenir sur ces statuettes, à propos de la tranchée 17, où elles ont été trouvées en beaucoup plus grand nombre.

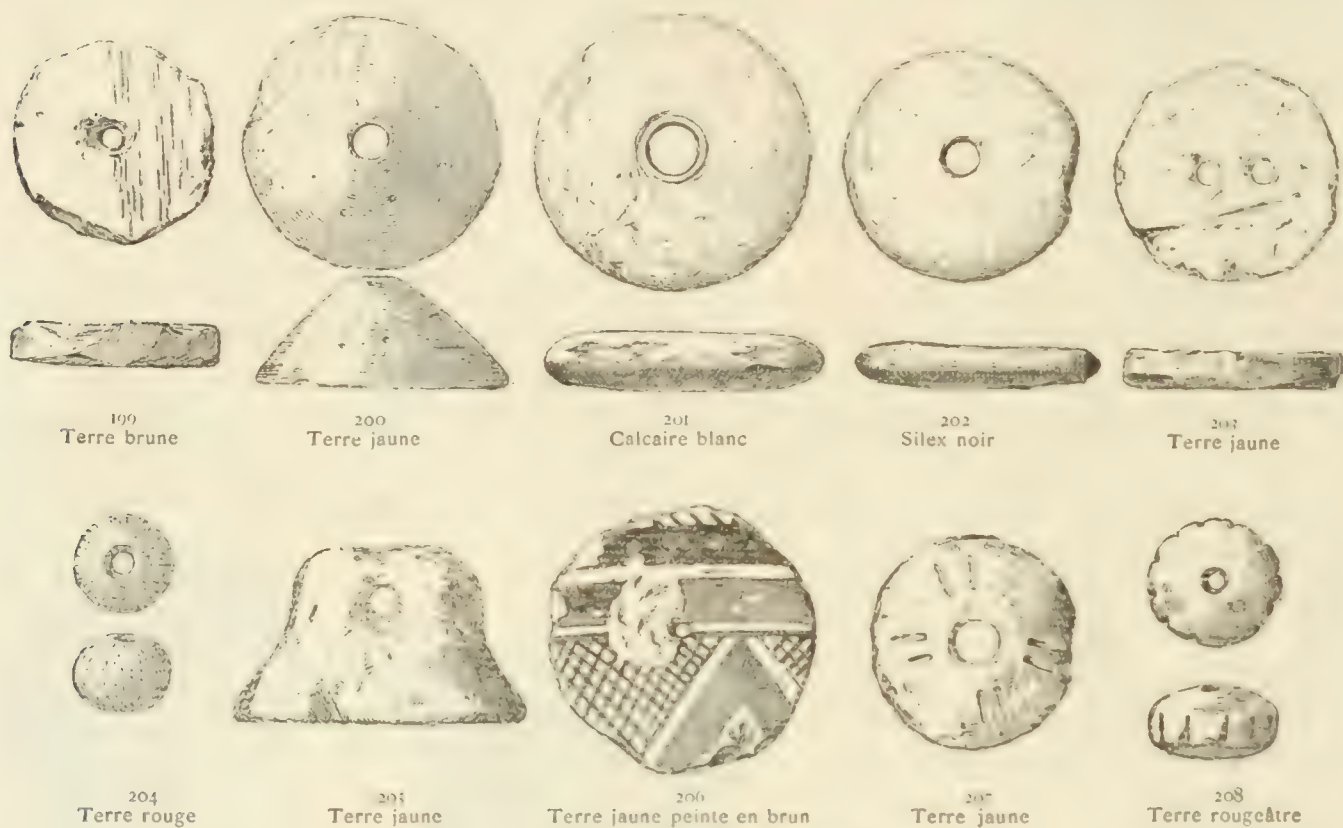


FIG. 199 A 208. — FUSAIQUES (2/3 grand. nat.)



FIG. 209 A 212. — OUDJAS ÉGYPTIENS EN TERRE ÉMAILLÉE VERTE OU BLEU CLAIR (2/3 grandeur naturelle)

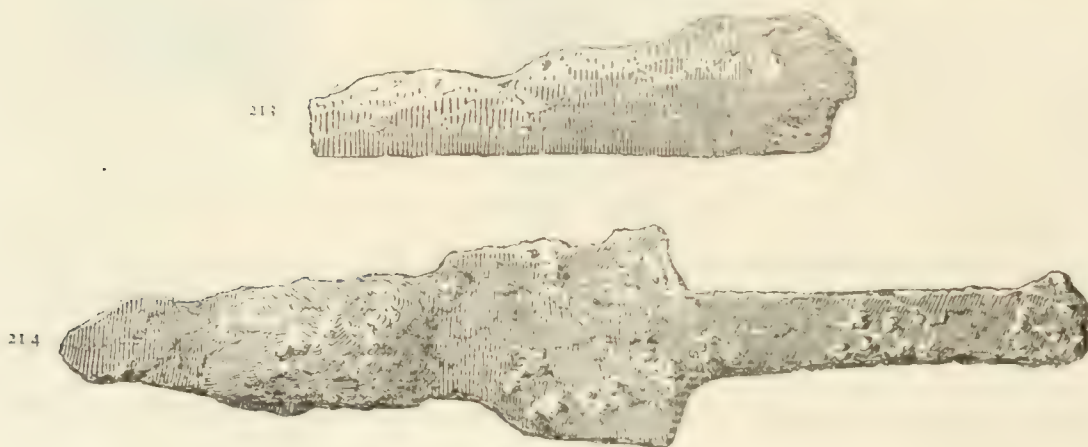


FIG. 213 ET 214. — POIGNARDS EN BRONZE (1/2 grand. nat.)

FIG. 215.
Pointe de flèche
en bronze
(3/4 gr. nat.)

ments de bronze plus importants, l'un ayant fait partie d'une statue de grande taille et représentant un morceau de robe en étoffe épaisse à longs poils, et l'autre, fragment d'un grand vase décoré de personnages en relief¹.

Deux koudourrous, l'un martelé à dessein, l'autre cassé, de l'époque des rois cosséens de Babylone, ont été trouvés

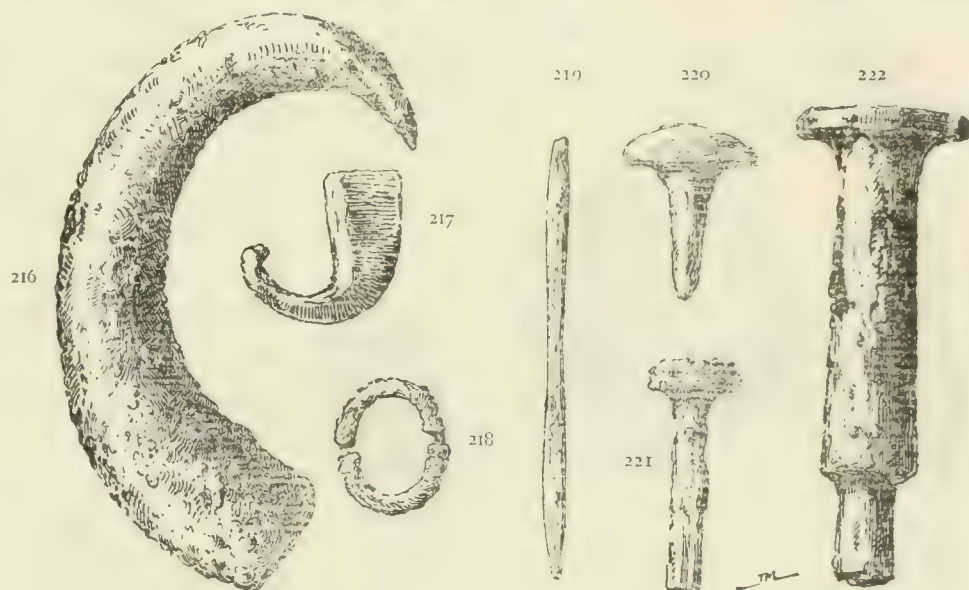


FIG. 216 A 222. — OBJETS EN BRONZE (2/3 grand. nat.)

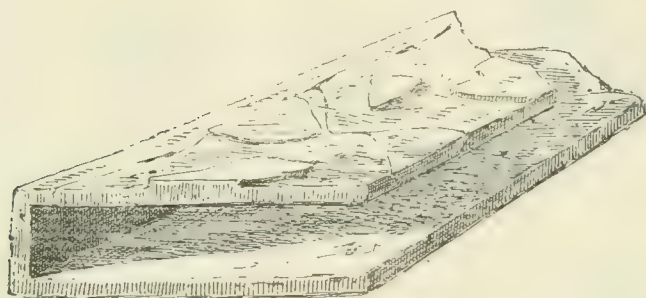


FIG. 223.

Revêtement de porte (?) en bronze (2/3 grand. nat.)

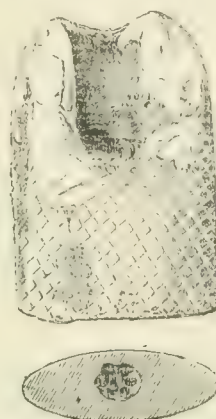


FIG. 224.

Objet indéterminé en calcaire blanc avec incrustations de bronze (1/3 grandeur nat.)



FIG. 225

Calcaire blanc (2/3 grand. naturelle)

vers l'amorce de la tranchée 7 β . Leur description se trouvera plus loin dans un chapitre spécial de M. de Morgan sur ce genre de monuments, fort abondants à Suse.

TRANCHÉES N^{OS} 15, 15 α et 15 β

Ces trois tranchées parallèles ont été creusées en même temps que celles dont je viens de parler, de l'autre côté de la fouille, dans le but de l'agrandir vers l'est. Prises dans leur ensemble, elles ont en tout 15 mètres de large, 90 mètres de longueur et 5^m30 de profondeur moyenne, le niveau du tell se relevant légèrement de ce côté (7,355 mètres cubes).

1. Ces deux monuments, très oxydés, étaient en trop mauvais état de conservation pour pouvoir être reproduits ici.

On retrouve dans ces tranchées la suite du grand monument élamite, mais il n'en reste ici que quelques dallages et des amorces de murs peu importantes. Une sorte de couloir étroit, dallé, termine l'édifice: de petits murs construits avec des morceaux de briques et non plus des briques entières, le bordent des deux côtés, à peu près régulier du côté intérieur seulement; le tout était rempli de terre pilée, très homogène et différente d'aspect de la composition ordinaire du terrain des ruines. Ce fait me porte à voir dans cette partie du monument non pas un couloir, mais un simple mur semblable à ceux des édifices contemporains découverts pendant la saison précédente dans la tranchée 13.



FIG. 226
Terre jaune
émail vert
(1/3 gr. nat.)



FIG. 227
Vase en terre
rougeâtre
(2/3 gr. nat.)



FIG. 228
Vase en terre jaune
vernissée en vert
(1/3 gr. nat.)

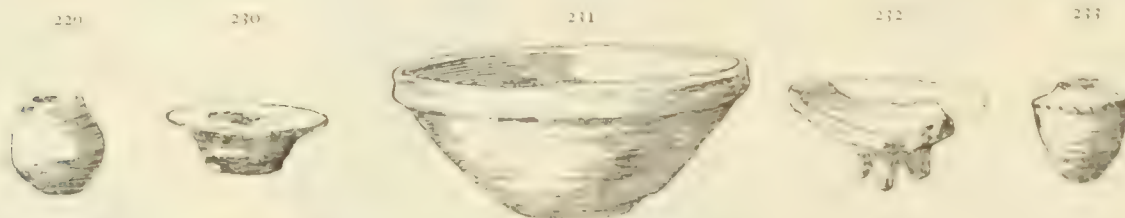


FIG. 229 A 233. — ÉCUELLES ET VASES EN TERRE GROSSIÈRE
(2/9 grandeur naturelle)



FIG. 234 A 242. — VASES EN TERRE GROSSIÈRE JAUNE
(2/9 grandeur naturelle)

FIG. 243. — LAMPE A DEUX BECS
(2/9 grandeur naturelle)

En dehors de cette construction se trouvaient encore des fragments isolés de dallages en briques de dimensions beaucoup plus considérables que les autres ($0^m75 \times 0^m50$), qui ne

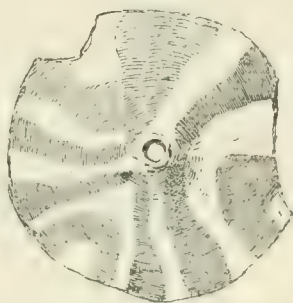
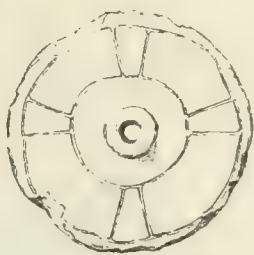
paraissent pas devoir être rattachées au même édifice, ou tout au moins qui ne se relie pas directement à lui.

Les objets les plus nombreux sont ici comme dans toutes les autres tranchées, les vases et les fusaïoles. Les types restent les mêmes, mais les formes varient à l'infini dans ces deux catégories d'objets (voy. fig. 226 à 242 et 244 à 251).

Il faut encore citer parmi les petits monuments dont on ne peut déterminer l'époque d'une manière précise, les lampes en terre cuite, qui sont très abondantes, toujours semblables, sauf une qui a deux becs (fig. 243).

Il a dû y avoir à Suse sous les Sassanides une colonie chrétienne; c'est d'elle que

244
Terre verdâtre (1/3 grand. nat.)

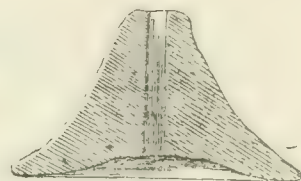


245
Terre jaune (1/3 grand. nat.)



248
Terre jaune
(2/3 grandeur naturelle)

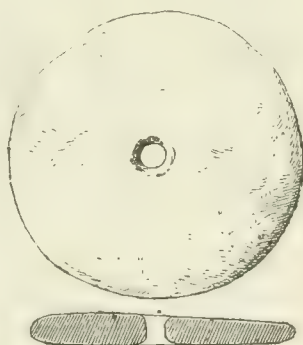
246
Terre jaune (1/3 grand. nat.)



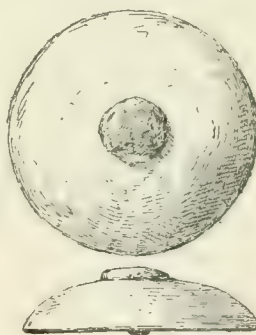
247 b
Coupe de 247 a

247 a.
Terre jaune peinte en brun foncé FIG. 244 A 248. — FUSAÏOLES

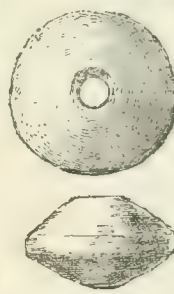
249
Fusaïole en pierre grise



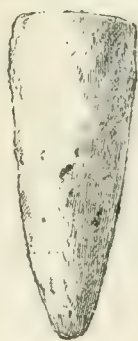
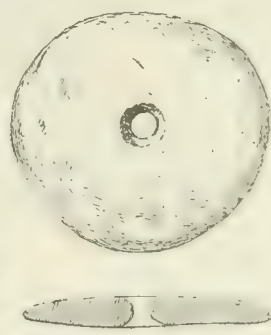
252
Bouton en calcaire blanc
avec clou en bronze



251
Perle ou fusaïole
en terre cuite



250
Fusaïole en pierre grise



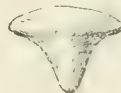
253

Tige de bronze et perles blanches et noires.



255

Anneau de nacre



256

Clou de terre
vernissée



257

Perle de
nacre



258

Fragment de vase d'albâtre

254
Cône d'argile FIG. 249 A 258. — OBJETS DIVERS (2/3 grand. nat.)

proviendrait alors une jolie lampe byzantine en bronze, dont l'anse est ornée d'une grande croix (fig. 259).

La période grecque est représentée par une charmante tête de statue de femme, en terre cuite (fig. 260), puis par une grossière statuette en marbre blanc figurant une femme drapée,



FIG. 259
Lampe en bronze
(1/2 grandeur naturelle)



FIG. 261
Statuette en marbre blanc
(1/2 grand. nat.)

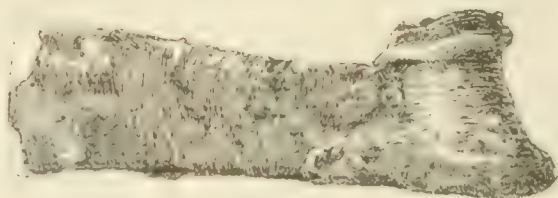


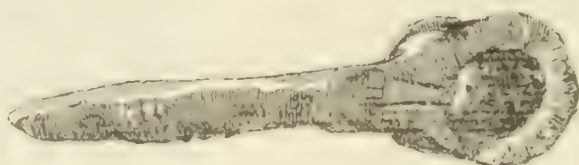
FIG. 263. — HACHE EN BRONZE
(1/2 grand. nat.)



FIG. 260
Tête de statuette grecque
(2/3 grand. nat.)



FIG. 262
Figurine en terre cuite
(3/4 grand. nat.)



264

265

266

267



FIG. 264 A 267
Pointes de flèches en bronze
(2/3 grand. nat.)

d'une exécution très sommaire (fig. 261), et par une sorte de bouton de terre cuite portant un buste de femme en relief (fig. 262).

Outre les fragments de briques émaillées, nous trouvons ici pour l'époque des rois achéménides quelques morceaux de ces vases d'albâtre très caractéristiques à petite anse plate ; quelques-uns portent quelques signes d'une inscription trilingue avec le nom d'un roi, Xerxès et Artaxerxès en général, d'autres, les restes d'une décoration en relief (fig. 258)¹.

Les objets élamites sont beaucoup plus nombreux ; je citerai d'abord, parmi les plus petits,

1. Plusieurs de ces fragments sont donnés plus loin (fig. 314-317) à propos de la tranchée 17.

une hache en bronze, d'une forme très particulière que nous ne connaissons jusqu'ici que d'après les bas-reliefs (fig. 263), puis toute une série de pointes de flèches en bronze lancéolées ou à section triangulaire, toujours à douille (fig. 264-267); les pointes de flèches en fer qui sont aussi à section triangulaire sont par contre à soie (fig. 268 à 269).

D'assez nombreux fragments de pommeaux émaillés proviennent de ces tranchées. Ces petits monuments, dont nous ne pouvons pas savoir exactement la destination, aucun d'eux n'ayant été trouvé en place, sont en pâte de grès comme les briques émaillées achéménides et recouverts d'une couche d'émail vert¹ et plus rarement jaune. L'intérieur est creux, sans doute pour être emmanchés sur une tige quelconque et maintenus par une cheville. Beaucoup sont tout unis, d'autres portent une inscription, au nom du roi *Chilhak*, qui commence sur la lentille pour se terminer sur la partie verticale; les signes creusés très profondément étaient remplis par l'émail qui, plus épais à ces endroits, devait les faire ressortir par une teinte plus foncée que le fond. Ces pommeaux décoratifs sont de deux dimensions différentes: la lentille supérieure a soit 13 centimètres, soit 19 de diamètre.

Cette pâte de grès était très employée par les Élamites qui sans doute en sont les inventeurs. En effet, on rencontre très souvent dans les fouilles des fragments de briques de cette matière, très soignées comme exécution, avec des inscriptions au nom de *Choutrouk Nakhounta* ou de *Chilhak*; les textes de ce dernier roi recouvrent en général toutes les faces de ces sortes de briques, de sorte qu'il est difficile de savoir quel en était l'usage.

Les briques portant des textes sont abondantes, comme partout, mais en plus on trouve ici quelques tablettes, chose fort rare à Suse jusqu'à ce moment. Ces tablettes, de style archaïque, sont presque toutes rédigées en sumérien; une ou deux seulement sont en élamite.

Plusieurs monuments importants ont été trouvés dans ces tranchées: le premier à signaler est un grand bas-relief en bronze représentant six guerriers debout armés d'arcs et de casse-têtes, et couvert d'inscriptions, pièce fort intéressante, datant très probablement de l'époque de *Choutrouk Nakhounta*. Ce bas-relief, trouvé à peu de distance de la table de bronze aux serpents, faisait peut-être partie du même monument².

Un fragment assez considérable d'une stèle de *Chilhak* porte sur deux de ses faces des

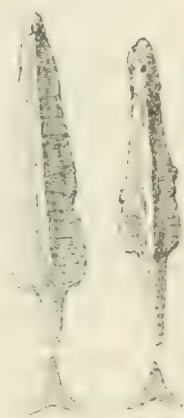


FIG. 268 ET 269
Pointes de flèches en fer
(2/3 grand. nat.)



FIG. 270
Trépied en terre cuite
Pour la cuisson des tablettes
(1/2 grandeur naturelle)

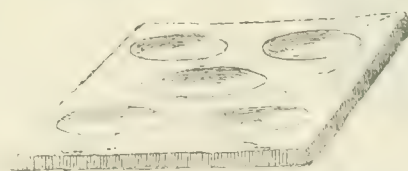


FIG. 271
Palette (?) en marbre rose
(1/2 grandeur naturelle)

1. Cette couleur verte était peut-être bleue à l'origine, comme paraissent le montrer quelques petits fragments.

2. V. à ce sujet le chapitre: Description des objets d'art.

textes religieux gravés en gros caractères très soignés. Les monuments semblables devaient être nombreux autrefois dans les temples de Suse, si nous en jugeons par plusieurs autres fragments d'importance beaucoup moindre trouvés sur différents points des travaux, dont la matière, le style paléographique et même le texte sont identiques à celui-ci.

Il faut encore citer une dalle de pierre lithographique portant un acte de donation du roi *Bitiliachou*, et divers fragments de bas-reliefs sculptés sur grès, reproduits plus haut sur la planche III. L'un d'eux, sur lequel est figuré une scène d'offrande, paraît devoir être reporté à l'époque du roi *Oun-dach-gal*, étant donné les inscriptions qui reproduisent plusieurs formules très fréquentes sur les briques de ce souverain; un autre bas-relief de très petite taille et représentant une femme assise et filant est une des plus jolies pièces trouvées à Suse¹.

Dans cette partie des fouilles, plusieurs koudourrous ont été trouvés, entre autres le plus beau et le plus grand qui soit connu jusqu'ici, celui du roi *Melichikhou*, revêtu de la signature royale². Il a été trouvé sous les dalles du long mur dont j'ai parlé plus haut, qui termine le grand monument élamite. Les autres koudourrous sont des fragments sans importance, sauf celui de *Kourrigalzou* (n° 9), qui est spécial comme texte et comme représentation.

TRANCHÉES N° 16 ET 16 a

Prises dans leur ensemble, ces deux tranchées ont 80 mètres de long sur 10 de large et 5^m30 de profondeur moyenne (4.240 mètres cubes). Tracées dans le même axe que les tranchées 7 et 7 a, elles les continuent vers le nord, perçant ainsi de part en part les couches supérieures du tell.

Le terrain est ici d'une extrême pauvreté en monuments antiques et n'a pas donné la

moindre trace de constructions élamites semblables à celles des tranchées du Sud : à peine distingue-t-on encore quelques restes de murs écroulés, qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, étant à des niveaux différents, et dont il n'est même pas possible de relever la direction. De même aussi, les briques portant des inscriptions sont extrêmement rares.

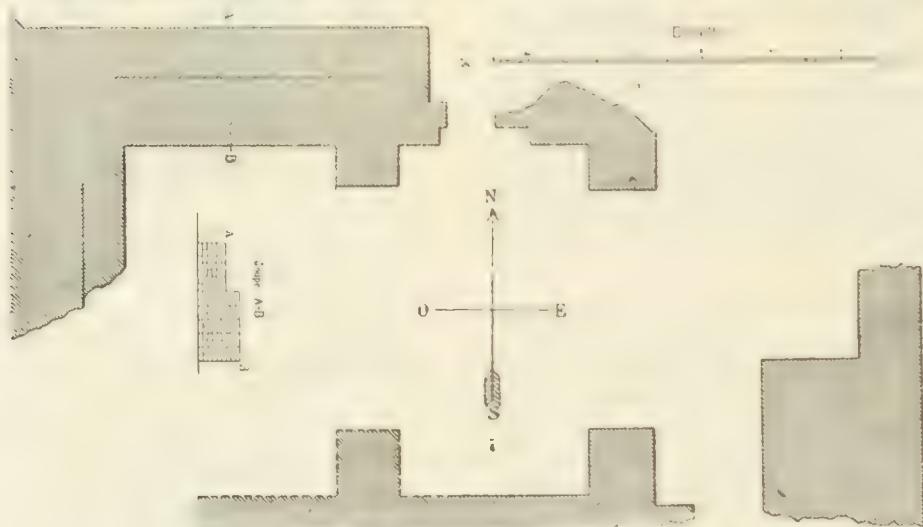


FIG. 272. — PLAN D'UNE MAISON DE BASSE ÉPOQUE

A fleur du sol, près du bord du tell, se trouvait une construction de basse époque assez bien

7. V. le chapitre: Description des objets d'art.

8. V. le chapitre des Koudourrous (n° 3).

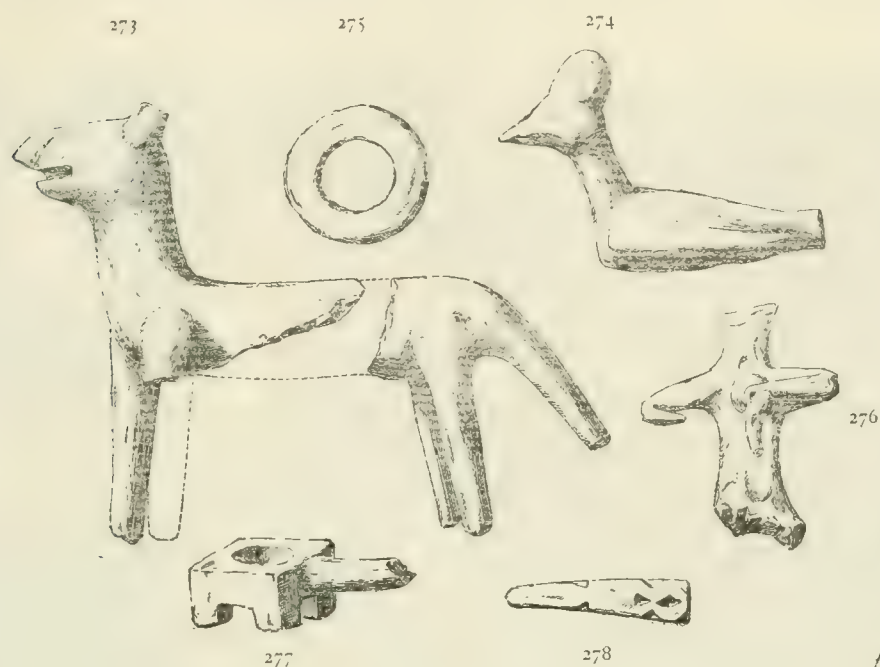


FIG. 273 A 278

FIGURINES EN TERRE CUITE PROVENANT DE LA VILLE SASSANIDE
(1/2 grandeur naturelle)

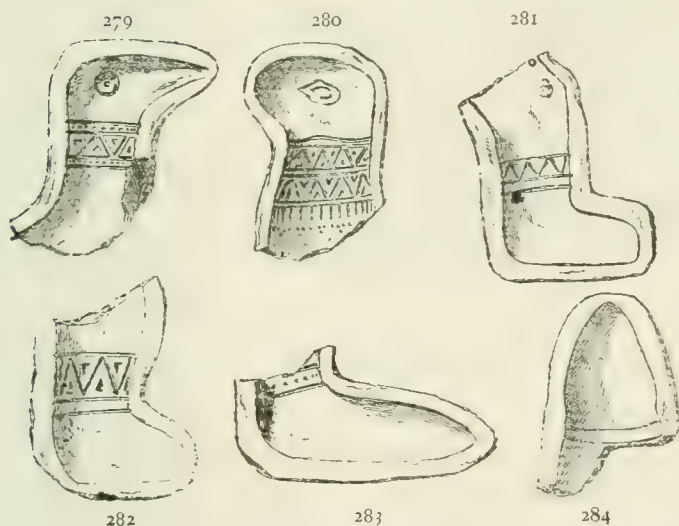


FIG. 279 A 284. — MOULES EN TERRE CUITE, VILLE SASSANIDE
(1/2 grandeur naturelle)

conservée, bâtie en petites briques plates presque semblables aux briques employées actuellement en Perse (fig. 272).

A ce propos, je citerai ici toute une série de petits objets trouvés dans une ruine de même type, mais en fort mauvais état de conservation, découverte par les ouvriers dans un des petits tells qui s'étendent à l'est de la Ville royale.

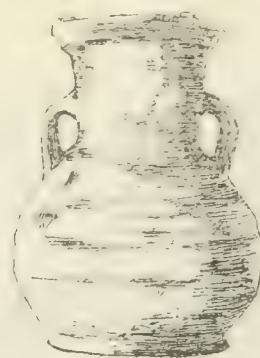


FIG. 285
Vase en terre vernissée
(1/2 grand. nat.)



FIG. 286
Vase en terre grossière
(1/2 grand. nat.)

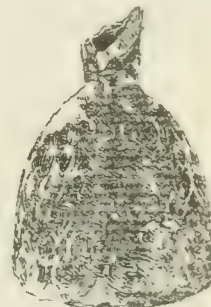


FIG. 287
Bouteille en verre
(1/2 grand. nat.)

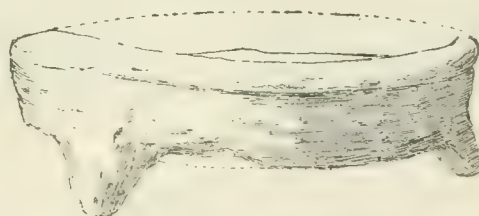


FIG. 288. — AUGE (?) EN TERRE CUITE
(2/9 grandeur naturelle)



FIG. 289. — AUGE (?) EN BASALTE
(2/9 grandeur naturelle)

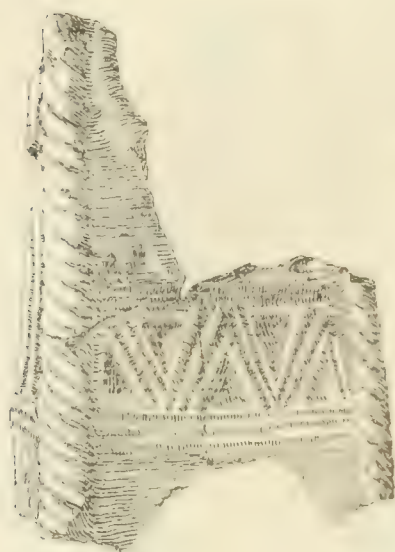


FIG. 290
Terre émaillée bleu foncé
(1/2 grandeur nat.)

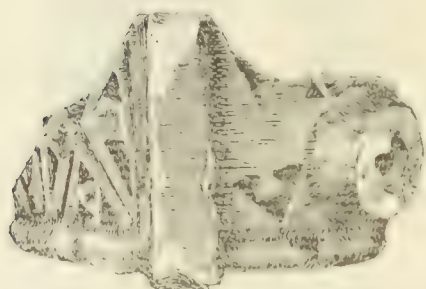
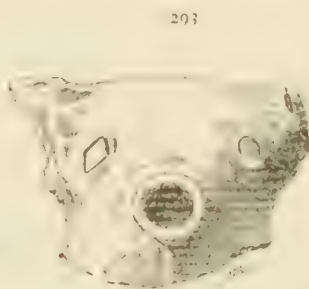


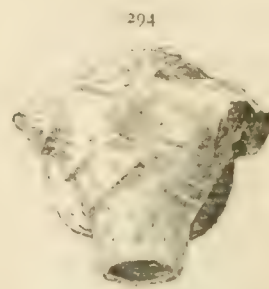
FIG. 291
Terre émaillée bleu foncé
(1/2 grand. nat.)



292



293



294

FIG. 292 A 294. — GOULOTS DE VASES (?) EN TERRE CUITE (1/3 grand nat.)

C'était sans doute un atelier de céramique, contenant encore un certain nombre de petites figurines de terre cuite représentant des animaux, des oiseaux servant de sifflets, et d'autres petits objets, entre autres un petit autel du feu en miniature, indiquant que toute la collection doit appartenir à l'époque sassanide (fig. 273 à 278). En outre, un certain nombre de moules représentent, en général, des têtes d'oiseaux (fig. 279 à 284).

Parmi les petits objets qu'on peut mentionner, se trouvent quelques petits vases en terre émaillée (fig. 285 et 286) ou en verre (fig. 287), de grandes auges plates, à trois ou quatre pieds, en terre cuite ou en basalte (fig. 288 et 289), des sortes de supports à reliefs géométriques, recouverts d'un épais émail bleu (fig. 290 et 291) et des goulots de vases en poterie grossière, en forme de têtes de taureaux (fig. 292 à 294).

Tout à fait à l'amorce de la tranchée 16, au bord du tell, nous avons trouvé à cinq mètres de profondeur, un série d'objets en grès émaillé, réunis en un tas. La plupart sont fragmentés, mais ils ont le grand intérêt d'être datés par quelques inscriptions. Ce sont des pommeaux de petite dimension, semblables à ceux dont j'ai parlé plus haut, avec une longue inscription de *Chilhak*, de grands carreaux émaillés vert et jaune sur fond blanc, portant le nom de *Choutrouk-Nakhounta*, des pommeaux plus petits en forme de rosaces (fig. 295), qui semblent avoir dû s'enchâsser dans les carreaux, et quelques figurines d'animaux fantastiques, toujours décorées des mêmes couleurs verte et jaune (pl. VI).

Tout près de là se trouvait un fragment de koudourrou dont les représentations seules existaient encore. Toutefois, c'est un des monuments les plus importants de ce genre que nous avons trouvés, car chaque symbole porte le nom du dieu qu'il représentait ¹.

1. Voir le chapitre des Koudourrous, au n° 1.

BRIQUE ET CARREAUX ÉMAILLÉS



Un peu plus loin, dans une coupure faite sur les flancs du tell pour le déversement des terres, nous avons découvert une stèle en calcaire rose, au nom du roi *Chilhak Nini Lam*, un des rois de la dernière époque de la puissance élamite. La partie supérieure de ce monument manque.

Deux autres objets peuvent, semble-t-il, être attribués à l'époque élamite : c'est d'abord une petite statuette de bronze, très défigurée par l'oxydation (fig. 296), puis une tête colossale en calcaire très léger, ornée d'une tiare à deux rangs de cornes, dont la facture très grossière, ainsi que les cavités qui occupent la place des yeux paraissent indiquer que cet objet devait être plaqué, peut-être de feuilles de bronze, peut-être d'une autre matière (fig. 297).



FIG. 295
Terre émaillée
(1/4 gr. nat.)



FIG. 296
Statuette en bronze
(2/3 grand. nat.)



FIG. 297
Tête en calcaire
(1/9 grand. nat.)

TRANCHÉE N° 17¹

Dans la saison précédente, la tranchée 8, destinée à reconnaître la face interne du mur d'enceinte achéménide, suivait les contours du tell du côté de l'est, mais ne descendait qu'à une très petite profondeur. La tranchée 17 a pour but de l'agrandir en démolissant le mur d'enceinte

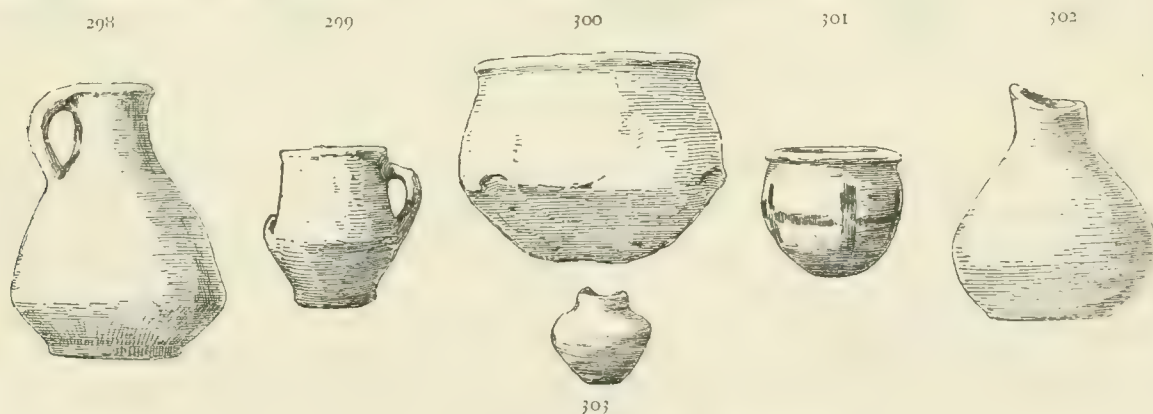


FIG. 298 A 303. — VASES EN TERRE GROSSIÈRE
(1/9 grandeur naturelle)

et en coupant de ce côté-là le bord du tell, de manière à former une large plate-forme au même niveau que les tranchées 15 β et 16, et à en réunir ainsi les extrémités.

1. Cette tranchée n'est pas portée sur le grand plan (pl. II), son tracé intérieur suit presque exactement celui de la tranchée 8.

Cette fouille, nécessaire comme dégagement pour le déversement des terres, s'étend sur une longueur de 235 mètres, avec 5^m50 de profondeur moyenne, et avec une largeur de 6 à 7 mètres environ à la base (6.460 mètres cubes).

Aux abords immédiats du mur d'enceinte, qui ne descend qu'à 2 mètres environ au-dessous du niveau actuel du tell, nous avons trouvé de nombreuses balles de fronde en terre crue, de forme ovoïde, des boulets ronds de la même matière, et d'autres, beaucoup plus gros, en pierre. Ces objets datent probablement de l'époque de la prise de Suse par Alexandre.

La seule construction à signaler est une chambre carrée, à la jonction de cette tranchée avec la tranchée 16; le dallage est recouvert d'une couche de plâtre et les murs sont construits en briques très plates, émaillées à l'intérieur et à l'extérieur du monument. Ces briques sont du même type que celles qui portent des textes au nom de *Khalloudouch*, fils de *Houban*, roi dont la

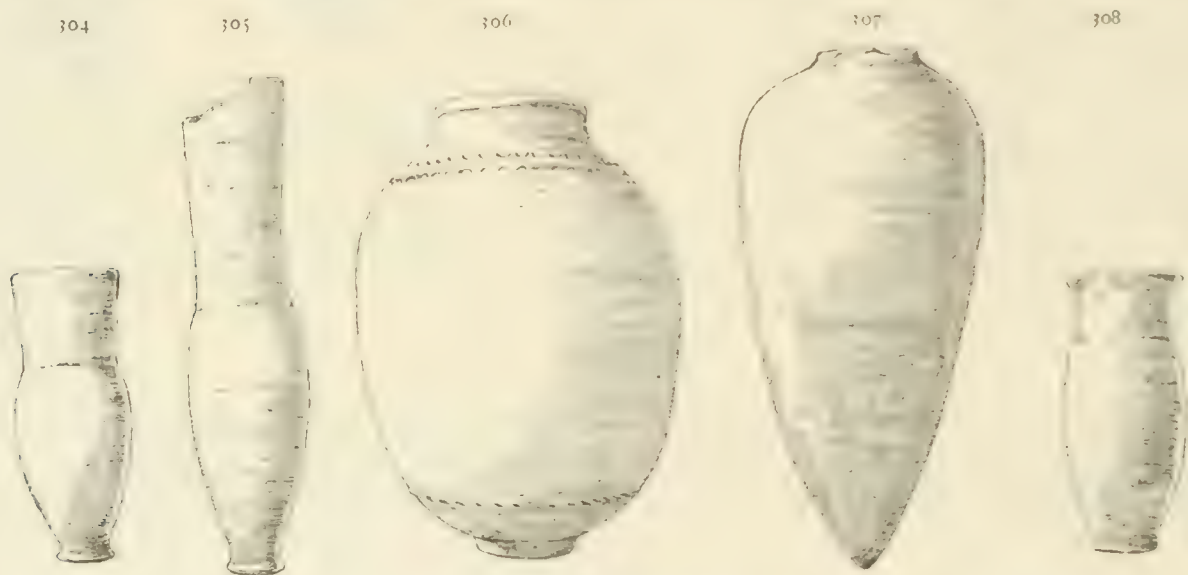


FIG. 304 A 308. — VASES EN TERRE GROSSIÈRE
(1/9 grandeur naturelle)

place historique n'est pas encore définitivement établie, mais qui, par le caractère paléographique de ses inscriptions, paraît appartenir à la dernière époque de l'Élam. Cette époque conviendrait fort bien pour ce petit monument, qui se trouve exactement au même niveau que les grandes constructions des tranchées du Sud.

Plusieurs monuments élamites d'un caractère très archaïque proviennent des environs de la Pointe des Galeries et du ravin du Porc-Épic: tout d'abord un certain nombre de briques des patésis de Suse, avec des inscriptions en langue sémitique ou en sumérien, puis des objets plus importants, tels que la statuette d'albâtre de *Karibou-Cha-Ri-Erin*¹. Le haut et le bas du personnage manquent, mais ce qui reste suffit pour nous montrer un art absolument chaldéen, rappelant les

1. Ce patési de Suse nous était déjà connu par les cônes de fondation dont j'ai parlé à propos des tranchées 7 β et 7 γ (Cf. tome II, p. 63).

meilleurs morceaux de la statuaire de Tello. Cette statue représente un homme debout, les mains croisées sur la poitrine, vêtu d'une robe droite ornée de broderies. L'inscription gravée sur le vêtement, se compose de trois registres de petites cases contenant les signes.

C'est de la même époque sans doute que date un bas-relief représentant un lion sculpté sur pierre non dégrossie, qui était autrefois fixée dans le sol avec du bitume encore parfaitement visible sur la partie inférieure de la pierre. Ce monument est cassé, et il ne nous reste plus que la partie postérieure de l'animal et la fin d'une inscription du même style que celle de la statuette.

Un des derniers roi d'Élam, connu par les inscriptions assyriennes, *Choutour Nakhounta*, fils de *Houmbannimena*, nous a laissé dans cette partie du tell des traces de son règne : ce sont deux sortes de grandes cornes d'albâtre qui devaient avoir autrefois plus d'un mètre de longueur; la base, de forme carrée, était destinée à être fixée dans un monument, peut être un autel, et la partie apparente était arrondie et s'élevait par une courbe gracieuse et très accentuée. Il nous reste la partie inférieure de l'une et le haut de l'autre, avec une inscription dédicatoire semblable sur toutes les deux.

Je puis encore citer pour la période élamite quelques tablettes et des lentilles portant des modèles d'écriture cunéiforme, destinées aux élèves des écoles (fig. 312), et pour l'époque des rois achéménides, quelques fragments de vases d'albâtre, souvent ornés d'inscriptions trilingues (fin. 313 à 317).

Les figurines en terre cuite se trouvent dans toutes les parties du tell, où ont été découverts

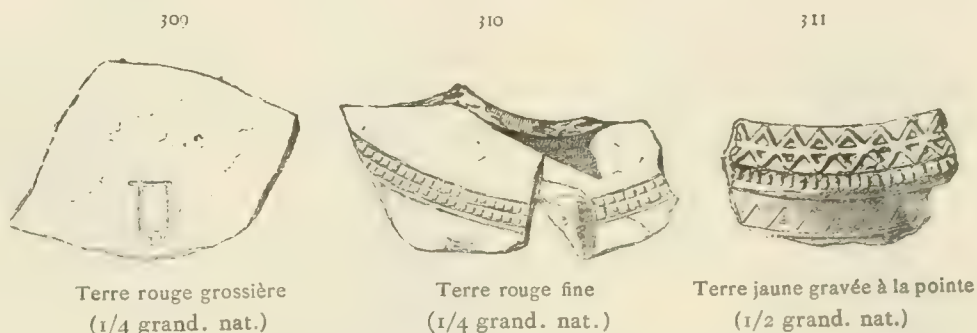


FIG. 309 A 311. — FRAGMENTS DE VASES

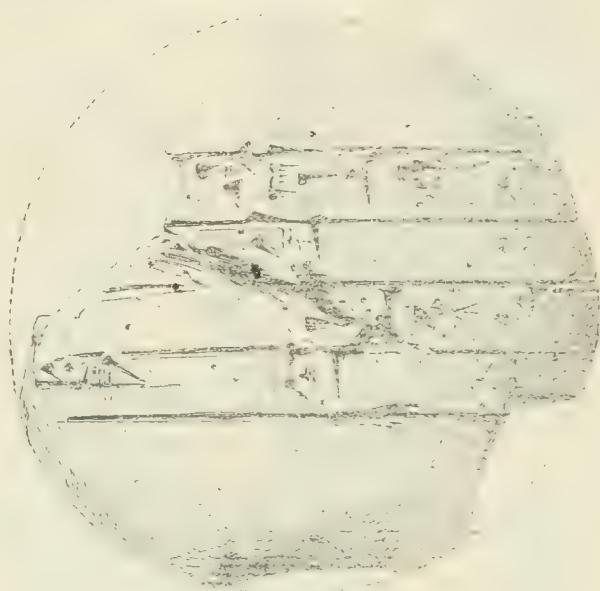


FIG. 312. — LENTILLE EN TERRE CRUE (grand. nat.)

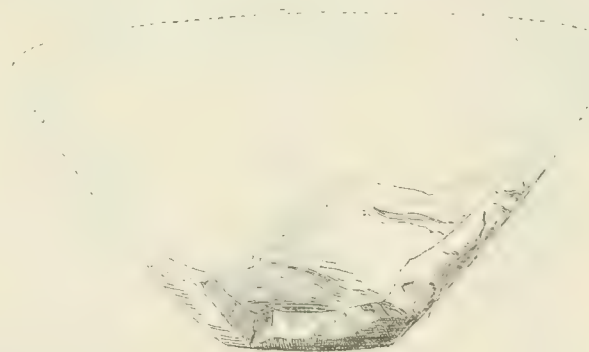


FIG. 313
Fragment de vase d'albâtre
(2/3 grandeur nat.)

des monuments élamites, mais le plus grand nombre provient de la tranchée 17. Ces statuettes ne sont pas particulières à Suse : on en trouve de semblables, à quelques différences près, dans toute la Chaldée ; celles qui représentent Beltis, entre autres, sont très répandues.

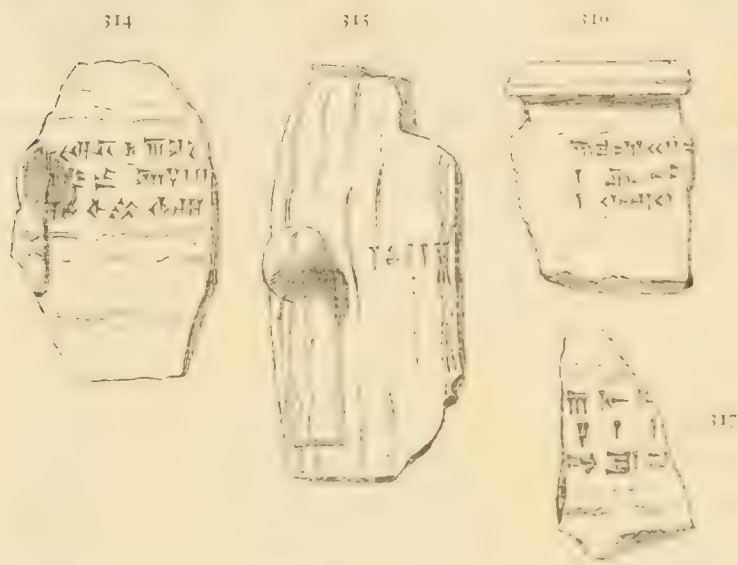


FIG. 314 A 317
Fragments de vases d'albâtre portant des inscriptions.
Époque achéménide
(1/2 grandeur naturelle)

Ces petits monuments, qu'on peut avec certitude attribuer à la période élamite, sont d'une grandeur très variable, entre 6 et 15 centimètres de hauteur environ. La matière dont ils sont faits est une terre fine, devenue généralement jaune avec la cuisson. La plus grande partie de ces statuettes ne sont moulées que sur une seule face, la partie postérieure restant unie, d'autres, beaucoup moins nombreuses, sont faites avec un moule double, et sont donc en ronde-bosse et non plus en haut relief simple. Parfois même nous avons des parties moulées à part et rapportées, comme les jambes de certaines statuettes de femmes.

On peut diviser ces figurines, dont je donne ci-contre la reproduction des types principaux (pl. VII et VIII), en deux groupes, suivant qu'elles représentent des hommes ou des femmes. Les statuettes féminines qui, comme nous le savons, sont des images de Beltis, sont de plusieurs types très différents les uns des autres. Je citerai d'abord les larges figurines plates, d'une exécution très soignée, qui représentent la déesse nue, avec des hanches démesurément exagérées, tenant ses seins à deux mains. Les seuls ornements sont un collier formé d'un double rang de perles soutenant une amulette, et, sur la tête, qui est souvent d'une finesse très remarquable, une sorte de grand diadème ondulé, évasé au sommet (pl. VII, nos 1, 2, 3, 6, 8).

Dans ce groupe de femmes tenant leurs mains sous les seins, il faut ranger encore deux statuettes, l'une d'un art très avancé et très étudié au point de vue anatomique (pl. VII, n° 7), et une autre qui est plus grotesque encore que grossièrement exécutée (pl. VII, n° 10).

Un type plus répandu encore est celui qui représente une femme, nue aussi, les mains croisées à la façon des anciennes statues chaldéennes ; un large collier serre le cou et une sorte de baudrier descend en général de l'épaule droite ; la coiffure se compose d'un bandeau épais en forme de tortil, renflé et relevé au milieu. La plupart de ces statuettes sont d'une très grande finesse d'exécution (pl. VII, nos 4, 5, 9, 11, 12, 13 et VIII, 16, 20).

D'autres figurines beaucoup plus grossières représentent des femmes aux bras étendus, mais réduits à l'état de simples ailerons (pl. VII, n° 14, et pl. VIII, n° 19), ou portant des serpents enserrant une tête rudimentaire (pl. VII, n° 16). Enfin, il faut encore citer des





FIGURINES EN

statuettes dont les mains tiennent des objets qu'on ne peut distinguer (pl. VII, n° 18, et pl. VIII, n° 21).

Les figurines d'hommes sont beaucoup plus rares que celles de femmes, et on ne peut guère, pour le moment du moins, se rendre compte de ce qu'elles représentent. En général, ce sont des hommes à longue barbe, au nez proéminent, au type sémite très accentué. Ils sont vêtus d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture et coiffés d'une mitre conique. Quelquefois un large collier soutient un médaillon qui pend sur la poitrine. Les uns jouent d'un instrument à corde, une sorte de luth (pl. VIII, n° 9), d'autres tiennent un chevreau et une houlette (pl. VIII, n°s 2, 17, 18), d'autres encore des objets qu'on ne peut reconnaître (pl. VIII n°s 1, 8, 10, 14).

Trois morceaux seuls sont absolument différents des autres par leur style : un musicien nu, d'une exécution très fine (pl. VIII, n° 7), et deux têtes imberbes portant l'une un grand bonnet évasé à sa partie supérieure (pl. VIII, n° 3) et une autre coiffée d'un turban (pl. VIII, n° 4).

A côté de ces figurines, je dois encore citer d'autres petits objets de terre cuite représentant de petits lits composés d'un cadre supporté par quatre pieds et recouvert d'une natte tressée de différentes manières (fig. 318). Ces petits monuments n'atteignent jamais plus de 10 centimètres de longueur.

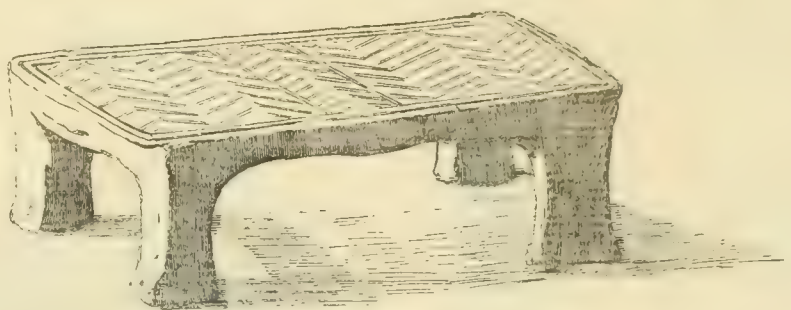


FIG. 318. — LIT EN TERRE CUITE (2/3 grandeur naturelle)

TRANCHÉE N° 18

Cette fouille élargit vers le sud-ouest la tranchée 7γ, du côté de l'amorce. Entrepris vers la fin de la saison, les travaux de cette tranchée n'ont pu être menés très avant, ni descendre à plus de trois mètres de profondeur, donc à peine au niveau du bâtiment élamite. Quelques briques sont sorties de cette tranchée, et parmi celles-ci deux portent des noms de rois de la dernière époque élamite, *Teipti Houtran* et *Chilhak-Nini-Lam*. Il faut encore citer une stèle de *Choutrouk Nakhounta* sur marbre rose.

TRANCHÉE N° 13¹

Les travaux de la saison précédente avaient mis à jour dans cette partie du tell les dallages et les arasements des murs d'un grand monument. Durant l'hiver 1898-1899, nous avons continué

1. Cette tranchée n'a pas été portée sur le grand plan, pl. II.

cette fouille vers le sud, pour reconnaître le plan du reste de l'édifice. Les résultats ont été peu satisfaisants : de ce côté la construction se perd peu à peu et le plan devient incompréhensible. En plus de cela, la tranchée 13 n'a donné aucun objet important ; quelques briques portant des textes, une ou deux tablettes archaïques, un saumon de plomb et un petit miroir de bronze, voilà tout ce qui est sorti de cette fouille.

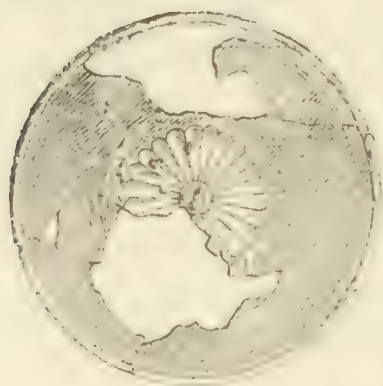


FIG. 319

Miroir en bronze
(1/4 grandeur naturelle)

DEUXIÈME NIVEAU

TRANCHÉES N^{OS} 7, 7 α , 7 β , 15 ET 15 α

Les travaux de ce deuxième étage ont eu pour but de faire descendre à cinq mètres au-dessous du premier, donc à dix mètres de la surface du tell, les cinq tranchées centrales de la grande fouille du Sud. Ce travail n'a pu être complètement achevé à la fin de la saison 1898-

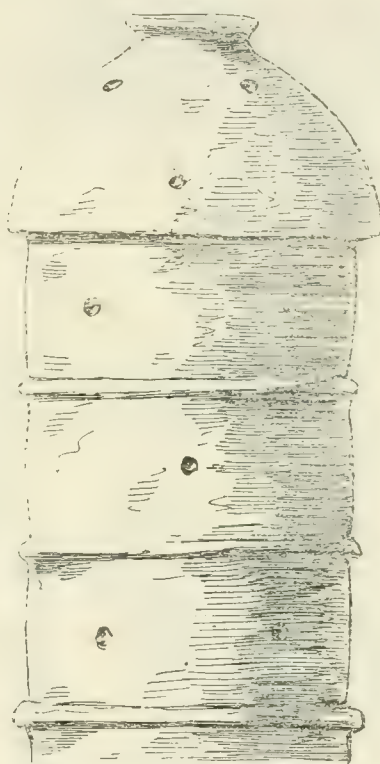
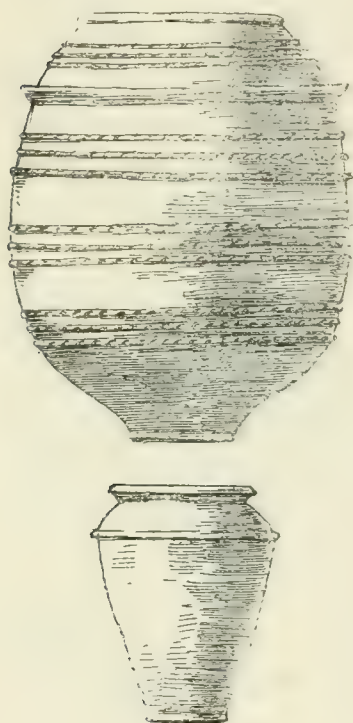


FIG. 322
Vase de sépulture
(Hauteur 0^m60)

FIG. 320. — VASE FUNÉRAIRE EN TERRE CUITE JAUNE (1/15 gr. naturelle)

FIG. 321. — VASE TROUVÉ DANS LE PRÉCÉDENT (2/15 gr. naturelle)

FIG. 323. — TOMBEAU ÉLAMITE (cloche en terre rouge, manchons en terre jaune, 1/15 grandeur naturelle).

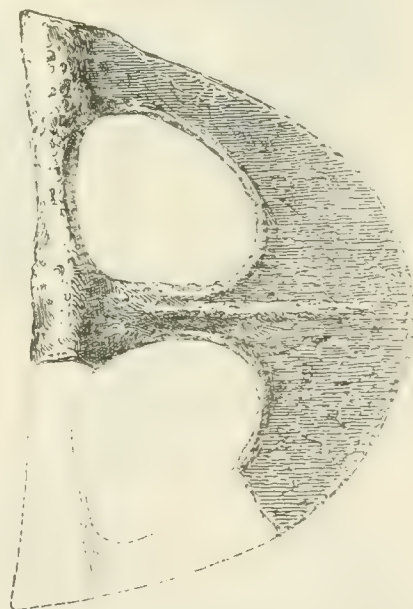


FIG. 324
Hache en bronze
(1/2 grandeur naturelle)

1899, les deux tranchées extrêmes 7 β et 15 α ne descendant qu'à la moitié de la profondeur projetée. La largeur de la fouille est de 25 mètres, la longueur de 90 mètres, le cube de terre enlevé d'environ 8.400 mètres.

Au-dessous du niveau du monument dont il a été question plus haut, on ne trouve qu'une masse très homogène de terre, comme si les Élamites avaient voulu, à un moment donné,



FIG. 325
Hache en bronze
(1/2 grandeur naturelle)

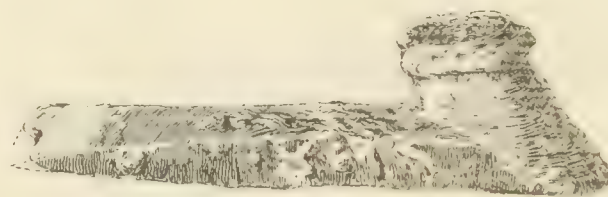


FIG. 326
Herminette en bronze
(1/2 grandeur naturelle)



surélever par des terrassements considérables le niveau de la Citadelle, sur laquelle ils voulaient reconstruire leurs temples et leurs palais. Cette couche uniforme est interrompue en de rares endroits par des amoncellements de cendres et de débris de poterie, immédiatement au-dessous des dallages élamites, et dans toute cette fouille il n'a été rencontré qu'une seule construction de fort peu d'importance et mal bâtie en matériaux grossiers (au fond de la tranchée 7 β).

Une douzaine de tombes ont été trouvées entre un et trois mètres au-dessous des dallages, et semblent donc appartenir à la même époque. Ce sont, la plupart du temps, de très grands vases de forme ovale, et terre grossière jaune, ornés de cordelières en relief (fig. 320), ou de grandes jarres hémisphériques, ouvertes par le haut et par le bas (fig. 322), où le cadavre était déposé; on y retrouve quelques rares fragments d'ossements pêle-mêle avec de la terre et des débris de vases. Un autre type de tombeaux

consiste en une jarre sem-

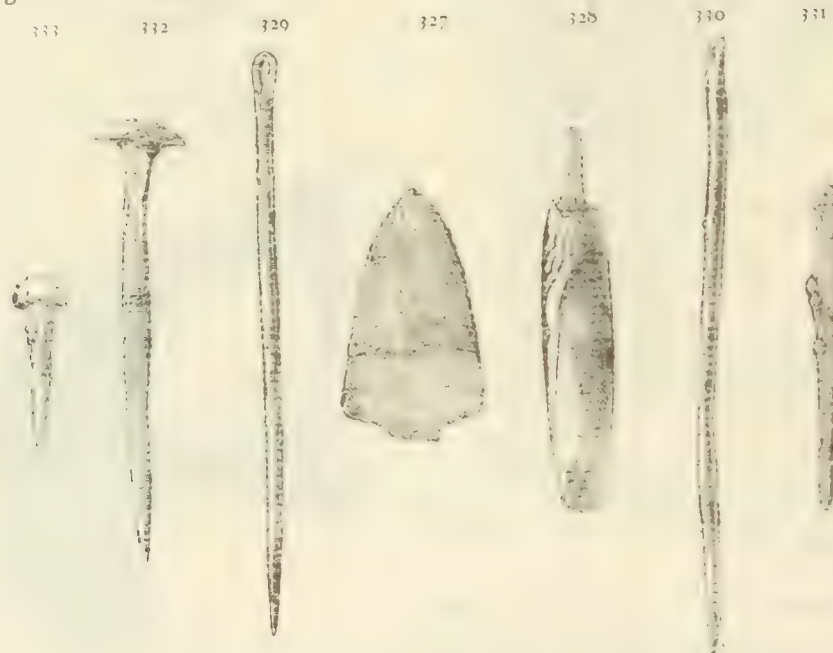
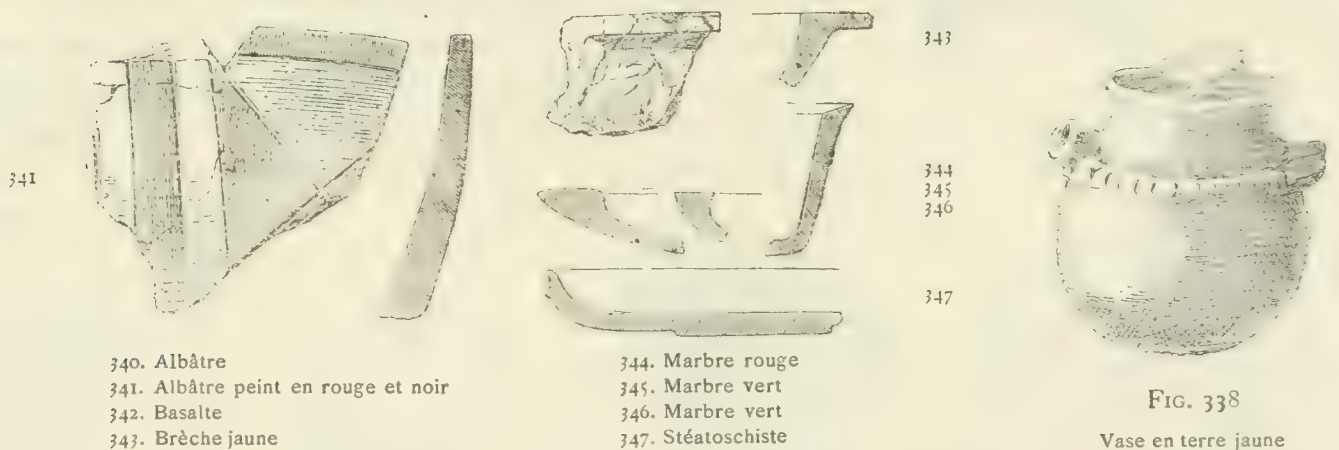
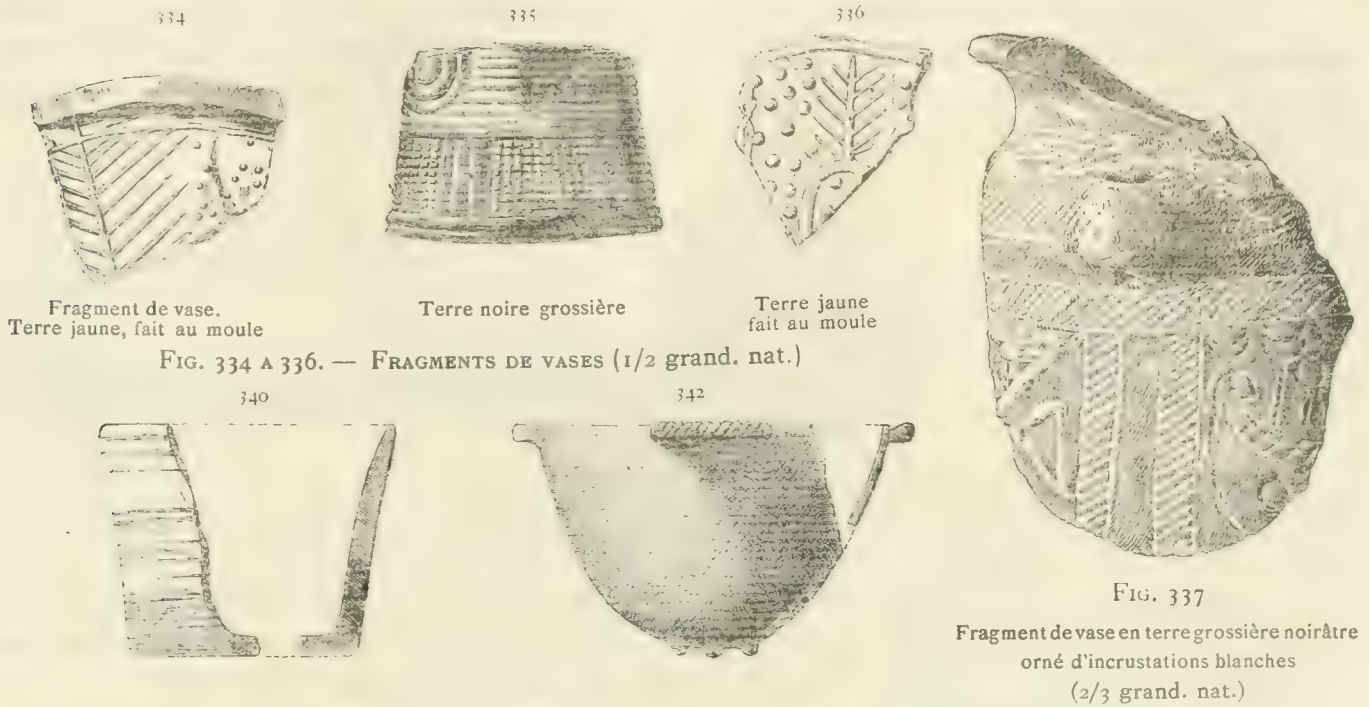


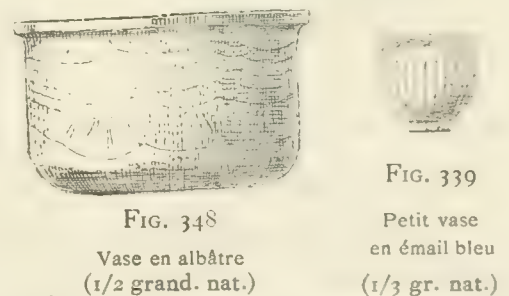
FIG. 327 A 333
Objets divers en bronze. (Fig. 334. Alène (?) montée en cornaline).
(1/3 grandeur naturelle)

blable à celles dont je viens de parler, surmontant une série de manchons de terre cuite du même diamètre, posés verticalement les uns sur les autres, et souvent percés de trous (fig. 323).



Peut-être faut-il voir aussi des couvertures de tombeaux dans des assemblages d'une vingtaine de briques formant double ou triple dallage sur une très petite surface, trouvés çà et là dans les fouilles.

Les objets trouvés à ce niveau sont fort rares, de très petite taille, et disséminés un peu partout, preuve de plus que nous n'avons affaire ici qu'à une sorte de remplissage. Nous y avons rencontré quelques objets de bronze, haches de formes diverses (fig. 324 et 325), herminettes (fig. 326), pointes de flèches (fig. 327), burins (fig. 328), aiguilles (fig. 329 et 330), clous (fig. 331 à 333).



La céramique est représentée ici par quelques spécimens fort intéressants, nous donnant des exemplaires presque intacts de la poterie peinte trouvée dans les galeries souterraines, vases d'une forme très élégante, ornés de dessins géométriques en rouge, brun ou vert¹. A côté



FIG. 349
Cône en terre cuite
(1/3 grand. nat.)

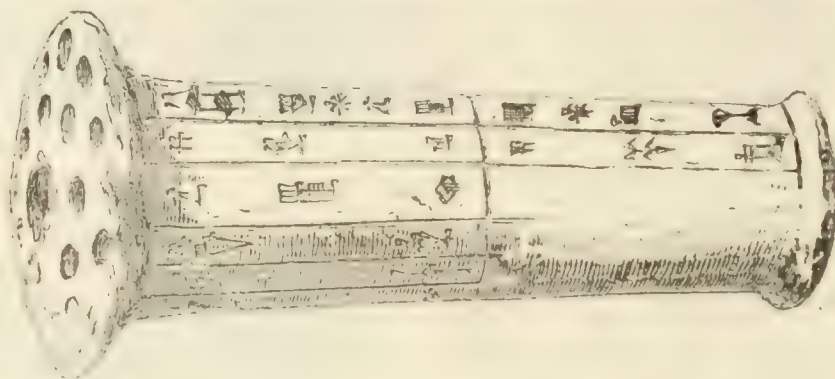


FIG. 350. — CÔNE EN TERRE CUITE (1/2 grandeur naturelle)

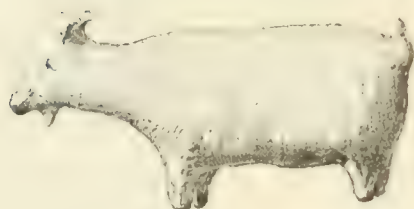


FIG. 351
Figurine en terre cuite. Jaune verdâtre
(1/2 grandeur nat.)

de cela, nous avons quelques fragments d'une sorte de poterie à reliefs grossiers, tout à fait particulière (fig. 334 à 337), et un très petit vase émaillé (fig. 339).

A propos des vases, il faut encore citer de nombreux fragments de jattes d'albâtre, les unes très finement travaillées au tour, d'autres simplement dégrossies, ne rappelant en rien la forme et la facture des vases d'albâtre achéménides.

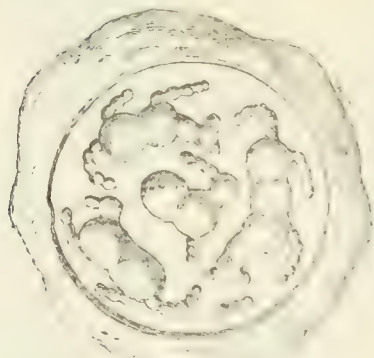


FIG. 352
Empreinte gravée sur un sceau en calcaire
très fin (?)
(3/4 grand. nat.)



FIG. 353
Sceau en bronze
(2/3 grandeur nat.)

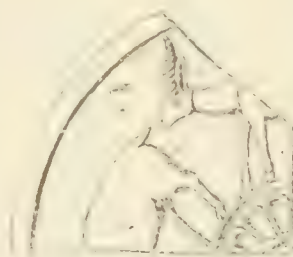


FIG. 354
Fragment d'un plateau
en stéatoschiste
(2/3 grandeur nat.)



FIG. 355
Vase en ivoire
(2/3 grand. naturelle)

Les monuments qu'on a coutume d'appeler *cônes de fondation* se retrouvent ici en grand nombre, mais d'une forme particulière. Ils sont plutôt cylindriques, percés longitudinalement, et le sommet s'évase souvent très largement en forme de pomme d'arrosoir décorée de petits

1. V. la figuration de ces vases au chapitre « Céramique ».

trous peu profonds. Un ou deux seulement portent des inscriptions semblables à celles des cônes trouvés à fleur de sol dans la tranchée 7 *a* (fig. 349 et 350).

Pour les petits objets, tous portent la trace d'une très haute antiquité : un cylindre en ivoire dont l'ins-
cription est encore
presque hiérogly-
phique¹, des sceaux
en pierre et en
bronze (fig. 352 et
353), un fragment
de plateau en stéa-



FIG. 356 A 359. — POIDS EN CALCAIRE (1/4 grandeur naturelle)

toschiste portant des figures d'antilopes en relief (fig. 354), et un petit vase en ivoire (fig. 355). Une petite tête de statuette du dieu Bès est sans contredit de la meilleure époque du nouvel Empire égyptien (fig. 360).

1. V. la publication de ces documents dans le volume spécial du *P. V. Scheil*.



FIG. 360
Tête de Bès
(1/2 grand. nat.)

TROISIÈME NIVEAU

TRANCHÉES N^{os} 7 ET 15

La saison se trouvant déjà fort avancée quand les travaux ont été commencés au-dessous de 10 mètres de profondeur, cette fouille n'a pu être poussée très avant au printemps 1899. Vers le fond des tranchées, elle descend de 2^m 50, toujours dans le même terrain de remplissage, sans rencontrer d'objet qui mérite d'être signalé, autre qu'une petite tablette portant des signes très archaïques, et qui est certainement la plus ancienne connue jusqu'ici¹.

1. V. le volume spécial du *P. V. Scheil*.

DESCRIPTION
DES
OBJETS D'ART

PAR
J. DE MORGAN

OBÉLISQUE DE MANICHTOU-IRBA

Ce monument est le plus ancien rencontré jusqu'à ce jour dans les fouilles de Suse, il est aussi le plus considérable au point de vue épigraphique; quant au côté artistique, il ne réside que dans la finesse et la précision de la gravure des caractères. Cette pierre ne porte aucune représentation.

L'obélisque de Manichtou-Irba est un bloc de diorite noire¹ taillé en forme de pyramide à base rectangulaire. Il fut découvert près de l'amorce de la tranchée 7 α le 1^{er} avril 1898 et mesure 1^m40 de hauteur. Les deux grandes faces du rectangle de base présentent 0^m60 de longueur et les petites faces 0^m50. Au-dessous de la base de la pyramide est une partie de roche à peine dégrossie destinée à rentrer en terre lorsque le monument était érigé.

La matière dont est fait ce monument est semblable à celle des statues de Tello. C'est une diorite noire étrangère à la Mésopotamie et à la Susiane. Nous ne connaissons jusqu'ici à Suse que deux exemplaires de cette roche, l'obélisque dont il est question ici et un gros caillou, irrégulier, quoique poli, portant un texte au nom du roi Hamourabi.

La langue dans laquelle sont écrits les textes de l'obélisque est un mélange de sumérien et de sémitique. Toutefois, par les suffixes on peut voir que la pensée de l'auteur fut sémitique. Ce monument n'a donc rien qui le rattache directement à l'Élam, il est chaldéen, et, comme la stèle de Naram-Sin dont je parlerai plus loin, peut avoir été transporté d'une ville du Bas-Euphrate à Suse.

Les quatre faces de l'obélisque se décomposent comme suit:

Face A.	—	16 colonnes	comprenant	337 cases.
— B.	—	14	—	250 —
— C.	—	24	—	601 —
— D.	—	22	—	331 —

En tout 1,519 cases renfermant chacune une moyenne de 5 signes. Le monument comprend donc environ 7,600 signes.

Ce texte est juridique, il représente le roi Manichtou-Irba comme acheteur de terres considé-

1. C'est à tort que dans le « Compte rendu sommaire » de 1898, p. 53, j'ai dit que cette pierre était un granite; un examen plus attentif m'a permis depuis de rectifier mon opinion.

rables, de cantons entiers, dans la Babylonie supérieure, aux environs de Kich. L'étendue de cette inscription est très grande, elle dépasse de moitié tout ce qui jusqu'à ce jour a été rencontré en Chaldée.

Quant à la gravure des signes, elle est des plus remarquables et en tout identique à celle des textes qui couvrent les statues de Tello; les cercles et les parties rondes ont été obtenus en faisant tourner un instrument sur la face plane de l'obélisque, les clous et les lignes droites résultent d'un écrasement de la roche par un outil pointu frappé pendant qu'il était à quelque distance, quelques millimètres au plus, de la surface. Ces signes ont été polis et souvent le frottement a fait disparaître les traces de l'écrasement.

Le travail des roches dures en Chaldée ne nous a laissé d'autres traces que les monuments eux-mêmes, et le poli donné à l'œuvre achevée a fait généralement disparaître les indications que les monuments eux-mêmes eussent fournies sur les procédés de taille, mais les résultats étant les mêmes qu'en Égypte, c'est à la sculpture pharaonique que j'emprunterai les explications qui nous manquent en Chaldée.

A Syène¹, dans les carrières de granite qui fournirent à l'Égypte proprement dite la matière première de ses principaux monuments, la roche, éclatée à l'aide de chevilles placées sèches et mouillées ensuite, était dégrossie au ciseau ou au moyen d'un instrument à tranchant plat dont les traces se voient sur les faces grossièrement dressées.

Le bloc ainsi préparé était transporté jusqu'au point où il devait être mis en place, et là, soit à la boucharde, soit par tout autre procédé, il était achevé par écrasement; les vestiges de cet écrasement sont très visibles aux environs de tous les monuments de granite; on rencontre en effet sur le sol ou à peu de profondeur les lits de poussière de granite laissés par les ouvriers lors de la taille des roches cristallines².

Lorsque la taille était terminée, le poli était obtenu au moyen du frottement sur la roche de sa propre poussière ou d'un sable quartzeux. C'est alors que le travail d'art commençait et que le sculpteur, après avoir tracé son esquisse, détachait les reliefs ou creusait les gravures.

Les diorites de Tello et de Suse sont, je l'ai dit, étrangères au pays, elles furent apportées de fort loin; il est probable qu'elles arrivaient toutes préparées, c'est-à-dire dégrossies et polies, et que le sculpteur chaldéen n'eut plus à s'occuper que du côté artistique du travail.

1. Cf. Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique, t. I^{er} de la frontière de Nubie à Kom Ombos.

2. J'ai rencontré de ces débris à Dahchour. MM. J.-E. Gautier et G. Jéquier en ont trouvé à Licht.



CAILLOU DE HAMOURABI (?)

Je désigne sous ce nom une grosse pierre de diorite, informe, quoique polie, brisée probablement par le milieu, et portant deux colonnes de textes archaïques dans lesquels on lit... *rabi*, nom de l'un des plus anciens rois de la Chaldée.

Pourquoi cette pierre se trouve-t-elle à Suse, je ne saurais le dire sans admettre que comme la stèle de Naram-Sin et l'obélisque de Manichtou-Irba, elle fut apportée de Chaldée par un conquérant susien.

Dans la forme irrégulière de ce monolithe, dans le poli de sa surface, je crois être autorisé à voir l'état dans lequel les vaisseaux apportaient du pays de Mâgan cette matière précieuse pour les Chaldéens comme pour les Susiens, et qui par son extrême dureté contrastait à un si haut point avec l'argile molle dont tout était fait dans ces pays, avec les roches tendres comme le grès ou le calcaire que fournissaient en abondance les montagnes voisines.

STÈLE TRIOMPHALE DE NARAM-SIN

La stèle de Naram-Sin, découverte à Suse le 6 avril 1898, est, sans contredit, l'œuvre artistique la plus remarquable en même temps que l'une des plus anciennes qui aient jamais été rencontrées en Chaldée et dans les pays voisins. C'est surtout par l'ensemble de sa composition que ce bas-relief est incomparable, bien que l'exécution des détails surpasse tout ce que nous connaissons de la statuaire asiatique.

En même temps qu'il était un grand conquérant, Naram-Sin fut le plus grand constructeur du quatrième millénium avant notre ère. Il se plut à couvrir la Mésopotamie de temples et de palais, embellit ses conquêtes elles-mêmes et, si nous en jugeons par les œuvres exécutées de son temps, sut communiquer aux artistes chaldéens l'ampleur de son esprit, la simplicité de son génie.

Les conquêtes de Naram-Sin s'étendirent sur une grande partie de l'Asie-Antérieure; marchant sur les traces de son père, Sargon l'Ancien, il répandit au loin le respect du nom d'Agadé, s'avança jusqu'au cœur des montagnes après avoir soumis tous les peuples de la plaine.

Nous ne connaissons jusqu'ici de ce roi que deux monuments artistiques: la stèle du Musée de Constantinople ou plutôt le fragment de stèle que possède le Musée de cette ville, trouvé il y a quelques années dans le Nord, à Mardin, et le bas-relief qui, vingt siècles avant J.-C. était encore l'ornement d'un des temples de Suse.

Deux inscriptions gravées sur cette dernière stèle, près de la tête du roi, permettent d'en rétablir l'histoire: l'une en langue sémitique, fut malheureusement dégradée par un incendie: elle est de Naram-Sin lui-même et relate les exploits du roi contre le peuple de Louloubi et une coalition des tribus voisines de la rivière Diyala et du Tigre; l'autre, écrite en élamite, est de Choutrouk-Nakhounta, l'un des plus grands rois de Suse: elle est complète, et malgré les difficultés de traduction, nous apprend que ce souverain enleva de Sippara le monument de Naram-Sin pour le porter dans sa capitale.

Le souvenir des victoires de Sargon l'Ancien et de son fils, celui de la domination d'Agadé, s'étaient perpétués dans le cœur des Élamites et l'orgueil de Choutrouk-Nakhounta dut être satisfait le jour où le peuple de Suse put contempler dans ses temples les trophées captifs de ses anciens maîtres étrangers.

Comme on le voit d'après les textes, ce bas-relief, bien que retrouvé dans les ruines de Suse, n'est pas une œuvre élamite, c'est en Chaldée qu'il vit le jour, et rien ne s'oppose à ce que nous l'attribuions au ciseau d'artistes sipparéniens.

MATIÈRE ET DIMENSIONS. — Ce monument, sculpté dans un bloc de grès, mesure 2 mètres de hauteur sur 1^m05 de largeur; son épaisseur varie entre 0^m18 et 0^m35; ses contours sont irréguliers; le sculpteur, ayant profité de la forme naturelle de la pierre, l'employa sur toute son étendue sans chercher à lui donner la symétrie qu'on serait en droit d'attendre d'un bas-relief de cette importance.

La matière est un grès jaune, fin, renfermant une forte proportion de calcaire. C'est à la présence du carbonate de chaux dans la roche que nous devons attribuer les dégradations produites par le feu. Lorsqu'elle sortit du sol, cette stèle s'effritait à tel point qu'on dut en consolider certaines parties à l'aide de plâtre. Depuis, au contact de l'air, le grès s'est durci jusqu'à rendre possible le transport de cet important monument.

Il n'est pas possible de dire de quel pays ce grès est originaire; les roches de ce genre abondent dans les montagnes du Kurdistan, tandis qu'aux environs de Suse elles ne semblent pas exister: la preuve en est dans ce fait que les sculpteurs élamites, de même que les architectes perses, employèrent à Suse des calcaires bitumineux noirs très communs dans la région et que les fragments de grès sont moins abondants dans le tell de Suse.

Ces considérations, jointes aux renseignements fournis par les textes, porteraient à croire qu'enlevée aux montagnes qui bordent le haut cours du Tigre, cette dalle de grès fut apportée par eau jusqu'en Chaldée, et que c'est précisément à cause de la grande valeur d'une matière amenée de si loin que le sculpteur préféra conserver à son bas-relief l'irrégularité naturelle de la pierre plutôt que d'en réduire la surface en rectifiant les contours.

DESCRIPTION. — La composition artistique de ce bas-relief est si simple, qu'un seul coup d'œil permet d'embrasser tout le récit de la campagne.

Le roi, victorieux des Louloubi et de leurs alliés, poursuit ses ennemis dans les montagnes dont, à la tête de ses armées, il gravit les pentes; des cadavres couvrent le sol et roulent dans les précipices; les vaincus, réfugiés dans les forêts, implorent la pitié du conquérant plutôt que de tomber sous ses traits. Les astres du ciel, favorables aux armes d'Agadé, éclairent de leur lumière la gloire de Naram-Sin.

Telle est la pensée d'ensemble qui guida le sculpteur, tel fut bien certainement le programme que lui donna le roi. Quant à l'interprétation, à l'arrangement des personnages, à la disposition de la mise en scène, ce sont là l'œuvre de l'artiste.

La composition du bas-relief de Suse est d'une simplicité savante: huit hommes d'armes seulement figurent l'armée d'Agadé que conduit Naram-Sin en personne; deux s'avancent en éclaireurs dans les forêts, tandis que six représentent le gros des troupes. Trois morts et un blessé tombant sous les coups du roi rappellent le carnage que le conquérant fit de ses ennemis et quatre fugitifs levant les mains figurent la soumission des vaincus. Deux arbres font, par leur forme, songer aux forêts clairsemées qui couvrent les monts du Kurdistan.

Il eût été difficile pour l'artiste d'exprimer plus simplement par le ciseau tant de faits et d'idées, de résumer les difficultés du pays, la victoire et la poursuite des vaincus, en une synthèse

plus sommaire, destinée à frapper l'imagination des esprits simples auxquels s'adressaient de semblables représentations.

Le paysage dans lequel se déroule la scène est d'une grande naïveté : un cône arrondi au sommet figure les pics les plus élevés du pays, tandis que trois lignes ondulées représentent les pentes que gravit l'armée d'Agadé : ces signes équidistants servent en même temps à séparer les registres dans lesquels se meuvent les personnages. Les arbres rappelant les forêts sont d'une exécution enfantine ; tout, dans ce qui a trait à la nature, est conventionnel et entièrement dépourvu de perspective, mais ces défauts sont communs à toutes les œuvres de l'antiquité : en Égypte comme en Assyrie et en Chaldée, les artistes n'eurent jamais la moindre notion de la perspective et ne copièrent la nature dans les paysages que d'une manière très imparfaite.

Le roi occupe le milieu de la stèle ; sa stature haute exagérée à dessein donne l'impression de sa supériorité physique et morale. Son attitude calme en face de l'ennemi dont il foule aux pieds les cadavres, exprime sa confiance dans les dieux de son pays et dans la force de ses armes.

Comme défensive, Naram-Sin ne porte que le casque : c'est une calotte ogivale appuyée sur un bandeau qui enserre le front, renforcée de deux bourrelets qui à l'avant et à l'arrière montent en s'amincissant jusqu'à la pointe, et ornée de deux cornes dont la courbure s'harmonise avec le profil de la coiffure. Sur la nuque tombe un rideau métallique protégeant le cou et les épaules.

De son bras gauche, le roi serre contre sa poitrine l'arc et la hache d'armes ; dans sa main droite, il tient une flèche, hésitant devant l'attitude suppliante des vaincus à percer de nouveau l'ennemi de ses traits.

L'arc à double courbure est court ; posé à terre il n'atteignait pas en hauteur la poitrine du personnage ; la flèche, de la longueur du bras, est garnie de guides en plume à la partie voisine de l'encoche.

La hache, dont la partie métallique est munie d'une pointe et d'un tranchant étroit, est emmanchée à angle droit sur un bois plus long que l'avant-bras.

Naram-Sin combattait demi-nu, couvert seulement d'un vêtement étroit et collant qui fait valoir toutes les parties de son corps. La tunique croisée sur la poitrine était ornée au col de broderies. Elle est serrée à la taille et nouée sur le côté, deux longs plis tombent jusqu'au-dessous du genou.

Le cou est orné d'une amulette, les poignets portent de forts bracelets, une large ceinture entoure la taille.

Les jambes étaient nues, les pieds chaussés de sandales dont la semelle plate est, comme celles que portent encore de nos jours beaucoup d'Orientaux, maintenue par des lanières passées entre les doigts et rattachées ensemble au-dessous de la cheville.



FIG. 361

Le roi Naram-Sin
(calqué sur un estampage)



L'image du roi était à coup sûr l'œuvre importante de la stèle, c'est sur elle que l'artiste concentra ses efforts, qu'il réunit tout ce dont son talent le rendait capable. Aussi est-ce cette figure que nous devons étudier avec le plus de soin, c'est là que se montrent le mieux les qualités et les défauts.

Le relief du personnage est très accusé pour une sculpture orientale, il est plus que suffisant pour que l'artiste fût à même de rendre les formes des diverses parties du corps.

La tête, rendue plus forte par l'ampleur du casque, est cependant bien proportionnée, si nous en jugeons par les dimensions du visage : la barbe, taillée en longue pointe, n'écrase pas la figure et laisse le cou à découvert, le nez est court et arrondi, l'œil grand et les lèvres peu développées, l'ensemble du visage respire le calme.

Les épaules, les bras, la poitrine sont d'une grande vérité et conçus dans d'heureuses proportions, le modelé en est fin et bien observé, la taille est, il est vrai, trop étroite, mais ce défaut voulu par l'artiste était destiné à grandir l'ensemble du sujet. Il est d'ailleurs dû à la position du corps, les jambes et la tête étant représentées de profil, tandis que le torse, vu de face, est dans sa plus grande largeur. La courbure des hanches, délicatement dessinée, est bien en rapport avec le mouvement général du corps.

La jambe droite, quoique un peu raide, est bien proportionnée, tandis que celle de gauche, trop courte entre la hanche et le genou, produit un fâcheux effet qui trouble l'harmonie de l'ensemble. D'ailleurs, ce défaut ne se remarque pas seulement dans le portrait du roi, il se retrouve dans presque tous les personnages du bas-relief.

La musculature des membres est, dans la stèle de Naram-Sin, rendue avec une grande précision : dans la position comme dans la valeur du relief, on ne voit aucune exagération, et ce modelé discret donne aux diverses parties du corps beaucoup de souplesse et d'élégance.

Le gros de l'armée d'Agadé, nous l'avons vu, est représenté par six personnages répartis en deux registres superposés ; ces guerriers en armes gravissent comme le roi les pentes des montagnes ; comme lui, prêts au combat, mais hésitant à recommencer l'action. Leurs têtes levées vers le chef montrent qu'ils n'attendent qu'un signe pour exterminer les vaincus.

Dans le registre supérieur, le personnage qui tient la tête de la colonne est placé juste au-dessous du roi ; dans sa main droite repose l'extrémité d'une lance maintenue verticalement la pointe en l'air, tandis que de sa main gauche, repliée vers la ceinture, il serre sur sa poitrine le manche de sa hache. Son casque ou son bonnet, moins orné que la coiffure de Naram-Sin, est de même forme, il est garni d'un couvre-nuque et d'oreillettes. Son corps est nu jusqu'à la ceinture ; il porte une jupe serrée à la taille et tombant jusqu'aux genoux. Ses poignets sont ornés de bracelets.

Dans les deux figures qui suivent, l'attitude est la même, l'armement est semblable sans être identique, la lance est remplacée par un étendard, longue hampe terminée par un insigne sur lequel je reviendrai plus tard de même que sur la forme des haches.

Ces deux personnages dont le torse est également nu portent des jupes longues descendant jusqu'au mollet.

Des trois figures qui occupent le registre inférieur, deux sont nettement visibles, la troisième, détériorée par le feu, ne subsiste plus qu'à l'état de masse vague dont les contours peuvent être devinés plutôt que discernés; ces trois personnages sont dans la même attitude que ceux dont il vient d'être parlé.

Le guerrier de tête, vêtu d'une jupe très courte, chaussé de sandales, coiffé de même que les autres combattants, tient horizontalement dans la main droite le bois d'une hache, tandis que son bras gauche est replié vers la poitrine.

Le second s'avance dans la même posture, il est vêtu d'une longue robe, armé de la lance et de la hache.

La dernière figure, vêtue d'une robe moins longue, tient, elle aussi, une hache dans la main gauche, mais l'état dans lequel se trouve cette partie du relief ne permet pas de dire quelle arme ce combattant maniait de la droite.

La similitude des poses dans ces six figures semblerait indiquer que les guerriers d'Agadé obéissaient déjà à une discipline militaire très stricte et que, contrairement à l'usage de la plupart des armées asiatiques de l'antiquité, ils ne se précipitaient pas au combat en foule et sans ordre, importante remarque qui dénote de la part des premiers rois d'Agadé une conception de l'art de la guerre que nous ne retrouvons que bien plus tard chez les Assyriens.

Le sculpteur, tout en donnant à l'attitude de ses personnages une grande unité, n'a cependant pas négligé les différences de détail qui devaient donner à sa composition de la variété sans porter préjudice à la régularité de l'ensemble.

Les lances et les insignes tenus en main droite ne sont pas tous portés à la même hauteur et de la même manière : les armes de main gauche sont diversement placées devant le corps, les costumes sont différents, il résulte de cette disposition un ensemble souple et vivant, répondant en même temps à la diversité des fonctions chez les combattants et à l'unité du mouvement général.

Naram-Sin, comme tous les souverains orientaux, s'entourait à la guerre d'un état-major choisi parmi les personnes de sa famille et les principaux seigneurs de son royaume. Le sculpteur semble avoir eu grand souci de tenir compte des divers personnages, de leur physionomie, de leur costume et de leur armement.

Les deux guerriers qui tiennent les têtes de colonnes sont barbus, bien que leur barbe soit courte en comparaison de celle du roi, ceux qui les suivent sont imberbes, et l'on sait quelle importance attachent encore de nos jours les Orientaux et en particulier les Sémites aux dimensions de la barbe.

Les éclaireurs, malheureusement très mal conservés sur la stèle, sont un archer et un porteur de lance; l'archer, coiffé du casque ou d'un bonnet ogival, est dans la même attitude que le roi, le lancier, à peine reconnaissable, tient dans la main droite la hampe verticale de son arme.

L'attitude des guerriers d'Agadé et de leur roi est celle de la mansuétude envers les débris de l'armée vaincue. Aucun des personnages ne frappe l'ennemi, tous font montre de leur force, mais il semble qu'ils attendent l'effet moral produit sur les vaincus par leur supériorité, sans

chercher à les exterminer. La lutte a pris fin, et le roi comme son armée ne paraissent pas disposés à abuser de la victoire.

La partie droite de la stèle représente l'armée défaite; devant le roi est le dernier ennemi frappé dans la lutte; une flèche qu'il cherche à retirer de la plaie lui perce le cou. De sa main gauche écartée, il appuie à terre son corps affaissé sur ses jambes repliées, ses armes et sa coiffure ont probablement été perdues dans sa chute, il est simplement vêtu d'une jupe courte.

L'attitude de ce personnage exprime le désespoir, son corps est tordu par la douleur, et il emploie les forces qui lui restent à se débarrasser du trait qui, pénétrant dans ses chairs, l'a jeté à terre. Les muscles de la poitrine et les bras ont été exagérés à dessein et donnent une impression exacte des efforts suprêmes de cet homme qui voit la mort venir. Cette figure est d'un réalisme étonnant, elle dénote de la part de son auteur une grande finesse d'observation, et sans quelques défauts dans la position des jambes repliées, elle serait le morceau capital de tout le bas-relief.

Le roi foule aux pieds deux cadavres étendus sur les pentes des rochers. Ces corps, bien proportionnés, ont la souplesse du cadavre encore chaud, leurs membres pendent dans les poses les plus naturelles et semblent suivre les contours du terrain.

Il en est de même du corps qui, vers le milieu de la stèle, tombe dans un précipice. Cette partie du bas-relief est un peu détériorée, aussi ne devons-nous nous rattacher qu'à l'ensemble du sujet dont les proportions sont très heureuses.

Les morts portent derrière la tête une longue et épaisse tresse de cheveux se terminant en pointe, ils sont nus et semblent avoir été déjà dépouillés de leurs armes et de leurs vêtements.

L'artiste, en les représentant ainsi, manquait, il est vrai, de la manière la plus criante, aux exigences de l'unité de temps et d'action, le dépouillement des morts ne pouvant avoir lieu au cours même de la lutte, mais c'est à dessein qu'il le fit, voulant résumer dans sa composition toutes les phases de la guerre. S'attendre à trouver dans des œuvres d'art aussi antiques la notion de l'unité de temps et de lieu serait s'exposer à bien des mécomptes. Il n'y a pas si longtemps d'ailleurs que nos artistes français ont le souci de cette loi. La synthèse alors était une recherche artistique, comme elle l'était au moyen âge, pour nos sculpteurs et nos peintres primitifs.

Trois personnages en fuite, rangés sur le bord droit du bas-relief, en face du roi et des deux colonnes victorieuses, se retournent suppliants vers les gens d'Agadé.

La première de ces figures, placée au pied de la grande montagne, fait face à Naram-Sin, c'est devant elle que s'entassaient les morts et les blessés, et c'est par conséquent autour de sa personne que la lutte finale fut la plus acharnée. Ces considérations portent à penser que ce personnage est l'un des rois vaincus, peut-être celui des Louloubi. Il a jeté ses armes et implore la pitié de Naram-Sin, en levant les deux mains à la hauteur du visage. Son costume, semblable à celui de ses gens, se compose d'une jupe serrée à la ceinture et dont les larges plis pendent en avant.

Le second personnage est dans la même attitude, toutefois il ne lève que le bras droit, qu'il replie devant son visage, sa main gauche étant occupée par la hampe brisée de sa lance, signe de son impuissance à continuer une lutte inégale.

Le troisième fugitif lève le bras droit au ciel, tenant encore sa hache de la main gauche ; lui aussi demande miséricorde, bien qu'il soit encore à même de défendre sa vie.

Au bas de la stèle se trouvait un quatrième personnage, dont il ne reste plus aujourd'hui que des traces informes : il ne peut en être rien dit de précis, mais d'après l'ensemble du monument, nous sommes en droit de penser qu'il reproduisait à peu de chose près l'attitude et les traits des autres fugitifs placés aux registres supérieurs.

ARMES. — L'armement des gens d'Agadé et celui des peuples vaincus sont semblables. Il se compose uniquement de la lance, de la hache et de l'arc comme armes agressives, et du casque comme arme défensive. Nous ne voyons ni poignards, ni épées, ni cuirasses, ni boucliers.

La lance était garnie d'une pointe en feuille de laurier et quelquefois, à la base, d'une boule métallique (Reg. I, pers. 1, fugitif 2), la longueur de la hampe dépassait parfois la hauteur du combattant et devait atteindre au plus 2^m20. Dans l'armement de quelques guerriers (Reg. II, pers. 2), elle est plus courte. Les lances étaient maniées à droite et ne servaient pas d'armes de jet.



FIG. 362 A 366

Haches figurées sur la stèle de Naram-Sin
et sur les monuments contemporains

La Stèle des Vautours¹ nous montre que les soldats de Tello faisaient également usage d'une lance du même modèle, mais plus courte que celle des guerriers de Naram Sin.

La hache est intéressante par la variété de ses formes. Celle du roi (fig. 362), présente une pointe et un tranchant étroit. Celle du premier de ses guerriers (fig. 364), est, au contraire, très large, et son talon est concave. Elle devait être emmanchée comme sont les lances, c'est-à-dire dans une douille. D'autres (Reg. II, pers. 2 et 3), sont droites et sans talon (fig. 363).

Dans les stèles étrangères à Suse, nous retrouvons la hache employée comme arme des les époques les plus anciennes. Le personnage du bas-relief de Hourin-cheikh-khân en porte une passée à la ceinture (fig. 366), et la Stèle des Vautours en fournit bon nombre d'exemples (fig. 365).

Ces haches étaient fondues en bronze, les fouilles de Suse en ont donné un spécimen très complet (fig. 263). Leur manche droit était un peu moins long que le bras. Cette arme, bien que généralement portée dans la main gauche, était maniée à droite lorsque la lance se trouvait être hors d'usage.

L'arc et la flèche sont portés par le roi et par l'un des guerriers qui s'avance dans les forêts. Les deux arcs ne sont pas semblables. L'un, celui du roi, est à double courbure, tandis que

1. De Sarzec et Heuzey, *Découv. en Chaldée*, pl. 3 bis.

l'autre est plus simple ; le bois de ces armes détendues était à peu près aussi haut que l'épaule du combattant.

Les flèches sont longues, garnies de plumes à l'une des extrémités, et d'une pointe acérée de l'autre.

Les fouilles de Suse ont fourni deux arcs votifs en bronze (fig. 170), mais ces armes ne sont pas de même forme que celles représentées sur la stèle de Naram-Sin, elles n'offrent qu'une seule courbure.

Les pointes de flèches sont à Suse très abondantes dans les fouilles, mais il n'est pas possible de préciser leur époque : elles sont en fer, en bronze et plus rarement en pierre. Au quatrième millénium, il n'était bien certainement fait usage pour les projectiles que de pointes en bronze, en silex et en os.

Naram-Sin porte un casque, le fait est sûr, mais il est moins certain que ses guerriers eussent la tête couverte de métal. Les coiffures figurées par l'artiste sont peut-être des bonnets de feutre qui, par leur épaisseur, constituaient d'ailleurs une fort bonne protection.

L'absence du bouclier est un fait curieux, car cette défense était déjà connue des guerriers de Tello ; quant à la cuirasse, elle ne fut jamais en usage dans les temps très anciens.

Deux personnages (Reg. I, pers. 2 et 3), je l'ai dit plus haut, portent chacun, au lieu de lance, une enseigne. C'est la première fois qu'en Chaldée on rencontre des insignes militaires. Nous connaissions, il est vrai, déjà quelques armoiries, telles que celles de Tello ; mais il ne semblait pas qu'il fût coutume de porter à la guerre, près des chefs, ou au milieu de la troupe, des signes distinctifs de leur rang ou des divers corps de l'armée. Ce fait est très curieux et dénote dans les armées de Naram-Sin une organisation méthodique que l'unité de mouvement chez les combattants permettait déjà d'entrevoir.

Quant à la nature de ces insignes, il est mieux de ne pas chercher à l'expliquer, les conjectures étant dépourvues de bases.

Ce fait n'est pas isolé dans la très haute antiquité ; j'ai signalé en Égypte, sur les peintures des vases appartenant aux origines, une série très variée d'enseignes portées par les bateaux. Elles étaient sans doute, comme en Chaldée, le signe distinctif des personnages de marque ou des diverses tribus.

CARACTÈRES ETHNOGRAPHIQUES. — La stèle de Naram-Sin représente dix-sept personnages, dont neuf appartiennent à l'armée d'Agadé et huit à celle des peuples coalisés avec les Louloubi. Sur ces dix-sept figures, quatre sont en trop mauvais état pour qu'il soit possible d'en étudier la tête.

Ce que nous pouvons discerner de l'armée d'Agadé se décompose comme suit : le roi, deux guerriers barbus tenant la tête de colonne dans chacun des registres, trois personnages imberbes, deux placés dans le registre supérieur, un dans le registre inférieur, un archer barbu s'avancant en éclaireur, c'est-à-dire, en tout, le roi, trois figures imberbes, et trois portant la barbe.

Dans l'armée vaincue, nous pouvons discerner le visage imberbe de deux des cadavres et des trois personnages barbus s'enfuyant au dernier plan.

La comparaison entre les vainqueurs et les vaincus montre des différences sensibles qui permettent d'établir une distinction entre les deux peuples.

Chez les gens imberbes d'Agadé la tête et le front sont ronds, la dépression de la naissance du nez très marquée, le nez droit et relevé, les lèvres et la bouche sont petites, le menton et le maxillaire sont arrondis, l'œil est grand.

Dans les personnages barbus, la partie antérieure de la face est encore plus proéminente que chez les imberbes, la dépression correspondant à la naissance du nez est plus marquée, les lèvres sont petites; quant au maxillaire et au menton, ils disparaissent sous une barbe courte et taillée en pointe.

Chez les vaincus portant la barbe, la tête est large et arrondie, avec aplatissement au sommet, la figure est plus osseuse, les maxillaires larges et carrés, le nez relevé et court, le front droit, la dépression à la hauteur de la naissance du nez est peu marquée.

Dans les personnages imberbes, le type est le même, sauf que le nez est fort et recourbé.

Les caractères physiques des hommes des deux armées ne sont donc pas les mêmes; le sculpteur, pour donner plus de vérité à sa composition, n'a pas négligé d'en tenir compte, et bien que les portraits soient variés, les mêmes caractères généraux se retrouvent de part et d'autre.

Les gens d'Agadé ne sont pas des Sémites, le fait est incontestable, car ils ne présentent aucun des caractères de cette race. Les Sémites, en effet, sont dolichocéphales, ont le crâne allongé très haut, le nez fort et mince, généralement recourbé, les lèvres fortes, le maxillaire anguleux.

Il suffit de comparer les figures représentées sur la stèle aux personnages des sculptures assyriennes pour se rendre

compte qu'il n'existe entre les deux peuples aucune analogie.

Les vaincus, bien que présentant dans la forme générale du crâne des caractères les rapprochant beaucoup des gens d'Agadé, en diffèrent cependant par la forme anguleuse des maxillaires et par celle du nez qui, chez certains individus, se rapproche de celui des Sémites. Il y aurait donc eu chez le peuple vaincu un mélange de races, que nous n'aurions pas lieu d'en être surpris.

En ce qui concerne les gens d'Agadé, les caractères sont très précis, et le seul parmi les peuples voisins qui puissent leur être comparé est le Négrito de la Susiane, dernièrement étudié



FIG. 367 A 373
Profils des soldats
de Naram-Sin
(calqués sur estampages)

par M. le docteur Houssay dans la mission Dieulafoy. Ce type est très répandu en Asie-Antérieure, ou du moins il l'était autrefois, avant que les Aryens eussent envahi le plateau iranien et les montagnes voisines. Quatrefages et Hamy¹ en font l'élément primitif de la Susiane, on en retrouve aujourd'hui des traces dans l'Arabistan, sur toute la côte du golfe Persique et de l'océan Indien, jusqu'aux embouchures de l'Indus, dans le Fars et dans beaucoup de localités du Sud de la Perse.

Parmi les résultats des fouilles de Tello, se trouve une tête remarquable, vingt fois publiée déjà, portant un bonnet de fourrure bordé d'un épais bandeau. Cette tête est très particulière par sa forme brachycéphale et par les traits du visage, elle est franchement distincte des têtes sémitiques et se rapproche autant de celle des Négritos de la Susiane que de celles représentées sur le bas-relief de Suse.

Ce fait est extrêmement important, car cette statue, qui était un portrait, prouve l'existence d'un élément non sémite à Tello vers le XXXVII^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque pour laquelle la stèle de Naram-Sin vient nous apporter de nouveaux documents relatifs au problème ethnique.

Les Négritos sont brachycéphales et diffèrent entièrement des Sémites. Ils ont la tête arondie, le nez court et relevé, la partie antérieure de la face très proéminente et en cela se rapprochent beaucoup du type des guerriers de Naram-Sin. Ils vivaient encore à l'état pur en Susiane à l'époque achéménide, et il ne serait pas surprenant qu'ils eussent également habité autrefois les plaines de la Chaldée. Cette hypothèse, basée sur l'existence de la tête découverte à Tello, permettrait d'expliquer leur présence dans les armées d'Agadé sans être obligé d'admettre que ces guerriers étaient étrangers à la Mésopotamie et venaient probablement de la Susiane.

L'invasion sémitique de la Chaldée est fort ancienne. Aussi avant que nous puissions remonter dans le cours des temps, nous voyons toujours, d'après les textes, que les Sémites habitaient le pays, mais ils n'y vivaient certainement pas seuls, et de même que la Susiane renfermait deux populations se développant côte à côte, de même la Chaldée eut son dualisme ethnique jusqu'au jour où les Sémites ayant absorbé les aborigènes, la race la plus ancienne disparut.

Cette race, dont nous entrevoyons l'existence au point de vue ethnographique, anthropologique, artistique et linguistique, ne nous a pas laissé en Chaldée comme dans l'Élam de traces



FIG. 374 A 378
Profils des vaincus
de Naram-Sin
(calqués sur estampages)

1. *Crania ethnica*, p. 152 et 166.

positives dans la population actuelle, c'est à elle peut-être que nous devons attribuer l'invention des hiéroglyphes d'où descendent les caractères cunéiformes, que nous sommes redevables de la culture des céréales qui, comme on le sait, sont originaires de la Mésopotamie et de la Susiane. Son rôle semble avoir été très important au début des civilisations, et bien que certains linguistes se soient ingéniés à détruire les preuves que nous en avons pour tout rattacher aux Sémites, son existence ne saurait être mise en doute.

TECHNIQUE. — Les procédés employés dans la sculpture chaldéenne sont à peu de chose près les mêmes que ceux dont les Égyptiens avaient la coutume. Le sculpteur opérait directement sur la pierre sans avoir préalablement fait une maquette.

Dans la taille d'un bas-relief, une surface unie était d'abord établie à la pointe et au ciseau, et c'est sur cette surface que l'artiste traçait son esquisse, qu'il faisait les corrections ; puis toute la pierre située en dehors des contours des reliefs principaux était enlevée, et sur la surface aplanie des intervalles l'artiste traçait les contours des reliefs secondaires. Il creusait encore la pierre jusqu'à parvenir au fond définitif du tableau, c'est alors seulement que se faisait le travail de détail.

Pour le grès, matière relativement tendre, il était possible de faire usage de la boucharde, de la pointe et du ciseau. La Stèle de Naram-Sin, quand on l'examine avec soin, montre des traces de ces trois sortes d'outils, aussi ne pouvons-nous pas tirer de ce bas-relief des enseignements nouveaux quant à la technique.

La délicatesse de certains détails, tels que les mains, les traits du visage, montre que l'artiste faisait usage, pour achever son œuvre, d'instruments très fins et de burins fort aiguisés. Le bas-relief de Naram-Sin, pour le fini du travail, ne le cède en rien aux plus belles œuvres de la sculpture égyptienne.

RAPPORTS ET DIFFÉRENCES. — Les monuments contemporains de Naram-Sin découverts jusqu'à ce jour sont peu nombreux, ils se composent de deux séries bien distinctes : 1° les œuvres artistiques d'Agadé ; 2° les monuments issus d'écoles étrangères, tels que ceux sortis des fouilles de Tello et les deux stèles de Zohab. C'est donc seulement avec ces rares pièces qu'il nous est permis de tenter ces comparaisons sans risquer de tomber dans l'anachronisme, les autres œuvres d'art de l'Assyrie et de la Chaldée ne pouvant rentrer dans cette étude que si nous voulons l'étendre à l'influence qu'eut le développement des arts sous Naram-Sin, sur les écoles postérieures en Mésopotamie. Mais nous ne sommes pas encore documentés d'une manière suffisante pour aborder un sujet aussi vaste.

Le fragment de stèle de Constantinople¹ dont j'ai parlé plus haut est de Naram-Sin lui-même et représente le roi en costume de prêtre(?) vêtu d'une étoffe à longs poils qui lui dégage le bras, et la tête couverte d'un bonnet conique. Ce bas-relief a malheureusement beaucoup

1. R. P. F.-V. Scheil, *Nouvelle Inscription de Naramsin*, dans le *Recueil*, t. XV, p. 62-64. — Cf. G. Maspero, *Sur le bas-relief de Naramsin*, *Recueil*, t. XV, p. 65-66. — Id., *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, 1895, t. I, p. 601.

souffert, mais, par le peu qu'il en reste, nous pouvons juger de ce qu'était l'œuvre complète. L'esquisse est d'une grande pureté de formes; le bras et l'épaule sont souples et gracieux, les muscles sont figurés avec exactitude et sans excès.

Le visage, trop détérioré pour que nous puissions en apprécier toute la finesse, est d'un modèle parfait. L'œil, le nez, l'oreille ne sont pas exagérés, comme le fait a lieu dans la majeure partie des œuvres primitives. La barbe, taillée en pointe, est traitée de toute autre manière que sur la stèle de Suse.

Quant à l'identification de ce personnage avec Naram-Sin, il n'est pas possible de la mettre en doute: la ressemblance est frappante entre cette tête et le portrait que nous avons de ce roi en costume de guerre.

La stèle de Suse et le bas-relief de Constantinople appartiennent bien certainement à la même école. Bien que, par certains détails, nous soyons amenés à penser qu'ils ne sont pas du même sculpteur, il est impossible de nier que l'un des artistes fut l'élève de l'autre, ou tout au moins qu'ils reçurent tous deux les leçons des mêmes maîtres.

Ces deux bas-reliefs, par leur exécution, comme par l'ensemble de leur conception, sont de beaucoup supérieurs à toutes les œuvres d'art des mêmes régions; il en est de même pour toutes les pièces portant le nom de Naram-Sin ou de son père Chargani. Le cachet-cylindre d'Ibnichar¹, scribe de ce dernier roi, est un bijou qui doit être rangé parmi les chefs-d'œuvre de la glyptique orientale.

Ces quelques monuments forment déjà un ensemble bien homogène dénotant l'existence vers le XXXVIII^e siècle avant notre ère d'un foyer artistique spécial au centre de la Chaldée, d'une école produisant des artistes d'un talent supérieur.

La stèle gravée à Zohâb² par ordre d'Anou-Banini, roi des Louloubi, est, si nous en jugeons par le caractère épigraphique de son texte, contemporaine de Naram-Sin, mais elle est due à un peuple du Nord, moins civilisé que n'était l'Agadé; aussi, bien que le sujet présente des analogies avec celui du bas-relief de Suse, s'en éloigne-t-il autant par la composition que par l'exécution.

Les personnages n'offrent ni cette attitude souple et gracieuse des œuvres d'Agadé, ni la même exactitude dans les proportions. Les corps sont raides, les têtes trop volumineuses, et, trait caractéristique, les muscles sont exagérés d'une façon brutale.

La représentation du roi Anou-Banini est épaisse, dépourvue de grâce et raide, en comparaison de l'élégance qu'on rencontre dans le portrait de Naram-Sin.

Le visage respire une brutalité qui rapproche beaucoup le portrait d'Anou-Banini de ceux des souverains assyriens, la bouche est sensuelle, l'œil cruel, tout enfin montre que ce roi n'était pas de même civilisation que ses voisins du Midi.

La pose du personnage est absolument la même que celle de Naram-Sin, les proportions de

1. J. Menant, *Rech. s. la Glyptique*, au t. I, p. 73 sq. — Id., *Catalogue de la Coll. de Clercq*, t. I, pl. V, n° 461.

2. J. de Morgan, *Miss. sc. en Perse*, t. IV; *Rech. archéol.*, p. 161. — Cf. P. F.-V. Scheil, *Recueil*, 1892, p. 103.

la jambe gauche sont même mieux gardées, mais l'ensemble du corps ne supporte pas la comparaison.

Quant à la musculature, la majeure partie des représentations humaines que nous possédons de ces époques montre de la part des sculpteurs la préoccupation constante d'exprimer la force physique, et c'est en exagérant le relief des muscles que les artistes cherchèrent à rendre leur pensée.

Cette tendance, exagérée à Zohâb par le sculpteur de Louloubi, et plus tard par les Assyriens, communiquée aux personnages, en même temps qu'un aspect conventionnel, un air de brutalité qui convenait fort bien aux nomades pillards et aux soldats d'Assour, barbares dont l'existence reposait uniquement sur le brigandage officiel, mais elle ne concorde pas avec le caractère paisible des agriculteurs chaldéens pour qui la guerre n'était le plus souvent qu'un moyen d'assurer la paix.

Il est certain que Sargon l'ancien et Naram-Sin furent de grands conquérants, qu'ils étendirent au loin par leurs armes les limites du royaume d'Agadé, qu'ils soumirent à leur joug la majeure partie des peuples de l'Asie-Antérieure¹; mais cette ère belliqueuse ne fut que passagère dans la vie chaldéenne. La guerre n'était pas chez ces peuples une nécessité, et la stèle triomphale de Naram-Sin traduit cette pensée à l'insu du sculpteur lui-même. L'artiste qui a mis en valeur les qualités militaires de son roi et de ses guerriers les représente pleins d'action, mais leur conserve malgré cela cette douceur que n'offre jamais la soldatesque de Louloubi et de l'Assyrie.

Ce sentiment chez l'artiste était inné, il subissait les effets de la civilisation dans laquelle il avait grandi et des modèles qui journellement s'offraient à ses yeux. Malgré son désir d'exprimer la force, il ne pouvait la rendre à l'aide des mêmes moyens qu'employèrent les sculpteurs vivant dans un milieu guerrier.

Il existe donc entre la sculpture officielle de Naram-Sin et celle des peuplades du Nord des différences capitales. Ces deux arts si distants à bien des points de vue provenaient certainement d'une même origine; mais l'école du Nord se séparait bien nettement, au quatrième millénaire, de celle du Sud, par suite de la diversité des milieux, et la stèle de Zohâb peut être considérée comme l'œuvre d'un précurseur de la sculpture ninivite.

Je ne parlerai que pour mémoire du bas-relief de Hourin-Cheikh-Khân (Zohâb) qui semble également appartenir à la même époque. Cette stèle très grossière ne peut être que l'œuvre d'inhabiles artistes provinciaux².

Les fouilles dans la Basse-Mésopotamie ne sont malheureusement pas encore assez avancées pour que nous puissions établir dans la Chaldée même ces divisions artistiques: nous en sommes réduits à des observations isolées portant sur les résultats de quelques recherches fructueuses comme celles de Tello.

1. On a trouvé jusqu'ici des traces de la domination de Naram-Sin à Sippara, à Maradda près de Kiš, à Niffer, à Tello, à Babylone, à Mardin et à Suse. Son Empire était donc très étendu.

2. J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV, 1896, p. 159, pl. X.

Les monuments de cette localité se divisent naturellement en deux classes bien distinctes, sans comparaisons possibles entre les œuvres de l'une et de l'autre, la statuaire proprement dite, qui malgré ses défauts dénote un art avancé, et le bas-relief, sculpture barbare, qui ne peut avoir pour excuse sa très haute antiquité puisqu'elle est à peu de chose près contemporaine des statues de granit¹.

On est amené à penser que les sculpteurs qui exécutèrent ces statues n'appartenaient pas à l'école locale de Tello, que les Patésis eurent recours à des artistes étrangers à la ville, tandis que les grossiers bas-reliefs, si nombreux dans les découvertes, étaient l'œuvre des sculpteurs de Tello même. L'importance très secondaire de cette ville semblerait justifier cette manière de voir; mais, je l'ai dit, nous ne disposons pas encore d'un assez grand nombre de documents, et surtout de documents de provenances assez variées pour qu'il soit possible aujourd'hui de généraliser ces questions.

Les statues de granit donnent par l'attitude des personnages l'impression du calme dans lequel vécurent les premiers Chaldéens; ce caractère saisissant se retrouve également dans l'art égyptien des premières dynasties.

La vallée du Nil et la Mésopotamie présentaient il y a six mille ans de frappantes analogies quant à la nature et à la douceur des mœurs, quant au sentiment de sécurité dans lequel vivaient les deux populations; l'art des deux pays s'en ressentit dans ses œuvres de paix, il rend cette pensée dominante. Aussi ne devons-nous pas être surpris de rencontrer jusque dans les tableaux guerriers des traces de la même douceur. Naram-Sin avait fait des soldats de ses laboureurs, il n'avait pu en faire des Barbares.

Je ne comparerai pas la stèle de Suse avec celle dite des Vautours, œuvre fort curieuse, il est vrai, mais d'une exécution barbare; ces deux sculptures n'ont rien de commun entre elles. Je ne m'arrêterai pas non plus aux fragments si intéressants trouvés par M. de Sarzec: le bas-relief de Tello est d'une trop grande infériorité artistique pour qu'il soit possible de le faire entrer en ligne avec les stèles de Naram-Sin. Je ne parlerai que de la statuaire proprement dite.

Ces sculptures ont toutes été taillées dans des roches très dures, telles que la diorite: par suite l'artiste ne put donner carrière à son génie comme il l'eût fait s'il avait manié des matières relativement tendres ainsi que le marbre et le grès; il est donc nécessaire de lui en tenir compte; toutefois dans le détail comme dans l'ensemble, ces œuvres sont dépourvues de cette grâce et de cette souplesse qui font le charme des grandes œuvres de l'ancien Empire égyptien, sculptées dans le même esprit, témoins le scribe du Louvre, celui de Gizeh, etc.: ces qualités se retrouvent dans les bas-reliefs de Naram-Sin.

Les Patésis de Tello n'étaient en somme que des préfets du roi d'Agadé, le fait est certain, car Naram-Sin a laissé à Tello même des traces de sa domination; l'art officiel de sa cour devait donc être connu des sculpteurs dans les villes de la Basse-Chaldée. Cependant nous ne trouvons

1. Pour les bas-reliefs, cf. Heuzey, *Découv. en Chaldée*, pl. 2 bis, fig. 1 et 2 (pour les statues, cf. *ibid.*, pl. 10, 16 à 20.

— Les sculptures découvertes à Tello appartiennent d'après les textes à une série de rois-préfets comprenant environ trois siècles.

aucun témoignage de son influence sur les arts provinciaux. Je dirai plus, il semble que la sculpture d'Agadé, malgré son immense supériorité, ne laissa aucune trace et paraît même avoir été oubliée lorsque les diverses parties de l'Empire de Sargon l'Ancien se disjoignirent.

Examinons, par exemple, la statue dite de l'Architecte¹, qui certainement est l'un des meilleurs morceaux de la série. Elle est épaisse et massive, le modelé est anguleux, les attaches sont grossières, les pieds et les mains figurés d'une manière presque enfantine, quoique avec force détails.

Ces remarques n'affectent en rien, comme de juste, l'importance des révélations artistiques produites par l'exploration des ruines de Tello. Mais elles montrent combien grande est la distance qui sépare la sculpture de Naram-Sin des œuvres provinciales.

A cette époque, les artistes chaldéens donnèrent libre carrière à leur génie, la grande variété des écoles en est la preuve : chaque peuple, chaque ville chercha sa voie et les sculpteurs déployèrent un véritable talent. Toutes les productions, même les plus barbares, montrent une très grande originalité dans la pensée comme dans l'exécution.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans les efforts artistiques de cette période, si différents de ceux que plus tard firent les Assyriens et les Babyloniens, l'influence d'un peuple doué d'aptitudes spéciales, observateur de la nature, indépendant dans sa pensée et n'ayant rien de commun avec les grossiers Sémites qui peu à peu écrasèrent ce germe naissant, en absorbant le peuple dont la linguistique a découvert l'existence, que l'anthropologie confirme et dont l'art nous montre les traces.

Les bas-reliefs chaldéens plus récents n'ont même pas le charme de la naïveté qu'on rencontre dans la statuaire de Tello. Ils pechent fréquemment par le manque d'observation et sont plus souvent l'œuvre du tailleur de pierre que celle du sculpteur. Dans la majeure partie des cas, l'esthétique fait place à la pratique aveugle, comme le fait a lieu dans beaucoup de monuments ninivites. C'est que les Assyriens mettaient tout leur génie dans la guerre, que pour eux la sculpture n'avait plus qu'un but, celui de publier leurs victoires, et rarement on voit leurs œuvres s'élever au-dessus de cette servitude. Les finesses de l'art ne sont pas dans les aptitudes sémitiques.

Je bornerai là mes remarques sur la stèle de Naram-Sin, ne voulant pas commettre l'imprudence de généraliser les conclusions que je laisse simplement entrevoir, le moment n'est pas encore venu de se prononcer d'une manière définitive.

1. De Sarzec et Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, pl. 18.

BAS-RELIEF DE LA FILEUSE

Je désigne sous ce nom un fragment de pierre noire mesurant seulement dix centimètres de hauteur sur treize de longueur et portant sur l'une de ses faces un petit bas-relief d'un travail très soigné et d'une grâce charmante, représentant une femme assise, filant devant un autel.

Cette sculpture, dont malheureusement il ne nous reste qu'un fragment, semble avoir appartenu à une frise formant la base d'un sujet plus important. Au-dessous de la scène, la pierre est coupée à angle droit et par suite ne se prolongeait pas, de tout autre côté elle est brisée. Cependant derrière le personnage de gauche, on voit les restes d'un relief qui peut-être terminait la scène de ce côté.

La fileuse est assise à l'orientale sur un tabouret, les jambes croisées et les pieds en dehors; de la main gauche elle maintient la matière à filer, tandis que de la droite elle tourne le fuseau. Ses poignets sont ornés de larges bracelets composés de six anneaux réunis par un fermoir placé à l'extérieur des bras. Son vêtement est la robe chaldéenne ouverte pour le passage des bras, ornée d'une bande de broderie et de petites manches courtes où des bracelets apparaissent sous le manteau à la saignée du bras.

La chevelure de cette femme, très abondante, est réunie en forme de turban sur le haut de la tête et retombe sur la nuque, une large boucle entoure l'oreille, tandis que d'autres, très petites, ornent le front sous les torsades de cheveux. Cette coiffure est retenue par un ruban ou un diadème très simple qui enserre la tête.

Le corps est très ramassé, les contours en sont arrondis et potelés, les muscles sont à peine indiqués sur les avant-bras; les mains sont petites.

Le visage est celui d'une Sémite; le nez accentué sans être fort, les lèvres légèrement proéminentes, l'œil grand, les joues pleines, le menton rond, donnent à cette représentation beaucoup plus de grâce que nous n'en trouvons en général dans les figures féminines de ces époques; la pose générale du corps est très naturelle, sauf en ce qui concerne les mains, qui possèdent tous les défauts de la raideur assyrienne.

Le tabouret sur lequel est assise cette figure est semblable à ceux que nous sommes accoutumés à voir dans les scènes d'intérieur ninivites: quatre pieds de lion reliés ensemble par une traverse ornée de filets supportent un siège décoré d'ornements en U renversé; à l'arrière est un petit appendice dont je ne puis expliquer l'usage.

Derrière la fileuse, un esclave se tient debout et l'évente non à l'aide d'un de ces éventails si

communs dans les bas-reliefs chaldéens et assyriens, mais avec un chasse-mouches en forme de drapeau semblable à ceux encore en usage dans tout l'Orient.

Le visage de l'esclave, probablement un eunuque, présente les mêmes caractères que celui de sa maîtresse, toutefois ses cheveux sont crépus, signe caractéristique des Noirs qui, à ces époques, habitaient le Sud-Ouest de la Perse; son vêtement est une robe à manches courtes serrée à la taille par une large ceinture brodée : ses poignets sont ornés de bracelets semblables à ceux de la fileuse, il se tient debout, l'air attentif, et de ses deux mains agite l'éventail.

L'autel est un meuble de même dessin que le tabouret, il repose sur des pieds de lion, réunis entre eux par une large traverse sculptée, le haut des pieds est orné de moulures tournées, sur ces pieds repose une table arrondie en dessous.

L'autel porte un poisson, la tête tournée vers la fileuse, derrière est une sorte d'écran composé de sept lobes.

Le sujet se continuait vers la droite, car on voit encore le bas d'une robe à longues franges, telle qu'en portent habituellement les divinités chaldéennes.

Cette petite sculpture est surtout remarquable par la finesse de son exécution, par la minutie avec laquelle les détails ont été traités; quant à la composition d'ensemble et à la manière dont les corps sont traités, elle est généralement très défectueuse et rappelle beaucoup la sculpture assyrienne de basse époque, bien que certains détails, comme la coiffure et la pose de la fileuse et l'éventail que porte l'eunuque ne soient pas habituels dans les représentations ninivites et chaldéennes. Le sujet nous échappe, nous ne savons s'il s'agit d'une scène religieuse ou d'un tableau de la vie privée.

Ce bas-relief ne porte aucune inscription et par suite nous ne pouvons dire à quelle époque il appartient; toutefois, par beaucoup de détails, je crois qu'il est permis de le considérer comme contemporain des Sargonides, c'est-à-dire du temps où l'Élam, continuellement en rapports avec Ninive et se trouvant dans son déclin, subissait l'influence de ses puissants voisins du Nord.



PLATE I. THE RELIEF.

TABLE DE BRONZE

Cette curieuse pièce ne portant aucune inscription, il n'est pas possible de lui assigner une date précise. Toutefois, par les analogies qu'elle présente avec les autres monuments métalliques, nous sommes amenés à penser qu'elle appartient à l'époque de Choutrouk-Nakhounta.

Ce monument mesure 1^m60 de longueur sur 0^m70 de largeur et 0^m30 d'épaisseur maxima. Il fut trouvé le 15 mars 1898 au fond de la tranchée n° 7, en dehors des dallages, mais à leur niveau. Il se compose d'un tablier irrégulier, percé de quatre trous sur les côtés et bordé par les méandres de deux énormes serpents.

Cinq personnages dont il ne reste plus aujourd'hui que le torse et les bras soutenaient le tablier sur ses deux grands côtés et à l'une de ses extrémités, alors que l'autre est munie d'un prolongement probablement encastré jadis dans une muraille ou dans un socle de statue.

Le tablier et les personnages avaient été fondus d'un seul jet, puis la pièce avait été soigneusement retouchée à la lime et au burin.

Le modelé des torses humains est bien observé et bien rendu, toutefois, il est un peu raide et parfois trop anguleux. Les attaches sont épaisses et carrées, et rappellent beaucoup la facture des statues de Tello. Les épaules et les avant-bras sont fort remarquables.

Les mains serraient autrefois sur l'abdomen un objet aujourd'hui brisé qui, fondu en dehors du groupe, devait être fixé au moyen d'un tenon entrant à frottement dur dans une mortaise ménagée à cet effet dans l'épaisseur des mains réunies.

Les têtes et le bas des corps manquent, il ne nous est donc pas possible de dire si les personnages étaient assis ou debout. On voit encore entre eux quelques traces indiquant qu'ils étaient appuyés contre un rideau de bronze aujourd'hui disparu; c'est dans l'intervalle situé entre chacune des statues qui se trouvaient sûrement autrefois les inscriptions.

Les têtes des serpents ont également disparu, elles se dressaient jadis à droite et à gauche du personnage occupant l'extrémité libre de la table. Les corps sont souples et d'un bon modelé, ils portent gravées au burin de larges écailles.

Ce monument a été brisé avec un acharnement inouï, il porte les traces de nombreux coups de marteau. Toutes les parties saillantes ou présentant peu d'épaisseur ont été réduites en morceaux, afin d'en faciliter le transport. Quant à la masse principale, lorsqu'il devint impossible d'en tirer des fragments, elle fut traînée, puis abandonnée à cause de son poids.

Quel pouvait être l'usage d'un monument d'une forme aussi singulière, je ne saurais à ce

sujet que faire des hypothèses. Il semble, par le large tenon dont il est muni à l'une de ses extrémités qu'il faisait partie d'un monument compliqué beaucoup plus vaste ; peut-être le bas-relief décrit plus loin faisait-il, lui aussi, partie de cet ensemble, de même que les fragments de statues de bronze trouvés en assez grande abondance.

Nous ne connaissons pas la hauteur à laquelle cette table s'élevait au-dessus du sol. Nous ne savons pas si elle sortait d'un mur ou si elle était adjointe au socle d'une statue.

Toutefois, la forme du tablier permet de penser que ce monument était un autel destiné aux libations ou aux sacrifices, les cavités ménagées sur les côtés, le soin avec lequel la pente vers ces cavités est calculée montrent que tout était préparé pour l'écoulement des liquides.



Dracut. H. 0.05. 1899

TABLE DE BRONZE

Longueur : 1m60

Arch. 1900

BAS-RELIEF DE BRONZE

Bien que le nom du roi ne se soit pas conservé dans les inscriptions qui nous restent sur ce monument, le P. V. Scheil est d'avis, par suite de l'examen des textes, qu'il doit être attribué à *Choutrouk-Nakhounta*, souverain grand constructeur à qui l'on doit un si grand nombre de briques inscrites.

L'époque à laquelle appartient ce bas-relief est chose fort importante, car cette pièce est le premier monument artistique vraiment élamite que nous ayons rencontré jusqu'ici dans les fouilles de Suse. Les autres bas-reliefs et les koudourrous sont tous d'origine étrangère et les autres fragments artistiques que nous possédons ne portant pas d'inscriptions, nous ne pouvons leur assigner ni une date ni une origine certaine.

Les textes qui accompagnent les personnages dans ce monument sont en langage élamite; ils sont votifs, et relatent des constructions de temples en l'honneur de divers dieux, tels que Nakhounta, Lakamar, Pinigir, Kiriricha, etc.

Le bas-relief complet était jadis beaucoup plus important, les textes en font foi, car nous n'en trouvons ni le commencement ni la fin. En l'état actuel, il mesure dans sa plus grande longueur 1^m02 sur une hauteur maxima de 0^m62; son épaisseur moyenne entre les personnages est de 0^m03. Les reliefs les plus forts sont d'environ 12^{mm}. Il se composait de trois registres superposés; le registre supérieur presque entièrement détruit n'existe plus que juste assez pour que nous puissions discerner la nature des sujets qu'il portait: ce sont des personnages et des animaux. Au registre du milieu qui mesure 0^m41 de hauteur nous voyons sept figures de 0^m36 marchant à droite. Quant au registre inférieur, qui était très négligé, il porte seulement des dessins d'arbres et d'oiseaux au burin.

Il ne reste plus au registre supérieur que le bas de la robe d'un personnage et ses deux pieds; cette figure était suivie d'un animal dont on ne voit plus qu'une partie de l'avant-train.

Les sept personnages du registre du milieu sont tous semblables: de leur main gauche abaissée ils tiennent l'arc court à double courbure, tandis que de la main droite ils brandissent au-dessus de leur tête un poignard large et recourbé. Derrière l'épaule droite, on voit leur carquois rempli de flèches dont la courroie est passée en sautoir sur la poitrine.

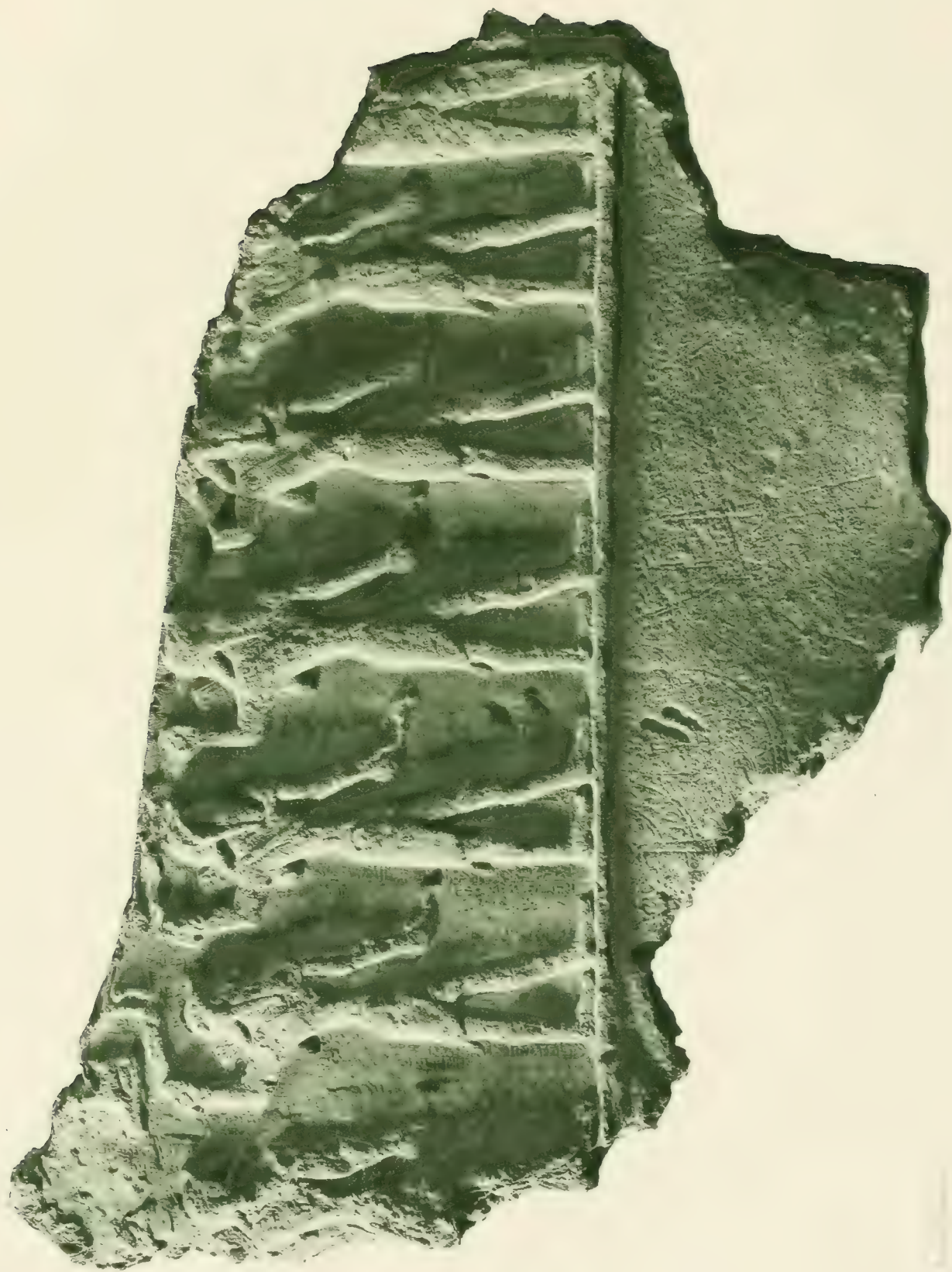
Leur tête est garnie d'une large coiffure sous laquelle pendent de longues tresses de cheveux sur les côtés de la figure et derrière la tête. Ils portent la barbe longue et par l'ensemble de leur visage semblent appartenir à la race sémitique.

La tunique qui leur couvre le corps est étroitement serrée à la taille par une ceinture et tombe jusqu'au-dessus du genou, elle est ouverte sur le devant.

Bien qu'étudiés avec soin et assez justement proportionnés, ces personnages sont loin de présenter les qualités artistiques de ceux figurés sur la stèle de Naram-Sin. Ils sont raides, trop élancés, leurs jambes sont grêles et leurs pieds démesurément longs. Cependant, ils sont bien supérieurs, malgré ces défauts, aux œuvres assyriennes, et montrent chez les Élamites une recherche artistique à laquelle les peuples sémitiques de cette époque ne nous ont pas accoutumés.

Le registre inférieur est très négligé, il a été fondu sans reliefs, et ce n'est qu'au moment de la gravure des textes qu'il a été sommairement décoré. Les arbres et l'oiseau qu'il porte ne le cèdent en rien comme barbarie aux représentations analogues des bas-reliefs ninivites.

Si nous en jugeons par ce qui reste du registre supérieur, ce bas-relief devait être haut d'un mètre au moins ; quant à sa longueur, nous ne pouvons en avoir aucune idée. Ce bronze et la table aux Serpents sont les plus beaux spécimens du travail des métaux que nous connaissions jusqu'à ce jour dans la Mésopotamie. Ils dénotent de la part des Élamites des connaissances métallurgiques extrêmement avancées, supérieures de beaucoup à celles de leurs voisins de Chaldée.



KOUDOURROUS¹

Les *koudourrous* sont des titres de propriété rurale, généralement délivrés à des personnages de marque ou à des temples par les souverains, et plus spécialement par les rois cosséens de la Babylonie. Leur nom correspond à l'idée de *limite* ou de *frontière*, parce que ces documents définissaient d'une manière précise non seulement les conditions de la propriété par rapport aux habitants des villages voisins et aux autorités civiles ou religieuses, mais aussi le bornage des terres.

Afin d'assurer la durée de ces actes, les anciens choisissaient pour les graver des pierres dures, sortes de galets de calcaire sur lesquels le temps et les agents atmosphériques n'avaient que peu de prise. Une autre cause de destruction, la malveillance de l'homme, était également prévue, et les textes couvrent de malédictions et menacent de la colère des dieux celui dont la main sacrilège oserait mutiler ou transformer les inscriptions, cacherait ou déplacerait le koudourrou.

Ces monuments se composent généralement de deux parties bien distinctes : des textes renfermant les conditions du traité, les garanties, les noms des témoins et des divinités protectrices et les malédictions, et les bas-reliefs sur lesquels on peut voir une série de figures bizarres, monstres, animaux, personnages, armes, qui, comme nous l'apprennent les koudourrous eux-mêmes, ne sont autres que les représentations des dieux, de leurs armes, de leurs attributs ou de leurs totems.

Le koudourrou n° III de *Naṣi-Maraddach*, ne laisse aucun doute à cet égard : « Tous les dieux, dit-il², dont sur cette pierre les noms sont commémorés, les armes sont manifestées et les demeures sont figurées... » poursuivront de leurs maléfices le coupable ayant altéré le document.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans la sculpture des images que portent les koudourrous des œuvres vraiment artistiques. Le soin de graver les textes et de sculpter les emblèmes divins était confié à des scribes qui n'avaient d'autre souci que celui de reproduire fidèlement les termes de l'acte et les représentations conventionnelles destinées à en assurer l'exécution, aussi les bas-reliefs des koudourrous sont-ils d'un très mauvais style et à peu de chose près les mêmes.

1. Cet article ayant été écrit à Suse, je n'avais pas sous la main les documents nécessaires pour étudier les monuments de ce genre contenus dans les Musées d'Europe ; j'ai donc dû me borner à l'étude des koudourrous découverts dans nos fouilles, laissant à d'autres le soin de faire une étude approfondie de cet intéressant sujet.

2. *ilani rabuti mala eli narié anni šušunu zakru. Kakkêšunu kullumu u šubatušunu uddâ* (III, 16), trad. du P. V. Scheil.

Le plus anciennement connu de ces documents juridiques est le caillou Michaux, acte daté du règne de *Mardouk nadin akhi* (vers 1120 av. J.-C.) et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Paris. Le caillou Michaux, par son texte comme par les figurations qu'il porte, est semblable aux monuments de ce genre découverts à Suse.

Les collections publiques possèdent en outre quelques-unes de ces pièces : trois sont à Londres, deux à Berlin, et une en Amérique¹. Enfin il en existe encore une autre qui en 1898 était dans le commerce. Elle a été publiée par le P. V. Scheil et est au nom du roi *Nabouchoum-ichkoun*. Au lieu d'être gravé sur un galet, ce koudourrou couvre une plaque de marbre noir.

Nous ne connaissions donc en 1897 que huit documents de cette nature. Depuis cette époque, les fouilles de Suse en ont fourni onze nouveaux, soit entiers, soit brisés, et tout porte à penser qu'ils s'en rencontrera encore un très grand nombre dans les ruines de la capitale élamite.

Presque tous les koudourrous sont contemporains de la dynastie cosséenne de Babylonie, c'est-à-dire qu'ils furent écrits entre le commencement du XVII^e siècle et celui du XII^e avant notre ère.

L'usage de fixer sur la pierre les pièces légales les plus importantes, et de ne pas les confier simplement à l'argile, était très répandu en Chaldée et en Élam dès les temps les plus anciens. Nous connaissons des tablettes sur pierre antérieures à la II^e dynastie des rois d'Our, et l'obélisque de *Manichtou Irba*, lui-même, n'est qu'un koudourrou d'une importance exceptionnelle. Les emblèmes divins n'y sont pas figurés, soit qu'à l'époque de ce souverain (vers 4000 av. J.-C.) une telle coutume n'eût pas été déjà en usage, soit que le caractère même du texte et que le prestige attaché au nom royal qu'il portait eussent été suffisants pour assurer le respect du monument et des stipulations énoncées.

Le texte du koudourrou n° II nous apprend² que primitivement cet acte avait été écrit sur l'argile par un certain *Kasakti-sugab*, mais que cent ans plus tard l'original étant venu à se dégrader, le scribe *Šuhuli-sugab* en fit sur pierre la copie restituée que nous possédons. Ce soin extrême pris d'un document déjà ancien, mais certainement encore en vigueur, donne une haute idée de l'administration civile des Cosséens et du soin avec lequel étaient tenues les archives cadastrales.

Quant au lieu où se trouvaient conservés les koudourrous, il nous est indiqué par les textes eux-mêmes. Il est dit en effet dans un passage³ qu'on ne devra « pas déplacer les digues, les limites et les koudourrous », et dans un autre⁴ : « Si cet homme (à venir) hait la justice et aime l'iniquité, s'il ne craint pas les malédictions que j'ai écrites sur cette pierre en présence de Šamaš, Marduk et Anunit, grands dieux du ciel et de la terre, et que j'ai laissées sur ce champ... »

Les koudourrous étaient donc susceptibles d'être placés dans les terrains mêmes dont ils

1. Musée de Philadelphie. Au nom du roi *Mardouk-ahê-irba*.

2. Vol. II, p. 9.

3. K. n° 3 de Melišihu, II, 10.

4. K. n° 3 de Melišihu, V, 20.

faisaient mention, non à l'état de bornes, ce qui eût obligé à en faire un grand nombre d'exemplaires, mais à titre de document, sur le lieu même où les contestations pouvaient surgir.

En vertu de ces textes précis, on est en droit de se demander comment il se fait que les koudourrous qui devaient demeurer dans la campagne soient en aussi grand nombre dans les ruines des temples de Suse. A cette question, deux solutions se présentent : ou bien les koudourrous étaient faits en double expédition, dont une demeurait dans les archives des sanctuaires, ou bien des souverains postérieurs à la dynastie cosséenne, désireux d'annuler toutes les donations faites par les rois de cette dynastie, ont fait recueillir les koudourrous épars dans les campagnes et les ont rassemblés à Suse, n'osant pas les détruire, par crainte de la colère divine.

Dans les textes des koudourrous découverts à Suse, il est toujours question de terrains situés en Chaldée et jamais de propriétés en Élam ; cette constatation donne une certaine valeur à ma seconde hypothèse. Autrement, nous serions dans l'obligation d'admettre que Suse fut l'une des capitales les plus importantes des rois cosséens de Babylonie et que le centre de leurs affaires civiles se trouvait en Élam.

D'une part, les textes des koudourrous énumèrent une série de divinités ; d'autre part, les bas-reliefs grossiers que portent ces monuments contiennent un grand nombre d'attributs divins, mais jusqu'ici il n'était pas possible de savoir si les figurations correspondaient aux dieux cités dans les inscriptions. Nous ne possédions que de très vagues indications relatives à certaines divinités mieux connues que les autres.

C'est ainsi que le soleil, la lune et l'étoile nous étaient connus comme représentant *Šamaš*, *Sin* et *Ištar*, que *Ramman* nous apparaissait accompagné de la foudre et du taureau. Mais dans la plupart des cas aucune supposition ne pouvait être tentée quant à l'identification des emblèmes, des armes et des totems.

KOUDOURROU N° I

Les premiers koudourrous découverts à Suse en 1898-99 augmentèrent, il est vrai, de beaucoup le nombre des documents que nous possédions déjà et précisèrent bien des points, mais longtemps encore on aurait hésité au sujet des attributions divines si les fouilles n'avaient donné en mars 1899 un fragment de koudourrou portant sur la plupart des représentations le nom de la divinité figurée.

Ce fragment, qui ne comprend que la partie supérieure du monument, est en calcaire noir, il mesure 18 centimètres de hauteur sur 12 de largeur à la base. Toute la partie qui jadis était couverte de textes fait aujourd'hui défaut, nous ne connaissons donc pas la date de cette pièce, dont l'importance au point de vue mythologique est de premier ordre.

Le bas-relief (fig. 379) comporte quinze sujets dont dix peuvent être nommés d'une manière certaine, tandis que cinq restent encore douteux, les inscriptions qu'ils portaient ayant été martelées ou accidentellement brisées.

A droite (n° 1), et un emblème composé d'une longue tige surmontée d'un triangle très aigu

portant le nom du dieu *Marduk*. Nous devons' probablement voir dans ce symbole la lance avec laquelle le vainqueur de *Tiamat* perça le monstre dont le cadavre fut l'origine du monde matériel.

Victorieux des génies adversaires de *Sin* et vainqueur de *Tiamat*, *Marduk* est généralement représenté combattant. Sa figure astronomique semble avoir été le signe du Taureau; fils aîné d'*Ea*, roi du ciel et de la terre, plus tard confondu avec *Bél*, *Marduk*, primitivement adoré à *Éridu*, son lieu d'origine, devint plus tard le dieu protecteur de Babylone. Il est quelquefois accompagné de ses quatre chiens, mais plus souvent d'un seul.



FIG. 379. — KOUDOURROU N° 1. DEVELOPPEMENT (3/5 grandeur naturelle)

A gauche du bas-relief est une divinité assise (n° 2), coiffée d'une sorte de tiare, vêtue d'une robe à longs poils dégageant les bras qu'elle lève à la hauteur de son visage. Le siège carré sur lequel elle est assise porte les premiers traits de son nom, *Gula* la grande, mère des dieux, qui est une forme d'*Istar*, *Bau*, MEME.

Le n° 3 représente le soleil que nous savons être *Samas*, bien que l'inscription soit incomplète. *Samas*, le dieu de la lumière diurne, de l'astre du jour, qui chasse les mauvaises influences et déjoue les complots méchants, est l'arbitre du ciel et de la terre, le dieu des oracles.

1. Cf. Stèle de *Bél Harran* *bél ušur* (Mus. de Constantinople) : cinq dieux sont nommés pour cinq emblèmes se suivant dans le même ordre. *Marduk* est également représenté par la lance.

avec *Marduk* et *Ramman*. Suivant les aspects, *Šamaš* a pris d'autres noms, comme *Ninip*; en tant que soleil orageux, soleil des combats, *Šamaš* était plus spécialement vénéré à *Larsa* (Zenkéré) et à *Sippara* (Abou-Habba).

Le n° 4 est le croissant de la lune, image du dieu *Sin*. La surface martelée de cet emblème portait autrefois une inscription. *Sin*, le plus grand dieu de la seconde triade chaldéenne, père des dieux, plus grand que le soleil, l'étincelant, le brillant, le maître des trente jours du mois, avait ses sanctuaires les plus vénérés à *Uru* (Moughaïr) et à *Harran* dans la Haute-Mésopotamie.

Le n° 5 est l'étoile d'*Ištar*, l'étoile par excellence, l'étoile du soir, celle du matin. C'est elle qui précède l'apparition du dieu *Sin* au firmament, elle qui annonce le retour de *Šamaš*. La plus ancienne forme d'*Ištar* est *Nana*, la déesse d'*Uruk*, qui si longtemps fut prisonnière à Suse.

Sin, *Šamaš* et *Ištar* s'étaient partagé le temps, ils travaillaient sans relâche et régnaient sans discontinuité dans la voûte céleste.

Sur tous les koudourrous, les trois astres figurent en tête de la procession des dieux, ils éclairent de leur lumière les documents juridiques, ils chassent des chartes les esprits mauvais, veillent à l'exécution des conditions qu'elles stipulent et menacent de leurs flèches de lumière les impies ou les gens de mauvaise foi.

Le n° 6 figure les attributs d'*Ēa*, dieu principal dans la forme la plus ancienne de la religion des Sumirs: son emblème est complexe, chaque partie rappelant l'un des caractères principaux de la grande divinité.

Le corps de poisson est celui du dieu de l'abîme, du maître des eaux primordiales, des mers et des fleuves.

L'avant-train d'antilope rappelle probablement qu'*Ēa* était aussi le maître de la surface terrestre, l'esprit de la terre.

La maison ou le siège carré qui surmonte l'antilope-poisson porte inscrit le nom d'*Ēa*. Au-dessus est une massue ou un sceptre à tête de bélier, symbole de la royauté, qui probablement correspond à l'un des hauts faits légendaires du dieu.

Le plus actif et le plus énergique des membres de la première triade divine, *Ēa*, est en même temps le dieu de l'intelligence, des connaissances humaines, de la gloire, de la vie pure; c'est lui qui sous le nom d'*Oannés* instruisit les hommes, organisa la société. Son temple était à *Eridu*.

Le n° 7 est une massue terminée par une tête d'animal jusqu'ici indéterminable et sur laquelle on lit le nom de *Zamāmā*, transformation du dieu *Ninib* dont le culte fleurit jadis à *Kiš*.

Le n° 8, qui porte le nom du dieu *Šukamuna*, dieu guerrier cosséen assimilé à *Nergal*, est une arme ou un instrument dont la nature nous échappe: il se compose d'un carré ou d'un cube emmanché d'une hampe droite.

Le n° 9 est une lampe allumée portant le nom du dieu *Nusku*.

Le n° 10, le serpent, est le dieu *Širu*, arme de KA-DI. Le serpent est figuré sur tous les koudourrous: parfois il est lové au sommet de la pierre, parfois il est allongé en travers, d'autres

fois, et c'est le cas dans le koudourrou n° 1, il entoure le monument et sépare les représentations des textes de la charte.

Au n° 11 est une représentation dont nous ne comprenons pas encore le sens, l'inscription qu'elle portait étant dégradée. Cette image se compose d'un monstre couvert d'écailles, rappelant le crocodile, portant sur la tête une sorte de vase et sur le dos un siège carré semblable à celui sur lequel la déesse *Gula* est assise.

Le n° 12, dont l'inscription est également brisée, est une massue terminée par trois têtes animales, qu'on retrouve fréquemment dans les autres koudourrous. Le sens de cet emblème reste inconnu.

Le n° 13 est une massue terminée par une tête de lion, l'inscription qu'elle porte ne donne aucun sens, soit qu'elle eût été mal gravée, soit qu'elle fût dégradée depuis.

Au n° 14, le scorpion, l'inscription a disparu.

Enfin le n° 15 représente un oiseau marchant à droite ; devant lui était jadis une inscription malheureusement mutilée aujourd'hui.

Sur quinze représentations, le koudourrou n° 1 nous donne dix identifications. Ce sont : 1° *Marduk*, 2° *Gula*, 3° *Šamaš*, 4° *Sin*, 5° *Istar*, 6° *Èa*, 7° *Zamāma*, 8° *Šukamuna*, 9° *Nusku*, 10° *Širu*, et cinq figures dont les textes sont dégradés.

La partie qui dans ce monument renfermait les inscriptions est brisée, aussi ne pouvons-nous savoir si les dieux dont les figures sont sculptées étaient énumérés dans le texte, mais tout porte à le croire, car nous verrons plus loin, au sujet du koudourrou n° 2, le nombre des dieux cités correspondre exactement à celui des divinités figurées.

Bien que nous connaissions déjà une vingtaine de chartes de ce genre, le koudourrou que je viens de décrire est le seul qui donne les noms des dieux, écrits sur les emblèmes : il sert de clef pour la lecture des sculptures analogues, permet d'identifier bon nombre de représentations et par suite restreint le champ des hypothèses relatives aux divinités dont nous ne connaissons pas encore les attributs d'une manière positive.

KOUDOURROU N° II¹

Cette charte de *Nazi-Maradach* (env. 1330 avant J.-C., fils de *Kurigalzu II*, roi cosséen de Babylonie, est un acte de donation au profit du temple de *Marduk* à Babylone ; elle est gravée sur un galet de calcaire bitumineux analogue à celui qu'employèrent plus tard à Suse les souverains achéménides pour l'embellissement de leur palais. Sa hauteur est de 0^m50, sa largeur maxima de 0^m20. Cette pierre a été trouvée en 1898 vers l'amorce de la tranchée n° 7, non loin de l'obélisque de *Maništou-Irba*.

A la partie supérieure est le serpent (*Siru*) lové, la tête placée au centre et la queue pendante. Quatre faces grossièrement aplanies ont été ménagées pour recevoir les textes et les figurations. Deux sont entièrement couvertes de textes, tandis que les autres portent les bas-reliefs.

1. V. le texte publié par le P. Scheil, tome II, p. 86.



KOUDOURROU N°II



KOUDOURROU N°11

Le haut de la première face (pl. XIV) est occupé par la lune (*Sin*) n° 1, le soleil (*Šamaš*) n° 2, et l'étoile (*Ištar*) n° 3; au-dessous, on voit la représentation de la déesse *Gula* (n° 4) semblable à celle que porte le koudourrou n° 1; la coiffure seule diffère, c'est un bonnet formé, comme un turban, de l'enroulement d'une étoffe autour de la tête. La robe, l'attitude, la position des mains en avant, sont la reproduction fidèle de l'image portant le nom de *Gula* dans le premier document. Aux pieds de la déesse est un lion dont l'avant-train seulement est visible, le reste de l'animal se trouvant caché par le siège et la jupe de la divinité.

En face de *Gula* est la lampe allumée du dieu *Nusku* (n° 5) et le scorpion (n° 6).

Sous ces figures sont cinq lignes d'inscriptions.

La seconde face (pl. XV) est divisée horizontalement en cinq registres.

Au registre supérieur on voit deux édicules carrés semblables au siège sur lequel la déesse *Gula* est assise, ils sont surmontés de cônes pareils au bonnet que porte la déesse dans le premier koudourrou (n° 7 et 8).

Au second registre étaient autrefois deux édicules carrés ou sièges; l'un recouvert d'un cône ou bonnet est aujourd'hui détérioré, l'autre ne porte aucun objet (n° 9 et 10).

Au troisième registre sont quatre emblèmes, à gauche la lance du dieu *Marduk* (n° 11), près d'elle la massue à trois têtes (n° 12), dont dans le koudourrou n° 1 l'inscription est effacée; puis vient la massue de *Zamāmā'* (n° 13) et enfin le casse-tête indéterminé à tête de lion (n° 14).

Le quatrième registre ne renferme que deux emblèmes: à gauche est un faucon ou un aigle perché sur un objet indéterminé (n° 15), à droite se trouve le « taureau puissant de *Ramman*, fils d'*Anu*² », reconnaissable à la foudre qu'il porte sur ses épaules (n° 16).

Le dieu *Ramman*, qui n'est pas figuré dans le koudourrou n° 1 apparaît ici dans les bas-reliefs comme dans le texte. *Ramman*, fils du ciel, est le dieu de la foudre, des orages et des irrigations; destructeur terrible sous la forme du tonnerre, il est bienfaiteur par les pluies qu'il fait tomber des nues.

Au registre inférieur sont douze lignes de textes réparties en deux colonnes verticales.

La troisième face renferme deux colonnes d'inscriptions, l'une de trente-sept lignes, l'autre de trente-trois, la quatrième face comprend deux colonnes de trente-cinq lignes, ce qui porte à 155 lignes le texte complet du document.

En passant en revue les différentes parties des bas-reliefs, nous avons reconnu les emblèmes ou les représentations des divinités *Širu*, *Sin*, *Šamaš*, *Ištar*, *Gula*, *Nusku*, *Marduk*, *Zamāmā*, *Ramman*, c'est-à-dire que neuf figurations sur dix-sept peuvent être identifiées. Mais nous ne pouvons retrouver certains des symboles que le texte nous signale dans sa liste des malédictions.

Deux symboles d'*Anu* roi des ciels.

Le *Kirgilu* et l'*Allalu* de *Bel*, roi des contrées.

1. La présence de la massue de *Zamāmā* dans le bas-relief ne fait aucun doute. Il n'y aurait pas dans ce cas corrélation entre le texte et les représentations, à moins que *Zamāmā* ne figure dans le texte sous un autre nom. Il est à remarquer que *Ninip* est également absent de l'inscription.

2. Texte du koudourrou n° 2.

Le *šum* et le *suhip* du grand sanctuaire des cieux, composé des trois déesses *Šulpaddu*, *Išhara* et *Aruru*.

Le ... de *Sin*.

Le dard brillant du grand juge *Šamaš*.

Le taureau puissant de *Ramman* fils d'*Anu*.

La hache d'*Ištar*, dame des contrées.

Le *gibil* (fen?) puissant, *šibru* (arme) de *Nusku*.

Šukamunā et *Šumalia*, dieux des batailles.

Širu qui est *šibru* de KA-DI.

Šarru UR-UR.

Šarru UR.

Šit-lam-ta u du = Celui qui sort du temple de *Šit-lam* (à *Kutha*), c'est-à-dire le dieu *Nergal* l'exterminateur.

Cette charte portait un nom spécial, *Bel dababi dabibi*, c'est-à-dire « menteur est celui qui conteste ce document », et elle était placée sous la protection plus spéciale du dieu *Nebo*.

KOUDOURROU N° III'

Cette superbe pièce est une charte de donation du roi cosséen *Melišihu* (vers 1144-1130), fils de *Ramman-šum-ušur*, en faveur de *Marduk-pal-idina*, que l'ensemble du texte nous apprend être son fils. Elle est gravée sur une pierre calcaire noire haute de 0^m68, large de 0^m28 et épaisse de 0^m19. Trois faces sont couvertes d'inscriptions; la quatrième porte les représentations.

Le texte composé de sept colonnes comprend 494 lignes; il énumère les conditions de la donation et se termine par une série d'imprécations et de menaces contre ceux qui tenteraient de dénaturer l'expression de la volonté royale.

Bien que le nombre des figurations divines soit de vingt-quatre, le texte ne cite que huit dieux ou déesses: *Anu*, *Bēl*, *Ēa*, *Nin HAR-ŠAG*, *Marduk*, *Sin*, *Ninip* et *Gula*. il comprend les seize autres sous la rubrique: « Ainsi que ceux dont les figures sont sculptées ci-contre. »

Le bas-relief (pl. XVI), qui remplit entièrement l'une des faces du monument, est divisé en cinq registres horizontaux.

En tête, sont: *Sin* (n° 1), *Šamaš* (n° 2) et *Ištar* (n° 3).

Les n°s 4 et 5 sont des sièges carrés ou maisons supportant chacun une tiare conique et en tout semblables à ceux cités plus haut.

Le n° 6 figure *Ēa* avec son corps de poisson, son avant-train d'antilope, son siège ou sa maison surmonté de la massue à tête de bélier. Cet emblème compliqué est rendu de la même manière que dans le koudourrou n° 1: l'idéogramme d'*Ēa*, *turaḫu-apsu*, l'antilope de la mer.



KOUDOURROU N°III

correspond en tous points à la figuration et rend les caractères de ce dieu qui, d'après Bérose, habitait tour à tour la terre et la mer.

Le n° 7 représente un siège ou une maison supportant un instrument pointu dans lequel je crois voir un poignard ou un couteau surmonté lui-même d'un collier. La figuration du collier est absolument semblable à celles qu'on rencontre sur les bas-reliefs de l'ancien Empire égyptien, entre autres dans le mastaba de *Mera*, à Saqqarah.

Le n° 8 (2^e registre) figure la masse à trois têtes, dont il a été parlé plus haut, mais cette fois elle est accompagnée d'un sphinx ailé à tête de lion couché à droite.

Le n° 9 est l'emblème du dieu *Zamâmâ*.

Le n° 10 représente un oiseau, probablement un aigle ou un faucon, marchant à droite et la tête tournée à gauche.

Le n° 11 est la massue à tête de lion, dont il a été question plus haut et dont nous ne connaissons pas encore la signification.

Le n° 12 est un sphinx couché, pareil à celui du n° 8.

Il se peut que les emblèmes n°s 9 et 10, ainsi que ceux n° 11 et n° 12 fassent partie des mêmes figurations.

Le n° 13 (3^e registre), par la tête de lance qui le surmonte, semble être la figuration du dieu *Marduk*. Cette arme repose sur un siège carré supporté par un animal dont la tête rappelle celle de la gazelle ou de l'antilope.

Le n° 14 est fort compliqué : au-dessus d'un animal couché, à longues oreilles, est un siège carré surmonté d'une masse rectangulaire qui supporte elle-même une sorte de coin ou un clou. On serait tenté de voir dans cet emblème, la figuration de *Nebo*, dieu de l'écriture, si nous ne rencontrions un peu plus loin (n° 17) son emblème.

Le n° 15 figure la déesse *Gula* sous une forme que nous n'avons pas encore rencontrée : le buste d'une vieille femme accompagné du siège carré d'usage, surmonte la figuration d'un chien. Il est curieux de rencontrer ici cet animal qui généralement est le compagnon du dieu *Marduk* déjà vu n° 13. Quant à l'assimilation de ce groupe avec *Gula*, elle ne peut faire aucun doute, cette divinité citée dans le texte ne trouvant dans les autres figurations aucun emblème répondant à ses caractères.

Le n° 16 (4^e registre), figure le dieu *Ramman*. La foudre surmontant le siège carré et le jeune taureau couché ne peuvent laisser subsister aucun doute à cet égard.

Le n° 17 appartient au dieu *Nebo* par le ciseau de sculpteur qui surmonte le groupe. Quant à la présence du bélier, elle reste inexplicable.

Le n° 18, la lampe allumée, est l'emblème du dieu *Nusku*.

Le n° 19 figure une charrue avec son socle et ses deux bras.

Au n° 20, nous voyons un oiseau marchant à droite, semblable à celui représenté au n° 15 du koudourrou n° 1.

Le n° 21 figure un aigle ou un faucon perché ou monté sur une hampe ; nous avons déjà rencontré cette image dans le koudourrou n° 2.

Au n° 22 (5^e registre) est une masse de forme singulière dans laquelle je crois pouvoir reconnaître une coquille de Pecten; elle est placée sur un siège.

Le n° 23 est le serpent *Širu* « arme du dieu KA-DI ».

Le n° 24, qui termine la liste des figurations divines, est le scorpion.

Sur les vingt-quatre représentations du koudourrou n° 3, onze peuvent être identifiées: ce sont celles de *Sin*, *Šamaš*, *Ištar*, *Ēa*, *Zamāma*, *Marduk*, *Gula*, *Ramman*, *Nebo*, *Nusku* et *Širu*; quant aux treize autres, elles restent indécises. Nous savons par l'inscription qu'on y devra trouver entre autres les groupes correspondant à *Anu*, *Bēl*, *Nin HAR-ŠAG* et *Ninip*.

En dehors des textes de la charte et des figurations divines, le koudourrou n° 3 présente une particularité extrêmement curieuse qui en fait l'un des monuments les plus précieux de cette époque: il porte en toutes lettres, gravé sommairement dans la partie plate située sous le bas-relief, le nom du roi *Melišihu*, et ce nom à peine visible ne peut être autre chose que la signature du souverain lui-même tracée de sa main.

J'avais pensé que ce nom pouvait n'être qu'une indication destinée à permettre de retrouver plus aisément la charte dans les archives. Mais le P. Scheil m'a fait justement observer qu'une étiquette eût été plus apparente, et que d'ailleurs les scribes et les notaires de cette époque étaient assez versés dans la lecture des caractères cunéiformes pour ne pas avoir besoin de ces sortes d'indications.

Sur les documents d'argile, le roi roulait son cylindre avant que le texte ne fût écrit et donnait ainsi à la terre molle le caractère du papier timbré que nous employons aujourd'hui pour nos actes. Sur la roche calcaire du koudourrou, il n'était pas possible d'imprimer un sceau, aussi s'explique-t-on fort bien que le roi lui-même eût gravé sommairement son nom, eût signé un document aussi important qu'une charte de donation envers son propre fils.

KOUDOURROU N° IV.

Cette charte était écrite sur un galet de calcaire blanc, mesurant 0^m57 de hauteur sur 0^m32 de largeur maxima. Les figures divines occupent sur deux registres le haut des quatre



FIG. 380. — KOUDOURROU N° IV. — REGISTRE SUPÉRIEUR
Développement (1/3 grandeur naturelle)

faces du monument, tandis que sur 0^m40 de hauteur, le texte en colonnes de 35 lignes chacune couvrait le bas. Cette longue inscription a malheureusement été mutilée: ce galet calcaire

servait de polissoir et les textes ont été usés. Nous ne pouvons donc pas assigner une date à ce

1. V. le texte publié par le P. Scheil, tome II, p. 113.

document qui, suivant son aspect général et la nature des textes qu'il porte, est à peu de chose près contemporain des trois koudourrous dont il vient d'être question.

Les bas-reliefs sont bien conservés : au sommet est le serpent *Širu*, lové, la tête au milieu des spires et la queue pendante.

Au registre supérieur, *Sin* (n° 1), *Šamaš* (n° 2) et *Ištar* (n° 3), *Zamāmā* (n° 4), *Nusku* (n° 7) et *Marduk* (n° 10) nous sont connus, tandis que les autres symboles demeurent sans explication, ce sont :

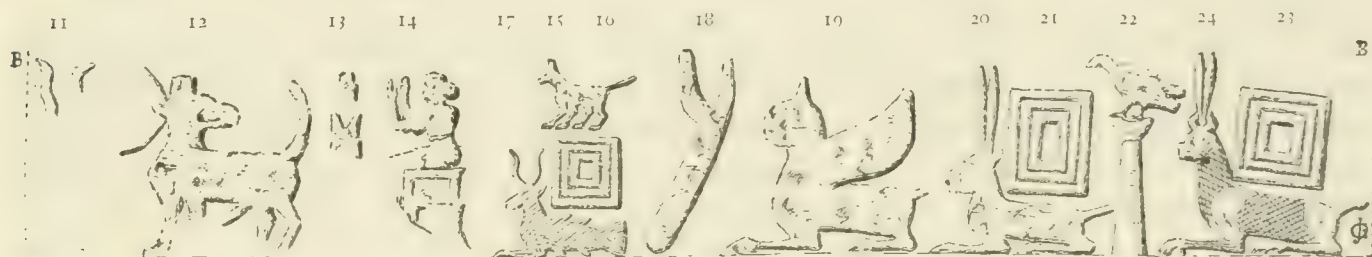


FIG. 381. — KOUDOURROU N° IV. — REGISTRE INFÉRIEUR. — DÉVELOPPEMENT (1/3 grandeur naturelle)

N° 5, la massue à tête de lion.

N° 6, le scorpion.

N° 8 et n° 9, deux sièges ou maisons surmontés du bonnet conique.

Au registre inférieur, nous reconnaissons (n° 11) la foudre de *Ramman*.

Le n° 12 est un quadrupède trop mal conservé pour que nous en puissions déterminer la nature.

Au n° 13 sont trois objets informes, cette partie du relief se trouvant détériorée.

N° 14, la déesse *Gula* assise à gauche est quelque peu différente, par sa coiffure comme par le siège sur lequel elle est assise, des représentations examinées jusqu'ici dans ce travail.

N° 17. *Éa*, moitié antilope, moitié poisson, au groupe duquel il faut peut-être rattacher les deux figures (n°s 15 et 16) placées au-dessus.

L'une d'elles (n° 16) est composée de trois carrés concentriques dans lesquels nous devons peut-être voir un siège, un autel ou le plan d'une construction ; l'hypothèse du siège est la moins vraisemblable, car bien que cette figure se reproduise trois fois dans le même bas-relief, le siège sur lequel est assise la déesse *Gula* est tout différent. Il est certain que ce triple carré joue par rapport aux attributs divins le même rôle que le siège ou la maison dont j'ai parlé au sujet des koudourrous n°s 1, 2 et 3, mais l'objet n'est pas exactement le même.

Le n° 15 est un chien ou un chacal. Il n'est pas possible de savoir s'il fait partie du groupe d'*Éa*, ou s'il doit être considéré isolément.

Le n° 18 est un objet singulier, sorte de fourche qui peut-être doit être prise pour la charrue figurée avec tant de soin dans le koudourrou n° 3.

Puis vient un sphinx ailé (n° 19), seul, couché, et regardant à gauche comme toutes les figures du bas-relief. Au delà est un animal fantastique (n° 20), portant sur la tête entre les

oreilles (?) deux appendices indéterminables et sur les reins un triple rectangle (n° 21), analogue au carré dont il a été parlé plus haut (n° 16).

N° 22 est un faucon ou un aigle perché sur le chapiteau d'une colonne, figure déjà connue, mais rendue ici avec plus de détails que dans les koudourrous précédents.

Les deux derniers emblèmes forment un groupe indéterminé : à terre est un animal fantastique (n° 24), semblant en partie couvert d'écailles, à tête de lion (?) surmontée d'un double appendice semblable à celui que porte le n° 20. Au-dessus du corps du monstre est le triple carré dont il a déjà été question (nos 16 et 21).

Ce koudourrou ne fournit aucune identification nouvelle, à peine précise-t-il quelques emblèmes sans toutefois en permettre l'explication. Nous y reconnaissons les huit divinités suivantes : *Sin*, *Samaš*, *Istar*, *Marduk*, *Zamāmā*, *Nusku*, *Gula* et *Ēa*, il reste donc environ seize emblèmes à identifier, ou douze, si nous admettons que les nos 15 et 16 se rapportent à *Ēa* et que les groupes 20, 21 et 23, 24 ne doivent pas être décomposés.

KOUDOURROU N° V

Cette curieuse pièce (fig. 382) est malheureusement brisée : une partie du bas-relief est conservée, mais il ne reste plus que quelques signes du texte ; sa date nous reste inconnue.

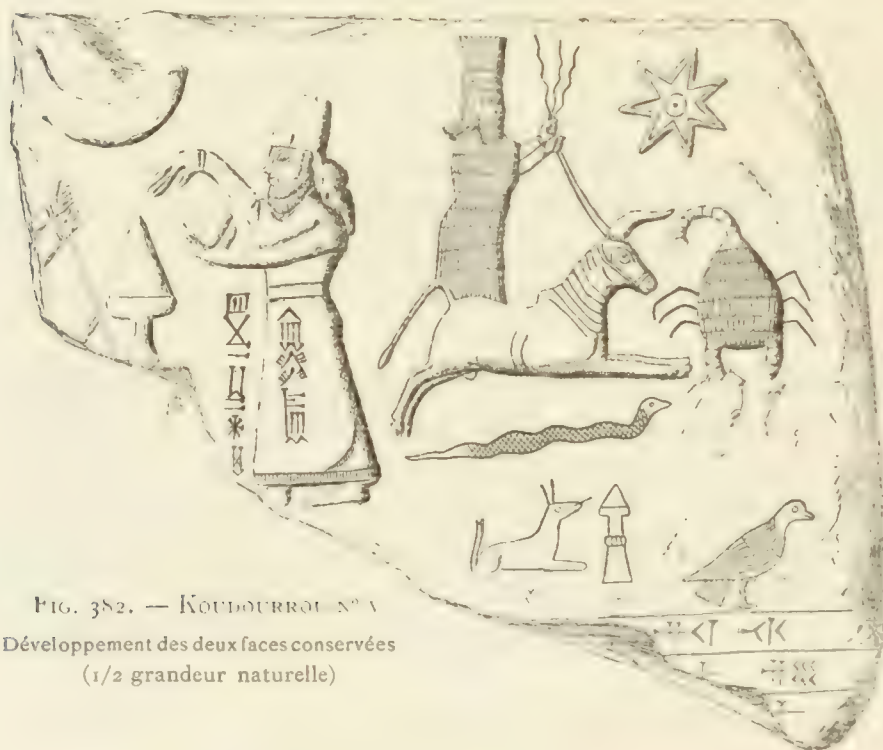


FIG. 382. — KOUDOURROU N° V
Développement des deux faces conservées
(1/2 grandeur naturelle)

Le bas-relief représente une scène beaucoup plus compliquée que de coutume. Un grand prêtre dont le nom (†-UŠ-(an)-*Marduk*) est gravé devant sa robe, fait une offrande devant un autel surmonté d'un objet conique ; de la main gauche il tient un vase, tandis qu'il élève la droite au-dessus de l'autel. Son visage est trop grossièrement figuré pour qu'il mérite d'être décrit, il porte la barbe longue et semble avoir la moustache rasée ; les cheveux tombent en boucles épaisses sur ses épaules. Sa tête est coiffée d'un haut bonnet peut-être retroussé sur le devant. Sa robe ornée

de franges descend jusqu'aux chevilles, les manches sont longues et étroites, la ceinture large.

De l'autre côté de l'autel, par rapport au prêtre, se trouvait un second personnage

dont on ne voit plus que les mains tendues en avant, rappelant la position ordinaire de la divinité *Gula*.

Il ne faut pas, je crois, confondre l'autel de cette représentation et l'objet conique qu'il supporte avec l'arme du dieu *Marduk*, la lance. Ces deux emblèmes semblent n'avoir de commun qu'une vague ressemblance de forme.

Au-dessus de l'autel est le croissant de la lune, emblème du dieu *Sin*.

Derrière le prêtre, sur la deuxième face, le dieu des tempêtes *Ramman*, la foudre en main, conduit son taureau lancé au galop. Le costume du dieu est celui de toutes les divinités chaldéennes; il porte une tiare carrée, ornée d'un bandeau décoré de rosaces. Ses cheveux et sa barbe sont longs, son manteau est fait d'une étoffe à longs poils qui lui enveloppe le corps sans dégager les bras.

Le taureau est le meilleur morceau de tout le bas-relief, il est bien proportionné, et, sauf la raideur des jambes de devant, est très mouvementé; il porte sur le garrot la bosse du *Bos Zebu* des Indes.

En face du dieu *Ramman* est l'étoile d'*Istar*; plus bas, le scorpion. Sous le taureau sont figurés le serpent *Siru*, un quadrupède accroupi devant un autel semblable à celui de la scène principale et un oiseau reposant sur la première ligne du texte.

Nous ne saisissons pas bien le but de la cérémonie qui fait l'objet de la figure principale; le personnage de gauche étant cassé, il n'est pas possible de savoir à quelle divinité s'adressent les offrandes du prêtre.

La représentation du dieu *Ramman* est le sujet le plus intéressant, elle donne presque tous les caractères de ce dieu.

KOUDOURROU N° VI

Il ne reste de ce monument qu'une partie du bas-relief composé de deux registres (fig. 383).

Au sommet est le serpent *Siru* enroulé, la queue pendant obliquement, puis au premier registre sont: le soleil de *Šamaš*, le croissant de *Sin*, la lampe allumée de *Nusku* et cet emblème indéterminé dont j'ai parlé plus haut, composé d'un siège carré supportant un clou.

Au registre inférieur, il ne reste plus que l'emblème de *Ramman*: coiffé d'une tiare, vêtu d'une longue robe, le dieu presse sur sa poitrine un vase (?) d'où s'échappent les eaux: ce n'est plus la divinité des orages et de la foudre, mais celle des pluies et des irrigations bienfaisantes. Le taureau de *Ramman* est placé sous lui, il s'enfuit à droite.



FIG. 383. — KOUDOURROU N° VI
(1/2 grandeur naturelle)

Il est à remarquer que dans tous les bas-reliefs des koudourrous, les figures sont toutes tournées dans le même sens; sauf dans des cas spéciaux voulus, généralement c'est vers la droite que personnages et animaux regardent. Il suit de cette remarque que probablement la lecture des emblèmes devait se faire dans un sens déterminé et non au hasard, pour obtenir la liste des dieux dans l'ordre voulu par les rites : c'est ainsi que dans les koudourrous n°s 1, 2, 3, 5 et 6, la lecture semble devoir être faite de droite à gauche, tandis que dans les bas-reliefs du n° 4, c'est en sens inverse que sont placés les personnages et les animaux. Cette particularité se retrouve dans les hiéroglyphes égyptiens qui, comme on le sait, doivent toujours être lus en marchant à la rencontre des figures, les deux sens, de gauche à droite et de droite à gauche, pouvant avoir été adoptés par les scribes, au moins dans les inscriptions monumentales.

KOUDOURROU N° VII

Ce fragment ne porte plus que trois emblèmes et quelques signes.

Le serpent *Siru* est bien reconnaissable, de même que l'animal couché supportant un siège sur lequel pose un clou, mais la troisième figure est moins déterminable : elle se compose d'un personnage marchant à droite ou assis les bras tendus en avant, vêtu d'une longue robe; à ses pieds est un lion (?); peut-être devons-nous y voir la figuration de la déesse *Gula*.



FIG. 384. — KOUDOURROU N° VII
(1/3 grandeur naturelle)

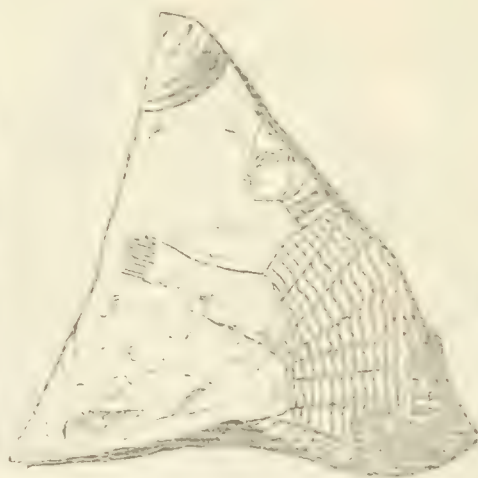


FIG. 385. — KOUDOURROU N° VII
(1/2 grandeur naturelle)



FIG. 386. — KOUDOURROU N° IX
(1/4 grandeur naturelle)

KOUDOURROU N° VIII

Petit fragment ne portant qu'une partie de la représentation de la déesse *Gula*, tournée à gauche, dans son costume habituel.

KOUDOURROU N° IX¹

Fragment portant les représentations de *Sin*, *Šamaš*, et *Ištar* en tête du bas-relief. Au-dessous est un génie à tête de lion et à corps humain, portant une courte queue et brandissant un poignard de la main droite, tandis que de la gauche il tient une massue ; en face de ce démon est un chien ou un chacal assis.

Le texte de ce koudourrou nous apprend qu'il appartient au règne de *Kurigalzu I^{er}* (vers 1470 (?) av. J.-C.), fils de *Burnaburiaš*, roi cosséen de Babylonie.

KOUDOURROU N° X

Ce fragment, en très mauvais état, ne porte aucun texte ; on y voit : la partie supérieure du génie dont il a été parlé au sujet du koudourrou n° 9, le scorpion, un chien ou un chacal assis à droite, et la partie antérieure d'un autre quadrupède dans lequel je crois pouvoir reconnaître un lièvre.

KOUDOURROU N° XI

Ce monument a été intentionnellement martelé pour en effacer le texte, puis on l'a brisé, de sorte qu'il ne reste plus aujourd'hui que des fragments du bas-relief.

Primitivement l'inscription occupait sur six colonnes toute la partie inférieure de la pierre, tandis que le haut était sur les quatre faces occupé par les figurations.

On voit encore un siège carré, sur lequel est placée une fleur rappelant celle du lotus.

La jupe, une partie du siège, et l'avant-train du chien (?) de la déesse *Gula*.

Deux hampes d'emblèmes et une partie d'un siège carré supportant un collier, groupe déjà connu, mais pas encore identifié.



FIG. 387

KOUDOURROU N° X
(1/3 grand. nat.)

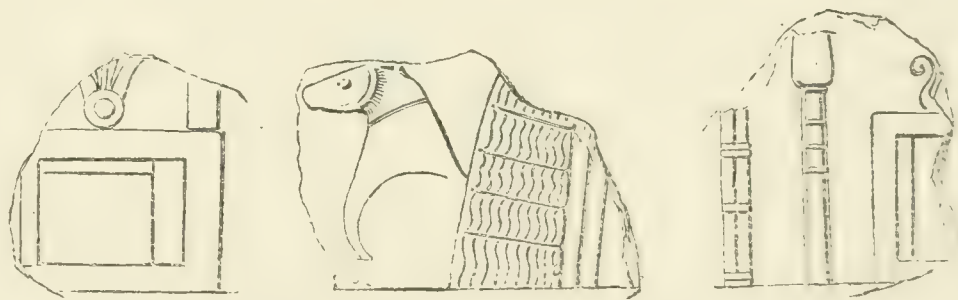


FIG. 388. — FIGURES DU KOUDOURROU N° XI (1/2 grandeur naturelle)

1. V. le texte publié par le P. Scheil, tome II, p. 93.

KOUDOURROU N° XII

Ce fragment ne contient qu'une petite partie des inscriptions, on y lit les noms des divinités *Êa*, *Ramman*, *Šala*, épouse de *Ramman*, *MAH* (Beltu) et *MI-šir*, et celui du roi sous lequel il a été gravé, *Melišihu* (vers 1144-1130 av. J.-C.), fils de *Ramman-šum-ušur*, roi cosséen de Babylone.

TABLEAU DES DIVINITÉS REPRÉSENTÉES OU NOMMÉES SUR LES KOUDOURROUS

- ⊕ Divinités nommées dans le texte et représentées par leur symbole.
○ Divinités représentées par leur symbole.
+ Divinités nommées dans le texte.

	DIVINITÉS	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	OBSERVATIONS
1	Mardouk	⊕	⊕	⊕	⊕	○								Massue terminée par un cône.
2	Goula	⊕	○	+	⊕				○			○		Femme assise, les mains levées.
3	Šamaš	⊕	⊕	○	⊕		○			○				Le soleil.
4	Sin	○	⊕	⊕	⊕	○	○			○				La lune.
5	Ištar	○	⊕	○	○	○				○				Étoile.
6	Ēa :	⊕		⊕	○								+	Antilope à corps de poisson, maison et massue à tête de bélier.
7	Zamâma	⊕	○	○	○									Massue à tête pointue.
8	Šouqamouna	⊕	+		+									
9	Nouzkou	⊕	⊕		○		○							Lampe allumée.
10	Tsirou (Arme de KA-DI) ...	○	+	○		○	○	○						Serpent.
11	Anou		+	+										Dieu du ciel.
12	Bêl		+	+										Dieu de la terre.
13	Šoulpaouddou		+											
14	Ichkhara		+											
15	Arourou		+											
16	Ramman		+	○	⊕	○	○						+	
17	Gibil (arme de Nouzkou) ...		+											
18	Choumalia		+											
19	LOUGAL-UR-UR		+											
20	LOUGAL-UR		+											
21	ŠIT-LAM-TA-UD-DU-A ...		+											
22	Šala (épouse de Rammân) ..												+	
23	MAH (Beltu)												+	
24	Mi-Šir												+	
25	Nin-AT				+									
26	Ninip			+	+									
27	Bounêné (f. de Samaset Aya) .			+										
28	Nin HAR-ŠAG			+										
29	Naboû			○										
30		○	○		○	○					○			Scorpion.
31			○											Maison carrée.
32			○○	○○	○○									Maison surmontée d'un cône.
33		○	○	○										Massue à trois têtes, quelques fois placée au-dessus d'un sphinx ailé.
34			○	○	○									Faucon (?) perché.
35		○	○	○	○					○	○			Massue à tête de lion.
36						○								Chien ou chacal (peut-être Mardouk).

DESCRIPTION DES OBJETS D'ART

	DIVINITÉS												OBSERVATIONS
	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	
37										O			Lièvre ?
38									O	O			Personnage à tête de lionne tenant un poignard levé de la main droite.
39							O						Monstre à cornes droites surmonté d'une maison carrée supportant un clou.
40							O						Personnage marchant les mains en avant, accompagné d'un chien couché.
41			O			O							Maison carrée surmontée d'un clou.
42			O										Maison carrée surmontée d'un poignard (?) et d'un collier (?)
43			O	O									Sphinx ailé.
44			O										Faucon (?) à droite, la tête tournée à gauche.
45			O										Maison carrée supportant un buste de femme, chien couché.
46			O										Oiseau perché sur une charrue.
47			O										Maison carrée à deux portes surmontée d'une coquille (pecten ?).
48	O				O								Oiseau marchant à droite.
49	O												Monstre (crocodile?) surmonté d'une maison carrée.
50					O								Autel surmonté d'un cône.
51				OO									Monstre à cornes droites surmonté d'un carré (plan de maison ?).
52				O									Charrue (?) ou fourche de bois.
53				O									Monstre (mal conservé).
54											O		Siège surmonté d'une fleur.
55											O		Siège surmonté d'un collier.

APPENDICE N° I

CÉRAMIQUE ARCHAÏQUE

La céramique la plus ancienne de Suse, celle qu'on rencontre dans la zone explorée par la galerie B, est de deux natures toutes différentes : ce sont d'abord, et en très grand nombre, des vases grossiers faits à la main, irréguliers, mal cuits et poreux, dont les débris occupent parfois une épaisseur considérable. Cette poterie n'est pas spéciale à la base du tell, elle se retrouve jusqu'à vingt mètres environ de hauteur. La seconde catégorie, la plus intéressante, comprend une céramique très soignée et ornée de peintures ; malheureusement nous n'en possédons aujourd'hui que des fragments : l'exiguïté de la région explorée par une galerie de mine, le procédé même de travail employé par les ouvriers dans l'exécution de ces sortes de travaux, ne permettaient pas d'extraire du sol des vases entiers, si toutefois il s'en était rencontré. Mais les fragments que nous possédons sont très nombreux et souvent même assez importants pour que leur étude présente un grand intérêt et pour qu'il soit permis de reconstituer par la pensée les traits généraux de cette céramique prodigieusement ancienne, dont les fouilles à ciel ouvert nous fourniront bien certainement dans quelques années des exemplaires complets.

Lors de mon premier voyage à Suse, en septembre 1891, j'avais recueilli un assez grand nombre de ces fragments à la surface du tell : ils se rencontraient en compagnie de silex travaillés et par leur haute antiquité appelèrent mon attention. Jusqu'alors, les vases contemporains des instruments néolithiques rencontrés dans les stations préhistoriques étaient fort grossiers, tant par leur pâte que par leur ornementation peinte. Ceux de Suse au contraire dénotent des connaissances artistiques et techniques très avancées, de la part des premiers peuples qui habitèrent la Susiane, de telle sorte que je fus amené à penser que ces vases appartenaient à la meilleure époque de l'Empire élamite, et que pour des usages spéciaux, tels que la circoncision ou des pratiques religieuses, l'usage de la pierre taillée s'était continué malgré la connaissance que possédaient les Susiens des métaux et de la métallurgie.

Cette opinion, j'ai dû l'abandonner depuis, quand, ayant percé le tell de galeries régulièrement espacées, j'ai exploré les divers niveaux. La poterie la plus artistique et la plus fine ne se présenta que dans les couches inférieures, à 24^m90 au-dessous du sommet du tell. Elle s'y trouvait

relativement en grande abondance, tandis que dans la galerie C, ouverte à 20^m7 au-dessous du sommet, elle était plus rare et se trouvait remplacée par une céramique plus grossière, quoique fabriquée et ornée suivant les mêmes principes. A l'époque où se formèrent les couches situées aujourd'hui dans le grand tell, à 20 mètres environ de profondeur, il y eut à Suse une décadence dans les arts céramiques. Quant aux poteries de l'époque historique, elles présentent un caractère tout différent, car, nous le verrons plus loin, au sujet des matériaux de construction, les habitants de l'Anzan connurent la terre émaillée dès une époque très reculée¹.

Les poteries les plus fines et les plus richement décorées appartiennent donc à des âges fort anciens, et ce fait n'a plus aujourd'hui rien qui doive surprendre, car les récentes découvertes en Égypte nous offrent un phénomène semblable.

Il ne sera possible d'établir un classement définitif de la poterie susienne qu'après avoir exploré les couches profondes en tranchées à ciel ouvert, mais des fouilles à 25 et 30 mètres de profondeur exigent bien des années. Nous serons fréquemment arrêtés par l'importance des découvertes effectuées dans les niveaux supérieurs, il est donc nécessaire d'établir dès maintenant une classification, quitte à la remanier ensuite. Mais les données que nous possédons sont suffisantes pour en tracer les lignes principales.

Je diviserai la céramique susienne archaïque en trois classes :

1° *Poterie fine ornée de peintures.*

2° *Poterie grossière ornée de peintures et parfois aussi de reliefs.*

3° *Poterie grossière sans ornements et faite à la main.*

La seconde catégorie ne semble être qu'une décadence de la première. Quant à la troisième, qui correspond aux usages vulgaires et n'est qu'un produit sans caractère artistique, elle fut en usage dès les temps les plus anciens, avant la découverte du tour, et continua d'être employée jusqu'à la période historique.

1°. POTERIE FINE ORNÉE DE PEINTURES

(Planches XVII, XVIII, XIX, XX)

Le tour était employé pour la fabrication de cette céramique; il l'était même avec une grande habileté, si nous en jugeons par la grande régularité des contours, des bords et des fonds des vases et aussi par la légèreté des produits.

La pâte est une argile fine d'alluvions qu'on trouve en abondance dans le pays. La Kerkha, lors de ses débordements, laisse sur les bords de son lit une boue argileuse très fine composée de

1. L'existence de la poterie émaillée dans les dolmens du Talyche (sud de la mer Caspienne) montre combien est ancienne dans la Perse la fabrication des émaux.



Dessins de M. J. B. J.

E. André puis

POTERIE FINE ORNÉE DE PEINTURES



E. André puis

Dessins de la

POTERIE FINE ORNÉE DE PEINTURES

fragments tenus des roches de son haut cours et des glaises qui, dans le Louristan et le Poucht-è-Kouh, forment la majeure partie des assises crétacées et tertiaires.

Toute la plaine susienne est formée de ces argiles, mais fréquemment elles sont mélangées de sable calcaire qui, à la cuisson, se transformant en chaux vive, devient hygrométrique et brise les produits. Il était donc nécessaire pour les Susiens, soit de laver et de tamiser avec grand soin les argiles de la plaine, soit d'employer uniquement les boues laissées par la rivière. C'est, je pense, à ce dernier procédé qu'ils avaient recours, d'autant qu'à cette époque la Kerkha coulait au pied même du tell de Suse et qu'il était plus aisé qu'aujourd'hui d'en recueillir les boues.

A la cuisson, j'en ai fait l'expérience, les argiles de Susiane donnent à basse température un produit rouge, poreux et friable, puis en augmentant la chaleur, il devient brun; enfin, lorsque le four a atteint sa température maxima, les terres deviennent presque blanches ou tout au moins jaune très clair. Elles sont alors sonores, dures et imperméables à l'eau. C'est à ce degré de cuisson qu'appartiennent les vases de la première catégorie.

La pâte, dans tous les produits, ne présente pas une égale qualité; il en est parmi les deux ou trois cents fragments dont nous disposons qui sont d'une grande finesse, tandis que d'autres sont plus grossiers, mais quelle que soit l'infériorité de la pâte dans les vases de cette classe, il est toujours aisé de les distinguer à première vue de ceux de la deuxième catégorie, dont les produits sont beaucoup moins bien cuits.

L'épaisseur des vases, dans les parties les plus légères, varie entre deux et sept millimètres; elle atteint des proportions beaucoup plus considérables pour les fonds et les cols, mais on n'en sent pas moins de la part des potiers la préoccupation constante de donner à leurs œuvres, en même temps qu'une solidité répondant aux besoins, une extrême légèreté.

Quant aux dimensions, aux proportions et à la forme des vases, il nous est difficile d'en juger d'après les fragments que nous possédons. Beaucoup de vases étaient d'assez grande taille et dépassaient bien certainement trente-cinq ou quarante centimètres de hauteur. Les formes étaient très variées, et, si j'en juge par les fragments, se rapprochaient des amphores, stamnos, œnochoé, olpé, etc. Je n'ai jamais jusqu'ici rencontré de vases à fond rond comme les aryballes, bombylios, alabastrons, etc., de la Grèce, et comme les vases si fréquents dans les nécropoles préhistoriques de l'Égypte. Mais cette observation, ne reposant que sur des caractères négatifs, n'a pas une valeur absolue.

La forme qui semble avoir été la plus répandue est le gobelet en tronc de cône, dont la pâte, épaisse au fond, s'amincit graduellement en avançant vers les bords. Ces troncs de cônes sont très allongés et parfois très voisins du cylindre, les bords en sont presque tranchants.

Parmi les nombreux fragments qui me sont passés sous les yeux, je n'en ai jamais rencontré un seul portant des traces de décorations en relief. Ce mode d'ornementation n'apparaît que dans la période suivante, dans celle des terres grossières peintes, et encore est-elle alors fort rudimentaire.

Presque tous ces vases sont couverts de peintures brunes tracées au pinceau, les uns figurant des dessins géométriques, les autres des animaux ou des plantes.

La couleur brune dont se servirent les ornemanistes est de l'oxyde de fer que les montagnes du Louristan et des Bakhtyaris fournissent en abondance. La substance colorante réduite en poudre fine était appliquée sur la terre avant sa cuisson, les couches en sont épaisses, surtout dans les ornements très larges, et souvent cette épaisseur même a été la cause du manque d'adhérence de la couleur qui parfois est tombée. En examinant avec soin les fragments de vases, on voit de véritables empâtements dans les parties les plus sombres, tandis que les lignes plus fines sont en même temps moins colorées par suite de la transparence de la matière colorante.

Il n'existe sur ces vases aucun vestige d'esquisse préalable ni aucune trace de dessin à la pointe : pour limiter les contours, les artistes travaillaient à main levée et d'un seul jet.

Les fig. 2, 3, 4, 5, 7, et 8 de la planche XVII montrent des bords de vases ornés d'une large zone de lignes obliques surmontées parfois d'une bande de traits croisés en X. Ce mode d'ornementation est très fréquent ; souvent il semble avoir été la seule décoration du vase, mais souvent aussi (fig. 9, 10, 11 et 12) il ne forme que le couronnement d'un motif plus important situé dans une zone inférieure, et composé de triangles, de cercles ou de spirales.

La base des vases était souvent, elle aussi (fig. 19, 20 et 21), ornée de la même manière, de telle sorte que les motifs du milieu du vase se trouvaient compris entre deux zones de hachures obliques.

Le fond et les bords du vase étaient généralement ornés d'une large bande foncée (fig. 5, 9, 18 et 21).

Les lignes séparant les zones de hachures du motif principal n'étaient pas forcément parallèles aux bords et au fond du vase (fig. 1, 7 et 9), elles sont fréquemment obliques (fig. 4 et 18) ; souvent même ces zones de hachures renferment elles-mêmes des motifs (fig. 1) dont il est difficile de comprendre aujourd'hui le but et l'origine.

D'autres vases (pl. XVIII, fig. 3) montrent simplement des lignes droites de peinture variant par leur épaisseur, leur distance et leur nombre, des traits brisés (fig. 5, 6, 7, 8, 9 et 11), compris entre des lignes droites, de larges bandes obliques (fig. 13) ; souvent les triangles laissés en blanc par les lignes brisées sont entièrement couverts de couleur (fig. 1 et 4), mais on rencontre aussi des triangles formant le sujet principal de la décoration (fig. 2, 10 et 16) et se mélangeant avec d'autres motifs.

Le col d'un grand vase (fig. 17), un fragment de la panse d'un autre (fig. 16) et deux morceaux (fig. 12 et 15), montrent combien l'ornementation géométrique des vases susiens était variée ; les zones horizontales étaient elles-mêmes divisées en bandes verticales (fig. 2 et 16), dont chacune présentait un sujet différent ou dont le motif se reproduisait de deux en deux.

Les fig. 2 et 3, pl. XIX, qui appartiennent au même vase, montrent de larges dents formées de traits bruns fort épais entre lesquels sont figurés les pistils d'une fleur. Quelque rudimentaire que soit cette représentation, on n'en est pas moins tenté d'y reconnaître une fleur analogue au lotus de l'Égypte, au nénuphar, si abondant dans les marais de la Mésopotamie et de la Perse.

Les vases n'étaient pas seulement ornés à l'extérieur, l'intérieur portait également des peintures (fig. 5 et 7) présentant les mêmes motifs.



E. André parv

D. 200. 100. 100

POTERIE FINE ORNÉE DE PEINTURES



E. André pour

Dessiné par les Ing.

POTERIE FINE ORNÉE DE PEINTURES

Parmi les ornements les plus curieux de cette époque, je dois citer en première ligne les figurations d'oiseaux (fig. 1 à 12, planche XX) et un fragment (fig. 13) représentant la tête et le cou d'un quadrupède indéterminable, mais qui semble être un onagre.

Les oiseaux sont des échassiers au long cou et au long bec. Ils sont grossièrement figurés par quelques lignes seulement, mais ont ceci de particulièrement intéressant qu'ils présentent des analogies frappantes avec les figurations d'oiseaux sur les poteries peintes du préhistorique égyptien. Je reviendrai plus loin sur ce rapprochement.

Par sa finesse, par l'habileté avec laquelle elle a été fabriquée et peinte, la céramique archaïque susienne de première classe mérite une attention toute particulière.

Elle appartient à un peuple qui habitait non seulement Suse, mais toute la région, car j'ai trouvé des fragments de ce genre sur les pentes des tells de Derré-i-Chahr (Modaktou?) de Zagha, de Gourgi, au pays des Bakhtyaris, entre Mal Émir et Chouchter, et à Tepé Soleiman, près de Suse. En Chaldée proprement dite, dans le voisinage du Tigre et de l'Euphrate, il n'en a jamais été rencontré jusqu'ici, de telle sorte qu'on serait amené à penser qu'à ces époques très reculées, comme d'ailleurs plus tard sous les monarques anzanites, la Susiane et la Mésopotamie proprement dite nourrissaient sur leur sol des peuples différents, quant aux usages et aux connaissances artistiques. Mais il ne faut pas se hâter de tirer de preuves négatives des conclusions aussi précises, car jusqu'à ce jour le sol de la Mésopotamie n'a été qu'à peine exploré, on n'a pour ainsi dire que gratté la surface des tells, sans jamais examiner leurs couches les plus profondes. Avant de se prononcer, il faudrait avoir recueilli des documents sur l'état de civilisation qui florissait en Chaldée, alors que le tell de Suse ne présentait encore qu'une hauteur de quinze mètres environ au-dessus de la plaine environnante.

Si nous cherchons un terme de comparaison entre cette céramique et celles connues jusqu'ici, nous ne voyons aucune analogie dans les sépultures du Caucase et du Talyche, dans les tombeaux les plus anciens de la Chaldée. Chez les Grecs primitifs, il est vrai, se trouvent des caractères analogues, mais que sont les quatre mille années de la civilisation grecque en présence de cette antiquité prodigieuse à laquelle nous font atteindre les couches inférieures du tell de Suse!

La seule comparaison dans laquelle il nous soit permis d'entrer, étant donné les époques que nous avons à considérer, est l'art du potier dans l'Égypte primitive.

Il y a quelques années encore, les rares exemplaires de cette poterie si spéciale étaient rangés dans le moyen Empire égyptien, et M. G. Maspéro classait les vases de Gebelein au musée de Boulaq, comme appartenant à la XIII^e dynastie. Les fouilles de M. E. Amelineau à Abydos et mes propres travaux ont démontré que cette céramique appartient aux premiers temps de la vie historique de l'Égypte, et que dès le début de la III^e dynastie son usage avait cessé.

Cette poterie, la plus ancienne connue, est, en Égypte, antérieure au sixième millénium avant notre ère, elle est probablement contemporaine de celle que nous trouvons dans les assises inférieures des tells susiens et présente avec cette dernière de telles analogies qu'on se trouve naturellement porté à comparer ces deux arts.

En tenant compte des différences qui existent entre la terre d'Égypte et celle de la Susiane,

nous voyons dans les deux pays le tour employé avec la même perfection; la technique est la même; quant aux formes, il nous est impossible d'en juger, car nous ne possédons encore de Suse que des fragments ne permettant pas des reconstitutions.

Alors que nous trouvons dans la vallée du Nil des peintures blanches sur fond rouge et des décorations rouges sur fond jaune, nous ne trouvons en Élam que des ornements noirs sur fond blanchâtre, mais il faut tenir compte des matières premières que fournissent les deux pays, tant pour la pâte céramique que pour les substances colorantes.

C'est dans l'ornementation que les analogies sont les plus curieuses, car nous voyons se produire en Égypte un grand nombre des motifs d'ornementation peints sur les fragments de vases susiens.

Je n'insisterai pas outre mesure sur ce fait en ce qui concerne la décoration géométrique, car chez la plupart des peuples primitifs les essais artistiques amenèrent à des résultats très voisins: il suffit pour s'en rendre compte d'examiner les poteries archaïques de Santorin, de Milo, de Rhodes, de Chypre, de Mycènes, etc., qui, bien que récentes par rapport à celles qui nous occupent, n'en sont pas moins le produit artistique d'un peuple encore dans l'enfance.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les peintures archaïques de l'Élam, ce sont les figurations d'oiseaux, en tout semblables à celles qu'on rencontre sur les vases des Pré-Égyptiens¹. De semblables analogies ne peuvent être le fruit du hasard, mais je ne reviendrai pas ici sur les raisons qui militent en faveur de l'origine mésopotamienne des premières civilisations dans la vallée du Nil, me contentant de rapprocher les faits, afin d'en mieux signaler l'importance.

2°. POTERIE GROSSIÈRE ORNÉE DE PEINTURES²

(Pl. XXI et XXII)

Cette période, qui suivit celle dont il vient d'être parlé, fut une ère de décadence des produits céramiques. Cette décadence peut aussi bien avoir été produite par un phénomène violent que par l'affaiblissement lent des aptitudes artistiques chez les habitants de Suse. Nous voyons dans les assises du tell la poterie fine disparaître lentement pour faire place à la céramique du second style.

1. Cf. J. de Morgan, *Rech. s. les Orig. de l'Égypte*, 1896. Pl. VII, fig. 4 a.

2. Jusqu'ici nous ne connaissons que fort peu de chose de la céramique chaldéenne; les sépultures de Warka et de Mougheir ont, il est vrai, fourni une grande quantité de vases, mais ce sont toujours de grossiers récipients, à peine façonnés au tour, et ne portant aucune ornementation. A Hillah, l'on a rencontré une céramique moins barbare, mais elle n'approche pas du degré de perfection des vases qu'on trouve dans les couches inférieures des tells de Susiane. La seule poterie qu'on puisse comparer à celle de Suse est la céramique niniuite de l'époque des Sargonides, dont il existe quelques fragments au Musée Britannique. Ces morceaux se rapprochent beaucoup de la 2^e catégorie de la poterie peinte susienne. Ils portent de grossiers dessins géométriques rougeâtres ou bruns, et plus rarement de barbares figurations d'oiseaux. Place a trouvé dans le tertre de Djigan un gobelet entier couvert de dessins géométriques; cette pièce, aujourd'hui au Musée du Louvre, ne présente que peu d'analogies avec les gobelets du même genre dont nous trouvons les fragments à Suse. D'ailleurs, ces vases semblent devoir être tous attribués à la période qui s'écoula entre le IX^e et le VII^e siècle avant notre ère.



E. André joux

Draper, to use, top

POTERIE GROSSIÈRE ORNÉE DE PEINTURES



E. V. 1000

POTERIE GROSSIERE ORNEE DE PEINTURES

Une conquête, une occupation de la ville par des peuples étrangers peut être admise, car nous voyons apparaître dans la poterie des tendances nouvelles ; les vases portent désormais des décorations en relief qui, bien que très sommaires, n'en sont pas moins un fait nouveau : ce sont de grossières torsades, des dessins à la pointe faits à l'aide d'un roseau et reproduisant les motifs géométriques des peintures ; les anses rudimentaires représentent des têtes d'animaux (Pl. XXII, fig. 10).

La pâte des vases, toujours composée de terre du pays, est plus grossière, moins bien préparée et mal cuite, la poterie devient poreuse, les couleurs, en y adhérant, ne conservent plus aucun brillant et sont moins solides, un lavage prolongé les fait disparaître.

Les peintures sont brunes, rouges ou jaunes, le dessin en est plus grossier que par le passé (Pl. XXI et XXII), de nouveaux motifs apparaissent, mélangés à quelques-unes des formes anciennes, ce sont les zones et les triangles en hachures croisées (Pl. XXI, fig. 4, 11; Pl. XXII, fig. 4, 10), les damiers (Pl. XXI, fig. 9, 12, 13), des lignes sinueuses (Pl. XXI, fig. 4, 5, 18; Pl. XXII, fig. 2, 5, 11, 12, 14, 18), des mains grossièrement tracées (Pl. XXI, fig. 8) et une foule d'autres motifs inconnus des temps antérieurs. Dans les poteries de la seconde classe, je n'ai jamais jusqu'ici rencontré ces curieuses figurations d'oiseaux, si caractéristiques. Il semblerait que les peintres eussent renoncé à leurs anciens motifs de décoration en même temps que les potiers abandonnaient leurs procédés très avancés de fabrication, pour ne plus produire que des œuvres très inférieures.

Quant à l'époque relative à laquelle la poterie peinte cessa d'être employée pour faire place à la céramique émaillée, je ne puis, en l'état actuel de nos découvertes, en avoir qu'une idée très vague. Je pense que ces sortes de vases furent longtemps en usage pendant la période historique, et j'appuie mon opinion sur ce fait qu'on en rencontre des fragments à toutes les hauteurs dans le tell.

Ces poteries grossières laissant filtrer l'eau, et l'émail n'étant pas encore connu, les Susiens y suppléèrent en enduisant d'une couche de bitume l'intérieur de leurs vases. Cet usage commun à la Chaldée se perpétua dans la suite pour les poteries grossières : il n'est pas rare en effet de rencontrer dans les fouilles des amphores rendues ainsi imperméables et portant des marques de potiers grecs ou sassanides.

3°. POTERIE GROSSIÈRE FAITE A LA MAIN

Très abondante dans toutes les couches inférieures du tell, et plus spécialement dans les galeries C et D, cette céramique présente les mêmes caractères que toutes les poteries primitives. La pâte grossièrement modelée à la main sans le secours du tour est mal pétrie et mal cuite, et l'on trouve encore sur les vases la trace profonde des doigts du potier : on ne voit aucun ornement, aucune recherche artistique, même la plus élémentaire.

Ces vases affectent les formes les plus diverses presque toutes différentes les unes des autres,

si nous en jugeons d'après les fragments qu'on rencontre à chaque coup de pic ; toutefois, la plus abondante est une sorte de jatte en tronc de cône dont les bords sont largement évasés et munie d'un fort bourrelet.

Bien que faits de terre poreuse, ces vases, quel qu'en soit l'âge, ne sont jamais enduits intérieurement de bitume.

APPENDICE N° II

SILEX TAILLÉS

J'ai signalé, dans mon exposé des travaux souterrains, la présence dans les couches profondes du tell de la Citadelle de silex travaillés, sans qu'il me fût possible de me prononcer sur l'origine historique ou préhistorique des nucléi et des éclats. Les couches qui les renfermaient contenaient en outre de fragments de vases peints semblables à ceux qu'on rencontre à 7 mètres de profondeur dans les tranchées à ciel ouvert. Il n'est donc pas encore possible, dans l'état actuel de nos travaux, de se prononcer sur l'âge des silex. Ce n'est que plus tard, quand les tranchées seront parvenues à une profondeur suffisante, quand nous aurons dépassé la limite inférieure des textes, qu'il sera permis de se prononcer.

Les silex taillés se trouvent à tous les niveaux dans le tell, bien que leur grande abondance ne commence qu'à quinze mètres de profondeur. On en rencontre à la surface, au sommet de la colline comme sur ses pentes, dans les diverses tranchées et à toutes les profondeurs.

Ce fait ne peut être dû qu'à deux causes : ou bien les silex ont continué d'être employés pendant toute la durée des temps historiques, ou les terres du tell, fréquemment remaniées, ont été transportées de la base au sommet à diverses époques.

La continuité de l'emploi du silex pour des usages spéciaux, jusqu'à l'époque de la conquête macédonienne, n'a rien qui doive nous surprendre, car, d'une part, nous le savons, les soldats perses lancèrent à la bataille de Marathon des traits armés de pierre, et d'autre part la pratique de la circoncision a perpétué chez les Sémites, presque jusqu'à nos jours, l'usage des instruments de silex

et d'obsidienne. Mais, les travaux se continuant à Suse, cette question sera éclaircie un jour ; il est donc préférable de s'abstenir pour le moment de toute conclusion.

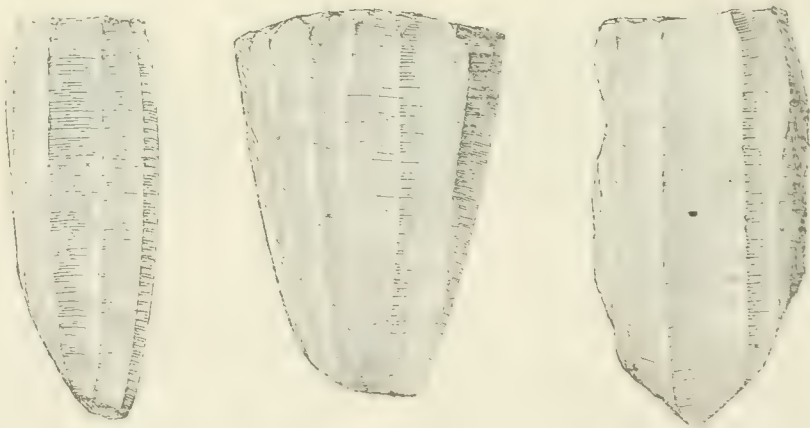


FIG. 389 A 391. — NUCLÉI DE SILEX (2/3 grandeur naturelle)

Les objets de pierre taillée les plus nombreux qu'en rencontre dans les fouilles et à la surface du tell sont les nucléi (fig. 389 à 391). Ils sont généralement longs de 5 à 10 centimètres, larges de 4 à 6 et sont de deux natures : les uns résultent de l'enlèvement des lames sur tout le pourtour d'un galet de rivière dont l'une des extrémités a été brisée pour former la face de frappe, les autres sont plats, retouchés sur la face antérieure perpendiculairement à la direction des lames et couverts sur l'autre de la trace des lames enlevées.

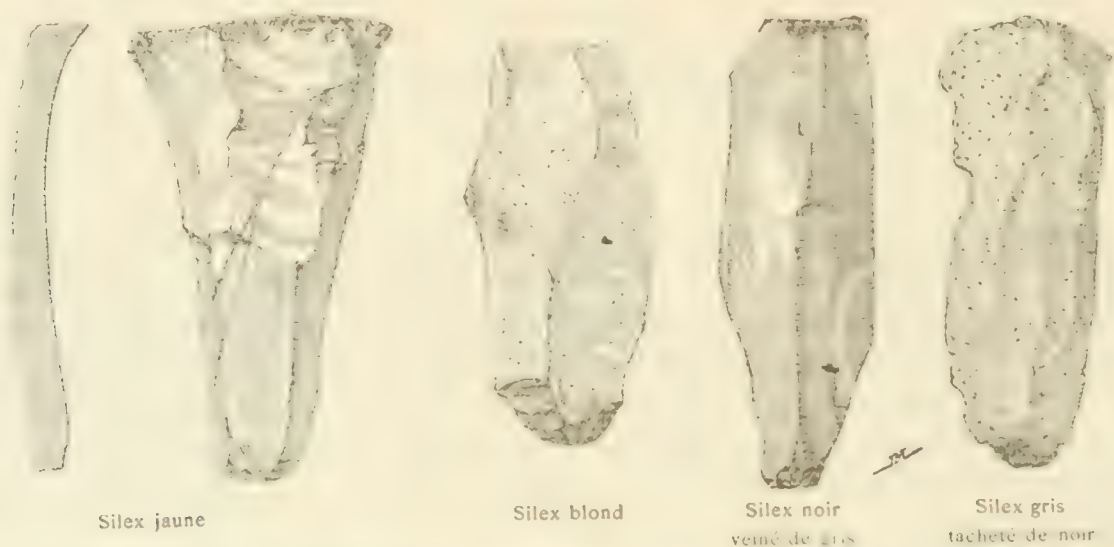


FIG. 392 A 395. — ÉCLATS DE SILEX RETOUCHÉS (Galerie B, 2/3 grandeur naturelle)

Les éclats ou lames sont très nombreux, mais dans la plupart des cas ils sont brisés, (fig. 392-403), rarement ils portent des retouches.

En même temps que les éclats, mais moins communément, on trouve des lames coupées

carrément à leurs extrémités et garnies de dents sur la partie la plus tranchante (fig. 404-408). A priori, l'on serait porté à prendre ces objets pour des scies, si les découvertes faites en Égypte depuis ces dernières années ne venaient nous apprendre que ces petites scies ne sont autres que des éléments de faucilles.

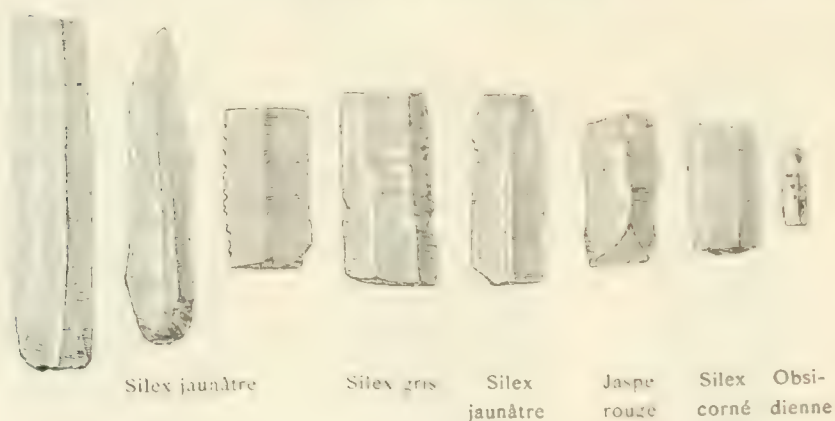


FIG. 396 A 403. — ÉCLATS OU LAMES (2/3 grandeur naturelle). Galerie D.

longuement décrit ce curieux instrument, ainsi que les silex dont il était armé. Je ne reviendrai pas ici sur cette étude, me bornant à signaler les analogies frappantes qui existent entre les

1. *L'Age de la pierre et les Métaux*, 1896, p. 132.

éléments de faucilles trouvés à Suse et ceux qu'on rencontre en si grande abondance dans toutes les stations primitives de la vallée du Nil.



FIG. 404 A 408. — ÉLÉMENTS DE FAUCILLES EN SILEX
(2/3 grandeur naturelle)

La culture des céréales¹, on le sait, est originaire de la Chaldée; c'est dans le pays des deux fleuves qu'au milieu de nombreuses graminées, l'homme rencontra pour la première fois l'orge

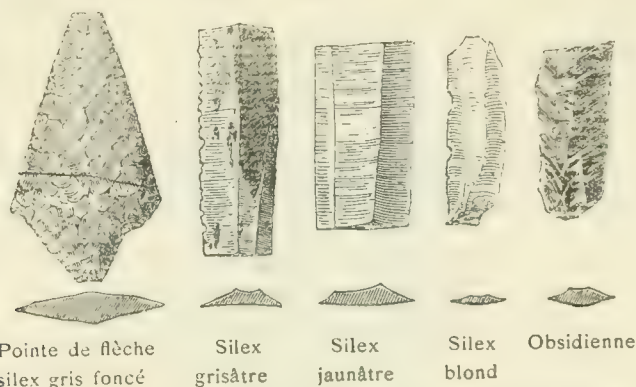


FIG. 409 A 413. — SILEX PROVENANT DE LA TRANCÉE N° 7
(2/3 grandeur naturelle)

et le froment, qu'il les éleva pour en répandre ensuite les semences sur la surface entière du globe. Il n'est donc pas surprenant de trouver, dès les temps les plus anciens, des vestiges des instruments qui servirent à leur récolte, des faucilles à l'aide desquelles les Chaldéo-Élamites

1. « Le blé et l'orge passent pour être indigènes aux plaines de l'Euphrate : c'est là qu'ils auraient été cultivés pour la première fois dans l'Asie Occidentale, c'est de là qu'ils se seraient répandus en Syrie, en Égypte et sur l'Europe entière » (G. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Or. class.*, t. I^{er}, p. 555). — La tradition indigène recueillie par Béroze l'attestait (fragm. I, dans Fr. Lenormant, *Essai de Commentaire sur les Fragments cosmogoniques de Béroze*, p. 6), et l'on cite ordinairement le témoignage d'Olivier, comme confirmant celui de l'auteur chaldéen. Olivier passe, en effet, pour avoir découvert des céréales sauvages en Mésopotamie. Il dit seulement (*Voyage dans l'Empire ottoman*, t. III, p. 460) avoir rencontré sur les bords de l'Euphrate, en aval d'Anah, « dans une sorte de ravin, le froment, l'orge et l'épeautre »; du contexte de son récit, il résulte évidemment que ce n'étaient là que des plants redevenus sauvages, ce qu'il avait déjà observé plusieurs fois en Mésopotamie. L'origine mésopotamienne des diverses espèces de froment et d'orge est admise par A. de Candolle (*Origine des Plantes cultivées*, p. 354-361. Cf. *Babylonian and Oriental Records*, t. II, p. 266); (G. Maspero, *op. cit.*, p. 555, note 1).

abattaient les épis mûrs dans les champs que les textes les plus anciens nous montrent comme entourés de tant de soins.

La connaissance du blé précéda de beaucoup chez ces populations la notion de la

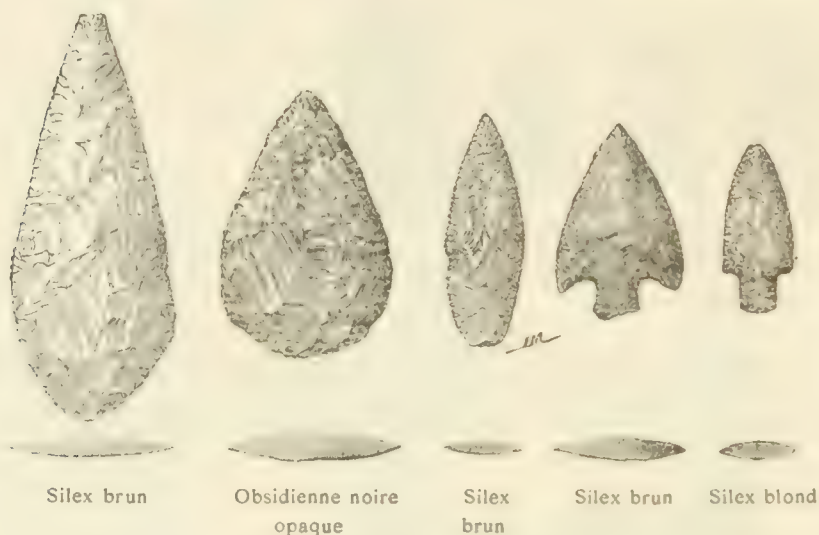


FIG. 414 A 418. — POINTES DE FLÈCHES (2/3 grandeur naturelle)

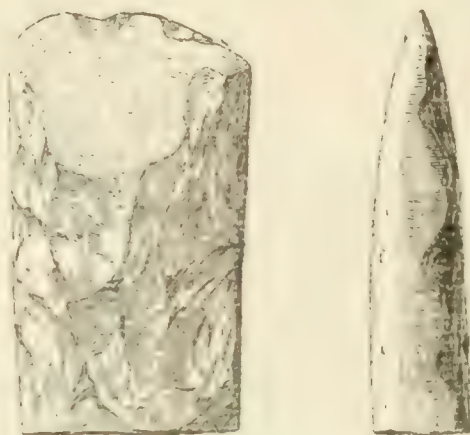


FIG. 419. — HACHE EN PIERRE POLIE
(1/2 grandeur naturelle)

métallurgie, car c'est de silex que furent armées les premières faucilles, aussi bien en Chaldée qu'en Égypte, et ces pierres taillées ne se ressemblent pas seulement par leur forme, elles

portent en plus les traces de l'usage auquel elles étaient affectées : leur taillant dentelé, celui qui servait à couper la paille, est poli par l'usage, les petites arêtes en saillie sont usées et brillantes, il ne peut donc y avoir aucune erreur sur leur affectation, et si le climat de la Chaldée conservait aussi bien le bois que celui de l'Égypte, nous rencontrerions bien certainement des instruments entiers semblables à celui découvert à Kahoun par M. Flinders Petrie¹.

Les pointes de flèches sont variables de formes ; les unes sont en amande (fig. 414-416), les autres (fig. 417-418) sont barbelées et munies

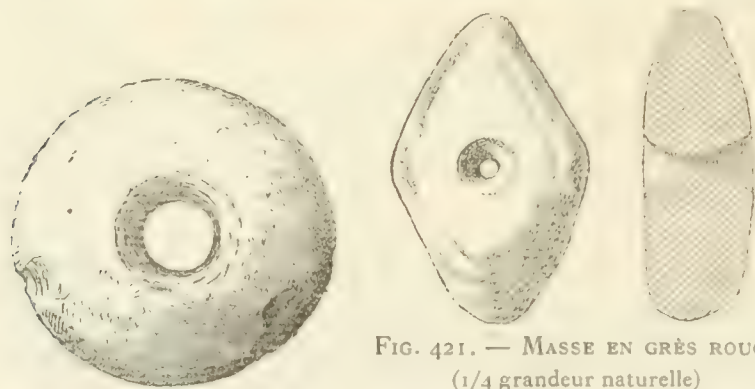


FIG. 420. — MASSE EN CALCAIRE
(1/3 grandeur naturelle)

FIG. 421. — MASSE EN GRÈS ROUGE
(1/4 grandeur naturelle)



FIG. 422
Masse ébauchée, calcaire blanc
(1/5 grandeur naturelle)

d'une queue pour l'emmanchement. Leur travail est généralement fort soigné.

1. *Illahun, Kahun and Gurob*, pl. VII, fig. 27.

Je dois signaler également un fragment de hache polie (fig. 419) du type ordinaire, grossièrement retailée sur les bords. Cette pièce, la seule de ce genre qui ait été rencontrée à Suse, a été trouvée dans la galerie E.

Les masses ou casse-têtes sont abondants à tous les niveaux dans le tell. Ils sont formés d'un galet de rivière long et plat, percé en son milieu (fig. 420-422), on en rencontre de toutes les dimensions ; ils sont généralement en calcaire blanc.



FIG. 423

Percuteur en silex
(2/3 grand. nat.)

APPENDICE N° III

CONSTRUCTIONS ÉLAMITES

Les matières ordinairement employées pour la fabrication des armes et des instruments de pierre sont : le silex gris, jaune ou rougeâtre, le jaspe rouge, jaune ou vert, et l'obsidienne. Donnant dans un chapitre spécial tous les renseignements relatifs aux matières premières minérales employées à Suse dans l'antiquité, je ne pense pas nécessaire de revenir ici sur leur nature et sur leur lieu d'origine.

Les ruines qui, dans le grand tell de Suse, se trouvent à environ cinq mètres de profondeur, sont les seules qui jusqu'ici aient été examinées d'une façon suivie. C'est à ce niveau et près des dallages des édifices qu'ont été rencontrés les documents les plus importants, tels que l'obélisque de Manichtou-Irba, la stèle triomphale de Naramsin, les koudourrous, la table et le bas-relief de bronze, etc. Malheureusement, la ruine de ces monuments a été si complète qu'il est difficile aujourd'hui de se rendre un compte exact du plan qu'ils présentaient jadis : ce n'est pas des murailles que nous pouvons tirer le plus d'enseignements, leur état ne le permet pas, mais les matériaux dont elles sont construites sont, à ce point de vue, bien plus précieux.

La brique crue, à Suse, comme en Chaldée, joua un très grand rôle dans la construction ; elle était faite du limon de la plaine soigneusement trituré et souvent mélangé de paille. Ses dimensions correspondaient à celles des briques cuites qui souvent étaient mélangées avec elles dans les murailles.

Les briques cuites, composées du même limon que les matériaux crus, sont généralement bien cuites et dures, leurs faces sont lissées avec soin, leur cassure est irrégulière et noduleuse, elles sont denses et très lourdes.

Il est aisé de distinguer les briques élamites de celles des époques postérieures, non seulement par l'examen des dimensions, mais aussi par la nature même de la pâte dont ces diverses briques sont faites. Cette pâte est brune, très dense, dure, tandis que dans les matériaux postérieurs elle est jaune ou rouge, poreuse, légère, à cassure grenue.

Les briques d'époque parthe ou sassanide sont de petites dimensions, elles sont carrées et peu épaisses, leur côté varie de 0^m22 à 0^m32 et leur épaisseur de 0^m042 à 0^m08. Parfois, mais très rarement, on trouve de véritables dalles d'argile cuite mesurant 0^m70 de longueur sur 0^m35 ou 0^m36 de largeur et 0^m9 à 0^m10 d'épaisseur. Ces briques furent uniquement employées pour la couverture des tombes gréco-parthes.

Les briques élamites les plus communes sont carrées, mais on rencontre aussi les demi-briques, les quarts de briques et les quarts qui possèdent toutes des dimensions proportionnelles à celles de la brique carrée complète (v. fig. 139, p. 94).

Suivant les époques, les dimensions des matériaux ont varié dans les constructions susiennes. Il serait fastidieux de donner les mesures d'une grande quantité de briques, quelques exemples suffiront, ils sont pris sur des matériaux dûment datés par les inscriptions qu'ils portent.

1. Kouk-Kirpiach $0,345 \times 0,310 \times 0,074$.
2. Oundachgal $0,280 \times 0,163 \times 0,096$.
 $0,343 \times 0,165 \times 0,078$.
3. Choutrouk-Nakhounta $0,356 \times 0,340 \times 0,094$.
 $0,280 \times 0,280 \times 0,070$.
 $0,170 \times 0,170 \times 0,100$.
 $0,290 \times 0,280 \times 0,080$.
 $0,302 \times 0,302 \times 0,060$.
 $0,315 \times 0,157 \times 0,070$.
4. Chilhak $0,345 \times 0,148 \times 0,090$.
 $0,320 \times 0,312 \times 0,072$.
5. Chouchou-Char-Ilani $0,378 \times 0,378 \times 0,096$.

Les inscriptions sont, sauf dans un seul cas, gravées sur la tranche des briques, elles couvrent parfois deux faces consécutives : aucune n'est estampillée, toutes ont été tracées au stylet. Dans

les plus anciennes, les lignes sont écrites perpendiculairement aux grands côtés de la face. Les matériaux moins anciens portent des textes tracés parallèlement à ces côtés.

Une brique de Chilhak porte sur le plat un long texte estampillé. Cet exemple est unique à Suse, tandis qu'en Chaldée les inscriptions de ce genre sont extrêmement abondantes.

Nous avons rencontré dans les fouilles de Suse un assez grand

nombre de briques présentant la forme d'un secteur d'anneau. Ces matériaux étaient employés soit pour la construction des colonnes, soit pour celle des voûtes ; parmi ces briques il en est qui portent sur la face de plus grande courbe des textes semblables à ceux des briques à faces droites.

Parmi les briques ayant servi à la construction des murailles, il en est qui portent en relief sur leur tranche des ornements ou des parties de personnages souvent couverts de textes. Ce

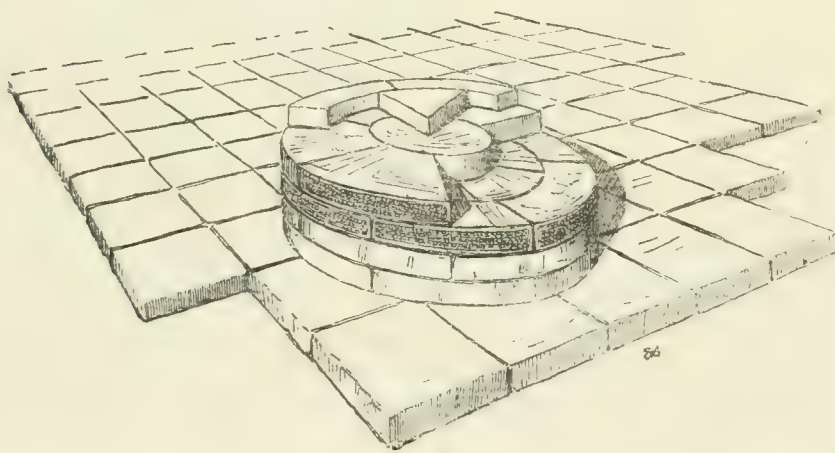


FIG. 424

Éléments de construction d'une colonne élamite en briques
Reconstitution de M. E. André

fait prouve que non seulement les inscriptions étaient apparentes dans la construction, mais aussi que les Élamites décoraient leurs monuments de véritables bas-reliefs de grande taille, composés de briques moulées de telle sorte que chacune d'elles fût un élément du tableau.

Cette méthode de décoration a été plus tard usitée par les architectes achéménides dans l'ornementation polychrome, à l'aide de briques émaillées.

De nos jours, les maçons persans obtiennent les demi-briques et les quarts en cassant des briques entières, mais ce procédé ne peut être appliqué que dans le cas de matériaux de petites dimensions, les briques modernes présentant en général $0,20 \times 0,20 \times 0,03$. A l'époque élamite, les briques étant de très grande taille et très épaisses, il n'était pas possible de les couper régulièrement, aussi les maçons employaient-ils des matériaux

moulés spécialement pour l'usage auquel ils étaient destinés. C'est ainsi que nous rencontrons à côté d'une foule de briques entières, des demi-briques, des quarts et même des trois quarts, dont l'angle rentrant est presque toujours couvert de textes.

L'extrême variabilité dans les dimensions des briques empêche toute déduction au sujet des mesures en usage chez les Élamites et aussi toute comparaison avec les matériaux de même nature qu'on rencontre en Babylonie.

En dehors des briques crues et cuites en argile brune, matériaux communs à tous les pays chaldéo-élamites, on rencontre à Suse des briques vernissées très remarquables par leur forme comme par leur composition.

Elles sont faites d'un agrégat de sable grossier siliceux et d'argile blanche, l'émail qu'elles portent sur la tranche seulement était autrefois bleu clair, mais dans la plupart des cas il s'est décoloré ou est devenu vert.

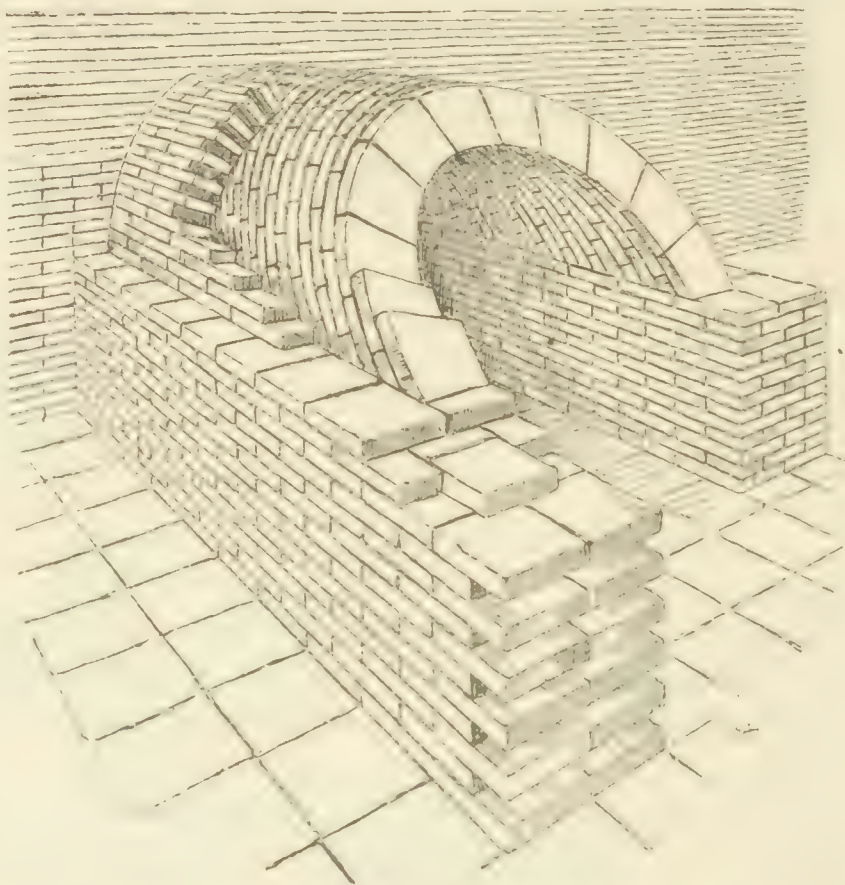


FIG. 425

Chambre voûtée élamite — Reconstitution de M. E. André

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

I.	Fragment d'un chapiteau achéménide	72
II.	Plan du tell de la Citadelle	88
III.	Fragments de bas-reliefs élamites	102
IV.	Pommeaux en grès émaillé	104
V.	Fragments de céramique grecque	116
VI.	Carreaux émaillés élamites	126
VII.	Figurines en terre cuite	130
VIII.	Figurines en terre cuite	130
IX.	Obélisque de Manichtou-Irba	142
X.	Stèle triomphale de Naram-Sin	146
XI.	Bas-relief de la Fileuse	160
XII.	Table de bronze	162
XIII.	Bas-relief de bronze	164
XIV.	Koudourrou n° II, 1 ^{re} face	170
XV.	Koudourrou n° II, 2 ^e face	170
XVI.	Koudourrou n° III	172
XVII.	Céramique fine, à peintures	184
XVIII.	Id.	184
XIX.	Id.	186
XX.	Id.	186
XXI.	Céramique grossière, à peintures	188
XXII.	Id.	188

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avertissement.	V
Préface.	VII
INTRODUCTION , par J. de MORGAN.	I
Étude géographique sur la Susiane.	I
Formation du plateau iranien.	2
Alluvions, comblement des dépressions.	3
Progrès des alluvions.	4
Documents classiques : Néarque	10
Documents assyriens : Expédition de Sennakhérib	17
Montagnes	24
Rivières	25
Climat	28
Flore	31
Faune	31
Population.	32
Matières minérales employées à Suse dans l'antiquité.	33
Roches éruptives	34
Roches sédimentaires	46
Ruines de Suse	50
TRAVAUX DE L'HIVER 1897-1898 , par J. DE MORGAN, G. LAMPRE, G. JÉQUIER.	55
Recherches dans le Tell de la Ville Royale, par J. de Morgan	57
Tranchée n° 1	57
Tranchée n° 2	66
Travaux de l'Apadâna, par G. Jéquier.	69
Tranchée n° 4.	71
Tranchée n° 5.	73
Tranchée n° 6	74
Tranchée n° 9	75
Tranchée n° 10.	76
Tranchée n° 11.	77
Tranchée n° 12.	77
Résumé des conclusions	78
Travaux au Tell de la Citadelle	81
Travaux souterrains, par J. de Morgan.	81

	Pages
Travaux en tranchées, par J. de Morgan	88
Tranchée n° 8	88
Tranchée n° 3	92
Tranchée n° 13	95
Tranchée n° 14	99
Tranchées n° 7 et 7 ^a , par G. Lampre	100
TRAVAUX DE L'HIVER 1898-1899, par G. JÉQUIER	111
Premier niveau	114
Tranchées n° 7 ^b et 7 ^c	114
Tranchées n° 15, 15 ^a et 15 ^b	119
Tranchées n° 16 et 16 ^a	124
Tranchée n° 17	127
Tranchée n° 18	131
Tranchée n° 13	131
Deuxième niveau	133
Troisième niveau	138
DESCRIPTION DES OBJETS D'ART, par J. de MORGAN	139
Obélisque de Manichtou-Irba	141
Caillou de Hammourabi	143
Stèle triomphale de Naram-Sin	144
Matière et dimensions	145
Description	145
Armes	150
Caractères ethnographiques	151
Technique	154
Rapports et différences	154
Bas-relief de la Fileuse	159
Table de bronze	161
Bas-relief de bronze	163
Koudourrous	165
Appendice n° 1. Céramique archaïque	183
Appendice n° 2. Silex taillés	190
Appendice n° 3. Constructions élamites	196
TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE	199
TABLE DES MATIÈRES	201

DS
261
F8
t.1

France. Mission archéolo-
gique en Iran
Mémoires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
